





# LETTRES

D E

MONSIEUR

ARNAULD

D'ANDILLY.

Edition Nouvelle.



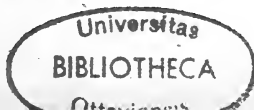
*Faute la Copie.*

A PARIS,

Chez PIERRE LE PETIT, rue S.  
Jacques à la Toison d'Or.

---

M. DC. LXII.



DC

123,9

.A75A4

1662

coll. sp.



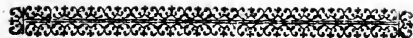
L E  
LIBRAIRE  
A U  
LECTEUR.

**P**OUR t'obliger à lire  
ce Livre de Lettres, &  
à l'estimer infiniment,  
il suffiroit que tu visses  
seulement le titre qu'il  
porte & le nom de l'Escrivain qui l'a  
composé; qui est si illustre & renom-  
mé par tout par ces belles Tradu-  
ctions, & autres Ouvrages, comme  
sont Les vies des Peres au De-  
fert;

A U L E C T E U R.

fert : Les Confessions de Saint Augustin : L'Eschelle Sainte, ou les Degrez pour monter au Ciel composez en Grec par S. Jean Climaque , &c. qu'il n'en faut pas dire d'avantage : Et si j'en eusse crû les Personnes Doctes , je n'eusse mis autre Advertissement que le seul nom de l'Auth eur. Neantmoins je n'ay pas crû le devoir laisser ignorer pour ceux qui n'en avoient la connoissance. A D I E U.





T A B L E  
DES LETTRES  
CONTENUES  
EN CE LIVRE.



MADAME d'Orleans Religieuse Benedicti- ne, & Me- re de Monsieur le Duc de Rets, <i>Pag.</i> 1	Au mesme sur le su- jet de la mort de Monsieur le Marquis Bentivoglio son Fre- re, 266
A Monsieur le Cardi- nal de Rets, 3	Au mesme sur sujet de ses memoires, 472
A un Prince, 4	Au mesme sur le mes- me sujet, 517
Au mesme, 54	A Madame la Mar- quise de Senecey, sur la mort de Mon- sieur son Mary, en 1622. 7
A Monsieur l'Evesque de Lizieux, 5	A Monsieur de Mon- trave premier Presi- dent au Parlement de Tolose, 11
Au mesme, 293	Au mesme, 212
Au mesme, 300	Au mesme sur le sujet de l'Histoire de Mr. le President de Gra- mond, 458
Au mesme sur la mort de Monsieur l'E- vesque de Saint Brieu, 331	* 3 Au
A Monsieur le Cardi- nal Bentivoglio, 6	
Au mesme, 15	
Au mesme, 65	

# T A B L E.

Au mesme sur le mesme sujet,	468	Au mesme sur la blefseure de Monsieur le Duc d'Halüin son Fils , à Rouvroy , en 1632.	121
Au mesme sur le mesme sujet,	470	Au mesme,	125
Au mesme sur le mesme sujet , & pour respondre à la lettre de Monsieur le President de Gramond à Philarque,	474	A Madame la Marquise de Lyan-cour,	20
A Monsieur de Sponde , depuis Evesque de Pamiers,	12	A la mesme,	64
A Monsieur le Marechal d'Ornane,	13	A la mesme,	227
A Monsieur le Marechal de Schonberg, lors qu'il fut esloigné de la Cour , en 1623.	16	A la mesme,	437
Au mesme,	17	A Monsieur le Comte de * * *	28
Au mesme,	19	A Monsieur le Duc de Montmorency,	30
Au mesme,	21	Au mesme sur le sujet de la Bataille Navale qu'il gagna contre les Rochelois, en 1625.	63
Au mesme,	23	Au mesme,	80
Au mesme,	24	A Monsieur de Virazel Evesque de S. Brieu ,	31
Au mesme,	25	Au mesme,	301
Au mesme,	26	Au Pere Gregoire Capucin , & Provincial de la Province de Guyenne,	32
Au mesme,	27	A Monsieur Bouthillier Evesque d'Aire,	34
Au mesme,	41	Au mesme,	56
Au mesme,	42	A Monsieur l'Abbé de Saint Cyran,	35
Au mesme,	43	Au	
Au mesme,	44		
Au mesme,	45		
Au mesme sur la défaite des Anglois en l'Isle de Ré , en 1627.	73		

# T A B L E.

Au meſme,	36	berg à la Cour, en	
Au meſme,	38	1624.	59
Au meſme,	105	A Monsieur le Marquis	
Au meſme ſur la mort		de * * *	53
de ſa Niece,	359	A Monſ. * * *	57
A Monsieur de Saint		A Monsieur le Marquis	
Pierre,	39	de Poyane,	58
Au meſme,	155	Au meſme,	402
Au meſme,	332	A Monsieur le Car-	
Au meſme ſur la mort		dinal de Riche-	
de Monsieur le Mar-		lieu,	60
quis de Senecey, en		Au meſme,	288
1641.	334	A Madame de la Tri-	
Au meſme,	354	moüille Abbeſſe du	
Au meſme,	426	Lys,	61
A Monsieur le Mar-		A Monsieur le Car-	
quis de Valencé,		dinal de Marque-	
Pag.	40	mont, ſur ſa pro-	
Au meſme,	157	motion au Cardina-	
Au meſme ſur les bleſ-		lat,	66
ſeures de Monsieur		A un Premier Pre-	
ſon Fils à Fontara-		ſident d'une Com-	
bie, en 1638.	190	pagnie Souveraine,	
A Monsieur le Mar-		ſur ſa promotion	
quis de * * *		en cette Char-	
ſur		ge,	67
la priſon de Mon-		Au Seigneur Jean de	
ſieur le Colonel		Gl'effetti Maiſtre	
d'Ornane,	48	d'Hoſtel ordinaire	
A Monsieur le Com-		du Pape Urbain	
te de * * *		VIII.	69
ſur		A la Mere Marie Mag-	
le meſme ſujet,	51	delaine de Saint	
Au meſme ſur la liber-		J ſeph, Superieu-	
té de Monsieur le		re du grand Con-	
Colonel d'Ornane,		vent des Carmeli-	
&c ſur le retour de		tes,	70
Monsieur le Ma-			
reſchal de Schon-			

# T A B L E.

A la meſme ſur la mort de Monſieur le Cardinal de Be- rulle, 96	la mort de Monſieur le Marquis de Ra- gny ſon Beau-Fre- re, 81
A Monſieur le Pre- ſident Marion Con- trollieur general des Finances, 71	A la meſme, 243
A Monſieur le Mar- quis de Fontenay, Pag. 75	A la meſme, ſur la mort de Madame la Duchefſe d'Halüin ſa Fille, en 1641. Pag. 356
Au meſme, 117	A Madame * * * ſur la mort de la Mere Souſprieure du Convent des Car- melites de la Mere de Dieu à Paris, Pag. 84
Au meſme ſur la mort de Madame de Ma- reil, ſa Mere, 123	A la Mere Marguerite Prieure dudit Con- vent, & ſur le meſ- me ſujet, 86
Inſcription pour le cœur de Madame de Marcil, 124	A Monſieur le Marquis de Portes, ſur la mort de Monſieur le Marquis de Por- tes ſon Frere tué au ſiege de Privas, en 1629. 88
Au meſme ſur le ſujet de ſa maladie à Nan- cy, lors qu'il eſtoit Gouverneur de Lor- raine. 200	Au meſme, ſur la mort de Monſieur l'Eveſ- que d'Agde ſon Fre- re, 94
A Monſieur le Duc de Mantouë, aupar- avant Duc de Ne- vers, 76	A Monſieur de Bi- gnon, Advocat General au Parle- ment, 93
Au meſme, 78	A Monſ. * * * 97
A Monſieur de Noy- ers, 77	Au ſuj
Au meſme, ſur la mort de Monſieur le Pre- mier Preſident de Champigny ſon On- cle, 99	
A Madame la Marqui- ſe de Magnelay, ſur	

# T A B L E.

A un Premier Pre- sident d'un Parle- ment, 98	Au mesme, 181
A Monsieur le Com- te de Brassac Am- bassadeur à Rome, sur le sujet des af- faires d'Italie, en 1630. 100	Au mesme, 196
Au mesme sur le mesme sujet, en 1631. 109	Au mesme, 220
Au mesme, 118	Au mesme, 252
Au mesme, 119	Au mesme, 260
A Madame la Mar- quise de Ramboüil- let, sur la perte de son second Fils mort de peste, 106	Au mesme, 269
A la mesme, en luy envoyant une Tra- duction, 351	Au mesme, 281
A Mademoiselle de Ramboüillet, sur la perte de son se- cond Frere mort de peste, 108	Au mesme, 311
A la mesme, 129	Au mesme, 317
A la mesme en luy envoyant avec une Lettre non signée, le Tombeau du Roy de Suede, 148	Au mesme, 322
A la mesme, 153	Au mesme, 361
A la mesme, 404	Au mesme, 379
A Monsieur le Presi- dent Barrillon, 115	Au mesme, 408
	Au mesme, 457
	A Madame la Com- tesse de Brienne, sur la mort de deux de ses Filles mortes en mesme jour, 116
	A la mesme sur la gue- rison de Monsei- gneur le Duc d'An- guien, en 1641. 327
	A la mesme sur la mort de Monsieur de Virazel Evê- que de Saint Brieu, <i>Pag.</i> 328
	A la mesme, 336
	A Monsieur le Duc d'Halüin, sur le sujet de sa bleffeu- re à Rouvroy, en 1632. 122
	Au mesme sur le sujet de la survivance que le Roy luy accorda des

# T A B L E.

des Charges de Mon-	Thionville, en 1639.
sieur le Marechal	<i>Pag.</i> 230
de Schonberg son	Au mesme, 249
Pere, 126	Au mesme, 261
Au mesme, sur la mort	Au mesme sur la
de Monsieur le Ma-	mort de Monsieur
reschal de Schon-	de Feuquiere, en
berg son Pere, en	1640. 271
1632. 130	Au mesme, 348
A Monsieur le Mare-	Au mesme, sur ce
chal de Brezé, sur	ques'en allant Vice-
sa promotion à la	Roy en Catalogne,
Charge de Maref-	il s'estoit arresté
chal de France, en	pour faire la guer-
1632. 128	re dans le Comté
Au mesme sur le se-	de Roussillon, en
cours de Heidel-	1642. 365
berg, en 1634. 160	Au mesme, sur son
Au mesme, sur le	Combat du 29. Jan-
sujet de la Batail-	vier 1642. contre
le d'Avein, en 1635.	les Espagnols dans
<i>Pag.</i> 162	le Comté de Rouf-
Au mesme, sur le sujet	fillon, 373
de sa Harangue à	A un President d'un
Messieurs les Estats	Parlement, 147
pour les dissuader de	A Monsieur de Bal-
faire la Treve avec	zac, 152
l'Espagne, 163	A Mons. * * * 156
Au mesme, 164	A un jeune Gentil-
Au mesme, 166	Homme qui avoit
Au mesme, 167	l'esprit admirable,
Au mesme, 268	<i>Pag.</i> 159
Au mesme, 172	A Monsieur de Benja-
Au mesme, 175	min, 170
Au mesme, 447	A Mons. * * * 171
Au mesme, sur le sujet	A Monsieur le Cardinal
de la Bataille de	de la Vallée. 177
	Au

# T A B L E.

Au mesme , sur la prise de Landrecy, en 1637.	180	A la mesme , sur la mort de Monsieur son Mary , en 1643.	
Au mesme,	211	Pag.	446
Au mesme,	216	A la mesme sur le mesme sujet,	453
Au mesme, sur la mort de Monsieur le Duc de Candale son Frere, en 1639.	219	A Monf. * * *	185
Au mesme, sur la conservation de la Citadelle de Turin, en 1639.	224	A Monf. * * *	188
Au mesme , sur le sujet de la Bataille de Thionville , en 1639.	234	A Monsieur le Marquis de Gesvres , en suite du mal-heur de Fontarabie , en 1638.	189
A Monsieur Servien,		Au mesme , Prisonnier de guerre en Flandres , en 1640.	
Pag.	179	Pag.	292
Au mesme,	363	A Monsieur le President Ardier , sur la mort de Monsieur son Pere,	192
Au mesme,	384	A la Merc Angelique, Prieure du Convent des Carmelites de Saint Denis.	193
Au mesme,	400	A la mesme ,	418
Au mesme,	406	A Monsieur le Marquis de Lyancour,	
Au mesme,	410	Pag.	194
Au mesme,	422	Au mesme,	214
Au mesme,	545	A Monsieur le Duc Weymar , en 1638.	
A Monsieur de Feuquiere sur le Combat de Poligny , en 1638.	183	Pag.	201
Au mesme , Prisonnier de guerre à Thionville, en 1639.		A Monsieur le Vicomte de Turenne,	203
Pag.	237	Au mesme sur sa promotion à la Char-	
A Madame la Marreschalle de Guebriand ,	184		ge

# T A B L E.

ge de Mareſchal de France , en 1643.	Au meſme ſur la mort de Monſieur l'Eveſque de Saint Brieu,
<i>Pag.</i> 443	233
A Monſieur le Comte de Guebriand,	A Monſieur Arnould, en ſuite de la Bataille de Thionville, en 1639.
204	229
A Monſieur le Marquis de Montauzier,	A Monſieur le Duc de Longueville, ſur le ſujet de la Bataille de Thionville, en 1639.
205	232
Au meſme ſur la mort de Monſieur de Feuquiere,	Au meſme , ſur ſa grande maladie en Allemagne, en 1640.
274	<i>Pag.</i> 275
Au meſme, lors Priſonnier de guerre en Allemagne,	Au meſme, ſur ſon paſſage en Allemagne, en 1640.
438	282
A Monſieur le Comte de Pas Fils de Monſieur de Feuquiere ſur ſa bleſſure à l'aſſaut de Luneville, en 1638.	A la Mere Catherine Felicité Religieuſe à Port-Royal, ſur la mort de ſon troiſième Fils tué en un Combat auprès de Verdun,
<i>Pag.</i> 207	<i>Pag.</i> 239
Au meſme,	A Monſieur de Chaudbonne,
296	241
A Monſieur de S. Ange Premier Maître d'Hoſtel de la Reine,	Au meſme,
208	542
A Monſieur le Marquis de la Tournaldry ſur la Mort de Madame ſe Femme,	A Madame de la Grange le Roy,
209	246
A un Religieux,	A la meſme ſur la mort de ſon dernier Fils,
213	340
A Monſieur Arnould, Docteur de Sorbonne,	A la meſme,
214	352
A Monſieur l'Eveſque de Graſſe,	A la
225	

# T A B L E.

A la mesme , sur la mort de Madame la Marquise d'Inteville sa Fille, 386	Fils unique tué à un siege, 290
A la mesme , sur la mort de Mademoiselle d'Inteville sa petite Fille, 438	A Madame la Duchesse de Guise, sur la mort de Monsieur son Mary, en 1640. 298
A Mons. * * * 248	A Madame la Princesse de Guemené, 303
A Mons. * * * 251	A Monsieur l'Evesque d'Aleth, 309
A Monsieur de Thou, sur la mort de Monsieur le Cardinal de la Vallette, en 1639. 253	A Monsieur le Comte de Montauban, Pag. 313
A Madame la Duchesse d'Eguillon, sur la mort de Monsieur le Cardinal de la Vallette, en 1639. 256	Au mesme, 377
A Mons. * * * 258	Au mesme, 391
A Monsieur le Prince de Guemené. 263	A Mons. * * * 315
Au mesme, 277	A Mons. * * * 319
Au mesme, 380	A Mons. * * * 320
A Madame la Marquise de Sablé, 265	A une Religieuse, Pag. 326
A Mons. * * * 268	A Mons. * * * 335
A Monsieur * * *, sur la mort de Monsieur de Feuquieres, en 1640. 273	A Mons. * * * 337
A Mons. * * * 278	A Monsieur le Chancelier Seguier, sur la mort de Monsieur le Marquis de Coëslin son Beau-Fils tué au siege d'Aire, en 1641. Pag. 339
A Mons. * * * 285	A Mons. * * * 342
A Monsieur * * * sur la mort de son Frere, 345.	A Mons. * * * 344
	A Monsieur * * * sur la mort de son Frere, 345.

# T A B L E

A Monsieur de Bernay Conseiller en en la grande Cham- bre du Parlement, <i>Pag.</i> 346	Au mesme, 515
A Monf. * * * 347	Au mesme, 535
A Monsieur le Com- te de Guiche, sur sa promotion à la Charge de Maref- chal de France, en 1641. 349	A Monsieur Gou- las Secetaire des Commandemens de Monseigneur le Duc d'Orleans, 381
A Monf. * * * 350	A Messieurs les Offi- ciers du Bailliage de Mortain en Nor- mandie, 386
Au mesme, 351	A Monsieur Bouthiller Sur-Intendant des Finances, 388
A Monsieur le Pre- mier President Mo- lé, sur sa promo- tion à cette charge, en 1641. 358	A Monsieur de Fa- bert Gouverneur de Sedan, 389
A la Mere Margue- rite de la Mife- ricorde Carmelite, <i>Pag.</i> 364	A Madame de Bleran- cour, 390
Au Pere le Jeune Je- suite, & Superieur des Missions de Ca- nada, 370	A la mesme, 523
A Monsieur d'Aigue- bonne Ambassadeur du Roy en Pied- mont, 375	A Monsieur de Pou- rac President au Parlement de Bor- deaux, sur la mort de Monsieur de Thou son Beau-Fre- re, 393
A Monsieur de Cou- vonge Gouverneur de Cazal, 376	Au mesme, 411
Au mesme, 416	Au mesme, 422
Au mesme, 442	Au mesme, 433
Au mesme, 503	Au mesme, 444
	A Mademoiselle Ar- nauld sur sa Pro- fession en l'Abbaye de Port-Royal, <i>Pag.</i> 395
	A Monsieur la Mar- quis

# T. A B L E.

quis de Humieres, sur la mort de Ma- dame sa Femme, Pag. 397	Ange, 449
A Mademoiselle de Rohan, 405	A la mesme sur la mort de Mademoi- selle Arnauld Re- ligieuse à Port- Royal, 451
Au Pere des Mares Pere de l'Oratoi- re, 409	A Monsieur le Baron de Renty, 450
A Monsieur d'Avaux Sur-Intendant des Finances, 414	Au mesme, 467
Au mesme, 420	A Monf. * * * 505
A Monsieur le Com- te de Tresmes, sur la mort de Mon- sieur le Marquis de Gesyres son Fils tué au siege de Thionville en 1643. Pag. 417	A Monf. * * * 506
A * * * sur la mort d'une Reli- gieuse de tres-gran- de vertu, 424	A Monsieur le Pre- sident de Bailleul Sur-Intendant des Finances, sur la mort de Monsieur le Marquis de Nan- gis son Beau-Fils tué au siege de Gra- velines, en 1644. Pag. 509
A Monf. * * * 428	A Monseigneur le Duc d'Orleans, sur le sujet de la prise de Gravelines, en 1644. 512
A Monf. * * * 430	A Monsieur l'Evesque de Bazas, 521
A Monsieur * * * sur la mort de Monsieur l'Abbé de Saint Cyran, 435	A Monsieur le Comte de Reviglias, 526
A Monsieur le Mar- quis de la Roche- posé, sur le mesme sujet, 440	A Madame la Prin- cesse, sur le sujet de la Bataille de Fribourg, en 1644. Pag. 528
A Monf. * * * 447	A Monsieur de Cha- lain President au Par.
A Madame de Saint	

# T A B L E.

Parlement de Bre-	A Monsf. * * *	534
tagne, 530	A Monsf. * * *	537
A Monsieur le Com-	A Monsieur l'Abbé	
te du Plessis-Pras-	Bentivoglio, sur	
lain, sur la mort de	la mort de Mon-	
Monsieur de Choi-	sieur le Cardi-	
seül son Frere tué	nal Bentivoglio son	
au siege de Santia,	Oncle, en 1644.	
en 1644. 532	Pag.	541



LET-

I  
L E T T R E S

D E

M O N S I E U R

A R N A U L D

D' A N D I L L Y.

---

L E T T R E P R E M I E R E.

*A Madame d'Orleans Religieuse Benedicti-  
ne, & Mere de Monsieur le Duc de Rets.*



A D A M E,

Si vous jugez des effets  
par la volonté, j'avoüe vous avoir ren-  
du service, puis qu'il ny a rien que je sou-  
haitte avec plus d'ardeur que de vous té-  
moigner par mes actions l'honneur que je  
porte à vostre eminente vertu : Mais com-  
me je n'ay pû estre si heureux que d'accom-

A

phir

plir en cela mô desir, aussi n'ay-je pas la presumption de m'estimer digne de la faveur que vous me faites par vostre lettre. Je la reçois, Madame, comme une obligation que vous voulez acquérir sur moy par un excez de charité, afin que le bon-heur d'avoir part au souvenir d'une Princesse qui oublie ses grandeurs & ses qualitez pour s'humilier devant Dieu, & s'eslever autant vers le Ciel par sa propre vertu, qu'elle l'estoit dans le monde par sa naissance, m'engage à une si grande admiration de vostre pieté, que je quitte desormais tous autres soins, pour m'efforcer de me rendre tel que vostre bonté s'est laissé persuader de me croire. Et puis que je ne sçauois, Madame, me ressentir de la grace que vous me faites, que par des vœux & des souhaits pour l'accroissement des benedictions que Dieu verse sur vous avec une si grande abondance, & que vous me témoignez d'honorer ma Sœur de Port Royal de vostre affection, j'auray recours à elle, afin qu'elle offre pour vous ses prieres à celuy duquel seul vous attendez des recompenses, & qui semble vous avoir choisie pour l'une des plus éclatantes lumieres de nostre siecle, afin que vostre vie estant comme une image vivante de la parfaite devotion, vous fassiez connoistre que les Femmes peuvent aussi bien servir à l'Eglise par leur exemple, que les Hommes

par

par leur doctrine. Et pource que l'accomplissement de vos saintes intentions pourroit estre retardé par les soins que vous seriez obligée d'apporter, en des affaires qui troubleroient la tranquillité de vostre retraite, si vous continuiez d'estre traversée en la dernière resolution que vous avez prise, il faudroit avoir bien peu de sentiment de pieté, pour ne desirer pas avec ardeur de vous témoigner en cette occasion combien je suis

---

## L E T T R E    II.

*A Monsieur le Cardinal de Retz.*

M O N S E I G N E U R ,

Je suis contraint de faire par cette lettre, ce que Mr. \*\*\* m'a empesché de faire moy-mesme ; & j'aurois regret de m'acquiter en cette sorte d'un si grand devoir, si la faveur que j'ay receuë de vous en l'affaire de Port Royal, ne surpassoit de beaucoup tous les remerciemens que je vous en sçaurois rendre : Mais puis qu'il faut que mon impuissance paroisse, je n'ay pas sujet de desirer qu'elle se voye plustost en mes paroles qu'en mes lettres. Les personnes que vous avez principalement obligées en cette occasion suppléeront à mon deffaut, & en ren-

dant graces à Dieu de celle qu'il leur a faite par vostre moyen, elles ne luy demanderont pas moins de benedictions pour vous, que pour elles mesmes. Cette recompense, Monseigneur, ne vous scauroit estre desagreable, puis que vous n'en cherchez point d'autre dans le zele qui vous porte à employer pour le service & pour la gloire de Dieu, toute l'autorité qu'il vous a commise : Et cela mesme m'osteroit la liberté de vous en parler, si mon ressentiment ne me contraignoit de dire l'honneur que vous meritez d'user si dignement du pouvoir que vous avez de bien faire ; & si cette consideration jointe à tant d'autres qui m'attachoient desjà à vostre service, ne m'obligeoit encore plus estroitement à demeurer toute ma vie

---

### L E T T R E III.

*A un Prince.*

**MONSIEUR,**

Je laisse à Mr.\*\*\* à vous mander particulièrement les sentimens de vos Amis, & de vos Serviteurs sur ce qui vous touche, dont je l'ay entretenu à loisir. Si le Comte de Mansfield n'entreprend rien contre la France,

ce, ce discours est du tout inutile : Mais s'il assiege quelque place, & que vous puissiez vous jeter dedans avec moyen de la défendre ; il n'y aura que ceux qui envieront votre valeur, qui manqueront à louer votre action. Je sçay bien que quand vous ne le feriez pas, vous n'en sçauriez estre blâmé, puis que vous n'avez point d'employ qui vous y oblige : Mais si votre generosité demeurait dans les bornes des devoirs ordinaires, elle ne meriteroit ny des louanges extraordinaires, ny la gloire que vous avez d'estre en plus grande estime dans l'esprit des gens de merite, par la consideration de votre vertu, que par celle de votre naissance, qui n'auroit pas seule le pouvoir de me rendre aussi veritablement que je le suis

---

## L E T T R E IV.

*A Monsieur l'Evesque d'Aire, depuis  
Evesque de Lizieux.*

M On Tres-cher Pere,

Si je ne sçavois que la Charité est la plus grande & la plus liberale de toutes les vertus Chrestiennes, & qu'elle regne dâs votre cœur, j'aurois peine à recevoir comme s'adressant à moy, les témoignages si extraor-

dinaires que vous me donnez de vostre affection, dont pour estre digne à un si haut point, il faudroit estre un autre vous-mesme: Mais puisque vous avez voulu me dōner la qualité de vostre Fils; & que toutes les autres obligations ne sont que des ruisseaux dont cette premiere est la source, je n'offendrois pas moins vostre bonté en m'estonnant de la continuation de vos faveurs, que vōtre humeur si ennemie des ceremonies en vous rendant de nouveaux remerciemens. Ainsi pour n'estre point ingrat par mon silence, & ne vous pas déplaire par mes paroles, il ne me reste qu'à rendre graces à Dieu de celle que vous m'avez faite, & qui m'a acquis en un instant par le mouvement si puissant qu'il vous donna de m'aymer, ce que je ne pouvois meriter en toute ma vie: Mais si mon respect & mon affection sont capables de me conserver à juste titre cette sainte adoption dont vous m'honorez, j'ose vous asseurer que vous n'aurez jamais sujet de me desavouer pour

## L E T T R E V.

*A Monsieur le Cardinal Bentivoglio.*

**M**ONSEIGNEUR,

Je croy vous dire beaucoup plus par mon silence que je ne pourrois faire par mes lettres,

tres, puis qu'il témoigne que les obligations que je vous ay font au dessus de toutes mes paroles. Et ainsi c'est seulement pour me contenter moy-mesme que je vous renouvelle les protestatiōs de mon tres-humble service, duquel vous ne sçauriez douter quand vous penserez aux faveurs dont vous honorez continuellement mon frere : Mais vostre generosité estant capable de vous les faire oublier, cette lettre ne sera pas possible inutile pour vous faire souvenir de la seule chose en quoy vous manquez de memoire. Je vous supplie tres-humblement, Monseigneur, de vouloir bien l'avoir meilleure en cela à l'advenir, afin que vous me croyez autant que je le suis

---

## L E T T R E VI.

*A Madame la Marquise de Senecey, sur la mort de Monsieur son Mary.*

MADAME,

C'eust esté à mon advis une si grande inhumanité que de vouloir arrester vos larmes dans les premiers mouvemens de la plus juste, & plus violente douleur qui se puisse éprouver dans le monde, qu'au lieu de m'excuser d'avoir differé quelques jours

à vous écrire , j'aurois plustost sujet de craindre de m'acquiter trop tost de ce devoir : Mais la grace estant incomparablement plus puissante que la raison , j'ose espérer qu'elle commence à produire en vous des effets que l'on ne pourroit de longtemps attendre de l'autre ; n'y ayant qu'une force surnaturelle qui soit capable d'élever si-tost une ame au dessus des sentimens de la Nature , & luy faire voir le jour à travers de tant de troubles & de nuages qui remplissent nos sens , & offusquent nostre esprit , lors que la vie nous devient ennuyeuse par la perte d'une personne , que nostre affection aussi bien que nostre devoir nous rendoit plus chere que nous-mesmes. Ainsi , Madame , sans l'obligation que vous avez à Dieu d'avoir pris un pouvoir si absolu sur vostre cœur , que par une heureuse servitude vous avez comme perdu la liberté de résister à ses volonteés , il faudroit vous parler d'une autre sorte , & pour tâcher d'adoucir vostre douleur incapable des vrais remedes , demeurer dans les termes des consolations ordinaires : Mais puisque vous estes si esloignée de l'erreur de ceux qui cherchent tout leur bon-heur sur la terre ; & que les sentimens des Chrestiens si contraires à ceux du siecle , font que depuis tant d'années le Ciel a tousiours esté le principal objet de vos desirs & de vos esperances,

ces, je vous dois tenir un autre langage. Jusques icy, Madame, vos affections estoient partagées : Vous aviez dans le monde un Mary que vous aymiez plus que vostre vie ; & dans le Ciel un Dieu que vous aymiez plus que vostre ame. Vostre passion vers le premier vous portoit à mille soins pour luy sur la terre ; & l'amour du second vous faisoit mespriser toute la terre ; oublier les creatures, & vous-mesme pour n'estre qu'à luy. Ainsi tantost la Nature, & tantost la Grace occupoient vos pensées ; Et bien que l'un & l'autre peussent compatir avec une eminente vertu, ce ne pouvoit estre sans violence, & sans trembler souvent à la veüe de tant de malheurs qui peuvent arriver aux hommes. Combien de fois l'apprehension de ces épouvantables combats qui joignent à la perte du corps celle de l'ame, vous a-r'elle fait transir de frayeur, & souhaitter de voir vostre vie avec celle de Monsieur vostre Mary, dans cet heureux port où l'on est pour jamais en assurance. Maintenant qu'il y est arrivé, toutes vos affections & vos pensées sont réunies, puisque vous le trouvez dans ce mesme séjour de gloire où vostre esprit va si souvent chercher vostre Dieu. Ainsi vos vœux pour son salut estant exaucez, dequoy vous pouvez-vous plaindre, sinon de ce que cette bonté infinie en le tirant du monde, luy donne plustost qu'à

vous l'éternelle felicité qui un jour vous fera commune. C'estoit une preuve d'affection parmy les Payens que de pleurer avec excez la mort de ses Amis, pource que tout leur bon-heur ne passant pas cette vie, ils ne pouvoient leur desirer rien de meilleur: Mais parmy nous qui sommes instruits en l'école d'un Dieu mourant par amour sur une Croix, & duquel la mort rend la nostre, lors que nous sommes en grace, une vie de gloire & d'immortalité, ce ne seroit pas aymer un Mary plus que soy-mesme; mais au contraire s'aymer plus que luy, que de s'affliger de le voir quitter les miseres de la terre pour posseder eternellement les felicités du Ciel: C'est pourquoy, Madame, estant tres-assuré que vous aymiez incomparablement davantage Monsieur vostre Mary que vous ne vous aymez, je ne doute point que cette consideration ne soit encore plus puissante sur vôtre esprit que toutes vos douleurs dans vôtre cœur; & qu'ainsi vôtre ame ne reprenne bien-tost l'empire qu'elle doit avoir sur vos sentimens. Que sçavez-vous, Madame, si le zele avec lequel Monsieur vostre Mary a sacrifié sa vie pour le service de son Roy dans une guerre si sainte, ne luy a point obtenu la recompense dont il jouit à cette heure. Cela estant, comme il y a si grand sujet de le croire, voudriez-vous en luy rendant la vie, s'il estoit en  
vostre

vostre puissance , luy arracher une couronne qu'il a si justement meritée ? Si vostre bouche le dit , vostre foy & vostre charité la desvoient , & plus puissantes que vostre affliction , elles ne permettront jamais que vous vous plaigniez d'avoir dans le Ciel la plus chere partie de vous-mesme. Vous voyez , Madame , que je vous parle selon la verité , & non pas selon mon ressentiment , qui au lieu de me permettre de vous consoler , m'engage à pleurer avec vous la perte d'un homme dont j'admirois la vertu , & qui m'honoroit d'une amitié toute extraordinaire. J'espere , Madame , de trouver deormais en vous l'affection dont vous m'obligiez l'un & l'autre , puisque tous mes devoirs se rassemblent maintenant en vous seule , personne ne sçauroit estre tant que moy.

---

L E T T R E . VII.

*A Monsieur de Monrave Premier Presidents  
au Parlement de Tolose.*

MONSIEUR,

Je veux commencer à douter de vostre affection, puisqu'il semble que vous doutiez

de la mienne , en la voulant augmenter par tant de nouvelles protestations d'amitié , qui seroient inutiles si vous vous teniez aux premieres que nous avons faites si solennellement , y ayans appelé pour témoins les Vertus & les Muses , qui ont esté cause de nostre union ; mais avec tout l'avantage de vostre costé : n'y ayant apporté de ma part que le desir de les honorer en vous , au lieu que desia vous les possediez. Vous voyez , Monsieur , par mes reproches le gré que je vous sçay de vos complimens , que je tiens à offense , parce qu'ils sont indignes de nostre amitié , & que je desire que la vostre soit parfaite , & parfaite pour moy , de qui vous serez tousiours aussi parfaitement honoré que d'homme du monde.

---

## LETTRE VIII.

*A Monsieur de Sponde depuis Evêque  
de Pamieres.*

**MONSIEUR,**

Les faveurs que vous me faites témoignent combien vous estes juste : Car puis que mon Frere ne sçaurait avoir plus d'affection que moy à vous honorer & à vous servir , il ne seroit pas raisonnable que vous  
nous

nous traitassiez différemment. Ainsi les preuves qu'il reçoit de votre amitié vous engagent à celles dont vous m'obligez : Mais je ne sçay comment je pourray m'acquitter de ce que je vous dois, & de ce qui est dû à votre vertu, si ce n'est qu'en m'employant pour votre service vous me donniez moyen de vous faire connoître avec quelle vérité je suis

## L E T T R E I X.

*A Monsieur le Colonel d'Ornane depuis Maréchal de France, sur le sujet d'une très-grande maladie qu'eut Monsieur de Mazarques son Frere.*

M O N S I E U R,

Je n'ay point de paroles quand je pense à l'affliction que vous ressentez du peril où est Monsieur votre Frere, dont j'avoüe estre en telle peine que je n'ay un seul moment de repos, ma douleur estant si fort acréüe par la part que je prens à la vostre, que je ne pourrois supporter ce déplaisir, si je ne sçavois que c'est maintenant que nous devons pratiquer les résolutions que nous avons tant de fois prises de nous resigner absolument entre les  
mains

main de Dieu , de la seule volonté duquel nous sommes obligés de dépendre , & de ne considérer nostre affection pour nos plus proches , & pour nos Amis , que comme une étincelle de l'amour que nous devons avoir pour luy. Representez vous donc s'il vous plaît , Monsieur , à vous même ce que vous me diriez en pareille occasion ; & ayez sans cesse devant les yeux que les Ames fideles à Jesus-Christ ne sçauroient rien perdre ; puis qu'elles retrouvent en luy toutes choses avec un accroissement infiny de graces. Si c'est un Frere que vous regrettez , il ne refuse point d'estre le vostre ; si c'est un Frere & un Amy tous ensemble , il prend plaisir à vous servir de l'un & de l'autre : Vous ne sçauriez luy tant demander , pourveu que vos demandes soient accompagnées d'amour & de foy , qu'il ne vous donne encore davantage. Ainsi vous trouverez grace devant un Dieu en supportant patiemment pour l'amour de luy la perte d'un homme , qu'il vous rendra dans l'Eternité après l'avoir mis au nombre des Anges.

## L E T T R E X.

*A Monsieur le Cardinal Bentivoglio.*

MONSEIGNEUR,

Encore que la gratification accordée à mon Frere m'apporte une grande joye d'autant que c'estoit une affaire d'honneur, & que celles là seules me touchent, le contentement que je ressens de vous en avoir toute l'obligation surpasse de beaucoup celuy que je reçois de cette faveur, pource que vos eminentes qualitez me font autant desirer de me voir de plus en plus vostre redevable, comme je craindrois de l'estre à un autre. Et puisque vous prenez tant de plaisir de nous attacher pour jamais mon Frere & moy à vostre service, vous ne pouviez, Monseigneur, rencontrer une occasion plus propre à nous le faire paroistre, veu les difficultez qu'il y a maintenant d'obtenir de semblables graces : Mais si nul autre que vous n'estoit capable de les surmonter, nul autre ne pouvoit aussi en avoir un plus grand ressentiment que celuy que mon Frere me témoigne, puisqu'il égale le mien, & que personne ne scauroit estre davantage que je suis.

LET-

## L E T T R E XI.

*A Monsieur le Marechal de Schönberg lors  
qu'il fut esloigné de la Cour en 1623.*

**M**ONSEIGNEUR,

Si je vous pouvois témoigner avec quel  
ressentiment d'obligation j'ay receu la lè-  
tre qu'il vous a plu de m'écrire par Mr. de  
la Jaille, vous connoistriez que toutes les  
bonnes fortunes de la terre ne me sçau-  
roient apporter un pareil contentement,  
n'ayant jamais rien tant souhaité que  
l'honneur de vostre affection au point que  
j'ay sujet de me la promettre en suite des  
assurances que vous m'en donnez. Tout ce  
que je possède au monde, & ma vie, que je  
vous offre, sont de trop foibles preuves à  
mon gré du desir que j'ay de me rendre di-  
gne de cette faveur. Mais je renonceray tous  
mes Amis s'ils ne sont les vôtres; & pense-  
ray par ce moyen m'acquitter en quel-  
que sorte de ce que je vous dois, puisque le  
moindre d'eux vaut beaucoup mieux que  
moy, & ne se donneroit jamais à un moins  
vertueux que vous. Jusques icy, Monsei-  
gneur, la gloire de vos actions estoit obscur-  
cie par des complaisances & des flatteries  
qui luy ostoient une partie de son lustre:

Main-

Maintenant qu'elle paroist en sa pureté, vous avez cét avantage que jamais homme dans une semblable rencontre n'a esté plus hautement ny plus universellement loué de tous les gens de bien. C'est veritablement triompher de la Fortune que de tirer ainsi de l'avantage de ses défaveurs: Mais Dieu qui est juste n'avoit garde de manquer à récompenser tant de travaux que vous avez supportez, & tant de perils que vous avez courus & recherchez pour son service. Possible qu'il a voulu par un effet de sa providence, dont les causes sont incomprehensibles aux hommes, vous procurer le repos dont vous allez jouir désormais, afin de vous réserver à des actions encore plus illustres que les premières; Et puisque vous sçavez mieux que moy la soumission qu'il faut rendre à la conduite d'un si grand Maître, je n'ay qu'à vous demander pardon, Monseigneur, de m'estre laissé emporter par mon affection à vous dire ce que j'ay si souvent appris de vous.

---

## L E T T R E XII.

*A Monsieur le Marechal de Schonberg.***M**ONSEIGNEUR,

Je parlé hier au Roy fort à loisir durant son souper; & rendis les témoignages que je  
dois

dois à vostre vertu, & à vostre probité. Cela se passa tres-bien, ainsi que Mr. de la Jaille vous le pourra dire : Mais je vous supplie tres-humblement de me pardonner si je vous ay desobey en ne parlant point du tout de moy à sa Majesté, puisque vous sçavez que je ne vous l'ay nullement promis; ny mesme d'accepter les offres que mes Amis m'ont faites sur ce sujet. Je me confirme de plus en plus, Monseigneur, en la creance que la meilleure fortune qui me sçauroit arriver, c'est de participer à vostre mauvaise fortune; Et nul contentement ne peut égaller celuy que je reçois de publier si hautement vostre merite, que l'envie mesme est contrainte d'écouter vos loüanges sans y oser répondre. Je voy tous les jours tellement croistre le nombre des personnes qui parlent de vous avec toute sorte d'honneur & d'estime, que je pense qu'à la fin vous serez un de ceux qui s'étonneront le moins de voir vos services si mal recompensez; & je m'estimerois trop heureux si je pouvois par de plus grands devoirs me rendre digne de l'honneur de vos bonnes graces, que je m'efforcerais de meriter par une telle passion à vous servir, que nul ne se pourra dire plus veritablement que moy.

## L E T T R E XIII.

*A Monsieur le Marechal de Schonberg.*

MONSEIGNEUR,

Je m'estime heureux de voir que mes lettres vous sont si agreables; Et je le seray beaucoup davantage lors que mes actions me rendront plus digne que mes paroles de l'honneur de vos bonnes graces; J'ay une si forte passion de vous plaire, que je me hay-rois moy-mesme, si je ne vous donnois sujet de m'aymer. Et plus je vais avant, plus j'ay sujet de louer Dieu de ce qu'il m'offre des occasions de faire voir combien je mes-priſe les faveurs de la Fortune. Je n'en sou-haite point de meilleure que de posseder avec ma liberte le bon-heur de passer dou-cement avec vous une partie de ma vie, qui est un contentement auquel je ne mets point de prix lorsque je pense à la faveur que vous me faites de le tant desirer.

LET-

## L E T T R E   X I V .

*A Madame la Marquise de Lyancœur.*

M A D A M E ,

S'il y avoit quelque chose dans le monde au dessus de l'excellence de l'amitié , j'aurois honte que vous eussiez pris pour moy la peine d'écrire une si excellente lettre. Mais une plus noble cause ne pouvoit produire ce rare effet de vostre esprit , dont j'ay fait part à tant de vos Amis , qu'au moins ne m'accusera-t'on pas de vouloir posséder seul un si grand trésor. Je n'ose vous dire combien on l'estime , tant je crains que vostre modestie vous fasse offenser la verité en l'accusant de flatterie. Et d'autre costé l'apprehension de l'offenser moy-mesme m'oblige à vous témoigner que jamais lettre n'a esté plus admirée. Jugez donc je vous supplie si je ne dois pas estre en grande peine , puisque ne pouvant vous louer sans vous déplaire , je ne scaurois y manquer sans desagréez à Madame la Marquise de Ramboüillet , qui ne peut cacher sa joye de voir que vostre esprit aussi bien que vostre vertu égale l'estime qu'elle fait de vous. Je pense que je feray mieux de vous laisser terminer entre vous ce different, où chacune

a pa-

a pareil avantage ; puisque l'une combat pour la modestie, & l'autre pour la verité ; & que vous honorant également , je ne scaurois quel party prendre : Mais de quelque costé que la victoire tourne vous y gagnerez toutes deux : Car comment pourriez vous vous plaindre d'estre contrainte par la verité à reconnoistre les graces que Dieu vous a faites : Et comment Madame la Marquise de Ramboüillet , qui vous ayme si parfaitement , seroit-elle faschée de voir que vous en rehaussiez le lustre par la qualité de toutes la plus estimable aux Femmes qui est la modestie

---

## L E T T R E . XV.

*A Monsieur le Marechal de Schonberg.*

MONSEIGNEUR,

Je n'ay point maintenant un plus grand plaisir que de voir quelqu'un qui vienne de Nanteuil , pource que tous m'asseurent que vous ne vous portastes jamais mieux : Mais je seray encore plus content lorsque j'auray le bon-heur d'y passer quelques journées aupres de vous , ainsi qu'il vous plaist de me le mander , pouvant dire avec verité qu'il n'y a rien au monde que j'estime

me

me davantage que la part qu'il vous plaît de me promettre en l'honneur de vostre amitié, qui est un terme dont je n'userois pas, si vous ne l'aviez voulu. Mais puisque vous me l'ordonez, & que je reconnois combien les tres-humbles services & les devoirs auxquels il m'oblige vont au delà des respects qui s'expliquent par d'autres paroles plus ordinaires & moins veritables, je vous supplie tres-humblement, Monseigneur, de croire que je ne trouveray jamais rien de difficile pour meriter cette faveur, qui me rend beaucoup plus que je ne le sçaurois dire

---

## L E T T R E X V I

*A Monsieur le Marechal de Schonberg.*

**M**ONSEIGNEUR,

Vous apprendrez par les lettres de Monsieur de Lyancour comme son discours avec le Roy s'est beaucoup mieux passé que vous ne vouliez le vous promettre. Ce qui me donne sujet de croire que si la Fortune vous trompe encore, ce sera en vous faisant des faveurs que vous dédaignez maintenant de recevoir d'elle: Car quelque aveugle qu'elle puisse estre, enfin elle sera contrainte de voir

voir l'éclat de vostre vertu, & de reconnoître son injustice

---

## L E T T R E   X V I I .

*A Monsieur le Marechal de Schonberg.*

MONSEIGNEUR,

Mon principal souhait est accompli, puisque mes actions vous sont si agreables. Apres ce contentement je ne sçaurois estre mal-heureux : Et si vostre bonté plustost que mon merite ne me l'avoit acquis, toutes les bonnes fortunes de la terre ne seroient pas capables de me satisfaire, pource que rien ne touche mon esprit à l'égal de mon devoir ; & que connoissant plus particulierement que nul autre vostre vertu, & les services auxquels m'oblige l'entiere confiance dont vous m'avez toujours honoré, je n'auray jamais une plus forte passion que de vous témoigner par mon ressentiment que je ne suis point ingrat de vos faveurs ; & par mon obeïssance combien je desire me rendre digne de l'honneur de vos bonnes graces

LET-

## L E T T R E - X V I I I .

*A Monsieur le Marechal de Schonberg.*

M O N S E I G N E U R ,

J'estime qu'il ne se peut rien adjouster à la resolution que je vois que vous avez prise par le memoire que Mr. de la Jaille m'a apporté , tant elie est prudente & genereuse, qui sont deux manieres d'agir si excellentes, & que vous avez si constamment tenuës jusques icy , que rien ne vous scauroit estre plus avantageux selon mon advis que de ne vous en departir jamais : Il n'est pas croyable combien cela vous reüssit dans l'esprit de tous les gens de bien , dont je sçay que l'estime est seule capable de vous contenter : Et je n'ay point veu d'action plus louïée en choses semblables, que ce que vous n'avez ny recherché , ny desiré de voir le Roy lors qu'il a esté si près de Nanteüil. Vos raisons pour ne point demander à prendre congé de luy avant que partir , sont aussi extremement approuvées de tous vos Amis, & le seront un jour s'il plaist à Dieu de sa Majesté mesme quand elle sera mieux conseillée. Vostre vie est une suite continuelle de grandes actions ; Vostre seule passion a toujours esté de meriter les plus importants

em-

employs, sans vous soucier des avantages que les autres recherchent en les possédant ; Et Dieu vous a fait la grace de réussir encore au delà de ce que vous osiez vous promettre. Il ne faut pas, Monseigneur, demeurer au milieu de la carrière: Je sçay aussi que vous choisiriez plustost la mort que de l'avoir fait, & vous demande pardon de ce que ma passion à vous honorer & à vous servir m'emporte si facilement à vous dire ce que vous sçavez mieux que moy: En quoy je suis ce me semble excusable, puisque cela mesme est une preuve de la verité qui me fait estre.

---

L E T T R E XIX.

*A Monsieur le Marechal de Schonberg.*

MONSEIGNEUR,

J'estimerois inutile de vous dire de quelles différentes affections j'ay esté touché en la maladie & en la guerison de Monsieur de Lyancour ; & combien vostre consideration a encore augmenté mes ressentimens. L'honneur que j'ay d'estre aymé de vous, & les devoirs qui m'y obligent vous en donnent assez de connoissance : Mais je vous supplie tres-humblement de me permettre

B

de

de louer Dieu avec vous de la grace qu'il vous a faite de vous conserver une personne si chere lors que selon le monde il n'y avoit plus sujet de l'esperer; Je veux croire que cette maladie sera la crise des traverses qu'il luy a pleu de vous envoyer pour éprouver votre vertu qui ne le pouvoit assez estre dans les seules prosperitez. Les grandes ames comme la vostre témoignent leur fermeté dans les plus violentes agitations: Il falloit que cette dernière traversast les contentemens que vous vous proposiez de recevoir cét Esté à Duretal, auxquels, puisque vous les remettez à Paris & à Nanteuil, j'espere de prendre la part qu'il vous plait de m'y offrir, & de vous y renouveler les assurances de la verité avec laquelle je suis.

---

## LETTRE XX.

*A Monsieur le Marechal de Schonberg.*

**MONSIEUR;**

N'ayant rien plus cher que l'honneur de vos bonnes graces, je m'estimerois obligé à de grands remerciemens des nouvelles assurances qu'il vous plait de m'en donner par vos lettres, si mes paroles n'estoient de trop foibles témoignages de mes devoirs,

dont

dont je reconnois ne me pouvoir acquitter que par des services, & ne me tiendray jamais plus heureux que lors que je rencontreray des occasions de vous en rendre. Les résolutions que vous continuez à prendre sont si dignes de vous, que je ne sçauois assez vous dire combien elles confirment la créance que tous les gens de bien ont de vostre vertu. Et la sorte dont vous vivez donne plus de sujet d'envier la grandeur de vostre courage, que de plaindre l'injustice que vous recevez de la Fortune, dont les changemens presens de la Cour fournissent tant de sujet de parler, qu'il ne se passe jour maintenant que vostre mérite ne reçoive une partie des louanges qui luy sont dues. Dieu veuille qu'elles soient bien-tost converties en des récompenses telles que vos signalez services les ont méritées. Il est difficile de vous souhaiter davantage, & impossible d'estre plus que moy.

## L E T T R E XXI.

*A Monsieur le Marechal de Schonberg.*

**M O N S E I G N E U R,**

Aussi-tost après vous avoir écrit, j'ay pris le commandement que vous avez re-

ceu à Duretal ; Et depuis Monsieur vostre  
 Fils me fit l'honneur de me montrer la co-  
 pie de la lettre du Roy , & de vostre respon-  
 se qui ne peut estre jugée que tres-digne de  
 vous. Je reconnois dans l'esprit des gens de  
 bien que l'estime de vostre vertu s'augmen-  
 te par les oppositions qu'elle rencontre ; Et  
 la sorte dont vous estes allé en vostre Gou-  
 vernement , y avez esté receu , & y estes de-  
 meuré jusques icy nonobstant les desseins  
 que l'on avoit au contraire , fait paroistre  
 clairement que la Providence de Dieu veil-  
 le pour vous. Il n'appartient qu'à luy de ti-  
 rer la lumiere des tenebres ; Et j'espère que  
 ces nuages estant passez , la France vous re-  
 verra avec plus d'éclat qu'auparavant con-  
 tinuer les signalez services qui luy ont esté  
 si utiles & si necessaires. Je m'estimerois  
 tres-heureux si je pouvois par les miens vous  
 témoigner mon obeyssance , puis qu'elle  
 tient rang entre les preuves de la verité qui  
 me fait estre.

---

## L E T T R E   X X I I ,

*A Monsieur le Comte de \*\*\**

**M O N S I E U R ,**

Vos reproches sont si obligens , qu'ils  
 m'osteroient le regret d'avoir failly , si vo-  
 stre

être contentement ne m'estoit plus cher que le mien : Mais quelque effet que mon silence produise à mon avantage , je ne laisse pas de le condamner & de vous en demander pardon , puisqu'il vous a esté defagréable. Vous ne me trouverez pas neantmoins , comme je l'espere , si coupable que vous pensez , lors que vous sçaurez les raisons qu'il m'est permis de vous alleguer en suite de la satisfaction que je vous ay faite. Vous vous plaignez , Monsieur , de ma negligence à vous écrire , & de ce que je ne vous manderien de mes interets. Je respons au premier, que c'est une grande preuve de ma confiance en l'honneur de vostre amitié que de juger ces petits devoirs indignes d'elle : Et si cela vous semble une faute , preparez-vous, s'il vous plaist , à m'en remettre souvent de pareilles , puisque je ne sçaurois m'empescher de tomber en celles que mon estime pour vous me fait commettre. Quant à ce qui touche mes interets, je n'avois garde, Monsieur, de vous en écrire , vous pouvant jurer avec verité que c'est l'une des choses du monde à laquelle je songe le moins. Et afin de vous parler à cœur ouvert, les pensées de mon salut , mes Amis , & mes livres sont les seules choses qui occupent maintenant mon esprit. J'ayme parfaitement la Campagne , parce que j'y passe une vie toute contraire à celle de la Cour ; j'é-

prouve des douceurs n'ont pareilles dans ma famille ; je goûte le contentement d'un repos sans oisiveté précédé par des travaux inutiles ; & ce que la plupart recherchent avec tant d'ardeur ne me semblant pas digne de l'ambition d'un homme de courage , il m'est fort facile de le mépriser. Voilà, Monsieur, en peu de mots ma confession de foy. Trente lettres de complimens ne vous seroient pas à mon avis si agréables que celle-cy. Souffrez donc, s'il vous plaît, qu'elle satisfasse pour le passé , & m'imposez pour l'avenir telle loy qu'il vous plaira , elle sera religieusement observée. J'en dis autant à Madame vostre Femme. Et si vous en voulez tous deux entreprendre une chose impossible, ne pensez jamais à trouver une personne qui soit davantage que moy.

## L E T T R E XXIII.

*A Monsieur le Duc de Montmorency.*

**MONSIEUR,**

Il n'y a que mes actions , si mon bonheur les pouvoit égaler à ma passion pour vostre service , qui soient capables de vous témoigner mon ressentiment de la faveur d'une lettre aussi obligeante qu'est celle

celle qu'il vous a plu de m'écrire : Car quand je pense qu'outre mes devoirs héréditaires, mon inclination à vous honorer s'est rencontrée si particulièrement favorisée de la vostre que vous avez toujours pris plaisir à me donner des marques d'une bienveillance non commune ; j'avoue que je ne scaurois sans une joye toute extraordinaire recevoir par de nouvelles preuves de l'honneur de vos bonnes graces la confirmation des premières, dont je n'ose dire, Monseigneur, que je sois indigne, si elles se peuvent meriter par la plus parfaite fidelité qui soit au monde, puis qu'ayant la même passion pour mon devoir, que tant d'autres ont pour leur Fortune, ceux qui me font l'honneur de m'aymer ne scauroient craindre avec raison d'y avoir regret. Et vous, Monseigneur, moins que nul autre, pouvant dire véritablement que l'on ne scauroit estre plus que je suis

---

LETTRE XXIV.

*A Monsieur de Virazel depuis Evêque de Saint Brien.*

Puisque le silence se peut en quelque sorte comparer au dormir, je n'auray pas tort de dire que nous nous sommes

sous deux en même temps comme réveillez d'un profond sommeil; v<sup>ost</sup>re billet m'ayant esté donné lors que vous receviez le mien. Ainsi je ne crains pas que vous m'accusiez justement d'une faute en laquelle j'ay eu l'honneur de vous imiter; ne pouvant faillir à v<sup>ost</sup>re exemple, si ce n'estoit en me faisant tirer neuf palettes de sang; au lieu de fortifier ma santé dans mon desert, comme vous deviez faire dans le v<sup>ost</sup>re, & non pas vous tuer de peur de profiter au Public, qui est un double manquement de charité & vers vous, & vers le prochain.

## L E T T R E XXV.

*Am Pere Gregoire Capucin, & Provincial de la Province de Guyenne.*

**M**ON Reverend Pere,

Je ne sçaurois assez vous témoigner avec quelle joye j'ay reçu v<sup>ost</sup>re lettre, y ayant si long-temps que je n'avois eu de vos nouvelles, & estimant au point que je fais le bon-heur de v<sup>ost</sup>re amitié. Je loue Dieu pour vous de ce que vous vous portez bien; & pour toute v<sup>ost</sup>re Province de ce que vous voila de nouveau en charge: Car la charité estant d'autant plus estima-  
ble

ble qu'elle est plus estenduë, je suis obligé de preferer à vostre repos particulier l'avancement de tant d'ames sous vostre sage conduite. Il n'est pas raisonnable qu'un tel Capitaine que vous dans la vie Religieuse, où il faut continuellement combattre de si puissans ennemis, se contente de faire le soldat: Vostre vertu, & vostre experience vous engagent à mener les autres à la guerre, & à mourir les armes en la main à la teste de cette petite armée d'hommes Angeliques qui ne font autre usage de leur vie que de la sacrifier continuellement au service de celuy, qui estant Dieu n'a pas dédaigné de se rendre homme, afin de perdre la sienne pour eux. Quant à moy qui suis inutile à tout, je demeure à l'ombre tandis que vous estes dans le travail couvert de sueur & de poussiere, & j'ouïs icy d'un si grand repos, que si dans cette douce vie j'avois autant de vertu que de contentement, je serois sans doute trop heureux. Je vous supplie de tout mon cœur de le demander à Dieu pour moy, afin que vos prieres suppleant au defaut des miennes, je devienne digne de l'affection si particuliere dont vous m'obligez.

**LETTRE XXVLE**

*A Monsieur Bousbillier Evêque d'Aire.*

**MONSEIGNEUR,**

Vous ne pouviez tirer une plus forte preuve du pouvoir absolu que vous avez sur moy qu'en m'obligeant d'écrire à Monsieur l'Abbé de Saint Cyran pour luy conseiller de differer son retour d'avec vous jusques à la fin de l'Hyver. J'avoüe que cette demande m'a fort surpris ; Mais toutes mes volontez cedant aux vostres, je n'ay pu contredire à la seule chose que je vous aurois refusée si j'estois capable de vous desobeir. Je me trahis, donc afin de vous estre fidele, si l'on peut nommer trahison ce que l'on fait contre soy pour un autre soy-mesme, qui est le seul nom que je vous puis donner digne de vostre amitié, laquelle je ressens tous les jours produire des effets dans nostre éloignement, & nostre silence que peu de personnes pourroient esperer dans la presence & la conversation continuelle. C'est estre au dessus des ordres de la nature que de tirer ainsi de nouvelles unions de nostre separation, & faire contribuer à l'affermissement de nostre amitié ce qui affoiblirait celle des autres : Mais puis qu'elle ne regarde que le

Ciel,

Ciel, pourquoy feroit-elle assujettie aux loix de la terre, dont nous avons protesté tant de fois de mépriser les grandeurs & les vanitez? Je loue Dieu de tout mon cœur de ce que vous avez desia réduit ces résolutions en pratique, en vous acquitant si dignement d'une des premières charges de l'Eglise. Quant à moy puis qu'il ne me reste que les deurs de bien faire, je m'efforceray avec la grace de Dieu de les conserver si entiers, que vous ne puissiez trouver à redire que mon impuissance, dont vous estes trop juste pour m'accuser, & nostre parfait Amy trop equitable pour y consentir.

## L E T T R E XXVII.

*A Monsieur l'Abbé de Saint Cyran.*

JE vous laisse à juger qu'elle est ma peine de me voir contraint, à vous conseiller de laisser passer la rigueur de l'Hyver auparavant que de revenir icy. Mais bien que d'un costé je ressentie un extreme déplaisir de vostre absence en un temps où j'esperois de vous dérober quelques journées, & que rien ne me scauroit estre plus cher ny plus avantageux tout ensemble. Néanmoins quand je considere de l'autre les incommo-

ditez de la saison pour entreprendre un si long voyage, & la passion si juste & si violente qu'a Monsieur l'Evesque d'Aire de profiter de cette rencontre pour vous retenir encore, je suis contraint de parler contre moy-mesme, & de combattre mes propres sentimens, qui me faisoient desia trouver l'Automne trop long, sans y adjouster encore l'Hyver, lequel je craindray plus que jamais, me souvenant qu'il m'aura ramené à Paris, où je passe une vie si esloignée de la tranquillité de la Campagne, que le seul moyen de jouir du repos que j'ay quitté seroit de vous voir, puisque je le retrouverois avec vous au milieu de tous les orages du monde.

---

### LETTRE XXVIII.

*A Monsieur l'Abbé de Saint Cyr.*

**L'**Affaire de \*\*\* vient presentement d'estre terminée. Jamais rien ne s'est mieux passé : Et je suis trompé si Dieu n'a permis ces nuages pour en tirer une nouvelle lumiere. Je desirerois de tout mon cœur que Mr. \*\*\* eust entendu ce qui s'est dit de luy sur ce sujet, & jusques à quel point chacun ressent luy estre obligé. Ainsi en voulant seulement procurer le bien des autres, on en

en recoit pour soy-mesme que l'on ne trou-  
veroit pas si on le recherchoit; & la charité  
obtient par de bonnes voyes, ce que l'am-  
bition ne peut acquerir par de mauvaises.

## LET TRE XXIX.

A Monsieur l'Abbé de Saint Cyran.

**I**L me semble que je seray bien coupable  
si je ne fais mon profit de l'instruction  
que Dieu me donne dans l'exemple de \*\*\*  
pour m'empêcher de tomber en sembla-  
bles fautes. Car cecy est à mon advis une  
leçon vivante & animée par des actions ve-  
ritables qui se sont passées devant mes yeux;  
au lieu que ces discours ordinaires de vertu  
qui combattent des vices qui ne sont que  
dans l'imagination, ressemblent aux pein-  
tures lesquelles n'ont autre rapport à la ve-  
rité, que celuy que leur donnent les ombres  
& les couleurs. Ce qui sans doute ne scau-  
roit agir si puissamment sur nos esprits,  
pource qu'ils ne sont touchez que par nos  
sens; Au lieu que dans cette autre maniere  
d'instruction ils le sont non seulement par  
tous nos sens, mais par toutes nos passions,  
qui ayant eu part à ce qui s'est passé, nous  
font connoistre par autrui, & par nous  
mesmes, jusques où peut aller le transport  
de

de nos imperfections naturelles, si la grace qui est la raison des Chrestiens ne les arrête, & ne les domine. Mais voyez je vous supplie dequoy je me mesle d'oser ainsi parler devant vous, j'espère que vous excuserez cette faute, puisque dans la liberté que nostre amitié me donne de vous dire mes premieres pensées, il n'y a que les secondes qui soient coupables quand elles sont mauvaises.

---

### LETTRE XXX.

*A Monsieur l'Abbé de Saint Cyran.*

**C**omme je pensois vous écrire, Mr. de \*\*\* m'a monstré sa lettre qui m'a fait tomber la plume des mains, non par déplaisir de ne le pouvoir surpasser, mais par honte de ne le pouvoir imiter. Le premier seroit une vanité dont vous me blasmeriez; le second est une honneste emulation que vous ne condamnerez pas. Si vous n'aviez un esprit aussi penetrant que judicieux, je dirois que vous ne sçaviez pas jusques à quel point vous m'obligiez lors que vous nous donastes l'un à l'autre. Mais tant s'en faut que je veuille diminuer par cette pensée le prix de la faveur que vous m'avez faite par un si rare present, que j'estime

au contraire que vous connoissez encore mieux que moy les avantages que j'en reçois ; lesquels je compteray tousiours entre les principaux de ma vie. Et puis que l'excellence de nôtre amitié me défend de vous en remercier, pource que nous ne sommes qu'un ; & qu'ainsi ce seroit me remercier moy-mesme, j'emprunteray les paroles de Monsieur l'Evesque d'Aire pour m'acquitter de cét office : Mais en cela je me trompe aussi ; car puis qu'il entre en tiers dans cette parfaite amitié, il n'y est pas plus propre que moy. Dieu soit loué de ces deffauts, & nous fasse la grace d'en voir tousiours augmenter le nombre.

**LETTRE XXXI.**

*A Monsieur de Saint Pierre.*

**Q**Uand vous seriez non seulement à Loupierre, mais au bout du monde ; cette lettre ira vous y trouver ; & je suis assuré qu'elle sera la tres-bien venue, puis qu'elle vous dira ; &c. Certes ma joye s'augmente quand je pense à celle que vous m'en recevrez ; connoissant tellement vostre cœur, que j'y puis lire comme dans le mien. Après cela je vous laisse à juger si vous avez quelque avantage sur moy en amitié,

&c

& si je conserve religieusement l'union inviolable de nos volontez, faite par cette ame heroïque qui nous a si fraternellement aimez, & qui jouit maintenant dans l'éternité de la recompense due aux actions qui rendent sa memoire immortelle parmi les hommes.

—

—

—

—

*A Monsieur le Marquis de Vallencé lors qu'il  
est commandoit à Montpellier.*

**MONSIEUR,**

J'avoue que j'ay trop attendu à vous re-  
moigner d'extreme contentement que je  
ressens des signalez services que vous ren-  
dez au Roy dans l'un des plus importants  
emplois qui soient aujourd'huy en son  
Etat : Mais la connoissance que chacun en  
a, doit ce me semble me servir d'excuse,  
puisque ce n'eust esté que vous dire ce que  
toute la France publie, & qu'estant aussi  
particulierement que je le suis vostre tres-  
humble serviteur, j'ay sujet de desirer des  
occasions particulieres pour vous faire con-  
noître combien je suis

## L E T T R E XXXIII.

*A Monsieur le Marechal de Schonberg.*

MONSIEUR,

Toutes mes lettres ne seroient que des remerciemens, si la crainte de vous ennuyer en vous redisant toujours une mesme chose ne m'empeschoit de m'acquitter de ce que je dois à tant de témoignages de vostre affection, & particulièrement à ceux que Monsieur vostre Fils m'a fait l'honneur de m'en donner avec vostre dernière lettre. Il a veu en arrivant icy la cheute de ceux qui ont trouvé leur ruine en l'éloignement qu'ils vous avoient procuré, & qui vous donné l'avantage sans pareil de triompher par vostre seule vertu de l'injustice de la Fortune. Tant de personnes vous auront écrit les particularitez de ce qui s'est passé en ce dernier changement, que j'estimerois inutile de les vous mander. Et bien qu'il ne le soit pas moins de vous assurer de ma passion à vostre service, je vous supplie très-humblement de me permettre de vous dire, puis qu'il est véritable, que j'aimerois mieux mourir que de cesser d'estre, &c.

## L E T T R E X X X I V.

*A Monsieur le Marechal de Schonberg.***M**ONSEIGNEUR,

Si la connoissance que j'ay de vostre merite & de vostre esprit, ne m'avoit accoustumé à n'attendre de vous que des choses excellentes, j'aurois encore plus admiré la lettre que vous écrivez au Roy sur le sujet de l'esloignement de vos ennemis. Mais vos paroles répondant à vos actions je ne dois non plus m'estonner des unes que des autres : Et puisqu'il vous plaît me tant honorer que de vouloir que je vous mande ce qu'il me semble de cette réponse, je suis obligé de vous dire, que le juste ressentiment que vous témoignez, sans néanmoins vous y laisser trop emporter, & la confiance que vous faites paroître d'avoir en la sincerité de vos intentions, & en la fidelité de vos services, font tout ensemble reluire si clairement vostre prudence & vostre generosité, que cette lettre merite à mon advis la plus grande louange que je luy scaurois donner, qui est de l'estimer digne de vous. Il n'appartiendroit pas à un moins vertueux que vous estes de parler de la sorte : Et un aussi vertueux que vous auroit mauvaise  
 grace

grace de parler autrement: Car tant de bonnes actions doivent précéder ce langage, qu'il ne faut pas s'étonner s'il est si rare en ce siècle: Et les vôtres sont telles que le principal de mes souhaits pour vous est qu'elles soient récompensées selon leur mérite; comme le plus grand de mes souhaits pour moy est de vous obliger par mes très-humbles services à me croire aussi véritablement que je suis.

---

**LETTRE XXXV.**

*A Monsieur le Maréchal de Schonberg.*

**MONSEIGNEUR,**

Puisque vostre modestie vous fait trouver excessives les justes louanges que l'on vous donne, je n'oserois plus vous dire ce que j'ay pensé de vos actions de crainte de vous déplaire, ou de parler contre ma conscience: Mais au moins me sera-t'il permis de vous rendre les très-humbles remerciemens que je vous dois de l'affection qu'il vous plaist continuer à me témoigner par vos lettres, dont j'auray toute ma vie un tel desir de me rendre digne, que si manque d'occasions mes services ne me peuvent faire mériter ce bon-heur, j'espère que mes autres devoirs vous feront connoistre  
que

que personne ne scauroit estre plus véritablement que moy.

## LETTRE XXXVI.

*A Monsieur le Marechal de Schonberg.*

MONSEIGNEUR,

Il n'estoit pas raisonnable que Monsieur le Colonel d'Ornane fust plus favorisé que vous de la Fortune, puisque vous l'estes tous deux également de la Vertu. Les prosperitez sont de trop foibles epreuves pour des ames semblables aux vostres; Il les faut voir dans l'orage, & non dans le calme, afin de convertir leur estime en admiration. Les moindres vaisseaux endurent la mer durant la bonace; mais les seuls rochers sont capables de résister à ses tourmentes. Il n'y en a guères de plus grandes que celle qu'a souffert Monsieur le Colonel: Et toutefois la vérité m'oblige à vous témoigner qu'elle est si disproportionnée à son courage, qu'il en soustiendrait aisément de plus violentes. Il faut avouer neantmoins que sa gloire est beaucoup diminuée par l'affection incomparable dont Monsieur luy a rendu tant de preuves en cette rencontre, puisque ses actions & ses services sont trop dignement recom-

recompensez par une telle reconnoissance. Vous verrez, Monseigneur, par la lettre que je vous envoie combien il se tient heureux en son mal-heur d'avoir esté traité comme vous, qui estes le premier auquel il écrit, ainsi que je le seray tousiours à rechercher par toutes sortes de devoirs de meriter l'honneur que vous me faites de me croire.

## L E T T R E XXXVII.

*A Monsieur le Marechal de Schonberg.*

**MONSEIGNEUR,**

Vous aurez sceu comme depuis la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Duretal, Mr. le Colonel d'Ornane a esté mené à Caën, où l'on le traite avec toute sorte de rigueur, & où l'on l'a mesme mis dans le Donjon, & beaucoup plus mal logé qu'à la Bastille. On luy a aussi osté un Page & un Laquais qu'il avoit auparavant, & laissé seulement un Valet de Chambre, sans oublier aucune de toutes les autres circonstances qui peuvent accompagner une prison tres-estroite. Je doute neantmoins s'il est à plaindre dans un si mauvais traitement, puisque ceux qui l'ont conduit par commandement du Roy rendent de si grands témoi-

rémoignages de sa constance, qu'il semble que sa mauvaise fortune ne serve qu'à relever davantage sa vertu. Le jour qu'il partit, un Exempt des Gardes fit commandement à Madame, sa Femme de sortir de Paris dans 24. heures. Ce que ne pouvant executer à cause qu'elle se trouvoit fort mal, le Roy luy permit d'y demeurer encore quelque temps pour se guerir. Voyla Monseigneur en quel estat sont ceux que vous avez laissez dans la Cour, dont ils goustent maintenant les amertumes tandis que vous jouissez à la Campagne des douceurs, & des contentemens que vous donne la fermeté de vostre esprit, & la satisfaction d'avoir si dignement servy le Roy & l'Estat, que moins les hommes le reconnoistront, & plus Dieu prendra plaisir d'estre luy-mesme vostre recompense. Quant à moy puisque l'honneur que vous me faites de m'aymer me rend excusable si je parle de mes sentimens en suite des vostres, dont ils ont dépendance, j'avoue que Duretal & Caën partagent tellement mon esprit, qu'à peine scay-je quelle opinion je dois avoir de ma condition presente : Car si d'un costé je m'estime heureux lors que je pense à vostre repos & à celuy que j'ay choisi, & dont je jouis icy pour vous imiter, je m'afflige de l'autre quand je me représente ce que souffre Monsieur le Colonel. Toutefois après

avoir bien considéré que le véritable bonheur des gons de bien se rencontre ordinairement dans leurs infortunes apparentes, je trouve tant de sujet d'esperer pour luy, qu'au lieu de m'attrister je me resioüis en la creance de vous voir un jour l'un & l'autre arriver par vostre seule vertu dans les honneurs eminens auxquels le bien de l'Estat & vostre reputation vous appellent. Il faut user du nom de Charges pour ceux dont les forces sont si disproportionnées aux grandes dignitez qu'ils possèdent, qu'elles servent de fardeaux pour les accabler. Mais à des hommes tels que vous & Monsieur le Colonel, ces mesmes dignitez sont véritablement des honneurs, puis qu'ainsi que les Enfans portent le nom des Peres, elles doivent prendre celuy de l'honneur que vous avez acquis, dont elles sont le fruit & la recompense. Dieu veuille que nostre Siecle soit assez heureux pour jouir de l'effet de mes esperances; & que je le sois aussi assez pour vous témoigner par mes tres-humbles services, que nul ne sauroit estre davantage que moy.

## L E T T R E . X X X V I I I .

*A Monsieur le Marquis de \*\*\* sur la prison  
de Monsieur le Colonel d'Ornane.*

**M O N S I E U R ,**

Lors que j'auray le bon-heur de vous voir , & de vous dire sur le sujet de Monsieur le Colonel d'Ornane mille choses dont le papier est incapable , la Vertu vous donnera tant d'admiration qu'elle vous confirmera celle que vous aviez des jugemens de feu Monsieur le Marquis de Senecey , qui estimoit peu d'hommes en France à l'égal de luy , & envieroit maintenant sa défaveur plustost que de la plaindre , si la felicité dont il jouit dans le Ciel ne l'avoit affranchy des passions de la terre. J'ay receu un contentement extreme de voir sur ce sujet par la derniere lettre qu'il vous a pleu de m'écrire , que vous sçavez tirer profit des afflictions d'autrui aussi bien que des vostres , en vous soumettant absolument aux volontez de Dieu , & en rapportant toutes choses à sa providence. Puisque vous estes, Monsieur , dans cette disposition , vous n'avez plus rien à craindre ; Quelques perils qui vous environnent vous serez tousiours en seureté ; & quelques orages qui s'élevent  
pour

pour agiter vostre esprit, il demeurera toujours dans le calme. Si je disois à un autre que j'espere avec l'assistance de Dieu de mettre le mien en cette assiette, je pourrois estre accusé de presumption; & si je vous le raisois, j'offencerois l'amitié dont vous m'honorez, qui m'oblige à une entiere franchise, principalement en une chose aussi importante que celle où il s'agit de mépriser toutes les vaines felicitéz du monde; se donner parfaitement au Createur en se détachant des Creatures; ne plus vivre que pour bien mourir, & pour trouver mesme dans la mort une heureuse immortalité. Tout autre dessein est indigne de l'ambition des Chrestiens, qui ne peuvent meriter ce nom si glorieux & si auguste, qu'en preferant, à l'exemple de leur Redempteur, les couronnes des Martyrs à celles des Roys, les promesses de Dieu à celles des Hommes, & les moindres effets de la Grace aux plus riches dons de la Nature. Laissons donc, Monsieur, ceux qui sont charmez par les vanitez du Siecle courir après ces ombres & ces fantosmes qui s'évanoüissent quand ils les pensent embrasser; & attachons-nous plus fortement que jamais à la recherche de ces seuls biens veritables, qui ne tromperont nos esperances qu'en ce qu'ils les surpasseront infiniment, lors que dans la plenitude des felicitéz eternelles nos desirs

C

seront

seront abîmez dans la jouissance d'un bonheur que nos esprits ne pourront comprendre. Il nous reste si peu de temps pour un si grand ouvrage, qu'il y auroit trop d'imprudence à le perdre : Je sçay que vous l'employez beaucoup mieux que moy. Aussi ce que je dis n'est pas tant pour vous donner courage, que pour m'engager à vous imiter. Je seray bien aise neantmoins qu'il serve également à l'un & à l'autre; nostre amitié estant trop pure pour passer de l'emulation à l'envie, & trop charitable pour vous permettre de ne me vouloir pas tirer après vous lors que vous me precederez dans le chemin que nous voulons suivre. Nous n'aurons garde d'y rencontrer ces esclaves de la Fortune, qui nous estiment aussi simples de quitter le présent pour l'avenir, comme nous les jugeons misérables de preferer un moment incertain à une eternité assée. Ils n'auroient pas moins de honte de marcher sur nos pas, que nous de déplaire à les suivre; Et ce mépris qu'ils font de nostre conduite doit augmenter la pitié que nous avons d'eux; ainsi que la vaine sagesse dont ils se vantent nous doit faire connoître davantage leur folie, dont il ne faut point de meilleure preuve, que ce que ceux mesmes qui ont mis entre les Divinitez cette Fortune qu'ils adorent, ont esté contraints d'avoüer qu'elle estoit

aveu-

aveugle : Mais ce sujet merite un plus long entretien que celui d'une lettre. Il faut donc, Monsieur, le remettre avec tant d'autres dont nous avons à parler, & qui rendent excusable le desir extreme que j'ay de vous voir, lequel j'exprimerois bien par des termes plus civils en apparence, si je ne sçavois qu'en effet les complimens feroient tort au veritable respect que je vous porte, puis qu'estans comme le fard des affections ordinaires, ils sont indignes de la nostre.

LETTRE XXXIX.

*A Monsieur le Comte de \*\*\* sur la prison de Monsieur le Colonel d'Ornane.*

MONSIEUR,

- Vous avez eu raison de vous étonner de demeurer si long-temps sans recevoir de mes lettres depuis la nouvelle que vous avez apprise touchant Monsieur le Colonel d'Ornane. Mais mon retardement est excusable en une occasion, où plus il y a sujet de parler, & moins il y en a d'écrire. Encore ne sçay-je maintenant que vous mander, d'autant que le respect que je dois au bras que l'on a poussé à frapper le coup m'oste la liberté de vous représenter combien

les effets en sont dommageables ; Et la seule chose que je ne puis refuser à la vérité , c'est de vous dire que la grandeur de la disgrâce de nostre Amy est si petite en comparaison de sa Vertu , qu'il n'y a point d'homme de courage qui ne doive plustost souhaiter d'estre mal-heureux comme luy , que favorisé de la Fortune comme beaucoup d'autres. Vous auriez peine à croire ce que j'en ay veu lors que je vous le conteray un jour , si vous n'aviez une entière confiance en moy : Mais sçachant combien vous me tenez veritable, j'auray soin de me souvenir de tout ce que j'ay remarqué en cette rencontre: enquoy je n'auray pas grande peine , puisqu'il n'est pas moins gravé dans mon cœur que dans ma memoire. La seule chose que je crains est de vous faire manquer au devoir de l'amitié par l'envie que vous porterez sans doute à celuy qu'un moins genereux que vous penseroit avoir grand sujet de plaindre. J'auray toutesfois beaucoup de plaisir à vous voir faillir de la sorte , & j'en recevrais encore davantage, si mes services pouvoient éгалer le desir que j'ay de vous témoigner combien je suis.

## L E T T R E   X L.

*A Monsieur le Marquis de \*\*\****MONSIEUR,**

Je me plains de demeurer si long-temps sans recevoir de vos nouvelles qui ne m'ont jamais esté si cheres que maintenant : Le peu de reconnoissance que l'on a de vostre Vertu m'en augmente l'estime ; La prosperité est comme un voile qui m'empesche de bien discerner les perfections de mes Amis : Dans les disgraces , au contraire, il me semble que je les voy clairement , & les admire. Les mauvais succez qui leur arrivent ne m'estonnent point ; La Fortune ne seroit pas aveugle si elle sçavoit choisir les hommes pour leur merite ; ou si les ayant une fois choisis, elle sçavoit les conserver. Il faut estre bien lasche pour vouloir estre esclave d'une si inconstante Maistresse ; & bien genereux pour pouvoir en ce siecle triompher d'elle. C'est ce qui doit convertir en admiration l'estime que nous avions de Monsieur le Colonel d'Ornane : Il surmonte avec mépris les traverses qui feroient trembler les autres , & son courage se fortifie de telle sorte , qu'il n'y a plus de proportion entre ce qu'il souffre & sa

constance. Je vous laisse à penser, Monsieur, quel jugement je fais de vous, puis que j'ay mesme opinion de la vostre ; & quel pouvoir vous avez sur moy, puisque je ne m'y en reserve pas davantage que je vous y en donne.

## LET TRE XLI.

*A un Prince.*

MONSEIGNEUR,

Vos faveurs tiennent de vostre Vertu, elles sont toutes extraordinaires : Et il semble que vous preniez plaisir à me combler de joye aussi bien que d'honneur, en adjoustant aux témoignages que vos lettres me rendent de vostre affection, tant de bonnes nouvelles ensemble, qu'elles me font croire que vous avez perdu pour quelque temps tout autre soin que celui de m'obliger. Et bien que les evenemens qu'il vous plaist me mander donnent lieu à mille diverses pensées, j'avoüe, Monseigneur, que nulle ne m'a plus touché que la considération du contentement que doit recevoir Monsieur de \*\*\* de n'estre pas desormais inutile à vostre service. Ce que j'estime l'une des meilleures fortunes qui luy scauroit arriver, puis  
que

que sans celle-là il auroit sujet de mépriser toutes les autres : Mais comme je suis jaloux de vostre gloire , je n'ay pas reçu moins de plaisir voyant que l'expérience aussi bien que la raison fait connoître à tout le monde combien les disgraces des personnes que vous honorez de vostre bien-veillancce sont preferables à la faveur de ceux que vous ne jugez pas dignes d'estre aymez de vous. Et pource que je sçay , Monseigneur , que vostre generosité n'a point de bornes , je n'ay garde de douter qu'elle ne s'étende très-avant sur celuy dont vous me faites l'honneur de m'écrire , puisque nul n'a plus de passion que luy de vous imiter , & de conserver par toutes sortes de devoirs la part que vous luy avez promise en vos bonnes graces , qui sont aujourd'huy comme un prix que tous les gens de merite recherchent , & que vous feriez autant de conscience de leur refuser , que vous auriez de honte de les accorder à d'autres. Dieu veuille que nostre Siecle soit assez heureux pour recevoir de vous tous les avantages que vous estes capable de luy donner , s'il sçait proportionner vos emplois à vostre esprit , & à vostre courage. Mais je crains , Monseigneur , de vous ennuyer d'une trop longue lettre : Enquoy si je paroïs indiscret , au moins je me témoigne veritable , rien ne faisant mieux

juger de mon extreme joye que ce qu'elle m'emporte à abuser de vostre loisir , & de l'honneur que vous me faites de me croire.

---

## L E T T R E X L I I .

*A Monsieur Bouthiller Evêque d'Aire.*

**M**ONSEIGNEUR,

Si Dieu vous a retiré , comme je l'espere, d'entre les bras de la mort pour vous redonner à l'Eglise , & à vos Amis , je suis obligé de luy rendre des graces infinies de cette nouvelle vie qui garentit la mienne d'une affliction que le temps ne pourroit guerir. Ce n'est pas dans une amitié telle que la nostre qu'il est capable d'effacer les sentimens de la douleur, & si les premiers sont plus violens , les autres en recompense sont plus raisonnables : Mais je n'ose vous en dire davantage; & il me suffit de vous témoigner par ce peu de paroles, que sçachant qu'elle eust esté ma perte, je connois aussi l'estime que je dois faire du bien que Dieu m'aura conservé en vous conservant. Vous n'êtes pas maintenant en estat de lire de longues lettres ; & j'espere de n'y estre jamais de faire rien qui vous puisse nuire.

L E T-

## L E T T R E . X L I I I .

*A Monsieur \*\*\**

**I**L semble que la Fortune prenne plaisir à traverser la Vertu. Vous devez neantmoins vous en consoler puis qu'il vaut incomparablement mieux avoir de la Vertu sans Fortune, que de la Fortune sans Vertu. J'espère que vostre tour viendra: Mais quand cela ne seroit pas, vous auriez tort de vous en plaindre, sçachant qu'il y a une autre vie non seulement meilleure, mais incomparablement plus excellente; non seulement plus longue; mais éternelle; non seulement plus honorable, mais la gloire même. Il ne faut pas envier le bon-heur du monde à ceux qui n'en desirent point d'autre: C'est le moindre partage qu'ils puissent avoir, & la moindre chose dont nous puissions estre privez pour acquérir ce que nous souhaitons, & ce que nous devons esperer de la misericorde de Dieu. Vous sçavez que ce ne sont point icy des paroles prononcées seulement des lèvres: aussi est-il raisonnable que je parle du cœur lors que je parle à un autre moy-même.

## L E T T R E X I. I V.

*A Monsieur le Marquis de Poyane.*

M O N S I E U R ,

Vos lettres peuvent bien me donner de nouveaux témoignages de l'honneur de vostre amitié, mais non pas m'en augmenter la creance, puisqu'il y a long-temps que je possède ce bon-heur à un tel point ; que je ne voudrois changer contre personne la part que je pretens en vos bonnes graces ; si ce n'est contre Monsieur l'Abbé de Saint Cyran, dont j'avoüe que la vertu merite toutes sortes d'avantages sur moy, & les luy cede avec l'humilité que je dois. Il sçait mieux que nul autre combien je vous honore ; & prend tant de plaisir à m'obliger, que je suis assuré qu'il n'a pas manqué de vous le dire : Mais il n'est pas juste, Monsieur, que vous continuiez plus long-temps à nous le ravir ; & veüilliez convertir en acquisition le prest que nous vous en avons fait pour quelques mois : Ce que je ne dis pas moins pour nostre autre excellent amy que pour luy. La Gascogne n'est pas toute la France pour posséder seule deux si grands trefors : Il est raisonnable que Paris en jouisse à son tour ; & vous auriez tort de les  
luy

luy envier, puisque vous y avez en Messieurs vos Enfans deux autres vous-mêmes, tels en verité que vous ne sçauriez les souhaiter plus dignes du nom qu'ils portent : Ce qui est tout dire. Monsieur de Benjamin en témoigne tant de satisfaction, que vous auriez peine je m'assure à cacher vostre joye si vous l'entendiez parler d'eux; comme moy à dissimuler la mienne si j'estois assez heureux pour égaler mes services à la passion que j'ay de vous en rendre.

---

L E T T R E X L V.

*A monsieur le Comte de \*\*\* sur la liberté de Monsieur le Colonel d'Ornane, & le retour de Monsieur le Marechal de Schöenberg.*

MONSIEUR,

Vous aurez receu la nouvelle de la glorieuse liberté de Monsieur le Colonel en mesme temps que vôtre lettre m'a confirmé les assurances que j'avois de vos sentimens pource qui le touche. Jamais homme n'est rentré dans la Cour avec une plus grande & plus generale estime de vertu; Et jamais

Prince n'a témoigné une affection plus forte & plus genereuse que celle que Monsieur luy a fait paroistre. Adjoustez , s'il vous plait, à cela l'extreme honneur avec lequel Mr. le Comte de Schonberg a esté rappelé dans les affaires ; & puis faites tel jugement que vous voudrez de ma joye , pourveu que vous n'oubliez pas l'accroissement qu'elle reçoit d'estre compagne de la vôtre.

---

## L E T T R E   X L V I .

*A Monsieur le Cardinal de Richelieu.*

MONSEIGNEUR,

Vous aurez sceu par Monsieur Bouthillier ce que la crainte de vous importuner m'empescha Jeudy au soir de vous dire : Et maintenant je prens la hardiesse de vous renouveler ma tres-humble supplication , afin qu'il vous plaise d'empescher par vostre autorité que mon Oncle en demeurant compris en la taxe de la Chambre de Justice , ne reçoive une injustice qui luy feroit plustost choisir une prison que de souffrir d'estre traité de la sorte après avoir vescu dans une telle probité , que si chacun luy ressembloit, le nom de malversation seroit encore inconnu dans les Finances. Il me semble,

Mon-

Monseigneur, que l'on se devoit contenter de ce qu'au lieu de s'enrichir avec le Roy comme font tant d'autres, quatre de mes Oncles ont perdu la vie, & la plus grande partie de leur bien en le servant tres-dignement, sans vouloir encore faire payer au seul qui reste de tant de Freres une partie de ce que l'on offre pour une Abolition à laquelle il renonce. J'avoüe, Monseigneur, que je ne serois pas assez sage pour supporter avec patience un traitement si injuste en une chose qui feroit brèche à l'honneur du nom que je porte, & que j'ose dire estre en quelque estime parmy ceux qui aiment la Vertu. Ce qui vous oblige, Monseigneur, à vous en rendre protecteur, & moy à tenir cette faveur pour la plus grande de celles qui me font estre.

---

LE T T R E XLVII.

*A Madame de la Trimoüille Abbessse du Lys.*

MADAME,

Il paroist bien que Dieu veut verser sur vous ses graces en abondance, veu qu'en suite de l'heureux commencement de l'affaire qui regarde le General de vostre Ordre, il a fait reüssir si avantageusement celle  
qui

qui vous touche en particulier. Aussi est-ce regner que de servir à un si bon Maître ; & puis que vous luy donnez un absolu pouvoir sur vostre cœur, vous ne devez point douter, Madame, que vous n'en ayez dans vostre Maison autant que vous en aurez besoin pour vostre salut & pour sa gloire. Vous verrez par ce que m'écrit Mr. le President Marion comme vous avez plus obtenu que vous n'eussiez osé esperer : Mais que ne doivent point se promettre celles qui ont un Dieu pour Epoux, lors qu'elles demeurent dans l'inviolable fidelité qu'elles luy ont promise ? Entre tant de choses admirables que nostre excellent Amy poussé d'un esprit plus fort que le sien vous dit dernièrement, souvenez-vous, s'il vous plaît, de la perfection à laquelle vous oblige cette action si heroïque que Dieu vous a donné le courage & la force d'entreprendre & d'exécuter, en renonçant à toutes choses & à vous mesme pour estre uniquement à luy. Dans cette sainte pensée vous ne trouverez rien de difficile que de ne souffrir pas assez pour son service, & admirerez vostre bonheur d'avoir esté appelée de si bonne heure à une si haute vocation, que vous n'avez pas sujet de regretter comme beaucoup d'autres qu'une grande partie de vostre vie se soit passée dans les vanitez du monde.

## L E T T R E   X L V I I I .

*A Monsieur le Duc de Montmorency, sur le  
sujet de la Bataille Navalle qu'il gagna  
contre les Rochelois en 1625.*

MONSEIGNEUR,

Puisque mes desirs ont precedé de plusieurs années l'extreme honneur dont vous jouïssiez maintenant, il n'est pas juste que je sois des derniers à vous donner les loüanges que merite une action si glorieuse : Et je ne sçaurois mieux prendre mon temps que dans l'ardeur de vostre victoire pour vous faire souvenir que j'avois raison de ne vous souhaiter autre Maïtresse qu'une Charge dont les fonctions sont de gagner des batailles, & qui ne connoist point d'autres bornes que celles qui empeschent la Mer d'inonder toute la Terre. J'avoüe qu'en cette sorte je seray ravy désormais que vous soyez amoureux ; & de voir qu'après que le Roy sera las de triompher par vous de ses propres Sujets, vous irez luy acquerir des trophées, & vous charger de palmes en des guerres que nulle paix n'a le pouvoir de faire cesser. Il faudroit que Dieu creast de nouveaux Mondes pour donner un champ plus ample à vostre valeur : Ce qui vous oblige,

Mon-

Monseigneur, à une telle reconnoissance des graces dont il vous favorise, que je m'estimerois coupable, dans la liberté que vous m'avez toujours donnée de vous parler franchement, si au milieu de tant de flateries qui se pourront mesler avec les loüanges qui vous sont deües, je ne vous faisois souvenir que vous estes homme; & que le vray moyen d'obtenir du Roy des Roys tout ce que vous sçauriez justement desirer, c'est de rapporter à sa seule bonté tout vostre bon-heur; & d'avoir autant de jalousie pour la gloire de son nom, comme vous conseilleroient d'en avoir pour le vostre ceux qui ne sont pas aussi veritablement que je suis.

---

*A Madame la Marquise de Lyancour.*

**L'**Estat ou vous estes, & ma joye de ce que Dieu vous a retirée d'entre les bras de la mort s'accordent fort bien ensemble; l'un ne veut point ouïr parler, & l'autre ne se peut exprimer par des paroles. Je demeure donc aisément d'accord de ne point nuire à vostre santé, pourveu que vous lisiez dans mon cœur ce qu'un autre s'efforceroit de vous faire voir dans une lettre.

## L E T T R E X L I X.

*A Monsieur le Cardinal Bentivoglio.*

MONSEIGNEUR,

S'il me restoit quelque chose à vous offrir, vous devriez l'attendre de moy depuis le retour de mon Frere, avec les paroles les plus passionnées qu'un extreme ressentiment scauroit produire : Mais il y a si longtemps que vos faveurs m'ont mis dans l'impuissance d'estre davantage vostre serviteur, que ce seroit vous oster ce qui vous appartient desia que de vous donner de plus grandes assurances de ce que je vous suis ; Et la seule chose en quoy je reconnois quelque nouvel effet de mon affection, c'est la jalousie qu'il me semble que j'ay contre mon Frere, dans la crainte que vous estimeriez avoir plus de pouvoir sur luy que sur moy. Vous estes si juste, Monseigneur, que j'espere qu'en cela vous ne me trouverez pas déraisonnable ; Car puisque je le tiens comme un autre moy-mesme, nous devons estre également à la personne du monde qu'il honore le plus ; & dont le merite si extraordinaire m'est en telle reverence, que je conserveray tousiours aussi chere que ma vie la qualité de, &c.

L E T.

## L E T T R E L.

*A Monsieur le Cardinal de Marquemont,  
sur sa promotion au Cardinalat.*

**M**ONSEIGNEUR,

La dignité que vous possédez maintenant estoit deüe il y a si long-temps à vos services & à vostre vertu, que ce que plusieurs obtiennent par faveur vous estant donné pour recompense, on se doit resjouir en vostre Promotion, non pas de vostre bonne Fortune, mais de ce que la Fortune n'y a point de part. Lors que le Roy vous a fait justice en vous procurant cét honneur, il se l'est rendue à luy-mesme; Et si les remerciemens qu'il en recevra se mesurent à l'obligation, ceux de l'Eglise, & de la France surpasseront de beaucoup les vostres. Ce seroit vous divertir inutilement, Monseigneur, que de m'étendre davantage en mes sentimens sur ce sujet, puisque la reverence que je porte il y a tant d'années à vostre mérite, & les faveurs dont mon Frere vous est redevable vous assurent plus que toutes les paroles du monde avec combien de verité je suis.

**LET-**

## L E T T R E L I.

*A un Premier President d'une Cour  
souveraine, sur sa promotion en  
cette Charge.*

MONSIEUR,

L'amitié dont vous m'honorez portant mon ressentiment au delà des devoirs ordinaires, je n'ay pû me résoudre plustost à vous témoigner mon extreme joye de vous voir appelé par le Roy en une Charge où vostre merite vous appelloit il y a si longtemps, de crainte que mes lettres se rencontrant avec les complimens que vous receviez lors de tous costez, il semblast que je donnasse seulement à la coustume ce que je dois à vostre vertu : Mais maintenant, Monsieur, que chacun s'est acquitté de ces premiers respects que reçoivent indifferement tous ceux qui entrent dans les grandes Charges ; & que ce n'est plus qu'à vous-mesme que je les puis rendre, je vous supplie me permettre de vous asseurer que personne n'a plus ressenty que moy le bonheur que reçoit le public de vous voir remplir l'une des premieres places de vostre Province. Et son avantage en cela me semble si fort surpasser le vostre, que ce n'est pas

pas moins avec tous les gens de bien qu'avec vous que je pense qu'il se faut réjouir d'un choix si digne du Roy, si digne de vous, & si digne d'une telle charge. Ou dans le combat continuel de vostre prudence, de vostre courage, de vostre sçavoir, & de vostre probité à qui vous fera mériter le plus d'honneur, je prendrois grand plaisir d'entendre les benedictions que reçoivent les Princes lors que par une seule action, en élevant une personne de grand mérite à une grande dignité, ils produisent infinies autres actions pour le bien de leurs peuples, & pour eux-mêmes; toutes celles de ces grands personnages leur devant à bon droit estre attribuées, puis qu'ils ne sont que les organes de leur puissance, & n'agissent qu'autant qu'elle leur est communiquée. Mais où m'importe, Monsieur, ma passion pour vostre vertu, & la reconnoissance des obligations que je vous ay: Il n'est pas juste que m'ayant empesché de vous rendre au commencement des devoirs qu'on eust pû attribuer aussi-tost à l'usage ordinaire qu'à l'affection, j'oublie aujourd'huy que vos heures sont trop cheres, & trop peu à vous pour les dérober au public. Je me contenteray donc, Monsieur, de vous supplier de ne vous lasser point de me continuer l'affection si particuliere que vous aviez pour feu mon Pere, puisqu'il ne m'a rien

rien laissé qui me soit plus cher que la  
qualité de &c.

---

## L E T T R E LII.

*Au Seigneur Jean de Gleffetti Maître d'Ho-  
stel ordinaire du Pape Urbain VIII.*

MONSIEUR,

Un silence de tant d'années estant ce me  
semble, aussi bien que le sommeil, une  
image de la mort; & ne voulant nullement  
mourir en vostre memoire, il faut que je le  
rompe, & vous renouvelle le souvenir d'u-  
ne des personnes du monde qui vous honore  
davantage. Nous sommes coupables tous  
deux d'une trop longue negligence: Et  
comme elle n'est pas du tout criminelle es-  
tant fondée sur la certitude de nostre ami-  
tié elle n'est pas aussi du tout innocente lors  
qu'elle passe au delà des bornes. Il y a cinq  
ans que je n'apprens de vos nouvelles que  
par ceux qui viennent de Rome: Il est temps  
de vous en demander à vous mesme; &  
vous n'avez eu que trop de loisir pour vous  
preparer à me répondre. Mandez-moy donc  
je vous supplie ce que vous jugez necessai-  
re pour contenter ma juste curiosité en un  
sujet qui m'est si sensible: Et quelque amour  
que

que vous ayez pour le plus beau séjour de la terre, ne craignez point d'en perdre le souvenir durant quelques momens, pour revenir voir en esprit au delà des Alpes un Amy que vous eustes tant de regret de quitter en quittant la France. Je vous envoie un petit ouvrage dont je vous demande vostre jugement tres-exact accompagné de vostre sincerité ordinaire, afin de le donner à l'un de mes Amis au lieu du mien qu'il me presse de luy dire. Si toutes les tromperies ressembloient à celle dont j'use en cela, elles ne seroient pas moins avantageuses pour ceux à qui on les fait, que je suis veritable quand je vous proteste d'estre parfaitement.

## L E T T R E LIII.

*A la Mere Marie Magdelaine lors Superieure  
du grand Convent des Carmelites.*

**M**A Reverende Mere,

Auriez-vous bien pû croire que pour n'avoir jamais veu de vostre écriture je pusse m'éconnoître vostre lettre; & que la charité portant lumiere, celle dont elle est pleine ne m'en eust pas assez donné pour juger qu'elle vient de vous Dieu me garde d'estre

si indigne du bon-heur de cette journée, qui en m'acquérant vostre amitié nous unit en celuy qui pour s'unir parfaitement à nous n'a pas dédaigné de joindre les foiblesses d'une humanité miserable à la force d'une Divinité toute-puissante, & de faire descendre son Saint Esprit du Ciel en la terre pour lier par le nœud d'un amour divin les âmes qui ne s'ayment qu'en luy & qui embrassent ensemble sa Croix, afin de le posséder un jour en sa gloire. Cecy ne sont que des paroles, ma Mere, mais vous en produisez les effets. Et puisque cette mesme charité ne vous permet pas de penser moins aux autres qu'à vous, & principalement à ceux à qui elle vous a si fort engagée, priez pour moy, s'il vous plaist, afin que je m'efforce de vous imiter & de vous suivre.

---

## L E T T R E L I V.

*A Monsieur le President Marion Contrôleur  
general des Finances.*

**M**onsieur mon Oncle,

Je vous remercie tres-humblement de vostre lettre qui ne me permet plus de douter des bonnes nouvelles que nous avons  
scéues,

scées, & qui ont encore depuis esté confirmées par d'autres Courriers. Il paroist bien que Dieu ne se lasse point de faire des miracles en faveur de la France, & qu'il en fait aussi de plus grands que jamais en faveur du Roy, dont le zele & la vertu meritent une assistance du Ciel toute particuliere, principalement en cette occasion, où tous les ennemis sont ceux de l'Eglise. Je ne doute point que la fin ne réponde à des commencemens si glorieux, puisque sa Majesté se resout de passer l'Hyver dans son Armée, & d'acheter au prix de ce travail le repos de tout le reste de son regne. Sans la perte de mon Cousin de Saldagne j'aurois eu peine à moderer ma joye. Mais diverses considerations me la rendent si sensible, que je n'ose vous dire jusques à quel point elle me touche, de crainte d'augmenter le regret que vous en avez. Paris ne fut jamais si gay qu'il est maintenant, pource qu'il n'arrive un seul Courier qui ne donne de nouveaux sujets aux réjouissances publiques : Et le desir de voir le Roy maistre de la Rochelle est si grand, & si universel, que par un changement estrange on apprehende autant aujourd'huy le prompt retour de sa Majesté, comme on le desiroit autrefois. Le simple peuple mesme semble estre devenu raisonnable en cette occasion, & reconnoistre les obligations nompareilles que

que nous avons au Roy de preferer le bien general de ses Sujets , à ses plaisirs , & à ses contentemens particuliers. Il falloit encore ce long voyage pour estre moins obligé d'en faire à l'avenir : Mais quand il n'y aura plus de villes en France qui osent refuser les portes à leur Maistre , il sera permis alors d'apprehender l'esloignement de sa Majesté, & à moy de me plaindre d'estre si longtemps sans vous voir, & vous assurer de vive voix combien je suis.

---

L E T T R E L V.

*A Monsieur le Marechal de Schonberg , sur  
la défaite des Anglois en l'Isle  
de Ré en 1627.*

MONSEIGNEUR,

Puisque le bon-heur de l'Estat se rencontre avec le vostre , & que la gloire qui vous est deuë en a tant acquis à la France , il faudroit estre du party de ses Ennemis pour ne se pas réjouir avec vous d'une action si illustre & si importante : Mais outre cette raison generale , mon affection particuliere à vostre service m'y oblige si estroitement, que dans la multitude de vos occupations vous ne vous tiendrez je m'assure point

D'impor-

importuné de voir que je m'acquitte d'un devoir si juste. Parce qu'il vous a plu me dire autresfois je puis témoigner, Monseigneur, que le plus grand de vos souhaits est maintenant accompli; Vous avez commandé une Armée pour le service du Roy; vous l'avez menée au Combat, & ramenée victorieuse: Mais permettez-moy je vous supplie de vous demander, si vos esperances avoient esté jusques là, que de voir la plus grande partie des Seigneurs & de la Noblesse de France marcher comme simples Soldats sous vos commandemens; d'avoir à combattre les principales forces d'un des plus puissans Royaumes de l'Europe; & de les vaincre à la veüe de vostre Maître, après avoir vaincu la mer, qui pour augmenter vostre gloire s'estoit si violemment opposée à vostre passage. Certes connoissant comme je fais vostre modestie, j'estime que vous avouerez ne vous estre jamais proposé dans un employ tant de circonstances admirables. Dieu veuille que les effets surpassent tousiours ainsi vos pensées, & que je rencontre de nouvelles occasions de vous faire paroistre combien je suis.

## L E T T R E L V I.

*A Monsieur le Marquis de Fontenay.*

MONSIEUR,

Vous respondes si serieusement à mes railleries , que je n'oseray plus vous faire la guerre , ny vous témoigner combien je me tiens obligé de vos lettres, de crainte de vous donner trop de peine en continuant à m'écrire. Je n'avois rien sceu de vostre indisposition , & je souhaite maintenant plus que jamais vostre santé , puisque vous avez à passer l'Hyver dans le travail , & les incommoditez d'une armée. Les Rochellois pourroient une fois en leur vie faire une chose excellente , en ouvrant les portes au Roy , & abolissant par ce moyen ces fascheux noms d'assiegeans & d'assiegez, qui donnent aujourd'huy tant de sujet à leurs craintes , & à nos esperances. S'ils ne sont pas assez sages pour cela ; j'estime avec vous que le succez d'une si grande entreprise dépend de celle de fermer leur port; & que l'on ne sçauroit trop louer les soins qui la pourroient faire réussir. Je ne vous mande point de nouvelles , puis qu'elles naissent seulement en vos quartiers.

Mais ne pouvant vous payer en cette monnoye, vous en recevrez sans doute une autre meilleure, qui est la véritable affection avec laquelle je suis.

---

## L E T T R E L V I I .

*A Monsieur le Duc de Mantouie auparavant Duc de Nevers.*

MONSEIGNEUR,

C'est une chose si rare & si excellente de voir la vertu jointe à la Souveraineté, que tous les gens de bien sont obligez à se réjouir, de ce que ces deux qualitez se rencontrent maintenant en vous, & que pour vostre regard la Fortune n'est point injuste. Mais ceux qui méritent autant par leur affection que par leur naissance le nom de François ont double sujet de joye dans cet événement, qui augmente à Vostre Altesse le pouvoir de témoigner sa passion pour la France. Et j'ose dire qu'entre les autres j'ay droit d'en ressentir un contentement extrême, puisque la profession si particulière que je fais d'être vostre tres-humble serviteur, & la bien-veillance dont il plaist à V. A. de m'honorer, m'engage d'une façon non commune à prendre part en vos intérêts.

Des

Des raisons moins puissantes sur mon esprit ne m'auroient pas fait prendre la liberté de vous donner la peine de lire cette lettre dans le peu de loisir que vous laissent tant de grandes & importantes occupations : Mais j'espère que V. A. n'aura pas mon zele desagreable ; Et pour ne point abuser de cette faveur , je ne vous demande plus, Monseigneur , que le temps de vous protester , qu'entre tous ceux qui honorent encore davantage vostre merite que vostre condition , nul ne fera jamais plus veritablement que moy.

---

L E T T R E L V I I I .

*A Monsieur de Noyers.*

MONSIEUR ,

J'ay receu vostre lettre avec la joye que vous vous pouvez imaginer, & que ne scauroient comprendre ceux qui n'ont point de passion pour le public. Vostre zele augmente le mien pour le succez de la plus juste, plus importante, & plus glorieuse entreprise que Roy de France fera jamais : Et vos esperances m'en donnent une si grande , que je commence ce me semble à ressentir par avance le contentement , qui doit naistre

de ses travaux & de ses peines. Dieu est trop bon pour ne les avoir pas agreables; & les Rochellois trop méchans pour n'éprouver pas enfin les effets de sa fureur, après s'estre si long-temps servy d'eux pour le chastiment de nos pechez. Rien n'est impossible sur la terre à un grand Roy qui se rend digne des benedictions du Ciel. C'est pourquoy vos esperances fondées sur les vertus du nostre ne sçauroient estre vaines; ny la vie de tant de Noblesse plus heureusement employée, qu'a contribuer à la gloire d'un Prince du service duquel celui de Dieu est inseparable.

---

## L E T T R E L I X.

*A Monsieur le Duc de Mantoüe.*

**M**ONSEIGNEUR,

Encore que la lettre si obligeante dont il a pleu à vostre Altesse de m'honorer semblaist me donner la liberté d'y respondre; neantmoins la crainte de vous divertir dans les plus importantes occupations que puisse avoir un Prince m'a empesché de vous écrire depuis que mon Cousin & mon Frere sont auprès de vous: Mais V. A. pardonnera, s'il luy plaist, à mon extreme affection,

si

si je ne puis differer davantage à luy témoigner ma joye du bon-heur qu'ils ont d'employer leurs vies pour son service : Car si les guerres les plus justes sont les plus honorables ; & si c'est un avantage sans pareil que d'estre commandé par celuy mesme pour l'amour duquel on se sacrifie, quelle gloire peut égaler celle qu'ils ont de courir la mesme fortune que V. A. pour s'opposer à la plus tyrannique usurpation que l'Espagne ayt jamais entreprise. Il ne falloit pas, Monseigneur, une constance moindre que la vostre pour soustenir ce puissant orage ; & il ne falloit pas de moindres efforts que ceux de la Maison d'Austriche jointe ensemble pour faire voir à toute l'Europe ce que peut le courage d'un Prince, qui joignant heureusement la pieté aux plus eminentes qualitez de ceux de sa condition, ne connoist que Dieu seul qui soit capable de le faire craindre : Mais puisque vostre cause est la sienne ; qu'en defendant vos Estats contre des Usurpateurs, vous defendez ses autels contre des sacrileges ; & que la France, n'ayant point de plus sensibles interests que les vostres, ne fera jamais en repos que vous ne soyez paisible ; je ne sçauois croire, Monseigneur, que toutes ces traverses ayent autre succez que le rehaussement de vostre grandeur, & de vostre vertu, qui s'estendant beaucoup plus loing que vostre Souve-

So . . . . . *Lettres de*  
raineté , me rend autant que vos propres  
Sujets le sçauroient estre.

---

L E T T R E L X.

*A Monsieur le Duc de Montmorency.*

M O N S E I G N E U R ,

Puisque je serois indigne de l'honneur de  
vos bonnes graces , si je manquois aux de-  
voirs qui me les peuvent conserver , je vous  
supplie tres-humblement de trouver bon  
qu'au defaut de mes services , je vous re-  
nouvelle au moins les protestations du desir  
extreme que j'ay de vous en rendre. Il ne  
dépend que de moy de n'estre pas ingrat  
des obligations dont je vous suis redevable ;  
mais il dépend de la Fortune de m'offrir des  
sujets de vous en donner des preuves. Et  
comme vous estes trop juste , Monseigneur,  
pour ne vous contenter pas de ce qui est en  
ma puissance ; vous estes aussi trop gene-  
reux pour n'aymer que ceux de vos servi-  
teurs qui vous sont utiles. J'ose esperer au  
contraire que la connoissance que vous avez  
de ma passion hereditaire pour vostre ser-  
vice tient quelque rang parmy les choses,  
qui bien qu'elles ne vous soient maintenant  
de nul usage , ne laissent pas neantmoins de  
vous

vous estre agreables. Encore prenez-vous quelquesfois plaisir à voir dans vos Cabinets & dans vos Maisons des tableaux & des statuës, qui, quelque prix que l'art leur puisse donner, ne sçauroient jamais vous rendre aucun service : Et ce seroit vous faire tort de croire que l'affection d'un homme, qui n'a besoin que d'occasions pour en produire des effets, vous soit en moindre consideration que ces ornemens muets, & ces marques inanimées de la magnificence des Grands. Ainsi, Monseigneur, vous pouvez ce me semble avec justice me conserver part en l'honneur de vostre souvenir : Mais cela n'empeschera pas que je ne le reçoive à beaucoup de grace ; & que le ressentiment de cette faveur n'augmente l'impatience que j'ay de vous faire voir par mes actions combien je suis.

---

L E T T R E L X I.

*A Madame la Marquise de Magnelay, sur la  
mort de Monsieur le Marquis de Ragny  
son Beau-frere*

MADAME,

Dieu vous ayant mise par une grace particulière dans la pratique des maxime que

son Fils est venu luy-mesme enseigner aux hommes par ses paroles & par ses actions; & ces maximes estant entierement contraires à celles du monde, je penserois vous faire tort de vous tenir un langage ordinaire sur le sujet de la nouvelle perte qui vous est arrivée. En la regardant du costé de la terre, elle est si sensible, qu'elle ne reçoit point de consolation. Un homme de grande reputation, de grand merite, dans un grand employ, & dans le chemin d'une grande fortune, estre enlevé en un moment, & emporter avec luy tant d'avantages pour ses Enfans, & tout le bon-heur d'une Femme, que la vertu, & la proximité du sang rendent un autre vous-mesme: Ce sont des raisons de s'affliger si justes & si fortes, qu'il n'y a dans la nature que le temps qui soit capable d'y apporter du remede: Mais la grace ayant détruit l'ordre d'une conduite si basse que celle qui se renferme dans les seuls interets de cette vie, je trouve du costé du Ciel les mesmes sujets de vous réjouir, que vous auriez autrement de vous plaindre, & vos afflictions par un heureux échange estre devenuës vos consolations: Car ayment parfaitement comme vous faisiez Monsieur vostre Beau-frere; & ces lasches affections qui ne nous font pleurer nos amis que pour l'amour de nous-mesmes, n'estant pas celles qui vous font jeter des larmes, quel-

le

le occasion vous peut-il rester de vous affli-  
ger, puisque selon Dieu & selon les hom-  
mes Monsieur le Marquis de Ragny ne  
pouvoit ny plus chrestienement, ny plus  
glorieusement finir sa vie? C'est un extreme  
bon-heur que de l'employer pour le servi-  
ce du Roy; C'est un bon-heur qui n'a point  
de nom que de la perdre pour le service de  
Dieu: Mais par une rencontre admira-  
ble il a donné la sienne pour un interest  
commun entre le Roy & le Roy des Roys,  
& dans lequel le Ciel est tellement joint a-  
vec la Terre, que l'un ne scauroit vaincre  
sans que l'autre triomphe. Il y a plusieurs  
années qu'il cherchoit continuellement une  
mort si avantageuse: Il trouvoit dans le tra-  
vail de la guerre le plaisir que les autres  
possèdent dans le repos de la paix; & cette  
guerre estant toute sainte, Dieu l'a recom-  
pensée d'une paix dont il jouit maintenant  
pour l'éternité. Faut-il luy envier des cou-  
ronnes qu'il a si justement meritées; & s'af-  
fliger de sa felicité sous pretexte de plaindre  
sa perte? Je n'apprehende nullement, Madä-  
me, une telle action de vous: Il n'appartient  
qu'aux vices à produire des Monstres; Vo-  
stre vertu toujours semblable à elle mesme  
n'a pour regle de ses volonteés que la volon-  
té de son Maistre, qui bien que Dieu s'e-  
stant soumis aux hommes, oblige les hom-  
mes, par cet exemple adorable, à se souf-

mettre au moins à un Dieu : Mais je deurois avoir honte de vous dire , Madame , ce que j'ay si souvent appris de vous ; & d'interrompre par une lettre l'excellent usage que vous en faites. Cette mesme raison m'empesche d'écrire à Monsieur vostre Frere, qui par une action qui est au dessus de toutes paroles ayant sacrifié toutes les affections du monde aux pieds de la Croix de Jesus-Christ , n'est plus animé que de son esprit, & ne vit plus que de sa vie. Je vous supplie tres-humblement, Madame , de me conserver en l'honneur de ses bonnes graces , & de croire que personne ne sçauroit estre plus veritablement que moy.

---

## L E T T R E   L X I I .

*A Madame \*\*\* sur la mort de la Mere  
Sousprieure du Convent des Carmelites  
de la Mere de Dieu à Paris.*

**MADAME,**

S'il vous plaist de mesurer plustost par mon devoir que par vostre bonté l'obligation que je vous ay , vous jugerez comme moy qu'estant au dessus de tous remerciemens , j'entreprendrois en vain de vous en rendre ; & qu'il vaut mieux en laissant les  
com-

complimens pour ceux qui n'ont pas tant de  
sincerité, permettre à ma douleur de se sou-  
lager en se joignant à la vostre, puis qu'en  
semblables rencontres il arrive par un ren-  
versement estrange, que nostre mal pour  
diminuer doit auparavant s'accroistre, en  
s'unissant à celuy d'un autre qui le ressent  
autant que nous; & qu'ainsi le contente-  
ment que nous donne cette conformité  
d'affections adoucisse & console nostre per-  
te. Je receus dès hier cette nouvelle, & me  
trouvay pour la recevoir dans une merveil-  
leuse preparation. Car au mesme temps que  
je l'appris le dernier de mes Enfans venoit  
de rendre l'esprit à Dieu, qui voulut ce  
semble me faire connoistre par experience,  
combien les liens de la Nature sont au des-  
sous de ceux de la Grace, & me faire sentir  
par une autre douleur la grandeur de celle-  
cy. Ainsi vous n'avez pas esté la premiere à  
me donner un advis si triste: Mais vous a-  
vez esté la premiere à me faire part d'inni-  
nies choses que je desirois extrêmement de  
sçavoir, & dont je n'avois pas néanmoins le  
courage de m'enquerir, mon esprit estant  
trop attaché à la pensée de cette sainte Ame;  
pour la quitter, en m'arrestant à demander  
de ses nouvelles aux lieux où elle n'est plus.  
Et puis que nous serions indignes d'avoir  
receu tant d'effets de sa charité si nous  
n'en profitions dans un si grand besoin,  
lais-

laissons, s'il vous plaist, le langage ordinaire du monde pour ceux qui n'ont pas eu le bon-heur de luy parler; Et après avoir permis à nostre foiblesse ce que nous ne pouvions luy refuser dans la violence des premiers sentimens, sortons de la pensée de nos interets pour entrer dans la considération de l'éternelle felicité d'une personne qui nous estoit si chere, afin que si nous n'avons pû durant sa vie luy témoigner assez combien nous l'aymions, nous nous acquittions au moins de ce devoir après sa mort, en ne nous aymant pas davantage qu'elle, comme il arriveroit si nous plaingnions plus nostre perte, que nous n'aurions de joye de son bon-heur.

---

## L E T T R E L X I I I .

*A la Mere Marguerite Prieure du Convent  
des Carmelites de la Mere de Dieu à Pa-  
ris, sur la mort de la Mere Sous-  
prieure de ce Monastere.*

**M**A Reverende Mere,

Je ne receus qu'hier vostre lettre, laquelle m'eust appris la premiere la nouvelle que vous me mandez, si on me l'eust apportée avec autant de soin que vous en avez eu  
de

de me l'écrire. La maladie de ma Sœur de Port Royal aura sans doute esté cause de ce retardement, qui ne me rend pas moins vostre obligé de vous estre si particulièrement souvenuë de moy : Mais comment vostre bonté eust-elle pû m'oublier dans une telle rencontre, & ne me faire point de part des dernières actions sur la terre d'une des personnes du monde que j'y ay le plus honorée, & à qui j'estois aussi redevable. Vous sçavez, ma Mere, de quelle sorte je vous en ay tousiours parlé : Et puisqu'il y a des silences criminels, le mien seroit coupable d'ingratitude si je ne vous témoignoïs le ressentiment que je conserveray toute ma vie de tant d'effets de sa bonté pour moy, dont mon unique consolation est qu'elle en reçoit maintenant la recompense ; & que si le soin de mon salut a fait icy bas une partie de ses travaux, il fait aujourd'huy dans le Ciel une partie de sa Couronne. Car comment celuy qui pour la moindre chose donnée en son nom promet le Paradis, laisseroit-il sans reconnoissance l'ardeur de tant de prieres que sa charité luy a fait faire pour une ame ? J'avoüe que si j'avois assez de vertu, je gagnerois beaucoup en cette perte, qui en mettant le corps dans le tombeau, affranchit l'esprit de ses liens, & l'élève dans un estat de gloire, où je puis désormais luy parler à toute heure, luy demander

der assistance dans mes besoins, & la recevoir plus puissamment mille fois que dans le monde, dont je dois avoir appris par tant de divers exemples à mépriser le neant, & à ne faire cas que des personnes qui vous ressembtent.

---

## L E T T R E L X I V.

*A Monsieur le Marquis de Portes, sur la mort de Monsieur le Marquis de Portes son Frere, tué au siege de Privas en 1629.*

M O N S I E U R,

Je n'ay jamais mieux éprouvé quel est le bon-heur des Chrestiens qu'en vous écrivant cette lettre, dont le sujet m'eust fait tomber la plume des mains, si dans la consideration des accidens du monde nous estions contrainsts de demeurer dans les sentimens de la nature, & de la raison : Mais la Grace faisant franchir ces bornes aux Enfans de l'Eglise; & par un vol inconnu à toute la sagesse payenne, nous élevant au delà des Cieux, où la foy nous fait voir des veritez, dont ils n'appercevoient pas seulement les ombres; Nous sommes obligez, puisque nos connoissances & nos pensées sont si differentes, de parler un autre langage.

gagé. Laissons donc ceux qui ne lisent pas dans vostre cœur vous donner des consolations ordinaires pour une douleur qu'ils mesurent selon l'ordinaire. Il n'importe qu'ils se trompent en vous voulant guérir, puisque c'est d'un mal que vous n'avez pas. Mais pour moy qui sçay que les sujets de vos déplaisirs & de vos joyes regardent un autre temps, un autre monde, une autre vie; comment vous consolerois-je, Monsieur, d'une perte qui a fait, comme je l'espère, gagner le Ciel à une personne que vous aymiez à l'égal de vous-mesme? Ce n'est pas à vos premiers sentimens que je parle; il faut ceder à leur violence: Mais cét orage estant passé entrons dans le calme je vous supplie; & voyons si vous devriez desirer que ce cher Frere vescuist encore. Si c'estoit son honneur que vous aymiez; luy en pourriez-vous souhaiter un plus grand, que de mourir dans les fonctions d'une des plus importantes charges de la guerre, à la veüe de toute sa Province, aux yeux de toute la Cour, en presence de son Maistre? de voir son tombeau trempé des larmes de tout ce qu'il y a de plus genereux & de plus élevé dans le Royaume; sa memoire honorée des regrets & des louanges du plus grand Monarque de la terre; & cette Ville rebelle qui luy a donné la mort expier son crime par son sang, par son embrasement, & par le

com-

comble de toutes sortes de miseres ? Si c'estoit sa vie qui vous estoit chere ; réjouissez-vous, Monsieur, au lieu de vous affliger ; il n'a jamais esté véritablement vivant que depuis sa mort : Car est-ce vivre que d'aller continuellement au cercueil , & d'estre agité par tant de passions qui s'élèvent à toute heure dans nostre cœur , & combattent sans cesse le repos de nostre vie ? Est-ce vivre que d'estre tousiours sous la tyrannie de ce Monstre d'un faux honneur , qui tient dans le peril d'une éternelle mort ceux qui ont le courage de feu Monsieur vostre Frere, qui a si souvent esté prest de sacrifier aux Demons ce mesme sang qu'il a si heureusement répandu pour la querelle de Dieu , le bien de l'Estat , & le service de son Prince. Mais c'est vivre véritablement & dans le Ciel , & dans la Terre que d'estre mort en cette sorte : Car comme son ame jouit éternellement dans le Ciel d'une immortelle vie , par la possession du Dieu vivant qui luy-mesme devient sa vie , & une vie de gloire ; ainsi sa reputation demeure à jamais vivante dans la memoire des hommes , par une vie de gloire qui est comme une image de cette autre, fort imparfaite à la verité , mais qui telle qu'elle est ayant le pouvoir de se faire acheter au prix de la vie , doit élever nos esprits en l'admiration de cette véritable vie de gloire qui vous rendroit

cou-

coupable , si sous pretexte de plaindre Monsieur vostre Frere vous vous affligiez de ce qu'il en jouït , par un injuste regret de ne le voir plus icy bas , d'où il falloit necessairement partir pour la posseder. Ainsi ny son honneur , ny sa vie ne pouvant avec raison vous faire desirer qu'il fust encore au monde , il n'y auroit que la douleur de vostre separation presente qui fust capable de vous abatre: Mais le bon-heur eternel d'un Frere vous estant sans doute plus cher que le contentement de le voir encore quelque temps, je vous ferois tort de vous croire touché de ce sentiment indigne de vostre vertu , qui est instruite en une trop bonne école pour separer l'Eglise triomphante d'avec la militante , & juger selon les yeux plustost que selon l'esprit, de la presence, & de l'absence de ceux qui estant unis avec nous par un mesme Chef Jesus-Christ , nous sont plus étroitement conjoints quand ils sont dans le Ciel, que lors qu'ils estoient sur la terre , pource que leur union avec luy rend ce nœud beaucoup plus fort & plus durable. Vostre unique ambition pour Monsieur vostre Frere , & pour vous , estoit de posseder ensemble dans le Paradis une mesme gloire: Courage donc , Monsieur , la moitié de vos souhaits est accomplie : les soins que vous aviez de son salut se doivent changer maintenant en des Cantiques de louange. Il a  
com-

combattu ; il a vaincu ; il est couronné . Et pource qu'il a trouvé la mort dans le re-stablisement des Autels du Dieu vivant , elle est devenuë feconde pour luy , & source eternelle de vie. Seroit-il bien possible que vous fussiez marry d'estre desia en partie dans le Ciel ; & que les sentimens de Frere ne peussent ceder à ceux de Chrestien ; dont la qualité est si eminente & si auguste , qu'elle nous rend Freres non seulement d'un Prince , d'un Roy , d'un Monarque , mais du Roy des Roys , du Dieu des Armées , du Souverain du Ciel & de la Terre ; duquel ce seroit mépriser , & non pas adorer la grandeur , si par une ingratitude sacrilege , au lieu de nous réjouir nous nous affligions des faveurs qu'il nous fait en la personne de ceux qui nous aiment. Voila , Monsieur , ce que vous diriez à un autre qui seroit en vostre place : Recevez donc , s'il vous plaist , cette lettre comme un miroir que je vous presente pour vous y voir vous-mesme ; Reconnoissez - y vos pensées , & vos sentimens ; & dans le combat de vostre bon naturel & de vostre raison , ne doutez point que Dieu ne vous assiste , puisque c'est pour l'amour de luy que vous prendrez les armes contre vous-mesme.

## L E T T R E : L X V.

*A Monsieur de Bignon Advocat General  
au Parlement.*

M O N S I E U R ,

Vous sçavez par experience quel est le desir de plaider une premiere cause à ceux qui n'entreprennent une profession si difficile que pour acquerir de l'honneur. Mon Neveu le Maistre est maintenant dans cette passion : Mais son travail sera inutile s'il ne vous plaist de luy mettre les armes en la main : Ce que je tiens pour une rencontre tres-avantageuse : Car se trouvant si obligé à celuy qu'il s'est proposé pour exemple, l'envie de se rendre digne de cette faveur, estant jointe à celle de vous imiter, augmentera sans doute son courage pour faire des actions qui meritent d'estre honorées de vostre estime. Il vous représentera, Monsieur, plus particulièrement que je ne sçau-rois vous l'écrire le besoin qu'il a de vostre assistance. Que si je ne craignois de vous déplaire en usant, pour vous demander cette grâce, de conjurations plus fortes que celle de l'honneur de vostre amitié, j'aurois recours à la memoire de feu Monsieur Marion, & de mon Pere, afin d'obtenir de  
vous

vous pour leur petit Fils le moyen de faire revivre dans le Parlement la reputation qui leur a cousté tant de travaux, & tant de veilles; Et je suis assure que vous ne refuseriez pas cette faveur au souvenir de celuy dont vous remplissez si dignement la place, & à l'affection si particuliere que vous avez tousiours eüe pour l'autre: Mais puisque nostre amitié est vivante, il n'est point besoin d'alleguer les morts pour vous persuader d'adjouster cette nouvelle obligation à tant d'autres qui me font estre.

---

## L E T T R E . L X V I .

*A Monsieur le Marquis de Portes , sur la  
mort de Monsieur l'Evesque d'Agde  
son second Frere.*

M O N S I E U R ,

Je ne scaurois assez louer Dieu de la constance qu'il vous donne pour soustenir tant d'accidens ensemble; dont un seul seroit capable d'abattre une vertu moindre que la vostre. Mais rien n'est impossible à ceux qui sont soutenus de sa grace, laquelle ne triomphe jamais avec plus d'éclat que lors que la nature est vaincüe, & que du milieu de nos infirmitéz, on voit naistre une  
force

force qui ne nous pouvant estre attribuée, éleve nos pensées jusques à Dieu pour en rechercher la source. J'estimois n'avoir à vous consoler que de la perte d'un Frere; & vostre lettre m'apprend que Dieu les a voulu prendre tous deux, & vous oster aussi un amy que vostre affection & sa vertu vous faisoient mettre en mesme rang. Que ferois-je, Monsieur, en cette rencontre, si vous n'aviez desia tout fait? Comment entreprendrois-je de vous consoler en mesme temps de trois afflictions si extraordinaires; si Dieu en vous les donnant d'une main n'avoit voulu les soulager de l'autre, & faire ceder la grandeur du mal à celle de son assistance. Que vous estes heureux de commencer ainsi à vivre dans la Terre comme on vit dans le Ciel; & mesme avec quelque sorte d'avantage, puisque dans l'union à la volonté de Dieu, on voit avec joye dans le Paradis sa justice exercée contre ceux que nous avons aymez sur la terre lors qu'ils se sont rendus indignes de ses miséricordes; Mais cela sans peine & sans souffrance de nostre part, la gloire en estant incapable; au lieu que maintenant par cette mesme union aux volontez de Dieu, vous considerez avec contentement les effets de sa rigueur contre vous-mesme; & souffrez sans contradiction de la part la plus éminente de vostre ame, qu'il vous arrache le cœur en vous  
sepa-

séparant des personnes auxquelles vous l'aviez donné, & que l'on pouvoit dire n'être avec vous qu'une même chose.

---

## LET TRE LXVII.

*A la Mère Magdelaine Prieure du grand  
Convent des Carmelites, sur la mort de  
Monsieur le Cardinal de Berulle.*

**M**A Reverende Mere,

Considerant dans l'une des plus grandes pertes que l'Eglise & vostre Ordre pouvoient faire, la mienne particuliere, & entrant dans vos sentimens auxquels je porte une si extreme reverence; je vous laisse à juger des miens en cette rencontre; & de quelle sorte ma douleur me conduit au mépris de la terre; où ce qu'il y a de plus excellent passe comme un éclair, & nous oste en un moment ce que tout un Siecle ne sçauroit nous redonner. Dieu veuille que je fasse bon usage de ces pensées; & que vostre charité ne m'ayt point rendu plus coupable en me rendant plus clair-voyant dans mes devoirs, dont je reconnois qu'un des plus grands est de vous honorer parfaitement toute ma vie,

LET-

L E T T R E L X V I I I .

*A Monsieur \* \* \**

MONSIEUR,

Vous devant des remerciemens de la faveur de vos soins pour ce qui me touche, j'ay esté surpris de voir que vous m'en faites des excuses, & que vous me parlez comme d'une importunité de ce que je reçois comme une faveur. Je desirois il y a si longtemps d'avoir le bien de voir Monsieur vostre Fils, qu'il n'est point besoin de vous dire de quelle sorte j'ay reçu cette joye; & encore moins l'estime que je fais de luy, puis qu'elle est si generale, que ce seroit vanité d'adjouster mon sentiment à celuy de toute la Cour; où il a esté receu de telle sorte, que Paris auroit esté capable de luy faire oublier le lieu de sa naissance, s'il n'y avoit point un Pere, & un Pere tel que vous, à qui devant une seconde naissance plus importante que la premiere, je ne m'étonne pas que cette obligation jointe à son bon naturel le rende l'un des meilleurs Fils du monde; & que vostre education jointe à son esprit luy donne rang entre les plus honnestes gens de son Siecle.

E

L E T -

## L E T T R E. LXIX.

*A un Premier President d'un Parlement. ?*

M O N S I E U R,

Vous honorant au point que je fais , je prens tant de plaisir à vous estre obligé , que la honte d'avoir failly par ignorance dans la petite plainte que je vous ay faite , cede à la joye d'avoir receu de vous en cette occasion une si grande preuve de vostre amitié. Mais après m'estre condamné moy - mesme , comme je fais de tres - bon cœur , j'espere que vous me pardonnerez, si ne scachant pas que l'on vouloit porter cette affaire au Parlement , j'estimois prejudiciable pour mon Amy d'en avoir parlé à \*\*\* Il est vray que ce n'est pas assez de m'estre condamné une fois , il faut que je me condamne une seconde , & avouë franchement que je ne suis point excusable d'avoir douté qu'un Amy si juste , si capable, & si officieux que vous , peust manquer à rien de ce que je pouvois raisonnablement esperer de luy. Ordonnez-moy donc, Monsieur, telle peine qu'il vous plaira , je n'en refuse aucune , si ce n'est que vous continuiez à vous mocquer de moy en disant de mes lettres ce que je dois dire des vostres, dont

dont pour n'estre pas si indiscret que de desirer la continuation en cette rencontre dans les affaires publiques qui vous occupent , je vous declare que si vous vous donnez encore la peine de me répondre , je n'oseray plus vous écrire , & qu'ainsi vous m'osterez le seul moyen qui me reste maintenant de vous témoigner que je suis.

---

LETTRE LXX.

*A Monsieur de Noyers , sur la mort de Monsieur le Premier President de Champagne son Oncle.*

MONSIEUR,

Si vous jugiez du bon-heur des hommes selon les honneurs qu'ils possèdent en la terre plustost que selon les felicitez qui les attendent dans le Ciel , j'aurois à pleurer avec vous la perte de feu Monsieur le Premier President vostre Oncle : Mais sçachant que les mouvemens de la Grace sont plus puissans en vous que les sentimens de la Nature , je penserois faire tort à vostre Vertu de luy parler dans un langage si foible que celui des consolations ordinaires. Il n'appartient qu'à ceux qui manquent de foy de n'estre touchez que des choses

E 2

pre-

presentes : La vostre au contraire portant vos desirs dans l'avenir ; comment seriez-vous fasché qu'après tant de travaux souste, nus pour la gloire de Dieu, le service du Roy, & le bien du public, celuy qui vous tenoit lieu d'un second Pere reçoive aujourd'huy dans l'Eternité la recompense qu'il merite.

---

## L E T T R E L X X I.

*A Monsieur le Comte de Brassac lors Ambassadeur à Rome en 1630.*

**M O N S I E U R ,**

Puisque vous sçavez que je n'estime nullement l'éclat des plus grandes Charges en comparaison du merite de ceux qui les possèdent, vous ne trouverez pas estrange que laissant les autres se réjouir de tant d'honneurs que vous avez receus en arrivant à Rome, j'aye differé à vous témoigner mon contentement lors que le sujet en seroit plus digne de vous. C'est principalement au Maître que vous representez que tous ces respects & ces deferances se rendent ; la puissance d'un si grand Monarque ne pouvant manquer d'estre reverée en la personne de ses Ministres : Mais l'autorité  
des

des Roys n'estant pas assez forte pour passer avec empire jusques dans l'ame des hommes, qui son tous autant de Souverains en ce qui regarde la liberté d'esprit que Dieu leur a donnée; c'est de la seule estime que l'on fait de vostre vertu dont je pense me devoir réjouir avec vous: Et il faut que comme un grand feu elle jette beaucoup de lumiere, puis qu'à peine estes vous arrivé que des-jà l'on commence fort à la connoistre. Plusieurs Amis de mon Frere luy en écrivent; & Monsieur le Cardinal Bentivoglio luy en parle de telle sorte, que si je vous connoissois, ou l'honorois moins, j'aurois peine à croire tout ce qu'il en dit. Ne le desavoüez pas pourtant s'il vous plaist, Monsieur, vous me feriez un extreme tort, puis qu'il l'asseure aussi que vous m'aymez passionnément: Et bien qu'en cela vostre jugement se laisse conduire à vostre affection, ayez agreable je vous supplie, que les plus grands Personnages ayans quelque defaut, le vostre soit de me trop aymer. Mais vous me blasmeriez sans doute si je m'arrestois davantage sur vostre particulier, & sur le mien, en un temps ou toutes vos pensées ne regardent que le Public: Et je confesse que ce seroit un crime de vous dérober beaucoup de ces momens que vous employez sans cesse avec tant de soin dans les affaires les plus im-

E 3 portan-

importantes que la Chrestienté ayt veuës de nostre Siecle : Car je n'oserois dire maintenant que vos occupations n'ont pas besoin de tout vostre esprit , le sujet n'en pouvant estre plus grand , puisqu'il s'agit de guerir cette mortelle lethargie qui semble avoir rendu tous les Princes d'Italie insensibles à leur ruine. Un peu d'eau peut esteindre en sa naissance le feu , qui dans son accroissement ne trouve rien qui luy resiste ; Et cét embrasement excité par la seule ambition d'Espagne , lequel menace aujourd'huy tant de Provinces , auroit esté contraint de s'arrester dès son commencement, si tous les Princes d'Italie s'y fussent opposez avec autant de courage, que le Roy a témoigné de generosité en protegeant Monsieur de Mantouë , dont la conservation est si fort conjointe à la leur. Est-il possible qu'ils soient aveugles jusques à ce point que de ne voir pas le dessein des Espagnols , maintenant qu'ils ont levé le voile, & que sans plus se soucier des pretextes dont ils couvroient autresfois la violence de leurs usurpations, ils vont la teste levée à la conquête de l'Italie , avec autant de hardiesse & de vanité, que s'il estoit question d'en chasser le Turc, & de restablir le Saint Pere dans son Siege. Lequel d'entr'eux se peut persuader de passer desormais pour innocent , & pour Prince legitime dans l'esprit de ceux de la

Maison

Maison d'Austriche, puis qu'ils ont déclaré Monsieur de Mantoue criminel, à cause que son courage & sa conscience ne luy pouvant permettre de se rendre avec ses Enfans esclave de leur Tyrannie, il a voulu conserver, dans la succession du monde la moins douteuse, la dignité des Estats que tant de grands Princes & de grands Capitaines ses Ancestres ont rendus encore plus illustres par la gloire de leurs actions, que par la valeur d'un si riche heritage. Combien peu d'années faudroit-il encore pour joindre Naples avec Milan, & donnant un corps à ce Royaume des Romains qui n'est maintenant qu'imaginaire, reduire sous un seul Estat tous ceux d'Italie, si Dieu pour la garentir de naufrage, n'avoit en ce mesme temps calmé les orages de la France, & donné à la Chrestienté un Louys le Juste, pour estre la terreur des ambitieux, & le Protecteur de l'innocence. Mais pour demeurer dans cette innocence il faut sortir de la lâcheté: Celuy qui pouvant ayder à éteindre le feu qui brûle ses voisins, attend les bras croisez qu'il vienne aussi le consumer, n'est pas moins coupable de sa perte que l'auteur de l'embrasement; Et il est comme impossible de sauver ceux qui conspirent eux-mesmes à leur ruine. S'ils consideroient que l'Ambition est un Monstre qui devore sans pitié tout ce qui ne luy resiste point,

ils ne se flateroient pas dans l'esperance de pouvoir par leurs sousmissions éviter sa fureur. Ils se souviendroient qu'il n'y a que cent ans que les Peres de ces mesmes Allemans qui viennent de piller Mantoüe, saccagerent Rome; & que la dignité de successeur de Saint Pierre, de Chef de l'Eglise, n'ayant pû garentir Clement VII. de leurs mains sacrileges, ceux-cy après avoir, par le plus grand des crimes, foulé si souvent aux pieds de leurs chevaux le Corps glorieux de JESUS-CHRIST, peuvent bien traiter avec mépris, & mettre une autre fois à rançon celuy qui le represente: Et je ne comprends pas comme des exemples, & des exemples si peu esloignez, se trouvant joints à tant de raisons, n'ont pas assez de force pour émouvoir ceux, qui comme dans un miroir doivent regarder leur fortune en celle de Monsieur de Mantoüe; duquel encore la condition est beaucoup plus avantageuse; puis qu'ayant rendu toutes les preuves de generosité qu'on sçauroit attendre d'un Prince, il ne luy peut rester aucun regret d'avoir manqué à luy mesme; & qu'au lieu des pertes qu'il a receües par la faute de tant de Souverains interessez en sa querelle, le Roy le peut establir, & le conserver malgré toute l'Europe, dans des Estats plus grands que les siens, que ny la peste, ny la surprise d'un petard, & d'une  
escalade,

escalade, mais la force ouverte a fait tomber sous ses armes victorieuses. Un autre que vous s'estonneroit de voir que du milieu de mon repos, & des douceurs de la Campagne, je suis si vivement touché des troubles, & des miseres de l'Italie : Mais vous sçavez, Monsieur, que me rencontrant dans vos sentimens, je suis du nombre de ceux qui sont transportez de cette passion pour le public, dont aujourd'huy la plupart du monde se moque : Et cette mesme raison m'empesche de vous faire des excuses de la longueur de ma lettre, qui n'a garde de vous ennuyer, puis qu'elle vous entretient de vos pensées, & vous renouvelle le souvenir d'une personne qui est parfaitement.

---

## L E T T R E LXXII.

*A Monsieur l'Abbé de Saint Cyran.*

**N**E vous croyant plus à Paris je n'avois garde de vous mander la maladie de \*\*\* sur le sujet de laquelle vous m'écrivez micux tous mes sentimens que je ne les sçaurois dire : Mais il ne faut pas s'estonner que vous sçachiez mes pensées, puisque vous les connoissez dans leur principe, & que joignant vostre jugement à vostre connois-

sance vous voyez plus clair que moy-mesme en ce qui me touche. Vous n'avez pas moins bien jugé du mal de \*\*\* que du reste, car il est beaucoup diminué ; & j'estime que maintenant il y a plus de sujet d'espérer que de craindre. Ainsi vostre lettre est arrivée lors que Monsieur \*\*\* estoit capable d'en avouer les veritez ; l'excez de son affliction ne luy ostant pas, ainsi qu'il faisoit quelques jours auparavant, la liberté de son esprit. Il vous remercie tres-humblement de la continuation de vos soins pour luy : Mais si j'osois vous remercier, je ne m'arresterois pas là, & quitterois les ruisseaux pour remonter jusques à la source.

---

## L E T T R E LXXIII.

*A Madame la Marquise de Ramboiillet,  
sur la perte de son second fils  
mort de peste.*

MADAME,

Je penserois faire tort à la connoissance que vous avez de ma passion à vous servir & à vous honorer, si je vous assureis du ressentiment que j'ay de vostre affliction, puis qu'elle n'est que trop grande pour me donner une tres-grande douleur

leur, & qu'en de moindres sujets je ne la pourrois avoir mediocre. Mais si mon déplaisir est extreme en cette rencontre, j'avoüe que mon estonnement l'egalle, lors que je considere, Madame, de combien de divers mouvemens vous estes combattüe. Car si d'un costé vostre perte vous afflige, vostre amour pour Mademoiselle vostre Fille joint à l'admiration de son bon naturel vous ravit de l'autre: Et cette affection en mesme temps vous devient un sujet de déplaisir par l'apprehension que vous avez pour elle. Ainsi le regret, l'amour, l'admiration, & la crainte vous attaquent tout à la fois: Et comment vostre esprit ne seroit-il point agité de tant de diverses passions puisque le mien l'est par les sentimens qu'elles me donnent pour vous: Mais Dieu étant le Dieu des consolations; & vostre vertu vous rendant si digne d'en recevoir, il n'y a rien, Madame, que vous ne deviez esperer de son assistance: Et après luy avoir demandé pour vous tout ce que vous sçauriez souhaiter, je luy demande pour moy les occasions de vous témoigner par mes services avec combien de verité je suis.

## L E T T R E LXXIV.

*A Mademoiselle de Ramboüillet sur le  
mesme sujet.*

M A D E M O I S E L L E ,

N'ayant pas moins d'admiration de vostre courage & de vostre bon naturel que de ressentiment de vostre douleur, je suis si touché de l'un & de l'autre, que si j'estois capable de vous donner les louanges qui vous sont deües, & la consolation dont vous avez besoin, j'avouë que je serois bien empesché par où commencer. Car quelles obligations peuvent estre également plus pressantes que de rendre à une si grande vertu les honneurs qu'elle merite, & à une si grande affliction le soulagement qu'elle desire? Mais j'ay tort, Mademoiselle, de diviser ces deux choses, puis que vostre charité les a si parfaitement unies, que la genereuse assistance que vous avez rendue à feu Monsieur vostre Frere, vous doit estre maintenant une consolation nompareille, & que Dieu est trop bon pour ne recompenser pas une action si extraordinaire de bonté que celle qui vous a fait mépriser vostre vie pour porter les devoirs de la meilleure Sœur du monde au dela de vos obli-

obligations, & par une constance admirable demeurer ferme au milieu d'un peril qui fait trembler les plus courageux. Cette mesme raison ne me peut permettre de douter qu'il ne vous en preserve, & qu'il ne verse sur vous les benedictions que vous souhaitez.

---

## L E T T R E L X X V.

*A monsieur le Comte de Brassac Ambassadeur à Rome, en 1631.*

MONSIEUR,

Vostre diligence à me répondre m'oblige, pour n'estre point indiscret, à vous écrire rarement, n'estant pas raisonnable que vos civilitez rendent ma passion à vous honorer moins respectueuse. Mais apres avoir fait des vœux entre vos mains pour le salut de l'Italie, je serois coupable si je manquois à les rendre; & mon silence m'accuseroit d'ingratitude maintenant qu'ils sont exaucez, maintenant que la voix publique porte les loüanges du Roy jusques dans les Nations les plus esloignées, & que ceux qui sont les plus jaloux de sa grandeur & de sa gloire ne peuvent refuser des admirations à son courage, & à sa vertu. O combien je souhaitterois, Monsieur, d'estre spectateur de

de vostre joye , ou pour mieux dire de vostre triomphe , puis qu'au milieu de cette Capitale de l'Univers de cette Ville Impératrice qui donnoit autrefois des Roys au reste du monde , & luy donne aujourd'huy celuy qui tient la place de Dieu sur la terre, vous recevez au nom du Roy les acclamations des Peuples , & les actions de graces de tant de Provinces qui luy doivent le rétablissement & la conservation de leur liberté. Vit-on jamais Ambassadeur dont le bonheur égallast le vostre ? Vous representez dans le lieu le plus Auguste qui soit sous le Ciel , la personne du plus glorieux Monarque de la Chrestienté : Au fort de l'orage , & des calamitez publiques vostre Palais estoit l'azile des affligés : On y courroit en foule implorer le secours de vostre Maître : En son nom vous écoutiez leurs plaintes , vous receviez leurs vœux , vous leurs promettiez assistance. Maintenant que ses armes victorieuses ont renversé les desseins des usurpateurs , relevé les Throsnes abatus , & fait éclater par tout sa justice , toute l'Italie vous regarde comme l'image de son Libérateur ; on vous adresse les remerciemens dont il s'est rendu digne par tant de bienfaits , les louanges qui luy sont deües , les benedictions qu'il a meritées. Il semble que vous receviez le principal fruit de ses travaux ; & que se contentant de

de vaincre, il vous laisse triompher en sa place : Il semble que Rome soit le theatre, où pour vous rendre comblé d'honneur, il a forcé les Hommes, l'Art, & la Nature tout ensemble, d'avoüer ny que leur experience, & leur courage; ny leurs retranchemens & leurs bastions, ny leurs hyvers & leurs montagnes n'ont peu soustenir l'effort de ses armes, ny arrester le cours impetueux de son admirable prosperité. On leve tout autour de vous les yeux & les mains au Ciel par le transport du ressentiment de tant d'actions heroïques : l'un vous parle des Alpes abaissées sous la bonne fortune de sa Majesté; l'autre de la Valteline relevée par la faveur de sa protection; l'autre de Casal deux fois garenty par son secours de l'effort des Aigles Imperiales assistées de toute la puissance des Espagnes; l'autre de Mantouë remis par son invincible support sous la domination de son Seigneur legitime; & tous d'une commune voix protestent que les Siecles passez n'ont rien produit de plus grand que le nostre, puisqu'il a veu naître Louïs le Juste. Il est vray, Monsieur, que vostre affection pour son service, vostre passion pour sa personne, & vostre zele pour le bien general de la Chrestienté ont adjousté à vos soins ordinaires mille travaux & mille inquietudes durant ces violentes agitations qui ont desolé tant de  
Pro-

Provinces, & qui ne viennent que de cesser par le plus heureux & le plus beau calme que pouvoit souhaiter l'Italie : Mais vous en estes si dignement recompensé, & l'image du present arreste vostre esprit avec tant de joye, qu'elle ne vous permet plus de jeter les jeux sur le passé. La face des affaires est changée : Il faut laisser ces tristes souvenirs pour ceux qui cherchent leur contentement dans la misere des Princes, & des Republicques ; leur grandeur dans leur abaissement ; leur établissement dans leurs ruines. Ecoutons plustost tant de Peuples, qui pleuroient n'agueres leurs infortunes, changer leurs imprecations contre ces insatiables usurpateurs, en des Cantiques de louange pour le Dieu qui les a delivrez par la valeur incomparable du Fils aîné de son Eglise: Ecoutons leurs souhaits pour la prosperité de cét invincible Protecteur de ses alliez, qui comme un Ange descendu du Ciel pour le salut de la terre, ne travaille que pour le repos d'autrui ; ne fait la guerre que pour donner la paix ; ne cherche autre fruit de ses Conquestes que la liberté commune, & par les effets si puissans de sa vertu regne également dans le cœur de ses Amis, & de ses Ennemis, ou par l'amour, ou par la crainte. Mais comment le sentiment de la gloire du Roy & des ravissemens qu'elle vous donne m'a-t'il transporté jusques-là, que

que d'oublier ceux de Monsieur le Cardinal Bentivoglio; & de diviser dans les honneurs du triomphe deux personnes qui par leurs veilles & leurs soins infatigables ont continuellement travaillé ensemble pour préparer les chemins à la victoire ? Lors qu'il s'agit des actions qui ont sauvé l'Italie par la protection de cette Couronne, peut-on ne point parler de celui qui porte le titre glorieux d'un des Protecteurs de la France ? Et en quelle autre occasion ses éminentes qualités pouvoient-elles reluire avec plus d'éclat qu'en celle qui luy a donné le moyen de contribuer avec vous à l'avancement d'un si grand ouvrage ? Pleust à Dieu qu'il voulust adjouster à ses admirables Relations celle de l'origine & du succès de cette mémorable entreprise : Il ne sçauroit mieux employer la majesté de ce style, qui imite si heureusement celle de sa race : la plume d'un homme descendu de tant de Souverains ne sçauroit rien entreprendre plus digne d'elle, que de faire voir à la postérité toutes les forces des plus grands Princes de l'Europe employées d'un côté pour l'oppression, & de l'autre pour la défense de l'Italie. La naissance & le progrès d'une nouvelle République n'a pas mérité tous les efforts de son esprit ; il est juste qu'il en fasse de nouveaux pour le plus grand sujet de ce siècle ; & qu'il donne à l'histoire de son pays,

pays , ce qu'il n'a pas refusé à des Peuples que ses Ancestres tenoient pour barbares. Ce n'est pas assez que la reputation du Roy se répande par toute la terre, & soit aujourd'huy reverée des Nations les plus sauvages, il faut aussi qu'elle passe dans tous les âges à venir : Et puisque le Marbre & la Bronze sont incapables de la conserver , à comparaisson de ces écrits immortels qui la peuvent graver malgré le temps dans la memoire de tous les hommes , il faut qu'il adjouste ce dernier ornement aux trophées du Libérateur de sa Patrie. Mais que diriez-vous de moy, Monsieur , si mon amour pour la mienne ne vous estoit connu ; & si l'excez ne tenoit lieu de vertu lors qu'il s'agit de rendre aux travaux & à la generosité du Roy la reconnoissance qu'ils meritent ? Je ne scaurois faillir en vous imitant ; & si j'estois moins bon François , je n'aurois pas la part en vos bonnes graces , qui jointe à la reverence que je porte à vostre merite , me rend par un double devoir autant que personne le scauroit estre.

## L E T T R E LXXVI.

*A Monsieur le President Barrillon.*

MONSIEUR,

Quoy que mon Frere vous ait pû dire de mes sentimens pour ce qui vous touche, vous me feriez tort si vous n'en croyiez davantage, puis que nulles paroles ne sçau-roient égaller l'estime que j'ay de vostre vertu, & ma passion d'estre aymé de vous. Si elle estoit moindre je n'aurois eu garde de manquer à vous aller rendre ces petits devoirs dont on s'acquitte par coustume, & par bien-seance. Mais vous en attendriez je m'assure de plus grands de moy si j'estois assez heureux pour en rençotrer les occasions : Et vous ne sçauriez en tirer des preuves sans me combler tout ensemble d'obligation & de joye. J'en ay receu une tres-grande d'apprendre par mon Frere que les seuls mauvais offices qu'on vous a rendus aupres du Roy & de Messieurs les Ministres donnent lieu à vostre voyage : Car bien que je n'en puisse douter sçachant que vous n'avez pas moins de prudence que de probité & de courage, on n'est jamais trop assuré à son gré des choses que l'on desire. J'espere que ces nuages estant dissipés, ils  
ne

ne serviront qu'à rehausser l'éclat de vostre vertu qui ne pourroit sans estre accompagnée d'une extreme modestie ne vous donner point de vanité si chacun la connoissoit comme moy, qui suis autant que personne le sçauroit estre.

---

## L E T T R E L X X V I I .

*A Madame la Comtesse de Brienne, sur  
la mort de deux de ses Filles mortes  
en mesme jour.*

MADAME,

Je ne sçaurois assez vous témoigner mon impatience d'avoir l'honneur de vous voir, pour apprendre par les effets de vostre vertu ce que les seules paroles ne sont pas capables d'enseigner. Au lieu d'avoir besoin d'estre consolée, on reçoit force & consolation de vous : Et la Grace estant plus puissante que la Nature, vous changez la compassion en admiration, obligeant par vostre exemple ceux qui vous considerent en cét estat de renoncer à leurs sentimens pour adorer les ordres de Dieu, qui mettant deux de vos Enfans au nombre des Anges, adjouste à cette faveur celle de vous faire connoistre combien elle est grande, & portant vos  
pen-

pensées vers l'objet de vostre Foy, vous fait chercher dans le Ciel celles qu'une autre Mere s'amuseroit inutilement à pleurer sur la terre.

---

LETTRE LXXVIII.

*A Monsieur le Marquis de Fontenay.*

MONSIEUR,

Vos interêts me sont trop sensibles pour differer davantage à vous témoigner la part que je prens à vostre joye, & je sçay trop le respect qui est deu aux Peres pour ne vous honorer pas maintenant en cette qualité, qui jusques icy manquoit à vostre bon-heur, puisqu'à moins que de donner la vie à un autre, vous ne pouviez rendre parfaitement contente celle de qui vous la tenez; & dont l'extreme vertu jointe à toutes les obligations que l'on peut avoir à une Mere, merite que ses souhaits soient tousiours les plus grands des vostres. Vous voyez, Monsieur, comme j'entre dans vos pensées; & que sans m'arrester à ce que les autres jugent de vostre contentement, je vas chercher plus loin la principale cause de vostre joye sans craindre de me tromper, sçachant l'affection que vous avez pour une si bonne Mere, & sans  
 appre-

apprehender aussi que vous trouviez estrange que je jette aussi-tost les yeux sur elle que sur vous dans cette rencontre , puis que j'ay osé quelquesfois contester avec vous-même à qui l'honoroit davantage , & que vous ne l'avez point eu desagreable, jugeant bien que le respect que j'ay pour elle adjouste encore quelque chose à la passion avec laquelle je suis.

---

## L E T T R E L X X I X .

*A Monsieur le Comte de Brassac Ambassadeur à Rome.*

MONSIEUR,

La mort du Seigneur Leon Strozzi donnant sujet à un procez auquel Madame la Marquise de Ramboüillet comme l'une de ses heritieres a un interest tres-notable , je ne pouvois rencontrer d'occasion qui me touchast davantage pour vous demander de nouvelles preuves de l'honneur de vostre amitié , puis que tant de devoirs m'engagent à servir Madame de Ramboüillet , que je n'y pourrois manquer sans ingratitude , & sans me rendre indigne de vos bonnes graces , aussi bien que des siennes. Permettez - moy donc s'il vous plait , Monsieur ,  
de

de vous conjurer de protéger puissamment la justice de son affaire ; Et pardonnez à ma passion pour ceux que j'honore , si j'ose vous supplier d'avoir quelque égard à mes prieres parmy tant de considerations qui vous portent sans doute à obliger une personne d'aussi grand merite que Madame de Ramboüillet , entre lesquelles quand il n'y auroit que le plaisir d'assister la Fille , & l'unique & digne Fille de cét illustre Ambassadeur dont vous tenez la place , lequel a fait trembler au milieu de Rome les plus grands Ennemis de la France , lors que les Espagnols regnoient au milieu de Paris, je n'ay garde de douter qu'elle ne ressent des effets de vostre pouvoir & de vostre generosité , ny que vous n'ayez agreable la liberté que je prens de vous en supplier avec tant d'instance , puis que c'est en qualité de la personne du monde qui est aussi veritablement.

---

L E T T R E LXXX.

*Au mesme.*

MONSIEUR,

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire touchant l'affaire de Madame

me

me la Marquise de Ramboüillet, me rend si estroitement vostre obligé, qu'adjoustant ce nouveau devoir à tant d'autres qui m'engageoient déjà à vostre service, je ne scaurois assez vous témoigner à mon gré le pouvoir que vous avez sur moy; & combien c'est à mon advis une action digne de vostre vertu que d'affectionner si fortement les interests de Madame de Ramboüillet, dont le merite ne pouvant estre égallé que par les louanges que vous luy donnez, il faut desormais qu'au lieu de vous dire combien je l'estime, j'apprenne de vous de quelle sorte je dois parler d'elle. Cette raison m'ayant obligé de luy envoyer vostre lettre pour luy faire connoistre par vos propres paroles, dont la moindre a plus de force que toutes les miennes, le ressentiment auquel l'engagent vos bons offices, j'ay pensé, Monsieur, que sa réponse, de même que la vostre, surpassant de beaucoup tout ce que je vous en puis représenter, j'estois obligé de me conduire vers vous à son égard, ainsi que j'avois fait vers elle au vostre. C'est pourquoy je vous envoie sa lettre, ne doutant point qu'elle ne vous confirme avec plaisir l'opinion si avantageuse que vous avez de son jugement & de son esprit, & que son extreme reconnoissance de l'affection si particulière que vous luy témoignez, ne vous paroisse beaucoup plus pure &

& plus agreable en sa source, que si j'en ternissois l'éclat en vous la faisant recevoir par mon entremise, que je reserve pour les occasions où vous me donnerez moyen de vous témoigner par mes services combien je suis.

---

LETTRE LXXXI.

*A Monsieur le Marechal de Schonberg, sur  
la blessure de Monsieur le Duc d'Haluin  
son Fils à Rouvroy, en 1632.*

MONSEIGNEUR,

Connoissant comme je fais vos sentimens pour les personnes qui sont d'autres vous-mêmes; & ceux que vous avez pour le Roy; je ne sçay si je dois m'affliger, ou me réjouir avec vous de la blessure de Monsieur vostre Fils, puisque comme d'un côté vostre extreme affection pour luy vous la rend plus sensible que si vous l'aviez reçue, je ne doute point que de l'autre vous n'ayez un merveilleux contentement de voir avec combien de courage il imite vostre passion pour le service de sa Majesté. Et dans la rencontre de ces divers mouvemens, cette haute generosité que j'ay si souvent veüe vous faire preferer la gloire à vostre

F

vie,

vie, ne souffrira pas je m'assure, que vous soyez plus touché de ses douleurs presentes; que de l'honneur que luy donnera pour jamais une marque si signalée, de sa valeur & de sa fidelité. Il ne scauroit, Monseigneur, porter dignement la qualité de vostre Fils, sans estre à toute heure dans le peril, quand il s'en offre des occasions si glorieuses. Et il y a ce me semble plus de sujet de se louer que de se plaindre de la Fortune, lors qu'on ne reçoit que des blesseures en donnant la mort aux Ennemis de la France, dont la grandeur jointe à celle du Roy estant vostre passion dominante, je supplie Dieu de tout mon cœur qu'il vous conserve pour l'un & pour l'autre; & que ce ne soient plus mes paroles, mais mes actions qui vous témoignent que je suis.

## LETTRE LXXXII.

*A Monsieur le Duc d'Haluin, sur le mesme sujet.*

MONSEIGNEUR,

Vos douleurs sont trop sensibles à ceux qui ont autant de passion que moy, à vostre service, pour ne vous point témoigner l'extrême desplaisir que j'en reçois: Mais vostre

estre bleſſeure eſt auſſi trop glorieuſe pour ne m'obliger pas à prendre part à la joye de l'honneur qu'elle vous apporte, & juger pluſtoſt par une incommodité preſente, que par l'eſtime d'une action qui ne mourra jamais, des ſentimens que vous avez en cette rencontre, où le meſme courage qui vous a porté dans le peril avec tant de mépris de voſtre vie, vous donnera ſans doute la force de ſouffrir des douleurs qui ne pouvoient eſtre plus dignement recompensées que par la reputation qu'elles vous ont acquiſe; à laquelle ſçachant que vous ne mettez point de bornes, je vous en ſouhaitte l'accroissement, ainſi que je ſouhaitte pour moy celuy de la cognoiſſance que vous avez deſia de la paſſion avec laquelle je ſuis.

---

L E T T R E L X X X I I I .

*A Monsieur le Marquis de Fontenay, ſur la mort de Madame de Mareil ſa Mere.*

M O N S I E U R ,

Comme perſonne ne ſçait mieux que moy ce que vous perdez en perdant une ſi bonne Mere; Perſonne auſſi ſçachant mieux que vous juſques à quel point elle me fai-

soit l'honneur de m'aymer, vous ne vous étonnerez pas je m'assure que j'aye besoin de consolation, au lieu d'estre capable de vous en donner. Il se rencontre si peu de Femmes qui ayent ensemble toutes les vertus dont Dieu l'avoit favorisée, que j'avoue que jamais Fils n'eut plus de sujet que vous de regretter une Mere. Mais cette mesme consideration qui augmente vostre douleur, doit aussi par un effet contraire la moderer dans la veüe du bon-heur dont vous avez sujet d'esperer qu'elle jouït maintenant, & qui est la recompense de tant de rares qualitez qui vous la faisoient autant honorer par l'estime de son merite, que par l'obligation de vötre naissance. Vous ne sçauriez, Monsieur, employer la force de vostre esprit en une occasion où vous en ayez plus de besoin, puisque vous avez à combattre contre vous-mesme, & à faire ceder vostre interest à celuy de la personne que vous pleurez. J'espere que Dieu ne vous refusera pas cette grace, & je l'en supplie d'aussi bon cœur que je suis veritablement.

---

*Inscription pour le Cœur de Madame  
de Mareil.*

**P**Assant reverez ce marbre : le Cœur qu'il enferme n'est pas d'une Femme ordinaire. Celle-cy surpassoit de beaucoup le  
com-

commun de son sexe. Son ame estoit noble; son esprit eslevé; son courage invincible. Elle portoit la Majesté dans le visage; la generosité dans le cœur; l'autorité dans les paroles. Elle eut tousiours Dieu pour objet; les Vertus pour estude; les bonnes œuvres pour occupation. Elle se fit admirer dans le mariage; & Veuve elle servit de Pere à ses Enfans, & de Mere aux pauvres. Juge par une telle vie la douleur que les siens ont ressentie de sa mort. Au lieu de larmes donne luy de prieres; & demande à Dieu qu'un exemple si parfait soit autant imité comme il merite de l'estre.

## L E T T R E LXXXIV.

*A Monsieur le Marechal de Schonberg.*

MONSEIGNEUR,

Vos signalez services precedans tousiours les faveurs que vous recevez du Roy, elles sont de si grandes preuves de sa justice, & des marques si glorieuses de vostre vertu, qu'à moins que d'estre tout ensemble mauvais François & ennemy déclaré du merite, on ne scauroit manquer à se réjouir de voir que les recompenses qui se donnent au vôtre doivent tenir rang entre les prosperitez; de l'Estat & que vostre courage, vostre con-

duite, & vostre fidelité sont les seuls degrez qui vous élevent dans les plus grâdes Charges du Royaume: Mais s'il vous plaît, Monseigneur, d'adjouster à cela la connoissance que vous avez de ma passion pour v<sup>ost</sup>re service, je n'auray pas besoin de vous dire qu'il est impossible que personne ressent<sup>e</sup> plus que moy tous les succez avantageux qui vous arrivent; & que si la Fortune secondoit mes desirs, mes actions vous renouvelle-  
roient sans cesse les témoignages que je me suis toujours efforcé de vous en rendre.

---

L E T T R E L X X X V.

*A Monsieur le Duc d'Halim, sur le sujet de la survivance que le Roy luy accorda des Charges de Monsieur le Marechal de Schonberg son Pere.*

**M**ONSEIGNEUR,

Le courage & la fidelité sont si inseparablement attachez à vostre Maison, que ces qualitez vous estant hereditaires, il semble que la Justice du Roy ne pouvoit manquer à rendre ses bien-faits de pareille nature qu'en vostre vertu, & à donner pour successeur aux honneurs & aux Charges du Pere un Fils qui l'estoit des-jà de son merite & de sa generosité. C'est en pareilles renocontres à

mon

mon advis qu'il est permis d'avoir une  
entiere joye, & de reconnoistre que les graces  
que l'on reçoit du Roy eftant precedées par  
les graces de celuy dont il est l'image, on en  
peut eſperer des ſucces auffi heureux que  
ſont d'ordinaire incertains ceux qui ne pro-  
cedent que de la ſeule faveur de la Fortune.  
J'avois, Monſeigneur, que pour cette raiſon  
je ne pûs il y a quelque temps me trop affli-  
ger de voſtre bleſſure, jugeant pluſtoſt par  
l'avenir que par le preſent du ſentiment que  
j'en devois avoir, & ne trouvant point de  
proportion entre vos douleurs, quoy que  
tres-grandes, & la glorieuſe marque qu'elles  
vous laiſſeront de voſtre paſſion pour voſtre  
devoir. Que ſi j'ay failly, je vous le confeſſe  
en un temps que vous feriez conſcience de  
m'en accuſer, puis que de ces maux ſi violens  
il ne vous en reſte aujourd'huy que le ſou-  
venir; & que les effets que vous recevez de  
la bonté & de la reconnoiſſance du Roy du-  
reront autant que voſtre vie. Enquoy mon  
affection pour vos veritables intereſts, qui  
vous rendent l'honneur plus cher que tout  
le reſte, & ma liberté à vous la dire vous  
ſerviront, ſ'il vous plaiſt, d'un aſſeuré té-  
moignage de la joye que j'ay de voſtre  
bon-heur, & de la ſincerité avec laquelle je  
fais profeſſion d'eſtre.

## L E T T R E LXXXVI.

*A Monsieur le Marechal de Brezé, sur sa  
promotion à la Charge de Marechal  
de France en 1632.*

**M**ONSEIGNEUR,

Les seuls veritables honneurs estant à mon advis ceux qui sont precedez du merite; & la justice du Roy plustost que sa faveur donnant à vostre courage & à vostre fidelité les recompenses dont vous vous estes rendu si digne, c'est avec un extreme contentement que dans la rencontre de vostre bonheur & de vostre vertu, je puis vous témoigner pleinement ma joye, sans craindre que ce que je dois à l'affection dont il vous a toujours pleu de m'honorer, me fasse entrer avec excez dans un sentiment que tous les gens de bien sont obligez d'avoir avec moy; ny que m'ayant toujours reconnu si mauvais flatteur, vous attribuez à autre chose qu'à un juste devoir cette marque que je vous rend de la verité avec laquelle je suis.

LET-

## L E T T R E LXXXVII.

*A Mademoiselle de Ramboüillet.*

## M A D E M O I S E L L E ,

Vostre ressentiment est une si digne recompense de l'affection de Monsieur le Comte de Brassac pour vostre service , & de ses loüanges pour vostre vertu , que je ne le tiens pas moins heureux que juste dans cette haute estime qu'il a de vous. Et certes c'eust esté trop peu pour luy d'appuyer vos interrests de tous les soins , & de tous les offices qui sont en sa puissance : Il falloit passer, comme il a fait , jusques dans une joye particuliere , de pouvoir vous expliquer ainsi ses pensées par ses actions ; & faire voir au milieu de Rome que Monsieur le Marquis de Pizany vivant encore en la personne de sa Fille, & par un rare bon-heur en celle de sa petite Fille, il prend plaisir à le servir & à l'honorer en ces autres luy-mesmes. Mais la reconnoissance que vous en témoignez est si extreme , que je ne doute nullement qu'il n'avoüe ne vous en estre pas moins redevable que vous croyez luy estre obligée. Et puisque la modestie est l'une des plus grandes vertus des Femmes , en quelle admiration aura-t'il la vostre, lors qu'il ver-

na, que par une lettre que les hommes des plus habiles feroient vanité d'avoir écrite, vous voulez employer la plume d'autrui, & encore une mauvaise plume, pour luy faire ſçavoir vos reſſentimens. Ainſi les ſujets qu'il a de vous louer, & de ſe louer de vous vont toujours croiſſants. Et je ne crains pas que les témoignages que je vous en rends vous ſoient ſuſpects, puis que vous me connoiſſez autant ennemy de la flaterie que paſſionnement.

## LET TRE LXXXVIII.

*A Monsieur le Duc d'Haluin, ſur la mort de Monsieur le Mareſchal de Schonberg ſon Pere, en 1632.*

**MONSEIGNEUR,**

Comme j'eſtois dans le reſſentiment de voſtre bon-heur, & des témoignages ſi particuliers d'affection dont vous m'honorez par voſtre lettre, la nouvelle de voſtre extrême perte m'a fait paſſer avec tant de violence de la joye dans la douleur, que jugeant par mon déplaiſir juſques à quel excez ſe porte le voſtre, j'ay creu eſtre obligé de contribuer ce que je puis pour voſtre ſoulagement. Et j'eſpere que mes paroles, bien que foibles, vous toucheront avec plus de force,

force, pource que vous sçavez qu'elles partent du cœur; que les discours excellens de ceux qui entreprendront de guerir vostre mal sans le ressentir comme je fais. Il n'y auroit pas, à mon advis, moins d'imprudence que d'inhumanité à vouloir vous persuader que vostre ame doit demeurer tranquille au milieu du plus grand orage dont elle puisse estre agitée. C'est mal connoistre nostre foiblesse, que de l'imaginer que la raison soit libre lors que la douleur estant devenue la maistresse la rend esclave, & regne aussi tyranniquement sur nous comme de son naturel elle est violente. Quand vostre affliction n'auroit pour sujet que la perte d'un Pere de mediocre vertu, de mediocre reputation, & d'une mediocre fortune; il faudroit estre injuste pour la condamner, & pour trouver estrange que vous respandiez des larmes en la mort de celuy de qui vous avez receu la vie. Mais vous estes bien éloigné d'estre en cest termes. Ce n'est pas seulement un Pere que vous regrettez; c'est un grand Personnage, c'est un Homme Illustre; c'est un excellent Capitaine, c'est un Ministre de l'Estat, c'est un Officier de la Couronne; c'est un Gouverneur de la plus grande & de la plus importante Province du Royaume. Dès ses premieres années, ne pouvant trouver de plus eminentes vertus à imiter que dans sa

propre race , il eut de l'emulation pour celles de son Pere ; de ce Pere si signalé par sa valeur , si estimé pour son jugement , si recommandable pour sa fidelité , & si généralement admiré dans les plus hautes actions de la Paix & de la Guerre , que l'Allemagne , qui depuis tant de siècles se vante de la naissance de vos Ancestres , n'eut pas moins de regret de le perdre , que la France témoigna de joye de l'acquérir , & se rendit soigneuse de le conserver par toutes les marques d'honneur & d'estime qui peuvent contenter les grands courages. Ce digne Fils d'un tel Pere entroit à peine en l'âge où les autres se laissent emporter dans les déreglemens de la jeunesse , que se faisant voir sage avant le temps , il arresta sur luy les yeux de toute la Cour , & devint l'exemple que tous les peres proposoient à leurs enfans. Puis se portant dans toutes les occasions d'acquérir de la reputation , que la fureur de nos guerres civiles ne rendoit lors que trop frequentes ; il se veit honoré des loüanges de ce grand Monarque , qui par ses travaux infatigables , ses combats presque infinis , & ses victoires immortelles monta jusques à un tel comble de gloire , qu'il devint comme l'unique distributeur de toute celle de son Siecle. Mais la passion de Monsieur vostre Pere pour le service de ses Rois allumant une genereuse flamme dans son

cœur,

cœur, qui le faisoit toujours brüler du desir de leur en donner des preuves; son courage & sa fidélité s'éleverent avec tant d'ardeur du tombeau de Henry le Grand au throsne de Louys le Juste, qu'il ne faut pas s'estonner si toutes ses actions tirant leur naissance d'un si grand feu, ont respendu tant d'éclat & de lumiere sur toutes les parties de sa vie. Et elle brille de toutes parts de tant de clartez, que je n'oserois mettre au nombre de ses grandes louanges cette constante & inviolable fidélité qui l'a toujours inseparablement attaché aux interets de la Couronne; & cette exacte probité avec laquelle je l'ay veu conserver ses mains si pures dans le maniment des tresors de l'Estat, qu'il y avoit sujet de douter lequel estoit le plus élevé, ou son courage par dessus le peril, ou son esprit par dessus les richesses. Ce seroit donner de foibles ornemens à son merite, que de vouloir faire passer en luy pour de grandes vertus d'estre exempt des deffauts qu'il n'auroit pû avoir sans crime. Il est vray que ce sont des qualitez estimables en des personnes vulgaires, que celles qui les empeschent de faire le mal; mais en ces Ames heroïques, qui semblent n'estre nées que pour la grandeur de leur Prince; la gloire de leur País, & l'admiration de tous les Ages, il ne faut principalement s'arrester qu'à ce qui s'y

ren-

rencontre de plus illustre ; Et on ne leur doit de grands éloges que pour ces mémorables actions, où la fidélité, la valeur, la prudence, & toutes les autres parties d'un grand Capitaine, & d'un grand Personnage éclatent également. Or ces actions si rares, mesmes en la vie des personnes éminentes, se rencontrent si souvent en la sienne, que dans cette foule glorieuse d'évenemens admirables deus à son courage & à sa conduite, ce seroit vouloir écrire une partie de nostre histoire, que d'entreprendre de faire voir particulièrement la grandeur de son zèle pour son devoir, de son jugement dans les Conseils, de sa vigilance dans l'exécution, de sa hardiesse dans le combat, & de sa moderation dans la victoire. C'est pourquoy dans le choix que me laisse un champ si fertile, je ne veux point parler de tant d'Armées entretenues, ny de tant de Places reduites en poudre, lors que nostre puissant Monarque voulant dompter l'orgueil de ce Party tousiours auparavant indomptable, & qui ne partageoit pas moins les Provinces de son Estat que la creance de ses Peuples, commit à son intégrité & à sa valeur la disposition de ces deux grands ressorts des Empires, de ces deux Demons si puissans sur l'esprit de hommes, la Recompenſe, & la Peine, en mettant entre ses mains ses tresors, & ses foudres. Je ne  
veux

Je ne veux point parler aussi de ce qu'il contribua pour renverser cette Babel de nos jours, ce Colosse de puissance & de rebellion, qui tenant un pied sur la Terre, & l'autre sur la Mer, & joignant les forces de l'Art à toutes celles de la Nature, ne pouvoit souffrir d'estre dominé par ses Rois se voyant ainsi regner sur les Elements. Ce n'est pas une louange digne de Monsieur le Marechal de Schönberg, que de le louer des actions où il n'a point eu la principale part; & tout le monde sçait que l'honneur de ce chef-d'œuvre est dû au courage & à la constance invincibles de Louys le Juste, & à la merveille des soins, de la prudence, & de la generosité de ce grand Genie de nostre siècle, de ce Cardinal sans pareil, qui moins semblable à un homme qu'à ces Intelligences qui meuvent les Cieux, agit sans cesse pour la grandeur & pour la gloire de nostre Empire. Je ne veux point parler aussi de cette dernière action de Monsieur vostre Pere, qui a couronné sa vertu de deux recompenses si eminentes, que celle de commander à la plus puissante de nos Provinces, n'est rien à comparaison des louanges qu'il recut de la bouche du Roy en la recevant. Il est vray que cette actiō est signalée; mais puis qu'elle est aussi funeste, il vaut mieux en étouffer la memoire, qu'en la renouvelant, renouveler les afflictions de nostre patrie. La France  
est

est une trop bonne Mere pour vouloir se glorifier de la perte de ses Enfans au lieu d'en porter le ducil ; & les yeux du Roy, qui est leur vray Pere, sont encore tous mouillez des pleurs que sa compassion a meslez avec le sang que sa justice luy a fait répandre. Il faut couvrir d'un voile noir ces victoires gagnées sur nous-mesmes. Nous ne vivons pas sous un Prince qui ne triomphe que de ses sujects. De quelque costé qu'il ait porté ses armes, soit pour deffendre son Estat, ou pour proteger ses Alliez, nous avons toujours veu les efforts des plus belliqueuses Nations de l'Europe luy acquerir de nouveaux lauriers, & rehausser l'éclat de sa gloire. Et c'est icy, Monseigneur, qu'il est permis avec une satisfaction toute pure, de considerer les actions immortelles de Monsieur vostre Pere ; & de joindre nostre admiration à celle de toute la terre dans cet evenement presque miraculeux, dans cette journée si memorable, en laquelle apres avoir surmonté les flots & les vents qui s'opposoient à son passage, & traversé les feux de tant de canons ennemis, il se fit jour, avec de petites barques, au milieu d'une épouvantable forest de vaisseaux, & méprisant toutes les forces de l'Angleterre, & la fierté de cette Nation si orgueilleuse de nos anciennes pertes, fit voir qu'avec la mesme vitesse que l'éclair est suivy du foudre,

dre, les François, bien qu'en petit nombre, ne mettoient point d'intervalle sous sa conduite, entre aborder, combattre, vaincre, & triompher de leurs ennemis; & rendit une petite Isle, auparavant presque inconnue, le tombeau de la gloire que cette Reine des Isles du Septentrion acquit autrefois sur nos ancêtres. Mais quelles marques plus illustres pouvoient eterniser la memoire de cette action, que de voir dans la premiere de nos Eglises, ces Drapeaux sanglans, ces riches dépouilles, ces superbes trophées tenir rang entre les choses saintes, & renouveler sans cesse à nos yeux, & à ceux de nostre posterité le souvenir de cette éclatante journée. Journée qui fut si-tôt suivie d'une seconde, que la multitude des signalez services de Monsieur vostre Pere ne permet pas de s'arrester davantage à celuy-cy; puis qu'il paroist desjà à l'autre extremité du Royaume, où animé de la presence de ce grand Prince le continuel objet de son amour, & le seul Astre qu'il regarde, il répand son sang genereux en forçant ces redoutables barricades, qui deffendues de tant de rochers, & par les armes de tant de Nations, fermoient au Roy l'entrée de Piedmont, en luy fermant le Pas de Suze. Que si ces grandes actions sont le sujet de nostre admiration, qui s'estonnera que celle du secours de Casal surpasse la creance de l'avenir,

venir, puis que nostre siecle a peine à la croire, encore qu'elle ait eu pour temoins les yeux de toute l'Europe. On n'a jamais trouvé étrange que le courage des François passant comme au delà des bornes de la Nature, les ait rendus les plus redoutez de tous les hommes. Mais Dieu, qui par son adorable sagesse dispense ses faveurs sur les Nations, voyant que cette extreme valeur de la nostre nous assujettiroit toute la Terre, si elle estoit accompagnée d'une égale prudence; semble avoir laissé pour contre-poids à nostre grandeur, cette impatience & cette impetuosité qui nous ont esté si fatales, & comme les sources de toutes nos pertes. Or en cette occasion voicy un changement sans exemple. L'Italie, qui jusques alors avoit toujours veu nostre premiere fureur l'inonder comme un torrent, & s'écouler de mesme, regarde avec admiration, que ny les hyvers, ny les estez, ny les sieges, ny les combats, ny la famine, ny la peste n'ont pû empêcher que nos troupes, incessamment renouvelées par les soins invincibles de ce Cardinal incomparable, ne subsistent encore. Et l'admiration de cette prevoyance inconnüe à nos ancestres, passe jusques à l'étonnement, lors que cette Nation, qui semble avoir aujourd'huy la sagesse pour partage, voit que sous la conduite de Monsieur vostre Pere, les François ne sont

font plus François que par le courage ;  
Qu'ils joignent à la force & à la valeur du  
Septentrion , toute la prudence du Midy ;  
Que ces Lions sont plus que raisonnables ;  
Qu'ils marchent au combat avec autant de  
froideur que s'ils n'estoient point enflam-  
mez du desir qui les brulle d'acquérir la  
gloire ; Et que n'ayans pour toute retraite  
que leur champ de bataille , ils vont résolus  
de mourir ou de vaincre , attaquer des re-  
tranchemens couverts de flammes & de fer,  
defendus par tant de canons , par ces trou-  
pes Imperiales si superbes de leurs nou-  
veaux trophées , & par toute la puissance de  
l'Espagne. Mais si jusques-là l'étonnement  
succede à l'admiration , fust-il jamais une  
plus grande merveille , que de voir les yeux  
de ces Aigles éblouis des éclairs de nos  
épées , & l'orgueil de ces Monarques du  
Nouveau Monde s'humilier à la veüe de  
nos estendards ? Fut-il jamais une plus gran-  
de merveille que d'acquérir sans combattre  
une victoire que nous n'aurions pas trop  
achetée quand elle nous eust cousté la vie  
de dix mille hommes ; & de graver par  
notre hardiesse une si estrange terreur dans  
l'esprit de nos ennemis , que leurs mains  
abandonnées de leur cœur , abandonnerent  
aussi leurs armes ? Il faut trouver un  
nouveau nom pour une journée si nou-  
velle. Ce n'est point un Siege , puis que la  
Place

Place a esté renduë avant que d'estre attaquée; ce n'est point une Bataille, puis que personne n'y a combattu; & ce n'est point un Traitté, puis qu'on ne parle point dans un traitté au milieu des trompettes qui sonnent la charge, qu'on ne traite point l'épée à la main, & qu'on ne propose point par un traitté, ou la mort, ou les conditions que l'on desire. Mais c'est veritablement le Triomphe des Fleurs de Lis, si éclatant & si auguste, que sans rougir leur blancheur de sang, elles demeurent également pures après & avant la victoire. La France triomphe, & dans la joye publique nul particulier ne porte le deuil: L'Espagne ne perd un seul homme, & perd plus d'honneur & de reputation qu'elle n'eust fait en vingt batailles. Aux autres actions de la guerre la Fortune prend d'ordinaire la principale part: Celle-cy est toute dueë à nostre vertu. Nous ne la tenons ny de l'avantage du Soleil; ny de la faveur de la poussiere; ny d'un ruisseau qui nous fortifie, ny d'une montagne qui nous couvre; & nos ennemis ne sçauroient apporter autre raison de nous avoir eux-mesmes couronnez de palmes, que l'effroy qu'ils ont eu de nostre valeur, & la juste crainte qu'en voulant sauver Casal, ils ne perdissent tout ce qu'ils possèdent en Italie. Je sçay bien, Monseigneur, que vous me direz que ces mesmes actions he-  
roïques

roïques de Monsieur vostre Pere, qui sont la source immortelle de vostre gloire, augmentent celle de vos larmes, dans la consideration de la perte que vous avez faite d'une Personne si eminente; & que vostre douleur estant accompagnée de celle de toute la France, elle ne sçauroit estre trop excessive. Je sçay bien que vous me direz, qu'outre ces sujets si publics, qui ne rendent vostre déplaisir que trop juste, l'extreme bonté de Monsieur vostre Pere, & l'affection nompareille qu'il avoit pour vous, vous donnent encore des sentimens qui vont au delà de la pensée. Enquoy je suis éloigné de vous contredire, ayant esté durant tant d'années le continuel témoin de ses actions, qu'au contraire j'y veux adjouster ce que vous-mesme ne sçavez pas. Je veux vous dire, Monseigneur, comme lors que marchant sur ses pas glorieux, la bleffeur que vous receutes à Sommieres vous éloignoit de luy; & que dans cette violente maladie que les travaux perpetuels de tant de sieges luy donnerent devant Montpellier, il estoit prest de rendre l'esprit entre mes bras, il me confioit toutes ses dernieres volonte, & m'honoroit d'une estime, qui allant au delà de mon merite, sera pour jamais le sujet de ma reconnoissance; je luy vis tousiours l'ame aussi tranquille que dans sa plus grande santé; je luy vis offrir avec joye au pied de  
la

la Croix de JESUS-CHRIST cette vie qu'il avoit employée avec tant de zele pour le reſtaſſement de ſes Autels ; & dans les plus grands témoignages d'amour qu'un Pere ſçauroit rendre à un Fils, avoir une fi forte paſſion pour voſtre gloire, qu'il n'oſoit demander à Dieu qu'il allongeaſt vos jours, ſi voſtre mort eſtoit utile pour ſon ſervice, & pour celui de voſtre Patrie. Ce que vous n'aurez pas peine à croire, quand vous vous ſouviendrez que vous diſant le dernier Adieu, lors que voſtre dernière bleſſure faiſoit il y a quelques mois deſeſperer de voſtre vie, & vous donnant ſa benediction avec tant de pleurs & de ſouſpirs, vous ne vîtes jamais ſortir une ſeule parole de ſa bouche qui témoignaſt du regret que vous euſſiez ſacrifié la plus chere partie de luy-meſme au ſervice de voſtre Maïſtre. Ce n'eſt pas ſeulement dans les actions publiques que l'on connoiſt les Grands Perſonnages ; c'eſt auſſi dans les domeſtiques. Celles-là ſont eſtudiées ; celles-cy ſont purement libres : celles-là ſe paſſent ſur le theatre, où la vue de tant de témoins fait que l'on ſe contraint & que l'on ſe déguïſe ; en celles-cy on tire le rideau, on leve le maſque, & on fait voir ce que l'on eſt véritablement. La vie de Monſieur voſtre Pere a eſté toujours égale ; ſa maiſon l'a toujours reconnu tel qu'il paroïſſoit aux yeux de toute  
la

la France ; & sa pieté donnant à Dieu les premières & les dernières heures de chaque journée, les momens qui luy restoient, après ses continuelles occupations aux grandes affaires de l'Estat, devenoient les delices des Siens par le plaisir qu'il prenoit à recevoir des marques de leur affection, & à leur entendre de la sienne. Comment donc ne pleureriez-vous pas d'avoir perdu en le perdant, le perpetuel objet de vostre estime, de vostre amour, & de vostre bon-heur ? Comment ne pleureriez-vous pas un Pere pleuré du Roy, de la Noblesse, des Soldats, & de tout ce qu'il y a de bons François au monde ? Comment ne pleureriez-vous pas un homme à la memoire duquel ses ennemis mesmes ne peuvent refuser des loüanges ? Mais que dis-je, ses ennemis ? Il n'en avoit point ; & s'il en avoit eu, sa generosité avoit tellement éteint en leur cœur le ressentiment que leur courage y avoit fait naistre, qu'après s'estre satisfaits en le voyant l'épée à la main, il s'estoit entierement changé en l'admiration de sa vertu. Ainsi de quelque costé que vous ayez iusques à cette heure tourné les yeux, vous avez tousiours trouvé dans la consideration de vostre perte de nouveaux sujets de déplaisir. Mais après ces premiers mouvemens de douleur qui n'estoient pas en vostre puissance, il est temps de rentrer en vous-mesme ; il est

est temps de vous élever par vostre constance au dessus du commun des hommes ; & de faire voir que les sentimens de vostre bon naturel n'étouffent pas ceux de vostre raison. S'il ne restoit de Monsieur vostre Pere que ce qui est dans le tombeau , je ne trouverois nullement étrange que vous voulussiez demeurer sans consolation. Mais si vous considerez que des deux vies dont il se peut dire qu'il vivoit , la premiere subsiste autant que jamais ; & qu'il a seulement changé la seconde contre une autre beaucoup meilleure ; vous vous trouverez , je m'assure , obligé de moderer la violence de vostre douleur , & de remettre vostre esprit dans une affliction digne d'une personne de vostre condition & de vostre vertu. Outre la vie qui estoit commune à Monsieur vostre Pere avec le reste des hommes , il vivoit aussi d'une autre vie beaucoup plus noble & plus excellente , de la vie de la gloire ; de cette vie que les grands courages estiment plus que tous les Empires , & pour l'amour de laquelle ils courent incessamment à la mort. Or vous n'avez garde de croire , Monseigneur , que Monsieur vostre Pere en quittant le monde , ait aussi quitté cette sorte de vie dont je vous parle ; & que les années puissent effacer sa reputation de la memoire de la posterité , ainsi qu'elles reduiront son corps en poudre. La victoire  
de

de Ré renouvelle sans cesse l'étonnement que l'Océan eut de sa valeur; celle de Calzai publie continuellement par toute la terre les merveilles de sa hardiesse & de sa conduite; & les Alpes teintes de son sang confessent que leurs marbres les plus magnifiques ne sont pas d'assez riches, ny d'assez durables ornemens pour son tombeau. Les histoires les plus éloignées de la flatterie s'efforceront à l'envy de publier ses louanges, & conserveront tousiours sa gloire dans le mesme éclat qu'elle est aujourd'huy: Sa fidelité s'y verra tousiours servir d'exemple; sa prudence & son courage y enseigneront tousiours à vaincre; & son bon-heur joint à tous les deux y rendront tousiours le Roy triomphant, & la France à jamais glorieuse. Ainsi, Monseigneur, cette vie qui n'appartient qu'aux grands Personnages, cette vie d'honneur & de gloire qui a accompagné Monsieur vostre Pere jusques à son cercueil, non seulement n'est pas ensevelie avec luy, mais passera d'âge en âge dans l'estime de tous les hommes; & n'ayant eu qu'un siecle pour témoin de ses actions, il aura tous les siecles advenir pour admirateurs de sa vertu. Il ne reste donc maintenant que la perte de cette autre vie de Monsieur vostre Pere sujette aux loix de la nature, qui puisse demeurer la cause de vostre douleur. Mais ses rares vertus, & les

misericordes infinies de Dieu ne vous font-elles pas croire que ce corps ressuscitera un jour tout revestu de lumiere ; & que cette grande ame qui l'animoit possède aujourd'huy la gloire du Ciel toute brillante d'immortalité ? Si vous étiez capable de ces lâches affections qui ne font aimer que par intérêt, je pourrois craindre que préférant le vostre à celui de Monsieur vostre Pere, vous n'en voulussiez point détourner les yeux ; au lieu que sçachant que vostre generosité doit rendre la consideration de son bonheur encore plus puissante sur vostre esprit, que celle de vostre perte, je n'ay garde d'apprehender que vous ayez regret qu'il jouisse de la recompense de ses travaux, & qu'il possède une Couronne qu'il a si justement meritée. Mais jusques où m'emporte, Monseigneur, la part que je prens à vos déplaisirs ? Et que diriez-vous d'une si longue lettre, si vous ne sçaviez que je n'ay pû me prescrire des bornes dans un sujet où je n'en trouve point, soit que j'y considere la grandeur des actions de Monsieur vostre Pere, ou l'excez de vostre douleur, ou la passion avec laquelle je suis.

## L E T T R E LXXXIX.

*A un President d'un Parlement.***MONSIEUR,**

Si j'avois le bon-heur d'estre aussi particulierement aymé de vous que je l'estois de feu Monsieur vostre Pere , je n'aurois pas eu besoin de la recommandation de Monsieur \*\*\* pour recevoir la faveur de vostre assistance en l'affaire de Madame de la Boderie ma belle - mere. Mes supplications auroient precedé mes remerciemens ; & nul autre n'auroit part à l'obligation dont je vous suis redevable. Mais je n'ose penser à m'en plaindre , puisqu'en quelque sorte que cette occasion se soit passée, elle m'est toujours si avantageuse par le moyen qu'elle me donne de vous offrir mon tres - humble service : Je le desirois il y a long-temps comme devant à vostre merite les mesmes respects que j'ay rendus à la vertu de Monsieur vostre Pere : Et s'il vous plaist me continuer l'affection qu'il m'a portée , je vous en seray beaucoup plus obligé que du gain de nostre procez , pource qu'en l'un vous nous ferez seulement rendre la justice ; & en l'autre vous me ferez faveur , n'ayant pas tant de vanité

que de croire pouvoir meriter autant que je le souhaite que vous me donniez sujet d'estre.

---

## L E T T R E X C.

*A Mademoiselle de Ramboiillet en luy écrivant une Lettre non signée.*

## M A D E M O I S E L L E ,

Le sujet de mon admiration estant celuy de vostre amour, vous ne devez pas avoir desagreable que je vous témoigne combien je le revere; ny trouver étrange que mon nom vous estant inconnu, vostre passion me soit connue, puisque vous ne la dissimulez point, & que le nombre de ceux qui vous honorent surpasse infiniment celuy des personnes que vous connoissez. Que vostre modestie ne vous fasse pas rougir s'il vous plaist, Mademoiselle, de m'entendre parler de vostre amour; & qu'elle me permette de dire qu'il ne scauroit estre trop grand, trop public, ny trop durable; puis que rien ne témoigne davantage vostre vertu, que d'avoir de l'amour pour la vertu; & que celle du Roy de Suede est si eminente & si auguste, qu'elle merite de trouver dans vostre cœur un thros-

throsne digne de sa gloire. Ce Conquerant aussi admirable que Cesar, & qu'Alexandre, ne doit il pas apres avoir triomphé toute sa vie, regner ainsi apres sa mort ? Et ayant esté entre les hommes une si grande merveille de nos jours, pourquoy sa memoire ne sera-t'elle pas aymée passionnément d'une Fille qui est l'un des ornemens de nôtre siecle ? La difference des conditions & du sexe, n'empesche pas la ressemblance qu'il y avoit entre son courage & vostre generosité. Si la Fortune vous eust mis en sa place, vous eussiez égallé ses actions, puisque toutes vos pensées sont dignes de cette ancienne Rome qui vous a donné une Mere, à la vertu de laquelle on auroit élevé des statues, si sa naissance se fust rencontrée dans le commencement de sa race. Ces raisons me font esperer que vous recevrez de bon cœur des vers que je m'estime obligé de vous offrir, sachant que vous estes dans tous les sentimens qui m'ont porté à les écrire. Pardonnez en s'il vous plaist les deffauts à un homme qui n'est gueres plus connu des Muses que de vous; & qui n'ayant point de fleurs excellentes pour répandre sur le Tombeau de ce grand Prince, ayme mieux y en jeter de moindre prix que de manquer à honorer sa memoire. Si mes souhaits reüssissent mes actions me feront bien-tost meriter d'avoir part en vo-

stre souvenir. Mais jusques la je n'ose vous donner la peine d'apprendre la nom d'une personne aussi inutile pour vostre service, que passionnée pour vostre vertu.

---

Tombeau du Roy de Suede.

S O N N E T.

**P**lus viste que l'éclair, plus crains que le tonnerre,

Portant avecque moy la terreur & la mort,  
J'ay passé comme un Mars, des rivages du Nord,

Par tout où m'appelloit la justice & la guerre.

L'Allemagne m'a veu briser comme du verre

Tout ce qui s'opposoit à mon puissant effort ;  
Et mon secours fatal luy servir de support  
Lors qu'il ne sembloit plus qu'elle en eust sur la terre.

Le plus sage au Conseil, le premier aux hazars,

Mes vertus ont terny le lustre des Césars,  
Et rendu l'Univers estonné de ma gloire :

Quel Siecle vit jamais un si grand Conquerant ?

Vivât j'ay triomphé, je triomphe en mourant ;  
Et choisis pour Tombeau le champ de ma Victoire.

LET-

## L E T T R E X C I.

*A Monsieur de Balzac.***MONSIEUR,**

- Vous avez prévenu ma priere en m'envoyant la copie de cette admirable lettre. Mais j'aurois tort de m'en étonner, puisque j'ay éprouvé en d'autres rencontres le plaisir que vous prenez à m'obliger; & que nostre amitié vous faisant lire dans mon cœur, vous pouvez sans charme deviner mes pensées. Vous traitez avec tant d'ornemens & de graces le premier des deux sujets qui vous ont engagé à écrire, que rien ne m'a jamais semblé plus ingénieux que cette colere artificielle dont les reproches sont si agréables. Et vous faites voir dans le second le plus beau portrait du monde de l'esprit & des excellentes qualitez d'un homme que nous honorons également; & dans les avantages duquel je m'intéresse si fort, que je vous dois les mesmes remerciemens que vous me rendriez si j'avois esté capable de luy donner les louanges qu'il ne pouvoit recevoir que de vous. Dans un long entretien que j'eus avec luy depuis son retour, j'appris avec une extrême joye la passion qu'il a pour vous, & trouvé plus que

jamais, par l'affection qu'il a pour vostre merite, que je ne scaurois trop honorer le sien. Il vous pourra dire un jour de quelle sorte je luy parlé, & jusques à quel point il a reconnu l'estime que je fais de vostre amitié. Ne l'ayant auparavant ~~veu~~ <sup>vu</sup> que deux fois, tousiours en compagnie, & ne sachant point encore vostre particuliere connoissance, je n'avois pas eu lieu de l'entretenir sur vostre sujet: Et sans cela je ne suis pas si modeste, que j'eusse pû m'empêcher de luy dire combien vous m'aymez. Vous voyez, Monsieur, à quoy tend ce discours; & comme j'ay commencé par me justifier avant que vous fâsse la guerre de m'avoir quasi soupçonné d'estre coupable. Mais cette guerre sera fort douce, puis que je demeure d'accord que vous auriez eu raison de vous étonner d'un manquement qui ne se pourroit excuser si je l'avois commis; & je serois tres-marry de vous voir estimer si peu mon affection; que de mettre les témoignages que je vous en rends, bien que fort inutiles, au nombre des choses qui vous sont indifférentes. Un de vos intimes Amis, & qui me fait la faveur d'estre extrêmement le mien, vous témoignera que le temps & l'absence ont si peu de pouvoir sur moy, que cette chaleur que vous m'avez vue avoir pour vostre merite me rend tousiours de plus en plus.

L E T-

## L E T T R E   X C I I .

*A Mademoiselle de Ramboillet.***M**ADEMOISELLE,

Le remerciement que vous desirez que je rende pour vous à Mr. Chapelain, est un effet ordinaire de cette generosité qui ne met point de bornes à vostre reconnoissance. Vous voulez luy avoir l'entiere obligation du present qu'il vous a fait, sans considerer qu'il en est desia recompensé; puis que son jugement & la force de son esprit n'ayans jamais paru d'avantage que lors qu'il vous a offert cette Couronne enrichie de tous les ornemens des Muses, il en a receu une de leurs mains en vous mettant l'autre sur la teste. Et ce que j'admire en cela, Mademoiselle, c'est que comme la sienne ne craint point la foudre, la vostre ne doit point craindre le temps, veu que par une merveille de l'art, elle n'est pas seulement Imperiale, mais immortelle. Les fleurs que la Nature produit sont abattuës par le moindre orage qu'elle excite; & les sceptres que la Fortune donne ne scauroient resister à son inconstance; au lieu que ces hautes productions de l'esprit, qui font éclatter le merite, par la pompe de leurs louanges;

cette fureur toute divine qui esleve des throsnes à la vertu par le pouvoir qu'elle a de regner dans les ames, n'apprehendent point le changement. Quand les autres Empires manquent de puissance, le leur conserve tousiours la sienne. La Grece toute captive qu'elle est, triomphe encore aujourd'huy dans les vers d'Homere; Et bien que Rome ne commande plus qu'à une petite partie de l'Italie, Virgile nous la fait voir dominante sur toute la Terre. Celuy dont vous me parlez, Mademoiselle, marche sur leurs pas. Et pourveu qu'il vive, la France peut esperer de trouver dans la durée de son ouvrage heroïque, la gloire & l'immortalité de l'Iliade & de l'Eneïde. C'est à ces grands Genies qu'il appartient de distribuer des Couronnes; & j'avoüe que celle qu'il vous a douné est digne de ces eminentes qualitez qui m'obligent au silence de crainte de blesser vostre modestie. Il auroit eu tort de détourner ses yeux du superbe dessein qu'il medite pour les jetter sur un moindre objet que vous; & il vous eust fait tort de ne laisser pas cette marque à la posterité d'avoir vescu dans le Siecle qui vous a veu naistre. Sa plume devoit cét hommage à vostre vertu, & en la considerant il n'a point diverty son imagination de ces grandes idées qui la remplissent. J'ay beaucoup d'impatience de le voir pour le louer de s'estre

stre acquité d'un devoir si juste. Mais j'en ay encore davantage de rencontrer des occasions de vous témoigner par mes tres-humbles services, que vous ne pourriez sans me faire tort croire personne davantage que moy.

---

## L E T T R E X C I I I .

*A Monsieur de Saint Pierre.*

J'Aurois grande honte que ma paresse fust scéue par ceux à qui j'ay témoigné vostre extreme diligence, si la lettre que je vous envoie n'estoit capable de vous faire oublier de plus grandes fautes. Si vous la gardez aussi long-temps que j'ay fait la vostre, vous n'aurez rien à me reprocher ; & si vous me la renvoyez promptement je recevray un tres-grand contentement de la relire. Ainsi quoy que vous fassiez, vous m'obligerez toujours : Mais il n'est pas estrange que d'un Amy tel que vous, il ne puisse rien proceder dont je ne reçoive de l'avantage.

## L E T T R E X C I V .

*A Monsieur \* \* \****MONSIEUR,**

Jene ſçaurois m'empêcher de vous avouer que je ne fus jamais plus mal ſatisfait de moy-mefme que la derniere fois que j'eus l'honneur de vous voir , pour ce que j'avois tant de chofes à vous dire , & fi peu de temps pour cela , que j'en oublie les principales. Mais je ſuis , ce me ſemble excuſable , puifqu'il faut du loifir pour parler aux perſonnes vers leſquelles Dieu nous donna cette liberté ſi rare d'ouvrir noſtre cœur avec une pleine confiance. Vous faites beaucoup plus que vous ne devez en me faifant la faveur de vous dérober quelquefois une heure pour me la donner ; Mais autant que j'ay ſujet de me louer en cela de voſtre bonté , j'ay raiſon à mon advis de me plaindre du malheur de cette vie , où il n'y a point de biens tout purs. Si vous aviez moins de vertu je n'aurois paſtant de deſir de vous parler. Si vous aviez moins de bonne fortune , j'en trouverois plus facilement de loifir. Et je voy ſi peu de remede , meſme dans mes ſouhaits , à la peine que cela me donne , que j'employerois ma vie pour vous acquerir  
l'ac-

l'accroissement de l'un, & j'aymerois mieux mourir que de vous desirer la diminution de l'autre ; bien que je vous avouë que c'est la chose du monde que je considere le moins en vous , & que je vous estime incomparablement davantage en vous mesme par les graces que Dieu vous a faites , que par cet éclat & ces ornemens estrangers qui ne sont que des faveurs de la Fortune. Ne pouvant donc , que rarement parler à vous , quand bien je serois au lieu où vous estes , je n'ay garde de m'ennuyer dans ma solitude qui me donne le moyen d'y penser souvent , & de m'acquitter ainsi en la sorte que je puis des devoirs auxquels m'engagent tant d'obligations dont je vous suis redevable.

---

## L E T T R E X C V .

*A Monsieur le Marquis de Vallencé.*

**M**ONSIEUR,

Je ne scaurois assez vous témoigner combien je me ressens obligé de la confiance dont vous m'honorez par vostre lettre ; & je vous supplie tres-humblement de croire que vous n'en aurez jamais pour personne qui desire davantage de s'en rendre digne. J'ay leu & relu ce qu'il vous plaist de m'écrire  
com-

comme une admirable leçon de la vanité du monde, où un Payen diroit que la Fortune prend plaisir à se moquer de nos desirs: Mais les Chrestiens doivent reconnoistre que c'est Dieu qui nous les refuse pour nostre bien, afin de nous détacher de la terre, où ils nous attachent avec trop de violence. Y en pouvoit-il avoir, Monsieur, de plus raisonnables que les vostres; & néanmoins cette maison que vous avez si fort souhaitée ne vous arrive qu'après que vous avez veu cesser le sujet qui vous la faisoit desirer avec tant d'ardeur. Ainsi tous les contentemens d'icy bas sont imparfaits; & cette imperfection nous oblige à chercher ailleurs une parfaite felicité. Sans cela nous nous voudrions arrester comme dans un séjour permanent à ce que nous ne devons considérer que comme un passage pour aller au Ciel; & nostre bon-heur imaginaire nous apporteroit une infortune veritable: Mais voyez je vous supplie, Monsieur, combien m'a touché la faveur que vous m'avez faite, puisqu'elle me porte à vous dire ce que vous sçavez beaucoup mieux que moy. Je vous en demande pardon, & estimeray ma faute heureuse s'il vous plaist de la recevoir comme une preuve de la passion avec laquelle je suis.

## L E T T R E XCVL

*A un jeune Gentil-homme qui avoit l'esprit  
admirable.*

MONSIEUR,

Vostre ouvrage estant seul digne des  
louanges que vous me donnez, je ne les re-  
çois que pour vous les rendre, & confesse  
que sans cette liberalité dont je me sers pour  
m'acquiter de ce que je vous dois, il me se-  
roit difficile de le faire. Ainsi en me pensant  
louer vous vous ferez loué vous mesme,  
sans pouvoir neanmoins estre accusé de va-  
nité : Ce qui jusques icy me sembloit im-  
possible : Mais il est bien raisonnable que  
par une telle rencontre l'ordre ordinaire des  
choses se trouve changé en faveur d'une  
personne si sçavante, si sage, & si judicieuse  
avant le temps, que d'avoir produit dès ses  
premieres années des fruits qui auroient  
esté admirez dans un âge fort avancé.

LET-

## L E T T R E X C V I I .

*A Monsieur le Marechal de Brezé, sur le secours d'Hildesberg en 1634.*

**M**ONSEIGNEUR,

Je pense avoir éprouvé maintenant la plus grande joye que l'on sçauroit recevoir après celle des Victorieux, dont c'est à vous à dire quels sont les sentimens. La France triomphe au delà du Rhin sous la conduite de deux Generaux dont vous estes l'un ; Et Dieu vous a conservé dans un peril où vous aviez besoin qu'il vous favorisast d'une assistance toute particuliere. Je ne sçauois, Monseigneur, me plaindre avec plus de respect de ce que vous vous estes trop hazardé. Je sçay que vostre passion pour la gloire n'a point de bornes : Mais celle que vous avez pour le Roy, vous oblige de considerer son service aussi bien que vostre courage, & de ne pas prodiguer une vie qui luy est si chere & si utile. C'est maintenant plus que jamais que sa Majesté aura sujet de dire que les Vendredis luy sont heureux, & que rien n'est impossible à ses armes, puis qu'elles ont fait dans l'espace d'un jour le plus court de l'année, une action qui donnera lieu de croire à l'avenir que l'Histoire se sera mé-

contée

tée en prenant le solstice d'Hyver pour celui d'esté. Je ne scaurois assez, Monseigneur, vous témoigner mon ressentiment de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire ce grand succès de dessus le champ de bataille, & de rassurer mon esprit dans les justes apprehensions que j'avois pour vous. L'embrasement d'Hildeberg que je voyois d'icy, m'avoit des-jà fait juger que vous aviez executé vostre dessein: Mais ce contentement estoit meslé de la crainte qu'il ne coustast beaucoup de sang à la France: Et il faut avouer que c'est un miracle qu'elle ayt acquis tant de gloire avec si peu de perte. Vous pourrez, Monseigneur, dire avec raison qu'il paroist bien que la joye a peine à se taire, puisque je m'arreste si long-temps à vous entretenir de la mienne; au lieu de vous rendre compte de ce que vous me demandez, &c.

L E T T R E X C V I I I .

*A Monsieur le Marechal de Brezé, sur le sujet de la Bataille d'Avein en 1635.*

**MONSEIGNEUR,**

Je viens de recevoir la lettre du 24. May dont vous m'avez honoré: Et bien que ces  
mar-

marques si obligantes de la faveur de vostre souvenir fassent aujourd'huy l'un de mes plus grands contentemens, j'avoüe que la lettre de mon Frere m'a donné encore plus de joye en m'apprenant ce qui est dû à vos conseils & à vostre courage dans l'honneur de cette glorieuse journée, qui rend la France plus redoutable qu'elle ne fut jamais. Vous ne trouverez point s'il vous plaist estrange, que pour ne me témoigner pas indigne de vostre affection j'oublie ainsi mes interets lors qu'il s'agit des vostres, & fasse ceder tous mes sentimens particuliers à ceux que me donne cette haute reputation que vous vous estes acquise. A moins que cela je vous confesse que je supporterois impatiemment de ne voir que par les yeux d'autrui des actions qui meritoient d'estre veües de route la terre, & dont je serois témoin, si par une si rude separation je ne me trouvois point éloigné de vous. Je vous ay écrit, Monseigneur, comme après avoir executé les ordres du Roy, j'ay demandé mon congé pour reprendre, si on me l'accorde, le chemin de Pomponne, où puis qu'il vous plaist me faire esperer la faveur de vous voir, je planteray des Palmes & des Lauriers, afin qu'en suite de tant de victoires & de triomphes vous puissiez à leur ombre y jouir d'un repos qui  
ne

ne foit point indigne de vous. Je m'affeure Monfeigneur, que vous n'aurez pas defagreable que Mr. de Monfolins vous y tienne compagnie auffi bien que dans les batailles ; & de voir que quelque vaillant qu'il foit, je ne luy cederay point dans le defir d'employer ma vie pour vofre fervice, & luy fouftiendray que je fuis plus paffionnément que perfonne du monde.

---

L E T T R E X C I X.

*A Monfieur le Marefchal de Brezé, fur le fujet de fa harangue à Meffieurs les Eftats pour les diffuader de faire la Treve avec l'Efpagne.*

**M**ONSEIGNEUR,

Encore que je vous aye écrit il n'y a que deux jours, neantmoins ayant veu depuis vofre harangue à l'afsemblée de Meffieurs les Eftats, je ne fçauois m'empescher de vous en témoigner ma joye & mon admiration tout enfemble. Il eft vray qu'ayant l'honneur de vous connoître au point que je fais, elle ne devoit pas me furprendre ; Mais les chofes extraordinaires ont cela de propre qu'elles émeuvent tousiours l'efprit : Et ainfi il me femble que je fuis excufable,

puis

puis que l'ordre de vostre discours, la force des pensées, la beauté du stile, & cette generosité qui reluit également dans vos actions & dans vos paroles ne peuvent tenir rang entre les choses ordinaires. Et il faut avouer, Monseigneur, que comme vous avez bien sceu parler en Roy en parlant pour un grand Roy, vous n'avez rien oublié aussi de ce que peut un Orateur pour persuader des Peuples, vous souvenant que l'éloquence a toujours regné principalement dans les Republiques: Mais vostre modestie me defend de continuer de dire en cela la vérité, & m'oblige à me contenter de la dire aux autres, qui apprendront avec autant d'admiration que moy que la mesme bouche d'où sont partis les ordres, qui joints à vostre valeur ont esté l'une des principales causes du gain d'une des plus grandes batailles de nostre siecle, a prononcé cette magnifique harangue si necessaire pour ne pas perdre le fruit de cette victoire.

---

## L E T T R E C.

*A Monsieur le Marechal de Brezé.*

**MONSEIGNEUR,**

Puis qu'après une si longue absence je me trouve encore éloigné de vous sans avoir eu  
quasi

quasi l'honneur de vous voir, je vous supplie d'agréer que je m'en rapproche en quelque sorte en vous écrivant. Je ne vous demande pas, Monseigneur, d'ouvrir mes Lettres aussi-tôt que vous les recevrez; il seroit injuste après tant de travaux que vous avez supportez pour le Public, de vous détourner indiscrettement des divertissemens de vostre belle Maison: Mais lors qu'au retour de la chasse ou de la promenade, il n'y aura que vos yeux qui ne soient pas las, je vous supplie de les jeter sur les protestations les plus véritables que personne vous fera jamais de sa passion pour vostre service, dont vous ne pouvez douter si ce n'est que vostre modestie & vostre generosité vous fassent perdre la connoissance de vostre merite, & le souvenir des obligations dont je vous suis redevable. J'avouë qu'il me falloit du bon-heur pour m'acquérir part en vos bonnes graces, n'ayant pas toutes les qualitez qui les meritent: Mais je pense avoir celles qui sont necessaires, pour les conserver, puis que personne ne me peut surpasser en sincerité & en reconnoissance; qui sont des biens dont la fortune ne scauroit m'empescher d'estre riche, & auxquels je ne mets point de prix sçachant combien vous les estimez, &c.

## L E T T R E C I.

*Au mesme.*

MONSEIGNEUR,

Vos reproches sont si obligeans que je n'ose quasi me repentir d'une faute qui me fait recevoir une punition si agreable. Et il faut avouer que personne ne sçait mieux que vous combler de faveurs ceux que vous aimez. Vous faites connoistre la grandeur des veritables affections par des coleres feintes : Et cette rethorique admirable m'engageroit encore à plus de remerciemens, si au lieu de simples reproches vous m'aviez dit des injures. Je ne doute point, Monseigneur, que cecy ne soit un enigme pour ceux qui n'ignorent pas moins le langage que les effets de l'amitié. Mais j'espere qu'il vous en sera plus agreable, sçachant que vous prenez autant de plaisir à vous cacher à la plus part du monde, qu'à témoigner une franchise extraordinaire à ceux que vous honorez de vostre confiance. Je vous puis asseurer, Monseigneur, qu'il n'y en a nul entre ces derniers qui soit plus reconnoissant que Mr. \*\*\* des extremes obligations que vous vous estes acquises sur luy ; Et j'ose vous répondre qu'il ne vous trom-

trompera non plus que moy, qui eſt ce me ſemble tout ce qui ſe peut dire, puis que rien ne m'eſt plus cher que la qualité de

## LETTRE CII.

*Au meſme.*

MONSIEUR,

Je ne reçois point de lettre de vous qui ne me donne de la joye & de la confuſion tout enſemble par l'excez de voſtre bonté & de vos civilitez. Mais celle du 26. d'Avril eſt ſi extraordinairement obligeante que je ne ſçauois vous témoigner que par le ſilence combien j'avoüe que les paroles ſont au deſſous des remerciemens que je vous dois. Je ne demanderois, Monſeigneur, pour m'eſtimer fort heureux, que d'eſtre tel que vous me croyez, & de rencontrer des occaſions de me rendre digne de l'honneur de voſtre affection. J'aurois beaucoup de vertu que je n'ay pas, & vous de tres-grandes preuves que je n'oſe eſperer que vous ayez jamais de ma paſſion pour voſtre ſervice. Mais comme vous me ſurpaſſiez en toutes choſes, il eſt raſonnable que voſtre generoſité ait auſſi cet avantage ſur moy, d'obliger  
une

une personne qui vous est entièrement inutile. Ce que je vous confesse, Monseigneur; que j'aurois grande peine de souffrir si je ne vous honorois parfaitement; pour ce que cette impuissance de vous servir a je ne sçay quoy qui ressemble à l'ingratitude, dont la moindre ombre m'est insupportable, & que je ne suis point du tout du nombre de ceux qui croient que l'humilité se pratique plus aisement dans la mauvaise fortune que dans la bonne. Ce m'en est une si avantageuse d'avoir tant de part en vos bonnes graces, qu'il n'y a point de devoirs que le desir de les mériter ne me porte à vous rendre, pour vous donner sujet de continuer à me croire.

---

### LETTRE CIII.

*A Monsieur le Marechal de Brezé.*

**MONSIEUR,**

Je pense n'avoir point besoin de vous asseurer que le seul respect m'a empêché de m'acquitter plus souvent de mon devoir en vous écrivant: Mais l'accablement de tant d'affaires que vous avez à soutenir depuis quelque temps ne vous laissant aucun loisir; je craindrois maintenant vous donner la peine de lire une de mes lettres; si celle d'hier dont

dont vous m'avez honoré ne me faisoit prendre cette liberté. La perte que vous avez faite de Monsieur de Monfolins me semble telle, & j'y trouve si peu de consolation hors celles qu'il vous plaist de me donner, en me disant de quelle sorte il est mort, que je ne croy pas que le déplaisir que j'en ressens s'efface jamais de mon esprit. Je puis dire avec verité qu'il ny avoit personne apres vous qui connust mieux que moy ce qu'il valoit. Et il faut avoüer, Monseigneur, qu'il est tres-rare de voir des hommes dont l'ame soit en une aussi haute assiette qu'estoit la sienne. Je l'ay souvent consideré de tous costez sans y pouvoir rien remarquer que de bon, de ferme, & de genereux. Il sçavoit parfaitement accorder le respect avec la liberté, & on ne sçauroit voir un esprit plus agreable, & plus resolu tout ensemble. Mais il est vray, Monseigneur, comme vous le sçavez si bien juger, qu'il est tres-heureux d'avoir fait avec tant de gloire selon le monde, & d'humilité selon Dieu, un voyage auquel tous les-hommes sont obligez; & de la bonne ou mauvaise disposition duquel despend leur bon-heur ou leur mal-heur pour une eternité, &c.

## L E T T R E C I V.

*A Monsieur de Benjamin.*

M O N S I E U R ,

Je ne fus jamais plus empesché qu'à ce que je dois maintenant vous dire : Car le sujet de ma lettre est pour vous renouveler une tres-instante priere , & vos deffences , & nostre amitié m'obligent à n'user d'aucuns complimens. J'ayme mieux toutesfois m'attacher aux choses qu'aux paroles : Et je ne me soucie pas que l'on m'accuse de manquer aux loix de la civilité , pourveu que vous ne puissiez me reprocher de contrevenir à celles que nous avons establies : je ne vous diray donc autre chose sinon que je vous supplie de recevoir avec cette lettre celui qui vous la rendra ; & de croire que les obligations que j'avois à feu Monsieur son Pere, & l'honneur que je porte à sa memoire, me faisant affectionner son bien comme le mien propre, ce sera un effet digne de la passion que vous avez pour tout ce qui me touche, d'en prendre un soin particulier pour l'amour de moy. Vous voyez, Monsieur, comme je n'employe autre recommandation envers vous que celle de vous-mesme,

mesme, sçachant bien que nulle n'y feroit si forte, & que vous ne doutez point du pouvoir que vous avez sur moy qui suis plus veritablement que nul de tous ceux qui vous honorent.

---

## L E T T R E C V.

*A Monsieur \* \* \****MONSIEUR,**

Si j'avois à vous accuser de quelque chose ce seroit d'avoir oublié la parole que vous m'aviez donnée de venir à Pomponne, & non pas de manquer à m'écrire, puisque vous ne m'aviez point promis cette faveur. Mais je n'ay garde de mesler des plaintes avec les remerciemens que je vous dois des preuves qu'il vous plaît me rendre de vostre amitié, dont je ne sçaurois mieux vous témoigner le cas que je fais, qu'en vous asseurant que je l'estime à l'égal de vostre merite. Toute autre proportion seroit ce me semble indigne de vous; Et quelque modeste que vous soyez, celle la ne vous permettra jamais de douter de mon affection, & de mon service. Je n'ay pas moins à me louer que vous des extremes soins de Mr. \* \* \* qui m'a souvent fait sçavoir de vos nouvelles.

Et jo confesse que je vous envie à l'un & à l'autre le bon-heur de vous estre aymez si long-temps auparavant que j'eusse le bien de vous connoistre. Que si je peche en cela, vous ne serez pas à mon advis si severe que de m'en refuser l'absolution. Vostre vertu à tous deux est capable de me faire commettre de plus grandes fautes. Et sçachant de quelle forte vous vivez ensemble, je ne doute point que cette grande estime que j'ay de luy n'augmente de beaucoup vostre affection pour moy, qui rechercheray tousiours avec joye les occasions de vous donner de nouveaux sujets de me croire.

---

## LET TRE CVI.

*A Monsieur le Marechal de Brezé.*

MONSEIGNEUR,

J'ay trop d'interest à vostre santé pour n'estre pas dans le desir d'en apprendre des nouvelles ; & trop de confiance en l'honneur de vos bonnes graces pour craindre que vous ayez desagreable que je vous en demande. J'espere que le bon air, & les divertissemens de vos belles maisons contribueront beaucoup à vous la rendre, sçachant qu'elle est tres-ferme d'elle mesme,

&c

& qu'elle n'a esté esbranlée que par des travaux & des fatigues insupportables. Encore en estes vous quitte à bon marché, puisque selon toutes les apparences, les perils que vous avez courus vous devoient couster la vie, dont je puis parler maintenant avec plus de certitude, m'estant rencontré chez Monsieur le Chevalier de Monsolins avec cinq Officiers du Regiment de Piedmont tous blesez au passage de la Somme, qui m'ont dit des choses si particulieres de l'extreme hazard où vous fustes, & du signalé service que vous rendistes ce jour là à la France, qu'elle doit remercier Dieu de vous avoir conservé en une occasion où il sembloit que vous prissiez plaisir à mourir pour elle. En verité, Monseigneur, c'est avec grande justice que vous avez tant d'affection pour ce brave Regiment, puisque la sienne pour vous est toute extraordinaire : Et j'avoüe que je n'ay jamais mieux éprouvé combien je suis vostre serviteur, que par la joye que je ressentois de les entendre parler de vous avec tant d'estime & de passion. Monsieur de la Grange Poissegu estoit l'un de ceux qui eurent part à ce discours, dont le pauvre Chevalier estoit aussi l'un des principaux, & son aîné Capitaine au Regiment de Normandie n'oublia rien de ce qui peut témoigner le ressentiment des obligations dont

toute leur maison vous est redevable. Certes, Monseigneur, ils sont tres-dignes de la haute opinion que vous avez de leur courage & de leur vertu : Celle du Chevalier est à tel point, que les discours des plus grands Religieux égalent à peine ses actions : Il n'y a rien en cette ame de mediocre : Et sa constance est capable d'estonner ceux mesmes qui font vanité de n'admirer rien. Il semble que Dieu, en le privant des yeux du corps, luy a ouvert de telle sorte ceux de l'esprit, qu'il croit n'avoir pas fait une grande perte en cessant de voir tout ce qui est du monde : où il dit qu'il est bien-heureux d'estre aveugle, puis qu'il n'y verroit plus son frere aîné : Voila, Monseigneur, en quel estat il est : Et pour en trouver un qui soit plus tranquille que je ne l'éprouve dans les traces de Paris, je m'en vas pour quelques mois à Pomponne, où l'un de mes plus agreables divertissemens sera de me souvenir de l'affection dont vous m'honorez, & de penser que vous estes trop juste pour croire que personne puisse estre avec plus de verité que moy.

## L E T T R E C V I I.

*Au mesme.***MONSEIGNEUR,**

Si ce n'est point vanité de dire que je me rencontre dans vos sentimens, la lettre du premier de ce mois dont vous m'avez honoré, m'oblige à vous avouer que je trouve la vie que je passe icy si bien représentée dans la description que vous faites de la vostre à la Campagne, que je ne croy pas que jamais pinceau ayt sceu comme vostre plume peindre avec les mesmes traits deux choses differentes & si esloignées. Je n'ay donc garde de contester ce beau paradoxe, que lors que l'on a le moins d'affaires, c'est lors que l'on a le moins de loisir. Si nostre contentement n'est en nous-mesmes, c'est en vain que nous le cherchons ailleurs; Et ceux-là meritent bien de s'ennuyer qui ne sçavent pas se donner de l'occupation, & une occupation agreable. Il n'y en a gueres, Monseigneur, qui le puissent estre tant que les vostres, pource qu'il se rencontre rarement qu'une mesme personne ait comme vous une tres-grande force de corps & d'esprit, & qu'ainsi il y ait égalité entre les plaisirs

du Cabinet & ceux de la Campagne, dont les divertissemens me semblent si doux, que je m'y tiendrois trop heureux si j'étois assez proche de vous pour avoir le bon-heur d'aller quelquesfois participer aux vôtres; Et j'aurois tort de craindre que vous l'eussiez défagréable, puisque les obligations que je vous ay vont jusques à me vouloir bien faire part de ce que vous avez le plus cher au monde, en me mettant aux bonnes grâces de vos plus intimes amis. Je vous avoue, Monseigneur, que j'ay grande impatience de voir celui que je ne connois que par sa réputation; & que je ne sçaurois avoir en trop grande estime sçachant celle que vous en faites. Deux choses me donnent esperance qu'il prendra plaisir à m'aymer, l'affection dont vous m'honorez, & la passion avec laquelle je suis.

---

## L E T T R E C V I I I .

*Au mesme.***M O N S E I G N E U R .**

Il ne faudroit point d'autre considération que le desir d'avoir l'honneur de vous voir pour me faire souhaiter d'aller en Anjou; puis-

quisque ce me seroit une si grande joye que je serois incapable d'en gouster d'autres en mesme temps , & que tous les divertissemens de la plus agreable Province du Royaume , ne sçauroient rien adjouster à mon contentement d'estre auprès de vous ; La Loire , l'Esté , & la Paix , n'ayans rien de comparable au bon-heur que le Rhin , l'Hyver & la guerre ne m'ont sceu empêcher de trouver dans la faveur de vos entretiens. Ce seroit donc vous seulement , Monseigneur, que j'irois chercher , & non point ces innocentes delices dont vous me parlez , & qui doivent ceder à celles qui se rencontrent en l'honneur de vos bonnes graces. J'avoüe que les estimant au point que je fais je ne sçauois trop vous remercier de m'y vouloir donner tant de part , ny trop souhaiter des occasions de vous en témoigner ma reconnoissance , &c.

---

## L E T T R E C I X.

*A Monsieur le Cardinal de la Vallette.*

M O N S E I G N E U R ,

Si je n'avois eu le bon-heur d'estre témoin de la maniere d'agir de vostre Eminence dans une Armée , le rapport de mon

Cousin m'auroit fait admirer comme une chose fort extraordinaire, ce que je ne regarde maintenant que comme les effets ordinaires de vostre excellente conduite: Et j'aurois appris de luy ce que j'ay tant de joye de dire aux autres: Mais ce seroit mal connoistre V. E. que d'ignorer qu'elle ne peut souffrir les loüanges deües à son merite, & qu'elle trouve mauvais que ses serviteurs rendent à sa vertu les témoignages que ses ennemis mesmes auroient honte de luy refuser. J'ayme donc mieux, Monseigneur, passer de ce qui vous est dû par tout le monde à ce que je vous dois en particulier; & vous protester que les obligations que vous a mon Cousin, & la nouvelle faveur que vous m'avez faite de vouloir qu'il me parlât avec une entiere confiance du sujet de son voyage, me comble d'un tel ressentiment, que je puis sans crainte asseurer V. E. qu'elle n'aura jamais un serviteur plus fidele que moy; & que j'auray toujours moins de soin de conserver ma vie que ses secrets, qui estans la plus grande preuve que je scaurois recevoir de l'honneur de ses bonnes graces, me donnera une passion que nulles paroles ne peuvent exprimer, de témoigner à V. E. par mes tres-humbles services combien je suis.

## L E T T R E C X.

*A Monsieur Servien.***MONSIEUR,**

Voyant par la lettre qu'il vous a plu de m'écrire jusqu'à quel point vous faites l'honneur à mon Frere de l'aymer, je n'ay plus garde de m'étonner de la peine qu'il avoit à se résoudre de quitter l'Anjou; Et j'ay quasi regret de l'avoir engagé à se faire une si grande violence que de s'éloigner de vous: Mais comme l'affection dont vous l'obligez va encore au delà de ce qu'il eust osé se promettre, je suis excusable ce me semble de n'avoir pas eu tant de presumption pour luy, que de croire que son départ fust capable de vous affliger: Et dans l'estime si extraordinaire que j'ay toujours faite de vostre merite, je trouve son bonheur si grand, que je cesserois d'estre sincere, si je n'avoüois que je commence d'en avoir de la jalousie. Je demeure d'accord néanmoins qu'elle est injuste, l'avantage qu'il a eu durant si long-temps de vous parler avec une entiere confiance luy en devant donner sur moy: Mais la passion est aveugle; & je confesse, Monsieur, que j'en ay une tres-forte d'avoir

beaucoup de part en l'honneur de vos bonnes graces : Car il est vray que je regarde depuis dix-huict mois avec plus de respect & d'estime que jamais, tant d'excellentes qualitez qui me donnerent de l'admiration dès que vous commençastes de paroistre à la Cour; & qui ont tousiours noury dans mon cœur un desir extreme de me rendre digne de vostre amitié. Mon Frere a esté plus heureux que moy, puis qu'il jouit de l'effet de mes souhaits; Et sa passion pour l'Anjou ne sçauroit desormais estre trop grande, puis qu'il luy a en partie cette obligation. Je vous supplie tres-humblement, Monsieur, que je vous aye celle de ne me croire pas moins que luy.

## LETTRE CXI.

*A Monsieur le Cardinal de la Vallette  
sur la prise de Landrecy  
en 1637.*

MONSEIGNEUR,

Quand je serois moins bon François, je suis trop vostre serviteur pour ne ressentir pas une joye extraordinaire de la dernière action de vostre Eminence, qui donneroit de la jalouſie au plus grand Empereur des  
der-

derniers Siecles s'il estoit encore au monde. Vous avez pris en peu de jours ce qu'il attaquait inutilement durant plusieurs mois, & fait perdre aux Hollandois la vanité de sçavoir mieux que nous emporter des Places. Le Siege de Landrecy sera deormais l'un des plus illustres exemples, que se proposeront les grands Capitaines; Et rien ne peut manquer à la gloire de V. E. puisqu'elle est accompagnée d'une modestie qui en rehausse le lustre & l'admiration. Mais cette vertu qui merite tant de louanges en estant ennemie, me defend de continuer à vous témoigner mes sentimens, de crainte de vous desplaire en vous disant des veritez, qui vous sont si avantageuses: Il faut donc que je me contente, Monseigneur, de vous assurer qu'entre tous ceux que vous honorez de vos bonnes graces, nul ne sçauroit estre plus passionnément que moy.

---

## L E T T R E C X I I .

*A Monsieur le President Barillon.*

**V**ous verrez par ce que je vous ay mandé comme Dieu vous fait une faveur millefois plus avantageuse que toutes les fortunes de la terre: Et si vous en usez.

com-

comme je l'espere, vous serez quoy qu'il vous arrive, l'un des plus heureux hommes du monde; & heureux de ce seul bonheur veritable, en comparaison duquel tous les autres ne sont que misere. Car quel plus grand desir devons nous avoir que d'entrer dans le chemin de la vraye vie, & en pensant serieusement à nostre salut, commencer d'obeir à la voix de ce Dieu d'amour & de charité qui nous commande de le suivre. Serions nous bien si lasches que de reculer, & de ne pas employer à son service le courage qu'il nous donne? Serions nous bien si miserables que de fermer les yeux à la lumiere des veritez eternelles qu'il nous descouvre; & de demeurer encore attachez à la terre, apres que par une bonté si extraordinaire il nous montre le chemin du Ciel? Il est temps de nous réveiller du sommeil dans lequel sont ensevelis la plupart des hommes, & de reconnoître que vos traverses, & ma mauvaise fortune, qui passent pour des maux à ceux qui en jugent selon les sens, sont les plus grands biens qui nous pouvoient arriver, puis qu'en nous rendant à nous memes, ils nous donnent le loisir dans cette retraite de penser serieusement à nous, & de considerer avec mespris toutes les felicitez passageres, auxquelles nous serions inexcusables de nous laisser encore éblouir

éblouir apres en avoir si bien connu le  
neant & la vanité.

---

## L E T T R E C X I I I .

*A Monsieur de Feuquiere sur le Combat de  
Poligny en 1638.*

**L**E succez de vostre combat me semble si  
heureux, veu les extremes avantages  
que les Ennemis devoient se promettre de  
leurs retranchemens, que Monsieur le Duc  
de Longueville merite à mon advis plus  
d'honneur de cette action, que s'il les avoit  
entierement deffaits en raze Campagne. Et  
il a écrit icy de vous de telle sorte, qu'il pa-  
roist bien que j'avois raison de vous dire  
que vous estiez heureux de servir sous un  
Prince aussi genereux & aussi bon que  
luy, puisque son courage joint à sa con-  
duite le rendra Victorieux, & que sa  
bonté vous donnera part à sa gloire. Tou-  
te ma crainte est que sa passion si vio-  
lente d'en acquerir, ne luy fasse entre-  
prendre des choses impossibles : Car pour-  
veu qu'elles ne le soient pas, il ny a rien  
que je n'espere de luy, sçachant ce que peut  
sur l'esprit des Soldats la creance qu'ils  
ont en leur General, & avec combien de  
joye tous les Officiers d'une Armée se  
fieri-

sacrifient pour celuy qui ne leur commande rien qu'il n'exécute luy-mesme, & qui tempere l'autorité absolue qu'il a sur eux, par l'amour véritable qu'il leur porte. Tâchez donc je vous supplie de moderer en luy cette ardeur qui a plus besoin d'estre retenue que d'estre excitée, & ne donnez pas dans vos entreprises tant de part à la fortune, que la prudence n'y en ayt encore davantage.

## LET TRE CXIV.

*A Madame la Comtesse de Guebriant.*

MADAME,

Mon estime pour vostre vertu, & mon affection pour vostre service me font prendre trop de part à ce qui vous touche, pour ne vous témoigner pas avec quelle joye j'ay appris le signalé service rendu à l'Estat par Monsieur vostre Mary, & l'extreme honneur qu'il s'est acquis dans l'une des plus grandes actions de cette guerre, dont chacun demeure d'accord qu'il luy est due l'une des principales parties de la gloire. Je prie Dieu, Madame, de tout mon cœur qu'il vous le conserve & à la France, à laquelle il ne doit pas desormais estre  
moins

moins cher qu'à vous, puisque son merite le met au rang de ces hommes extraordinaires nez pour le bien du Public & pour la reputation de leur Patrie. Faites-moy s'il vous plait la faveur de croire que si j'estois assez heureux pour rencontrer les occasions de luy rendre & à vous autant de service que je le desire, vous connoistriez, Madame, autrement que par des paroles que vous n'honorez jamais de vos bonnes graces personne qui soit plus que moy.

---

## L E T T R E C X V.

*A Monsieur \*\*\**

**V**ous ne sçauriez croire quel est le contentement que j'ay receu d'apprendre l'estroite amitié que vous avez enfin contractée avec Mr. \*\*\* Vous sçavez combien il y a de temps que je le souhaite. Et c'est une merveille que deux hommes aussi lents que vous estes tous deux à vous engager, en soyez venus là si promptement. La difficulté n'estoit que de rompre cette double glace : Car quant à la fidelité & à la constance, vous estes l'un & l'autre si incapables d'y manquer, que je suis assuré que vostre union ira toujours croissant

fant jusques à ce que Dieu vous fasse la grace de participer à la sienne dans le honneur éternel de sa gloire. Dites s'il vous plaît à Mr. \* \* \* que c'est là où nous ne sçaurions souhaiter d'avoir un Palais trop magnifique ; puisque Dieu sera luy-mesme ce Palais que nous habiterons aux siècles des siècles. Mais que c'est se tromper de croire qu'il se donne à d'autres qu'à ceux qui luy en bastissent icy bas un dans leur cœur, estant bien raisonnable que nous le logions chez nous en cette vie le mieux qu'il nous est possible, si nous voulons qu'en l'autre il nous loge si superbement, non seulement chez luy, mais dans luy-mesme. Or ce n'est pas luy bastir un Palais dans nostre cœur que de le remplir d'un amour si violent de ces Palais perissables, dont les marbres, les dorures, & les lambris seront un jour reduits en poussiere : Car comme les hommes pour executer le dessein d'un grand bastiment, veulent trouver la place vuide : De mesme le Saint Esprit voulant faire son temple dans nostre cœur, & un temple d'amour, veut qu'il soit vuide de l'amour des vanitez de la terre ; je dis de l'amour ; car c'est se flatter de croire que l'on ne les ayme pas avec excez, lors que pour faire icy bas de petits paradis terrestres on s'éloigne de celui du Ciel, en consommant pour des vanitez, les moyens que Dieu nous donne de faire mille bon-

bonnes œuvres, & d'estre liberaux envers luy-mesme, qui ne dédaigne pas de nous estre obligé en la personne des pauvres, & de recevoir de nous par leurs mains, comme une faveur & une debte, une petite partie de ces biens que nous ne tenons que de sa bonté. Mais quelle plus grande preuve voudriez-vous de l'affection veritable que Dieu m'a donnée pour cette personne, que de voir que je vous parle ainsi sur son sujet. Je veux croire qu'il l'a permis, puisque ç'a esté contre mon dessein; Et je vous exhorte à luy parler plus confidemment que jamais: Car il est secret & discret au dernier point. Mais il manque un peu de courage pour agir selon sa lumiere qui est fort grande; Et c'est à quoy ses veritables Amis peuvent, avec l'assistance de Dieu, luy estre utiles. Je suis tres-assuré qu'il n'en aura jamais de plus sinceres que nous; Et s'il sçavoit quel est le bon-heur d'une amitié semblable à la nostre, dont tout ce qu'il a veu jusques icy n'est qu'une peinture, il avoueroit que les unions que Dieu fait sont les seules veritables felicittez de cette vie aussi bien que de l'autre, & auroit du mespris pour tout le reste.

LET-

## L E T T R E C X V I.

*A Monsieur \*\*\**

**S**I vous m'avez tenu parole touchant le jeu, Dieu vous a fait une grande grace, & je l'en remercie de tout mon cœur avec vous: Que si vous n'avez pas encore eu la force de vous dégager entièrement, reconnoissez s'il vous plaît vostre foiblesse, & pour n'y plus retomber, rompez genereusement par une ferme resolution ce que vous ne pouvez dénouer: Car il ne faut point capituler, ny avec Dieu, parce qu'il est nostre Maistre, ny avec le Demon, parce qu'il est non seulement nostre ennemy, mais un ennemy perfide & irreconciliable: Et ce seroit vous flatter que de ne croire pas que ce jeu si excessif & accompagné de tant de mauvaises suites, en vous éloignant de Dieu vous approche du Demon, puis que tout ce qui plaît à l'un déplaist à l'autre; & qu'il faut estre aveugle pour ne pas voir que nous ne scaurions témoigner un plus grand mépris des graces de Dieu, que d'employer si mal les biens & le temps qu'il nous donne pour faire des charitez, & travailler soigneusement à nostre salut. Je m'arreste là, n'estant pas besoin de davan-

davantage de discours , puis que je vous en ay assez dit de vive voix : Et je vous supplie tres-humblement de recevoir la franchise avec laquelle je vous écris , pour une preuve que je ne desire pas que vous me reprochiez un jour à la veüe de J E S U S-CHRIST & de ses Anges que j'aye manqué à l'amitié que je vous ay promise.

---

## L E T T R E C X V I I .

*A Monsieur le Marquis de Gesures en suite  
du malheur de Fontarabie en 1638.*

M O N S I E U R ,

Je n'ay jamais mieux connu ma passion pour vostre service , & mon estime pour vostre vertu , que par l'apprehension que m'ont donné vos blessures , & la joye que j'ay ressentie de la gloire que vous avez acquise en cette Campagne ; où après vous estre signalé durant nos bons succez par vostre courage & vostre conduite , vous les avez fait paroistre avec tant d'éclat dans nostre malheur , que cette action doit tenir rang entre les actions extraordinaires , qui pour estre rares , mesmes à des personnes de cœur & de jugement , meritent des louanges toutes particulieres. Ne vous éton-

étonnez donc pas, Monsieur, si vous en recevez de moy que vous sçavez estre l'un des hommes du monde le plus ennemy de la flatterie ; Et croyez, je vous supplie, que si j'estois assez heureux pour vous pouvoir témoigner autrement que par des paroles ce que je vous suis dans le cœur, vous connoitriez que nul ne sçauroit estre davantage.

## L E T T R E   C X V I I I .

*A Monsieur le Marquis de Vallencé, sur les  
blessures de Monsieur son Fils à  
Fontarabie en 1638.*

**M O N S I E U R ,**

Faisant une profession trop particuliere de vous honorer pour ne rendre pas beaucoup de part à tout ce qui vous touche, & le merite de Monsieur vostre Fils m'obligeant à faire une tres-grande estime de son amitié, je vous supplie d'avoir agreable que la peine où je suis de ses blessures me donne la liberté de vous en demander des nouvelles. Elles luy sont si glorieuses, que pourveu qu'il en guerisse promptement, je ne sçay, Monsieur, si je l'ose plaindre de les avoir receües, quelques douleurs qu'il en ait souffertes : Et je croy que vous ne l'en plai-

plaignez pas vous - mesme , vostre extreme generosité combattant vostre affection ; & ce courage tout extraordinaire de vostre Maison surmontant la tendresse paternelle. Il falloit estre vostre Fils pour conserver dans un si grand desordre le mesme cœur & le mesme jugement que les autres ont dans la Victoire : Et lors que tout ce que l'on pouvoit pretendre estoit de faire une retraite honorable , se résoudre à peine de se retirer après sept blessures. Avoüez, Monsieur, que quelque violente que soit vostre passion pour sa gloire , elle a pleinement esté satisfaite en ce rencontre , & qu'à moins que de luy en avoir cousté la vie , vous trouvez qu'il ne scauroit avoir acheté trop cherement la reputation qu'il s'est acquise. Je souhaite de tout mon cœur qu'il soit bien-tost parfaitement guery , afin qu'il ne manque rien à vostre joye , & que je sois assez heureux pour vous témoigner & à luy par mes services, que je n'en scaurois avoir de plus grande que de meriter la faveur que vous me faites de me croire.

LET-

## L E T T R E C X I X .

*A Monsieur le President Ardier , sur la mort  
de Monsieur son Pere.*

M O N S I E U R ,

Vous sçavez trop ce que je vous suis pour douter de la part que je prens à vostre douleur ; & ce que j'estois à Monsieur vostre Pere pour ne me pas croire sensiblement rouché de sa perte. C'est pourquoy vous devez ce me semble mieux recevoir de moy que d'un autre la liberté que je prens de vous dire , que Dieu vous l'ayant osté en un âge où il y en a si peu qui arrivent , vous avez plustost sujet de le remercier de vous l'avoir conservé si long-temps , que de vous plaindre de ne l'avoir plus. Ce n'est pas , Monsieur , que je sois si injuste que de vouloir arrester vos premieres larmes ; la nature vous les demande , & vous les devez à l'affection d'un Pere qui vous aymoit si passionnément. Mais après les mouvemens de vostre bon naturel , considerez je vous supplie qu'il y a des afflictions incomparablement plus grandes que la vostre. Et si mes paroles ne sont pas capables de vous consoler ; qu'au moins l'estat où je suis vous serve de consolation. Plaignez , Monsieur , celuy  
qui

qui vous plaint : Louez Dieu de vous avoir  
irrité plus doucement : Et souvenez-vous  
toujours, s'il vous plaît, qu'il n'y a person-  
ne au monde qui soit plus que moy.

## L E T T R E C X X.

*À Ma Mere Angelique Prieure du Convent  
des Carmelites de Saint Denis.*

**M**A Reverende Mere,

Puis que vostre lettre vaut mieux que  
tous mes Plans, preparez-vous, s'il vous  
plaist, à souffrir que je ne vous en envoie  
pas seulement des greffes, mais aussi des  
Arbres : Et c'est pource que j'en manque  
qu'il faut que je vous en donne ; le present  
de la Veuve de l'Evangile n'ayant esté esti-  
mé par celuy qui seul connoist la veritable  
valeur des choses, qu'à cause qu'elle don-  
noit de ce qui luy faisoit besoin, & non pas  
de son abondance. Je ne pretens pas toutes-  
fois, Ma Mere, que par cette raison vous  
faisiez moins de cas de mon affection pour  
vous : Car bien qu'elle procede d'un cœur  
que vous sçavez en avoir plenitude, tant  
s'en faut qu'elle en vaille moins, qu'au  
contraire elle en est plus estimable, pour-  
ce qu'au lieu que les choses corporelles

tirent leur prix de la rareté, celles de l'esprit qui sont faites par les mouvemens que la charité nous donne, le tirent de leur abondance : Mais il ne faut pas s'engager si avant dans un sujet qui ne se peut bien expliquer que de vive-voix, ou qui, pour mieux dire, n'a point besoin de discours pour s'expliquer, puis que les sentimens du cœur ne se font entendre que par eux-mêmes, & que je vous en parlerois inutilement, si ce qui se passe dans le mien, ne se passoit aussi dans le vostre. Laissons donc à Dieu, Ma Mere, à nous faire voir clair dans tous ces replis d'une véritable affection, & croyez je vous supplie que vous ne me reprocherez jamais de n'avoir pas répondu avec fidélité à la vostre. J'en diray autant, s'il vous plaît, à la personne qui a esté cause de nostre amitié, puis que ce seroit un crime de separer d'avec vous celle qui nous a unis.

## L E T T R E . C X X I .

*A Monsieur le Marquis de Lyancour.*

M O N S I E U R ,

Dans la grace que Dieu vous a faite de vous conserver Madame vostre Femme,  
s'il

s'il vous plaist de juger de ma joye par les extremes apprehensions où j'ay esté, & par la passion que j'ay pour tout ce qui vous regarde, à peine la comprendrez-vous, puis que je ne la comprends pas moy-mesme. Dans les autres maladies on considere principalement la personne que l'on craint de perdre : Mais en celle-cy j'avoüe Monsieur, que je vous considerois plus qu'elle, pource que je vous trouvois beaucoup plus à plaindre ; & jugeant de vos sentimens par les miens, je tremblois pour vous dans la crainte d'un mal, que j'apprens par une cruelle experience estre sans remede sur la terre. Dieu soit loué, Monsieur, de vous avoir garanty par sa misericorde des effets que je souffre de sa justice ; & vous fasse la grace de si bien reconnoistre cette faveur, que vous vous rendiez digne d'en recevoir de nouvelles, en mettant désormais autant de difference entre vostre amour pour le Createur, & celuy que vous aurez pour les Creatures, comme il y a de disproportion entre ses grandeurs infinies, & les miseres de nostre neant. Pardonnez s'il vous plaist, Monsieur, ce mot à mon extreme affection, qui ne seroit pas si hardie si elle estoit moindre.

## L E T T R E CXXII.

*A Monsieur le President Barillon.*

**I**L ne nous est pas difficile de garder le silence dans la certitude que nous avons que nos cœurs se parlent, & que ce langage si parfaitement entendu de Dieu & des Anges, est le plus eloquent de tous entre ceux qui s'ayment. Nous nous voyons tous les jours en la presence de celui dont les regards penetrent jusques dans le fonds des abismes : Sa Charité nous unit d'autant plus estroitement que les accidens du monde nous separent ; & il me semble que ce nœud divin dont elle a attaché mon ame à la vostre se resserre de plus en plus à mesure que le temps de nostre esloignement s'augmente. Ainsi les ordres de la Nature sont renversez par ceux de la Grace : l'esprit, comme estant l'image de Dieu qui est tout esprit, s'élève au dessus de la condition du corps. Vous estes plus libre que vous n'estiez ; & nous nous sommes plus presens que nous n'estions. C'est maintenant que vous commencez à devenir veritablement heureux, parce que vous l'estes moins selon le monde : Et c'est maintenant que je commence à l'estre aussi, parce que ma perte & ma

ma douleur me détachent des affections du monde. Nous sommes également dans la solitude, puis que celles qui ne sont pas volontaires ne meritent nullement ce nom, & que comme la mienne procede seulement de mon clection, Dieu vous fait la grace de rendre la vostre de necessaire, volontaire. Merveilleuse grace, & qui est si rare que nous ne sçaurions assez en remercier celui de qui nous la tenons: Heureuse solitude, qui en nous esloignant des hommes nous approche du Createur, du Maître, & du Redempteur des hommes: Souhaitable retraite dans laquelle cet Amant celeste nous trouvant à l'écart prend plaisir de parler en secret à nostre cœur, & de nous entendre luy dire avec Saint Augustin, *Domine ecce aures cordis mei ante te, aperti eas, & dic anima mea, salus tua ego sum*. Rendons nous dignes je vous supplie d'une faveur si particulière; N'imitons pas ce mauvais serviteur, qui au lieu de faire profiter le Talent qui luy estoit commis, l'enfvelit dans la terre. Nous n'avons plus de temps à perdre pour penser serieusement à l'éternité. Tant de morts de toutes conditions & de tous âges, qui feront mettre cette année entre les plus funestes qui furent jamais, parlent à nos yeux & à nos oreilles: Mais ne soyons pas si lasches que d'entrer seulement

par la crainte dans les sentimens que son amour nous doit donner: Et d'autre costé n'aspirons pas à sa gloire sans embrasser aussi ses souffrances: Allons au Tabor, mais par le Calvaire: Car il n'appartient qu'au Fils de Dieu d'aller au Calvaire par le Tabor. Nous sommes maintenant vous & moy, au regard du commun du monde, comme dans un port, d'où nous considérons les naufrages dont il a pleu à ce Divin Pilote de nous garentir: Mais au regard de nous mesmes nous sommes toujours au milieu de l'orage, puisque les tempestes qui s'elèvent sans cesse dans nostre cœur par le souffle du Demon, & l'agitation de nos propres passions, seroient capables de nous faire tomber dans le plus perilleux de tous les naufrages. Nous ne sçaurions trop estre sur nos gardes, ayans de si puissans ennemis; ny trop esperer de nostre bon-heur, pourveu que nous combations avec courage. Ceux de nos Amis que vous sçavez avoir si genereusement triomphé du monde, en foulant aux pieds tous ses plaisirs, & routes ses esperances; marchent à pas de Geant dans cette sainte carriere. Leur solitude est si grande, que Dieu seul sçait ce qui c'y passe; & s'ils le pouvoient, ils se cacheroient eux-mesmes à eux-mesmes. Je ne vous parle point de cét autre, dont les actions  
sont

sont si fort au dessus de mes paroles, que je ne sçauois que par mon silence rendre témoignage à sa vertu. Dieu a permis par cette dernière rencontre que vous eussiez en luy un exemple parfait de tout ce que vous avez à faire en l'estat present où vous estes. Et quand je considere sur ce sujet toutes les graces que vous avez receuës j'entre dans une aussi grande admiration des misericordes de Dieu sur vous, que de l'aveuglement de ceux qui appellent mal-heur le bon-heur le plus veritable de vostre vie. Je vous demande response à cette lettre afin de recevoir la consolation d'apprendre par vous-mesme les dispositions où je ne doute point que vous ne soyez. Apres cela nous recommencerons à garder le silence jusques à ce que Dieu nous le fasse rompre, comme il m'y a obligé maintenant. Ce qui n'est pas difficile à juger, en voyant que je vous parle ainsi cœur à cœur, un langage qui n'est intelligible qu'à ceux qui sont unis ensemble par luy.

I 4 LET-

## L E T T R E C X X I I I .

*A Monsieur le Marquis de Fontenay, sur le  
sujet de sa maladie à Nancy, lors qu'il  
estoit Gouverneur de Lorraine.*

MONSIEUR,

Entre ce grand nombre de lettres de compliment que vous recevrez sur le sujet de vostre maladie, je vous supplie de n'y point mettre celle-cy, puis que ce n'est pas tant un devoir de civilité que je vous rends, qu'un veritable témoignage de la douleur que j'ay ressentie de vostre mal, & de l'extreme joye que je reçois de ce qu'il a plu à Dieu de vous conserver. Vous diliez autrefois, Monsieur, que j'aymois le Maistre de Camp du Regiment de Piedmont: Mais j'ay reconnu par experience que Monsieur le Marquis de Fontenay me touche encore plus que le Gouverneur de Nancy & de Lorraine. J'avois que j'ay esté en cette rencontre meilleur amy que bon François: Mais il le faut pardonner à une amitié qui a commencé quasi dès le berceau, qui s'est accruë par la familiarité & la confiance, & qui va toujours s'augmentant par l'estime que je fais de vostre vertu. Tellement que si je ne vous

ay

ay pas assez considéré comme une personne publique, ce n'est que par l'excez de mon affection pour vostre personne particuliere, dont vous n'oseriez vous plaindre, puis que ce seroit me blâmer d'estre trop véritablement.

---

L E T T R E CXXIV.

*A Monsieur le Duc Weymar en 1638.*

**MONSIEUR,**

Si l'honneur que j'ay de connoistre si particulièrement vos eminentes qualitez, ne m'avoit appris que les actions qui font admirer les plus grands Capitaines sont au dessous de ce que l'on doit attendre de vostre Altesse, elle n'auroit pas gagné deux Batailles sans que je luy eusse témoigné ma joye de l'heureux succez de ses armes. Mais sçachant qu'il n'y a rien de si extraordinaire que l'on ne puisse se promettre de la conduite & de la valeur de V. A. j'esperois tousiours qu'une troisième Bataille en la mesme année feroit voir que ce n'estoit point le hazard & la fortune qui vous avoient auparavant fait triompher de vos ennemis. Dieu a permis, Monseigneur, que mes esperances

n'ont pas esté vaines. La gloire que V. A. s'est acquise en cette dernière Campagne marchera au premier rang des evenemens les plus illustres de nostre Siecle. Et ceux qui viendront apres nous mettront avec raison entre les choses incroyables, ce que tout le monde, avant que vous l'avoir veu faire, mettoit au nombre des choses impossibles. L'éclat de tant de victoires n'est pas neant-moins, Monseigneur; capable de m'ébloüir comme le doivent estre ceux qui ne connoissent que ce qui paroist de vos immortelles actions. Je passe bien plus avant, Car V. A. m'ayant souvent fait la faveur de m'ouvrir son cœur, je trouve que tous ces effets quelques admirables qu'ils puissent estre, ne le sont point à comparaison de la cause dont ils procedent, le jugement merveilleux, la constance inyincible, & la generosité toute heroïque de V. A. estant capables d'en produire encore de plus grands. Mais je m'apperçois, Monseigneur, que ma passion pour vostre gloire me fait oublier mon devoir, en vous divertissant trop long-temps de ces importantes occupations qui arrestent maintenant sur vous les yeux de toute l'Europe. Je ne demande donc plus à V. A. que la permission de luy dire qu'entre tous ceux qui revendent le plus sa vertu, & ont davantage de ressentiment de ses faveurs, nul ne sera jamais plus que moy.

LET-

## L E T T R E C X X V.

*A Monsieur le Vicomte de Turenne.*

M O N S I E U R,

Je fais une profession trop particuliere de vous honorer, & j'ay receu trop de preuves de la faveur de vos bonnes graces, pour n'estre pas obligé de vous témoigner combien je me réjouis de la nouvelle gloire que vos dernieres actions vous ont acquise. Il n'y a point, Monsieur, aujourd'huy de François dont le nom soit si connu que le vostre l'est au delà du Rhin. Vous l'avez tantost passé autant de fois que la Meuse. Et il ne faut pas s'estonner si apres luy avoir fait sentir tant de preuves de vostre conduite & de vostre valeur, vous luy estes redoutable. Je souhaite, Monsieur, de tout mon cœur la continuation de vos heureux succez, & que vous me fassiez l'honneur de m'aymer toujours autant comme je seray toute ma vie avec passion.

## L E T T R E C X X V I.

*A Monsieur le Comte de Guebriant.*

MONSIEUR,

Je m'estois contenté il y a quelque temps de témoigner à Madame vostre Femme quelle estoit mon estime de vostre Vertu, & des actions signalées qui vous avoient acquistant de gloire : Mais puis que vous continuez à faire des choses si extraordinaires, qu'il semble que vous ayez resolu de vous surmonter vous mesme, comme si vous estiez jaloux de vostre propre reputation, permettez-moy, Monsieur, de vous faire voir, que je ne m'interesse pas si peu en l'honneur de la France que je n'aye du ressentiment des grands services que vous luy rendez. Il faut avouer que vostre ambition & vostre courage ne pouvoient rencontrer une occasion plus illustre pour témoigner ce que vous estes ; & que ce que Monsieur le Duc de Weimar a fait en cette Campagne passera avec raison à l'avenir pour l'une des plus grandes merveilles de nostre Siecle. Que si Dieu veu, comme je l'espere, que le gain de trois batailles meslé de tant d'autres belles actions, soit couronné de la prise de Brisac,

je

je confesse, Monsieur, qu'il faudra que vous soyez tous bien modestes pour ne devenir pas insolens de tant de bon-heur & de tant de gloire : Mais qui peut douter de vostre modestie, puis qu'elle accompagne toujours cette haute générosité qui ne considère jamais ce qu'elle a fait, pour-  
ce qu'elle aspire continuellement à des choses encore plus élevées. Que son Altesse adjouste donc, Monsieur, cette importante Place à ses triomphes de cette année ; & hâtez-vous d'en apporter l'heureuse nouvelle, afin de voir les effets d'une Joye au sujet de laquelle vous aurez tant contribué : Je pense pouvoir dire avec vérité que personne ne le souhaite davantage que moy, non plus que de vous témoigner plus-tôt par des services que par des paroles avec combien de passion je suis.

---

## L E T T R E C X X V I I .

*A Monsieur le Marquis de Montausier.*

**M**ONSIEUR,

Je pense que vous croyez bien que je ne m'intéresse pas si peu en vostre gloire, que je n'aye esté sensiblement touché de vos dernières actions : Et il suffit ce me semble  
à ceux

à ceux qui ont l'honneur de vous connoître aussi particulièrement que je fais, de dire qu'elles sont dignes de vous, pour vous en donner la louange qu'elles meritent; puis que quoy que vous puissiez jamais faire de grand & de genereux; je croiray tousiours que vous pouvez faire encore davantage, sçachant que l'on ne doit point mettre de bornes à l'ambition, & au courage de ceux qui ont l'esprit aussi ferme, & le cœur en une aussi haute assiete que vous les avez. Mais avouez la verité, Monsieur, vous n'estes pas mal-heureux de ce que la Fortune a bien voulu vous donner part à la plus belle & à la plus hardie entreprise de nostre Siecle; Et il y a grand plaisir d'estre un si glorieux témoin de ces evenemens illustres, qui ayant esté jusques icy le sujet de l'admiration de toute l'Europe, le seront de son étonnement, si Brisac, comme je l'espere, tombe enfin sous les armes victorieuses de ce brave Prince, à la conduite & à la constance invincible duquel vous sçavez que nous jugeâmes il y a long-temps que rien n'estoit impossible, après luy avoir veu faire deslors des choses si grandes & si extraordinaires, &c.

## L E T T R E CXXVIII.

A Monsieur le Comte de Pas, Fils de Monsieur de Feuquiere, sur sa blessure à l'assaut de Luneville en 1638.

Monsieur mon Cousin,

Vostre blessure vous est si glorieuse, que pourveu qu'elle soit favorable, je pense que ce seroit offencer vostre courage que de vous en beaucoup plaindre : Et d'autre costé je ne voy pas grande apparence lors que vous souffrez de la douleur, de vous en faire des complimens : Ce qui me vient fort à propos, y ayant renoncé pour jamais avec vous, à cause que vous estes l'une des personnes du monde pour qui j'ay autant d'estime & d'affection ; j'adjouste aussi de tendresse, ayant remarqué en vous tant de bon naturel ; qu'il me semble que l'on ne vous scauroit trop aymer : Enquoy il entre possible un peu d'amour propre, puis qu'il est vray que je me laisse persuader assez aysément, que les bonnes qualitez que vous tenez du costé maternel, n'ont point fait un desavantageux mélange pour vous rendre digne Fils de Monsieur de Feuquiere : Assurez-vous donc, mon cher Cousin, que si j'estois assez

assez heureux pour vous pouvoir rendre autant de service que j'en ay de desir, les effets vous feroient connoistre qu'il n'y a personne au monde qui soit plus à vous que moy.

## LETTRÉ CXXIX.

*A Monsieur de Saint Ange Premier Maître d'Hôtel de la Reyne.*

**MONSIEUR,**

Vostre lettre du 8. m'a appris la continuation des graces de Dieu sur la Reyne & sur Monsieur le Dauphin, dont je croy que personne ne ressent une plus véritable joye que moy, parce qu'il est vray que je n'ay pas moins de passion pour ce qui touche cette grande Princesse, à cause de son extreme bonté, que de respect pour la qualité qu'elle porte maintenant de Mere de celuy qui sera un jour, comme je l'espere, le Pere de la Patrie, qui est un titre encore plus auguste que celuy de Roy de France, puis que pour le meriter il faut que sa vertu le fasse regner par amour dans le cœur de ses sujets; au lieu que les Souverains ne régnerent d'ordinaire sur leurs Peuples que par leur seule puissance.

LET-

## L E T T R E C X X X.

à Monsieur, le Marquis de la Tourlandry,  
sur la mort de Madame sa Femme.

MONSIEUR,

Vous n'aurez pas à mon advis grande  
peine à croire que jamais nouvelle ne m'a  
plus surpris que celle de vostre perte ; & que  
nul de vos serviteurs & de vos amis ne la  
ressent plus que moy ; & ne reconnoist si  
bien l'excez de vostre juste douleur : Car si  
l'extreme vertu de Madame vostre Femme,  
& l'affection si particuliere dont elle m'hon-  
oroit, m'obligent à la regretter toute ma  
vie, l'estat où vous sçavez que je suis me  
fait voir si clairement vostre affliction dans  
la mienne, que je croy qu'il n'y a personne  
au monde qui la puisse comprendre comme  
je fais. Il faut avouer que toutes les autres,  
quelques violentes qu'elles puissent estre,  
ne sont rien en comparaison : Elles touchent  
le cœur ; mais celle-cy l'arrache : Elles  
nous ravissent des choses qui nous sont chie-  
res ; mais celle-cy nous divise nous-mêmes  
d'avec nous-mêmes : Elles ébranlent l'a-  
me ; mais celle-cy la mettroit dans le defes-  
poir, si Dieu ne la soustenoit par sa grace :  
C'est donc à luy seul, Monsieur, que nous  
T E T  
devons

devons avoir recours : Car ce seroit vous flatter de vous dire que le temps est capable de vous consoler : C'est un excellent medecin pour les maux ordinaires, mais il n'en scauroit guerir de semblables aux nôtres, qui n'en peuvent gueres avoir qui les égalent, puis qu'entre mille mariages il ne s'en rencontre pas un où l'on éprouve le bonheur dont nous jouissons. Ne cherchons plus sur la terre celles qui nous attendent dans le Ciel : Témoignons leur notre véritable amour en méprisant nos propres interets pour nous réjouir de leur éternelle félicité, & tâchons de vivre de telle sorte que nous ayons sujet d'espérer de la miséricorde de Dieu qu'il nous fera la même grace qu'elles ont reçue. Un autre que vous s'étonneroit, Monsieur ; de me voir tenir ce langage : Mais vous ne trouverez pas étrange que vous écrivant les larmes aux yeux, je vous parle avec tant de liberté & de confiance ; le ressentiment que j'ay de vostre perte, & la compassion que me fait vostre douleur estant si extremes, que je connois plus que jamais, & combien j'honorois celle que nous pleurons, & avec quelle passion je suis.

LET-

## L E T T R E CXXXL

*A Monsieur le Cardinal de la Vallette.*

**MONSEIGNEUR,**

Il me semble qu'après avoir demeuré si long-temps sans vous écrire, de crainte de vous divertir de vos importantes occupations, je ne scaurois plus passer pour indifcret en renouvelant à vostre Eminence les protestations de mon tres-humble service: Et quelque inutile que je luy sois, je m'assure qu'elle n'aura pas desagreable de voir la passion que j'ay de me conserver en l'honneur de ses bonnes graces: Car V. E. est trop juste pour considerer plustost les hommes par les occasions que la Fortune leur donne de vous témoigner leur affection; que par l'extrême desir qu'ils en ont; & trop genereuse pour n'aymer que ceux qui luy sont utiles: C'est pourquoy j'espere, Monseigneur, qu'autant à Pomponne qu'en Allemagne, & dans la Solitude qu'à la Cour, V. E. me regardera tousiours comme une personne qu'elle n'est pas faschée qui soit entierement.

L E T-

## L E T T R E CXXXII.

*A Monsieur de Montvau Premier President  
au Parlement de Thoulouze.*

M O N S I E U R ,

Il paroist bien que j'ay une extreme confiance en l'honneur de vostre amitié, puis que m'estant si chere je ne me fers point des petits devoirs pour la conserver. Il me semble qu'ils vous importuneroient plustost que de vous plaire, pource qu'ils sont trop au dessous des preuves que je voudrois vous pouvoir rendre de ma passion pour vostre service; & que vous croinez me faire tort de juger par de si foibles marques de ce que vous sçavez que je vous suis depuis tant d'années. En quelque lieu que vous soyez, Monsieur, je suis assure que j'ay le bonheur d'y avoir un amy veritable; & que vous ne doutez point qu'en quelque part que je sois, vous n'y en ayez un à toute épreuve. Ainsi ce n'est que pour sçavoir des nouvelles de vostre santé que je vous écris, & pour vous dire que cet Arbre que j'ayme tant à cause qu'il porte vostre nom, m'a enfin apporté un fruit admirable; Mais n'en pouvant trop avoir à mon gré, puis qu'il vient de vous, je vous supplie tres-humblement

ment de m'en envoyer quelques greffes cueillies de vostre main, afin que cet honneur qu'elles recevront me les faisant priser encore davantage, je leur donne dans mes Plans le mesme rang que vous tenez dans mon estime; & que ce me soient tousiours de nouveaux sujets de penser à la faveur que vous me faites de m'aymer & de me croire.

## L E T T R E C X X I I I .

*A un Religieux.*

**M** On Reverend Pere,

J'aurois besoin de vostre plume pour pouvoir dignement répondre à l'obligation que je vous ay, & au mérite de vostre Present; Et je ne sçay lequel le plus estimer, ou l'affection que vous me rémoignez, ou l'excellence de vostre ouvrage: Car l'une partant du cœur, & l'autre de l'esprit, elles ne sçauroient avoir deux principes plus nobles: Mais les lumieres qui éclatent dans ces beaux Vers allant se répandre sur tout le monde, il me semble, mon Pere, que je dois vous sçavoir encore plus de gré, de la chaleur qu'il vous plaist d'y adjouster pour moy par vostre lettre, que de la faveur que vous me faites de me mettre au nombre des

pre-

premiers qui les auront veus. Recevez donc je vous supplie, comme le plus grand des deux remerciemens que j'ay à vous rendre celuy qui m'engage à estre desormais veritablement.

## L E T T R E C X X X I V.

*A Monsieur Arnauld Docteur de Sorbonne.*

**M** On Tres-cher Frere,

Puisque nous ne faisons que commencer à faire une veritable connoissance aussi bien qu'une veritable amitié, toutes celles qui n'ont pas Dieu pour principe n'ayant que de vaines apparences, il est raisonnable que je vous dise dans les rencontres ce que luy seul est capable de descouvrir dans le fond de mon cœur, afin que vous puissiez desormais y voir aussi clair que moy-mesme. Sçachez donc s'il vous plaist que plus une chose me touche l'esprit, & moins j'en suis capable d'en témoigner d'abord mon sentiment, pour ce que l'ame s'occupant toute en elle-mesme dans la veüe d'un objet qui la remplit, ne pense pas à pousser ses sentimens au dehors, & dédaigne de se servir du discours, parce que les paroles sont trop foibles pour exprimer la grandeur de ses pensées.

sées : C'est, mon Cher Frere, ce qui m'est arrivé avec vous : Car j'étois si occupé en la consideration de la misericorde que Dieu vous a faite, qu'il m'étoit impossible de vous en rien dire, tant de circonstances admirables me mettant dans l'estonnement, & les effets visibles de sa grace qui reluisent avec un si grand éclat en cette conduite m'ayant éblouy l'esprit. Ne trouvez donc pas estrange que j'aye eu besoin de temps pour revenir à moy ; & qu'ayant encore veu depuis le papier que je receus hier, je vous dise que je suis transporté de joye dans la consideration de vostre bon-heur : Dieu ne vous ayant pas seulement appelé à luy, mais vous ayant donné pour vous y conduire un guide si admirable, qu'il faut estre dans les dispositions où vous entrez pour connoistre ce que j'en pense. Courage donc mon Cher Frere, tâchons tousiours d'avancer avec humilité & confiance ; & mourons plustost mille fois que de retourner en arriere. La voye est estroite ; mais il n'y en a point d'autre qui mène à la vie : Elle est contraire à nos inclinations ; mais nos inclinations sont contraires à nostre salut ; Elle est couverte d'espines ; mais il n'y a que ces espines qui produisent des fleurs pour une eternité.

L. E. T. T. R. E. O. C. X. X. V. à V. E.  
 A Monsieur le Cardinal de la Vaillette.

MONSEIGNEUR,

La lettre dont il a plu à Vostre Eminence de m'honorer est si en tant de manieres si obligante, que ce seroit mal le connoistre que d'entreprendre de l'en remercier. On témoigne par des paroles son ressentiment des faveurs ordinaires ; mais on ne répond que du cœur à celles qui partent du cœur. Et comme j'avoüe, Monseigneur, que ce sont les seules que j'estime, il faut que je confesse aussi que V. E. ne pouvoit m'attacher plus estroitement à son service, qu'en jugeant si favorablement & si véritablement tout ensemble, de mon peu d'amour pour mes interets, & de ma fidelité inviolable pour mes Amis. Je serois bien malheureux, Monseigneur, si Dieu m'ayant fait la grace de mépriser à vingt-cinq ans, & dans un temps auquel j'avois autant d'avantages qu'homme de France de ma condition, ces bassesses & ces lâchetez que je voyois commettre à tant d'autres pour faire fortune, je commençois, maintenant que j'en ay cinquante & que j'ay perdu ce que j'avois de plus cher au monde, à concevoir

pour

pour les choſes de la terre de nouveaux de-  
ſirs & de nouvelles eſperances. C'eſt pour-  
quoy en une ſorte V. E. a ſujet de dire que  
je ne ſuis pas plus intereſſé que de couſtu-  
me : Mais en une autre ; je luy declare fran-  
chement que je le ſuis , car je ſouhaite avec  
ardeur d'avoir part à cette haute gloire qui  
ne nous promet rien moins que d'eſtre Roys  
dans un Royaume qui eſt cternel. Je ſçay  
trop combien ont de mauvaiſes heures ceux  
qui paroiſſent les plus heureux ; & j'ay trop  
veu tomber de teſtes couronnées , pour me  
laiſſer eſbloüir par les fauſſes apparences  
des fortunes mediocres. Je n'en deſirerois  
point de plus grande que d'avoir quelque  
partie des vertus de mon Amy , dont je n'o-  
iſois dire autrefois à V. E. tout le bien que je  
ſçavois , de crainte d'offencer ſa modeltie,  
& de paroître paſſionné en eſtant trop ve-  
ritable : Mais maintenant que l'eſtat où  
eſt Monſieur l'Abbé de Saint Cyran me  
permet de luy donner les loüanges qui  
luy ſont dues , pour ce qu'il ny auroit  
pas moins de laſcheté que de conſcience  
à y manquer , j'oſe hardiment aſſeurer V.  
E. qu'il peut marcher au premier rang  
des plus gens de bien , & des plus grands  
perſonnages de ſa profeſſion & de ſon ſie-  
cle ; & que ſi celui qui apres le Roy a  
le pouvoir de le tirer du Bois de Vincen-  
nes , connoiſſoit comme je fais le fonds de

son esprit & de son cœur, il se tiendroie sans doute obligé par justice, de mettre en sa place ceux dont les artifices & les calomnies ont voulu faire passer une si grande innocence pour criminelle : Et il paroist bien, Monseigneur, que V. E. sçait lire dans mes pensées, puis qu'elle croit que j'ay perdu, en perdant la conversation d'un si parfait Amy, le plus grand soulagement que j'estois capable de recevoir dans ma douleur. Ce qui fera que V. E. ne s'estonnera pas je m'assure que je tasche autant que je puis de trouver avec Dieu la consolation qui m'est ostée. Si j'avois oublié, Monseigneur, ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire si souvent sur les bords du Rhin, je ne vous parlerois pas avec tant de liberté de mes sentimens : Mais sçachant quels sont les vostres au milieu mesme de vos plus grands emplois, je n'ay garde d'apprehender que V. E. le trouve mauvais : Et quand je considere que les Generaux d'Armée meurent comme les moindres Soldats, je ne m'estonne pas qu'elle pense serieusement à cette dernière heure, qui en terminant avec la vie tous ces grands desseins auxquels la vanité des hommes ne met point de bornes, les fait passer dans un autre Monde dont les loix immuables sont si contraintes aux fausses maximes de celuy-cy. Mais je m'apperçois,

Mon-

Monseigneur, que j'abuse de vostre loisir : J'en demande pardon à V. E. & n'auray pas comme j'espère, grande peine à l'obtenir, puis qu'il n'y a point de fautes plus excusables que celles qui procedent d'un excès d'affection ; & que cette lettre ne seroit pas si longue, si j'estois moins.

---

## L E T T R E CXXXVI.

*A Monsieur le Cardinal de la Vallette, sur la mort de Monsieur le Duc de Candale son Frere, en 1639.*

MONSEIGNEUR,

Lors que la lettre si obligeante dont il a plu à Vostre Eminence de m'honorer, m'engagea ces jours passez à luy parler selon mes sentimens & avec beaucoup de liberté, je ne croyois pas que V. E. fust à la veille d'éprouver par une triste experience que les Generaux d'Armée meurent comme les moindres Soldats. Il faut avoïer, Monseigneur, que le Monde est bien peu de chose, puisqu'il ne scauroit nous rien donner que nous ne courions sans cesse fortune de perdre, & que ce qui est en un temps le sujet de nos consolations & de nos joyes, devient en un autre la cause de nos regrets

& de nos larmes. Si vous aviez moins aymé Monlieur vostre Frere , vous ne le pleureriez pas tant a cette heure ; & si V. E. n'avoit eu le bon-heur de luy rendre les derniers devoirs avec des soins & des assistances dignes de son bon naturel & de son courage, elle n'auroit pas maintenant des ressentimens si vifs dans le mal-heur de sa perte. Je m'assure que V. E. n'aura pas peine a croire, que faisant une profession si particuliere d'estre son tres-humble serviteur ; j'en suis touché comme je dois ; & que si j'estois si heureux que de pouvoir contribuer quelque chose au soulagement de son affliction, il n'y a rien que je ne fisse , pour luy témoigner combien je suis.

---

## L E T T R E CXXXVII.

*A Monsieur le President Barillon.*

MONSIEUR,

Vous m'avez répondu de telle sorte lors que je vous ay demandé de vos nouvelles ; & je sçavois si bien les dispositions où vous estiez , quand mesme vous ne m'eussiez point rendu réponse , que j'aurois tort d'en estre maintenant en doute. C'est  
pour-

pourquoy je n'ay pas peine à demeurer dans le silence, encore que vous soyez l'une des personnes du monde pour qui j'ay autant de liberté de parler, j'entens de cette liberté sainte que Dieu seul est capable de donner à ceux qui s'ayinent en luy, & qui forme cét admirable langage du cœur, qui est une image dans la terre de celuy des bien-heureux dans le Ciel. Ainsi sans vous voir & sans vous parler, je connois mieux ce que vous pensez, que ne font ceux à qui vous parlez, & qui vous voyent; & l'avantage que j'ay sur eux est incomparablement plus grand que celuy qu'ils estiment avoir sur moy, pource que nostre communication est d'autant plus pure & plus parfaite, qu'elle est insensible, & que celuy *qui vocat ea quæ non sunt tanquam ea quæ sunt*, supplée par un maniere toute spirituelle & toute divine, à ce qui pourroit manquer à nos entretiens faits en sa presence. Je suis par tout où vous estes, & vous estes par tout où je suis; l'adorable lien qui nous conjoint pouvant bien nous unir lors que nous sommes en diverses Provinces, veu qu'il nous uniroit encore davantage quand nous serions mesmes en divers Mondes, puis que l'Eglise triomphante est plus estroitement unie avec la militante, que la militante ne l'est en soy-mesme. Nous sommes trop heureux d'avoir

esté jettez par diverses tempestes dans un port où nous n'eussions pû arriver par le calme ; & d'avoir le loisir de considerer attentivement dans le repos de nos differentes solitudes , l'estat deplorable de la pluspart des hommes , qui se laissent si fort ébloüir par les vaines apparences des faux plaisirs , des faux biens , & des faux honneurs, qu'ils renoncent pour ces contentemens qui passent comme un éclair , à des felicitéz perdurables , à des richesses incorruptibles , & à l'éternité de la gloire. Je vous ayme trop pour vous plaindre dans une condition si avantageuse ; & j'ay aussi trop de confiance en la conduite de Dieu sur vous , pour ne me réjouir pas lors que vous en sortirez ; ne doutant point que cela n'arrive quand il vous verra assez affermy dans les instructions qu'il vous donne luy-mesme en la sainte école de cette retraite qu'il vous avoit preparée de tout temps & avant le temps , afin de se monstrier à vous plus à découvert que vous n'eussiez sceu le voir dans l'embarras des affaires. Ce que vous jugez si bien, & me l'avez mandé en des termes si puissans , que je n'y pense jamais sans en ressentir une consolation particuliere. **J E S U S - C H R I S T** permit que vostre esloignement commençast le jour de sa mort , pour vous faire entendre que vostre occupation durant cet exil devoit estre d'apprendre à mourir avec luy , afin de  
renaistre

renaitre aussi avec luy : Et nous voicy arrivez à ce jour glorieux auquel je veux esperer qu'il nous fera la grace de ressusciter pour ne mourir plus : Car ce que l'on appelle mort ne l'est pas pour ceux qui passent de cette mort apparente à la seule veritable vie ; non plus que ce que l'on nomme vie ne l'est point pour ceux qui ne l'employent qu'à s'engager dans les liens d'une mort eternellement mal-heureuse. J'avoüe que si la soumission que je dois aux ordres de la providence ne m'obligeoit de souffrir sans inquietude une si longue separation, je la supporterois avec beaucoup de peine ; ayant ce me semble mille choses à vous dire, & à apprendre de vous sur l'usage que nous devons faire de tant de graces dont Dieu nous favorise : Mais au defect de nos paroles , parlons nous par nos actions ; & n'oublions jamais que nous luy rendrons compte de cette union si estroite qu'il a faite entre nous pour nous obliger de nous entr'exciter à l'aymer & à le servir en esprit & verité , comme il nous l'enseigne luy-mesme par ce mystereux & celeste discours qu'il adresse à tous les Chrestiens en la personne de la Samaritaine.

## L E T T R E CXXXVIII.

*A Monsieur le Cardinal de la Vallette, sur  
la conservation de la Citadelle de  
Turin en 1639.*

**M**ONSEIGNEUR,

Il falloit tant de vertus jointes ensemble pour soustenir tout un Estat en sauvant sa Capitale dans l'effroy & le peril qu'apportent la surprise & le manquement de toutes choses, que la modestie de Vostre Eminence ne pouvant souffrir les justes louanges qui luy sont deües pour une action si extraordinaire, il vaut mieux que je me contente de remercier Dieu avec elle du glorieux succez dont il luy a pleu de benir une resolution si sagement prise, & si genereusement executée. Vos occupations, Monseigneur, sont aussi trop importantes pour divertir V. E. par des discours inutiles; & elle aura possible receu deux de mes lettres, de la longueur desquelles j'aurois à luy demander pardon, si j'avois pu prévoir qu'elles luy eussent esté rendues dans un temps si mal propre à les lire: Mais pour ne point tomber encore dans la mesme faute, j'asseureray seulement V. E. qu'en-

tre

tre tous ceux qu'elle honore de ses bonnes grâces ; il n'y aura jamais personne qui en conserve un plus grand ressentiment que moy , ny qui soit davantage.

---

L E T T R E C X X X I X .

*A Monsieur l'Evesque de Grasse.*

**M**ONSEIGNEUR ,

Ce ne seroit pas vous répondre selon ma sincérité ordinaire , & avec l'ouverture de cœur que j'ay pour vous , si je vous dissimulois mon amour pour la solitude , & le mépris que Dieu me donne du monde depuis la perte que j'ay faite de ce que j'y avois de plus cher. On se détrompe à moins de la trop grande estime des choses de la terre ; & il faudroit estre bien aveugle pour ne voir pas , après une telle expérience , que le véritable bon-heur ne se peut rencontrer en cette vie. Ainsi je n'ay garde de contredire vos sentimens , & de manquer à celuy que je dois avoir de la faveur de vostre souvenir , & de la part que je me promets en vos prières. Vous estes trop charitable pour me les refuser en l'estat où il a plu à Dieu de me mettre ; & sçachant comme vous sçavez , que plus l'on com-

mence à connoître la vérité, & plus l'on a besoin de secours pour y répondre. Il faut avouer que vous êtes bien-heureux d'allier si saintement la vie active avec la contemplative, que la qualité d'Evesque ne vous empêche pas d'être souvent entre Dieu & vous un vray Solitaire; & que ces dispositions de silence & de retraite ne vous dérobent point aux occupations de la charge que Jesus-Christ vous donne dans son Eglise. Je confesse que je souhaitterois passionnément d'être, en quelque maniere semblable, aussi bon Hermite que vous êtes bon Chartreux; & que la grace étant la seule chose que je vous envie à Grasse, de cette innocente envie à laquelle la charité nous exhorte, ce n'est ny la veüe de vostre Mer, ny les parfums de vos Orangers qui me feroient mépriser la Marne, & les Plans de Pomponne. Je voudrois passer jusques dans le secret de vostre Cabinet, & les replis les plus cachez de vostre cœur, pour y trouver ces richesses incorruptibles que vous amassez pour un autre Monde, & qui vous enrichiroient encore davantage, si je vous en dérobois une partie, puis que ces heureux larcins, au contraire de ceux des choses perissables, sanctifient & ceux qui les font, & ceux qui les souffrent. Vostre lettre m'a trouvé à Paris, mais dans l'empatience de retourner

ner

ner à la Campagne, où j'appris il y a quelque temps très-particulièrement de vos nouvelles par un Pere de la Doctrine Chreftienne, qui a eu le bon-heur de paffer fix mois auprès de vous. Il vous pourra dire lors qu'il vous verra quels furent nos entretiens, & s'ils luy donnerent fujet de croire que perfonne foit plus que moy.

---

L E T T R E C X L.

*A Madame la Marquife de Lyancour.*

MADAME,

En refusant mes remerciemens pour le Pere d'Haraucour, vous m'engagez à vous en rendre encore de plus grands, puis qu'outre ceux dont j'avois à m'acquitter pour luy, je vous en dois auffi pour moy-mefme de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire. Vous voulez néanmoins, Madame, me le vendre un peu cher en m'accufant d'un deffaut qui me rendroit aveugle fur voftre fujet, & que je n'ofe expliquer d'avantage de crainte de bleffer voftre humilité en louant vos autres vertus. Je vous puis affeurer avec verité que perfonne ne les estime plus que moy ; Mais je

vous avoïe aussi que sçachant qu'elles peuvent tousiours croistre en ce monde, je me suis extremement resiouy pour vous de ce que Dieu vous a fait la faveur de vous envoyer un interprete fidelle de sa parole, & en qui la chaleur accompagnant la lumiere, vous ne trouverez pas moins de charité que de connoissance. Des hommes de cette sorte, & qui sont si absolument desinterez, nous doivent tenir lieu d'Anges visibles sur la terre; & ils sont encore beaucoup plus rares que l'on ne le sçauroit croire: C'est pourquoy je ne doute point, Madame, que vous ne fassiez un excellent usage d'une occasion qui vous est si avantageuse; & qu'en contribuant par vos soins à la santé d'une personne qui est toute à Dieu, vous ne receviez, par une juste recompense, l'affermissement de la vostre. Je ne voy plus rien qui s'y oppose, maintenant que la prise de Hésdin en vous rendant Monsieur vostre Mary, vous tirera des inquietudes où il estoit impossible que ne fust pas l'une des meilleures Femmes du monde. Je suis tres-assuré, Madame, que si a proportion vous aymez autant Dieu que luy, vous serez une grande sainte. Mais c'est une estrange proportion que celle qui consiste en la difference qu'il y a entre un Dieu & un homme. Ainsi vous voyez que quelque avancée que vous puissiez estre

estre il vous reste encore beaucoup de chemin à faire. C'est pourquoy vous honorant au point que je fais, je n'ay pas tort ce me semble de me resjouir, de ce que Dieu vous a envoyé un si bon guide, & de vous conseiller, suivant la maxime de l'Evangile, de marcher avec courage tandis que le jour de la Grace vous éclaire, puis qu'il ne sera plus temps de marcher lors que les tenebres de la mort nous surprendront. Adieu, Madame, je ne pensois pas vous en tant dire; & cét excez est une veritable preuve de l'extreme passion que j'ay pour vous, je dis pour vous, & non pas seulement pour vostre service.

---

## L E T T R E C X L I .

*A Monsieur Arnauld son Fils, en suite de la  
Bataille de Thionville, en 1639.*

**M** On Fils, Je louë Dieu de tout mon cœur de ce qu'il vous a fait la grace, en cette malheureuse journée, de rendre ce que vous deviez à Monsieur de Feuquiere: Vostre conscience & vostre honneur vous y obligeoient de telle sorte, que j'aymerois mieux cent fois que vous fussiez mort que d'y avoir manqué. C'est en semblables occasions que les loix de Dieu & celles du  
Mon-

Monde s'accordent si bien ensemble, que ce qui est juste selon l'un, est glorieux selon l'autre, & que l'honneur que l'on acquiert est véritable, pour ce qu'il est le fruit de la vertu. Il ne se peut rien adjouster à celui de Monsieur de Feuquiere, nonobstant sa mauvaise fortune, dont la cause est si evidente, qu'il n'y a point de personnes assez déraisonnables pour l'oser blasmer des fautes & de la lascheté d'une partie de son Armée, au lieu de le louer de sa conduite & de son courage.

---

## LET TRE CXLII.

*A Monsieur le Marechal de Brezé, sur  
le sujet de la Bataille de Thion-  
ville, en 1639.*

**M**ONSEIGNEUR,

Vos faveurs peuvent bien augmenter le nombre des obligations que je vous ay, mais non pas me surprendre, par ce que vostre extreme bonté pour moy m'a accoustumé à en attendre, & à en recevoir toujours de nouvelles, Et quand l'affection dont vous m'honorez ne vous auroit point rendu sensible à mon déplaisir touchant Monsieur de Feuquiere, je connois trop

VO-

vostre generosité pour douter que vous ne le plaigniez dans son malheur, puis qu'il ne le meritoit pas; & que jugeant, comme vous faites, de son action plustost par la conduite & par la valeur que doit avoir un General, que par le succez d'un combat qui dépendoit du courage de ses troupes, & des accidens de la fortune, vous n'avez garde de le blasmer d'avoir perdu une Bataille que selon toutes les apparences humaines il auroit gagnée sans la lascheté de quasi toute sa Cavalerie, & que vraisemblablement il ne pouvoit perdre, si cette lascheté n'eust passé jusques à un excès presque incroyable. J'ose donc dire, Monseigneur, que si vous eussiez commandé cette Armée, vous seriez blessé comme luy; vous seriez prisonnier comme luy; & vous auriez comme luy un regret eternal de vous estre veu ravir d'entre les mains, plustost par le manque du cœur d'une partie des vostres, que par la force des Ennemis, une tres-glorieuse victoire. C'est pourquoy je tiens Monsieur de Feuquiere fort heureux dans son malheur d'avoir fait ce que vous auriez fait vous-même, & de s'estre montré digne en cette occasion de l'estime dont vous l'honorez, & de l'affection si particuliere que vous luy faites paroistre. J'espere que Dieu le conservera, & luy fera la grace de vous témoigner un jour  
son

son ressentiment par ses services. Cependant je vous supplie, Monseigneur, d'avoir agreable que je m'acquitte pour luy de ce devoir, & que n'y ayant point de paroles qui puissent exprimer ce que je vous fais, j'aye recours à vostre propre creance pour vous asseurer de la passion avec laquelle je seray toute ma vie.

### L E T T R E C X L I I I.

*A Monsieur le Duc de Longueville, sur le  
sujet de la Bataille de Thionville,  
en 1639.*

**M**ONSEIGNEUR,

Quand Monsieur de Feuquierie n'auroit point d'autre consolation dans son malheur que de recevoir de si grandes preuves de l'extreme affection dont vous l'honorez, cela suffiroit à mon advis pour le luy faire supporter avec patience : Mais lors que je pense, qu'en considerant les choses dans la verité, & plustost par la raison que par les evenemens, il ne s'est jamais témoigné plus digne qu'en cette occasion, & de vos bonnes graces, & de vostre estime ; j'avoue, Monseigneur, qu'il a esté bien malheureux de n'avoir peu avec tant de cœur, & de conduite éviter une si mauvaise fortune. Il

fal-

falloit avoir des gens aussi lâches que l'a  
 esté presque toute la Cavallerie pour perdre  
 une Bataille qui ne se pouvoit perdre sans  
 une terreur panique; puisque le lieu qu'il  
 avoit choisi pour la donner, apres ses re-  
 tranchemens forcez par la fuite honteuse de  
 cette mesme Cavallerie, estoit si avanta-  
 geux, qu'ils n'avoient qu'à imiter un peu  
 leur General, & l'Infanterie pour ne pou-  
 voir estre battus. Je n'ay pas manqué,  
 Monseigneur, d'envoyer à Madame de Feu-  
 quiere la lettre que vous m'avez fait l'hon-  
 neur de m'écrire; & je souhaiterois de tout  
 mon cœur qu'elle peust passer jusques à  
 Monsieur de Feuquiere, ne doutant point  
 que ce ne fust l'un des meilleurs de tous les  
 remedes pour les blesseures, qui sont si gran-  
 des & si douloureuses, qu'encore que les  
 Chirurgions esperent qu'il n'en sera pas  
 estropié, ils demandent plus de six mois  
 pour les guerir. C'est toujours beaucoup,  
 que la vie luy reste, afin de vous pouvoir  
 témoigner, en l'employant pour vostre ser-  
 vice, qu'il n'est pas ingrat des preuves que  
 vous luy rendez d'une bonté & d'une gene-  
 rosité si extraordinaires. Je vous confesse,  
 Monseigneur, que j'en ay en mon particu-  
 lier un tel ressentiment, que je ne scaurois  
 sans regret me voir réduit à des paroles pour  
 vous faire paroistre avec combien de pas-  
 sion je suis.

L E T.

## L E T T R E CXLIV.

*A Monsieur le Cardinal de la Vallette, sur  
le sujet de la Bataille de Thion-  
ville, en 1639.*

**M**ONSEIGNEUR,

Il ne m'arrive point d'affliction que je ne reçoive en mesme temps de si grandes preuves de la bien-veillance dont vous m'honorez, qu'il semble que vostre bonté se soit obligée à me consoler dans toutes mes pertes, & qu'elles ne servent qu'à faire voir combien vous estes genereux & charitable : Mais quelques grandes que soient les obligations dont je suis redevable à Vostre Eminence, je la supplie tres-humblement de croire qu'elles ne sçauroient surpasser mon ressentiment ; & que Monsieur de Feuquieres mesme n'en aura jamais un plus grand que moy de la part que V. E. prend à son malheur. J'avoüe que quelque extreme qu'il soit, il n'est pas du nombre de ceux qui me touchent davantage, pour ce que n'estimant rien plus injuste, comme le remarque si bien V. E. que de juger d'un General d'Armée par la perte ou le gain d'une Bataille, dont l'evenement ne despend pas  
moins

moins de l'obeissance & de la valeur des Soldats, que de la conduite & du cœur de celui qui les commande. Je tiens Monsieur de Feuquiere beaucoup plus heureux d'avoir esté blessé & pris en executant luy-mesme les ordres qu'il avoit donnez, que s'il n'avoit fait qu'une mediocre perte en opiniastrant moins le combat pour penser à sa seureté particuliere. Se voyant abandonné de presque toute sa Cavallerie par la plus grande lascheté qui fut jamais, il n'y avoit point de conseil à prendre pour un homme à qui l'honneur est mille fois plus cher que la vie ; & je le considere avec plus de joye couvert de blessures dans Thionville, que je n'en aurois de le voir encore à la teste d'une Armée, s'il s'estoit témoigné moins digne de la commander. Je suis assuré, Monseigneur, que c'est le sentiment de V. E. Et il ne m'est pas difficile d'en respondre, puisqu'il l'ay veüe dans les occasions où il s'offroit si souvent des sujets de le faire paroistre. Mais pour parler plus Chrestiennement, il me semble que Dieu n'ayant point de titre dont il soit plus jaloux que de celui de Dieu des Batailles, il n'appartient nullement aux hommes d'en attribuer le succez à une autre conduite qu'à la sienne ; & que ces grands coups de tonnerre qui accablent les Armées entieres, &

font

sont quelquesfois suivis de la perte de toute une Province, ne peuvent sans presumption estre creus partir que de sa main toute-puissante. Il s'y faut absolument soumettre, Monseigneur, puis qu'elle est infiniment adorable; Et V. E. veut bien qu'en usant de la liberté qu'elle m'a donnée d'ouvrir mon cœur en sa presence, j'en tire cette resolution dans ma douleur de la nouvelle perte que je viens encore de faire d'un de mes Freres. Il avoit l'honneur d'estre si connu de V. E. que je m'assure qu'elle jugera que j'ay beaucoup de sujet de le regretter: Mais la plus cruelle de toutes les experiences m'ayant appris quel est le neant de cette vie; & la privation d'un Amy veritable combien il y a peu de consolations assurees, je vous confesse, Monseigneur, que je commence à regarder le Monde avec le mépris dont il est digne. Faut-il de plus puissantes raisons pour cela que de considerer cette derniere mort d'un des plus grands hommes de nostre Siecle; & de penser qu'une maladie de quatre jours a mis dans le tombeau celuy que la mort avoit épargné en tant de Batailles. Les desseins des hommes sont bien peu de chose, puis que la suite de ceux que Monsieur le Duc de Weimar avoit entrepris avec tant de generosité, & executez avec tant de bon-heur, s'est évanouïe en un moment; & que la gloire de ses grandes actions luy est main-

maintenant si inutile : Mais je m'apperçois, Monseigneur, que j'abuse du loisir de V. E. Pardonnez - le je vous supplie à mon affection, qui a peine à se retenir lors que je vous parle. Je tascheray de la rendre plus discrète en ne vous écrivant que rarement; Car quant à mes actions je n'y mettray jamais de bornes, lors que je seray si heureux que de rencontrer des sujets de vous témoigner par mes tres-humbles devoirs combien je suis.

---

## L E T T R E CXLV.

*A Monsieur de Feuquiere prisonnier de guerre à Thionville en 1639.*

MONSIEUR,

Puis que vous ne connoissez pas moins mon cœur que le vostre, il seroit inutile de vous dire quels sont mes sentimens sur ce qui vous touche. Il n'est pas possible qu'ils soient plus grands, veu qu'ils sont tels qu'une parfaite amitié les peut produire, & qu'ils m'ont fait connoître plus que je n'avois jamais fait, ce que je vous suis. Nous sommes trop heureux dans ce malheur de ce que Dieu vous a conservé la vie, & de ce qu'il luy plaist vous donner tant de patience dans

VOS

vos douleurs, & tant de constance dans vostre mauvaise fortune. Elle ne peut pas toujours estre bonne; & vous eussiez possible eu trop de vanité dans le bon succez que vous deviez esperer, si chacun eust suivy vostre exemple, & secondé vostre courage. Encore que cela ne nous paroisse pas, Dieu ne fait jamais plus de grace aux hommes que lors qu'il les humilie pour les obliger à reconnoistre leur neant, & sa souveraine puissance. Vous avez grand sujet de le remercier de ce qu'il n'a permis que vous soyez tombé en l'estat où vous estes, qu'après avoir fait tout ce qui se pouvoit au monde: Car quant à l'evenement, il dépendoit si peu de vous, que pour croire le contraire, il faudroit ignorer qu'il preside particulièrement aux Batailles. Si vous avez perdu celle-cy, vous en gagnerez d'autres quand il luy plaira; & sçauvez par vostre propre experience que le gain n'en sera dû ny à vostre valeur, ny à vostre conduite, mais à sa seule volonté. Adieu mon parfait Amy, je le supplie de tout mon cœur qu'il vous fortifie de plus en plus dans son amour, & dans sa crainte. Tout le reste à comparaison de cela est au deffous de la grandeur d'une ame Chrestienne.

## L E T T R E CXLVI.

*A la Mere Catherine Felicité Religieuse  
à Port Royal, sur la mort de son troi-  
sième Fils, tué en un Combat auprès  
de Verdun.*

**M**A Tres-chere Mere,

Je ne scaurois assez louer Dieu de la grace qu'il vous a faite de recevoir avec la soumission absoluë que nous devons tous à son adorable volonté la mort de vostre cher Fils, & de mon cher Frere. C'est un effet de cette longue & sainte retraite, qui en vous separant depuis tant de temps des Creatures, vous a appris à ne les considerer plus que dans les desseins eternels de leur Createur, & à remonter des ruisseaux à la source: C'est un effet de ces continuelles oraisons, qui en vous unifiant à Dieu vous ont instruite en la science des Saints, laquelle ne consiste qu'à n'avoir plus que luy pour unique objet, & à faire cesser ce mal-heureux partage, qui en divisant nostre cœur par des affections contraires à ses divines volonte, luy ravit une partie de ce Souverain Empire qu'il veut, & qu'il doit avoir sur nous. *Que vous estes heureuse, ma Tres-chere Mere,*  
de

de commencer ainsi à gouster la vie du Ciel par le dégagement des liens qui nous attachent à la terre, & à remettre tous vos Enfans entre les bras de ce Père éternel qui ne vous en avoit rendu Mere qu'afin de les élever en son amour & en sa crainte, dont il vous a fait la grace de vous acquitter avec tant de soin, que s'il luy plaist de nous faire misericorde, nous devons tous reconnoistre qu'après luy nous vous en aurons la principale obligation, & que vous estes l'une de ces Meres veritablement Chrétiennes, qui brûlant de l'amour du salut de leurs Enfans travaillent sans cesse à le leur procurer par leurs prieres & par leurs larmes. J'espère qu'elles n'auront pas esté vaines pour celuy que nous pleurons, puis qu'outre ce qu'il a pleu à Dieu le garentir de ces combats abominables qui font perir l'ame avec le corps, & que son devoir l'engageoit au peril où il a perdu la vie, vous verrez par la lettre que j'ay receüe d'une personne tres-veritable & de grande vertu comme il estoit dans de fort bonnes dispositions. Vous avez donc grand sujet de remercier Dieu, ma Tres-chere Mere, de ce qu'il y a lieu de croire qu'il a eu égard à vos souhaits, & de continuer vos prieres pour luy avec confiance qu'elles luy seront utiles. Si les miennes meritoient d'estre exaucées il en recevroit du soulagement, & vous, ma

Tres-

Tres-chere Mere , toutes sortes de tres-humbles services de moy, si j'estois assez heureux pour vous en pouvoir rendre , comme mon devoir m'y engage encore beaucoup plus par les estroites obligations que je vous ay selon Dieu , que par celle de m'avoir mis au monde.

---

## L E T T R E C X L V I I .

*A Monsieur de Chaudebonne.***M**ONSIEUR,

Dites s'il vous plaist à mon nouvel Amy ma nouvelle affliction , puis qu'il est raisonnable que desormais il prenne part aux choses qui me touchent , comme j'en veux prendre une fort grande toute ma vie à celles qui le toucheront. Et priez-le je vous supplie en mesme temps de n'estre point en peine de moy en ce rencontre , pource que Dieu m'ayant fait la grace de vouloir absolument tout ce qu'il veut , c'est en des occasions aussi sensibles que celle-là , que j'espere avec son assistance de luy témoigner ma fidelité : Ce que j'aurois mauvaise grace de dire à un autre qu'à vous pour le dire à un autre qu'à luy : Mais cette nouvelle amitié pouvant

L

passer

passer en moy pour fort ancienne, en la considerant plustost par sa grandeur que par sa durée, je penserois commettre un crime si je perdois une telle occasion de faire connoistre à nostre Amy les dispositions où nous devons tous entrer pour meriter le bon-heur incomparable d'estre Amis de J E S U S - C H R I S T, qui est un tiltre si élevé & si glorieux, qu'il semble que ce seroit une presumption nompareille d'y aspirer, s'il ne nous l'offroit luy-mesme, & ne nous pressoit de le recevoir. Mon souhait donc pour nostre Amy, & ce que je demande sans cesse pour luy depuis nostre amitié, c'est qu'il employe cette generosité que la nature luy a donnée, & tous ces bons sentimens qui luy sont inspirez par la grace, pour aymer Dieu divinement; C'est à dire pour l'amour de luy-mesme, sans y chercher ses propres interelts; & en se tenant plus heureux d'avoir l'honneur de le servir, que de posseder toutes les Couronnes de la terre. Sans cet amour on recule tousiours au lieu d'avancer: Mais avec luy on fait tant de chemin en peu de temps, que l'on accomplit avec facilité ce qui autrement seroit impossible. En voila assez; & je croy que je n'en aurois pas tant dit, si je ne sca-vois qu'estant prest de vous separer de nostre Amy pour fort long-temps; & n'y ayant pas  
d'appa-

d'apparence que je le voye d'un an ; Il faut quelquesfois faire en un jour ce que l'on ne feroit pas autrement en plusieurs mois; ainsi que luy & moy fîmes dans un moment une amitié que d'autres n'auroient peut-estre pas faite en toute leur vie.

## L E T T R E CXLVIII.

*A Madame la Marquise de Magnelay.*

**MADAME,**

Rien au monde n'est plus capable de me consoler que la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sur la mort de mon Frere : Car quand je pense que vos actions sont conformes à vos paroles, il me semble que je suis doublement obligé de suivre, & ce que vous me dites, & ce que vous m'apprenez par vostre exemple : Mais il faut une grace de Dieu si particuliere pour vous imiter, que je m'estimerois heureux de pouvoir faire imparfaitement ce que vous accomplissez avec une vertu consommée. Et en verité, Madame, vous en aviez besoin pour resister à tant de diverses épreuves, que nulle constance n'eust pû soutenir si elle n'eust esté appuyée sur JESUS-CHRIST cette

pierre inébranlable qui est le fondement  
 éternel de l'Eglise, & l'unique soutien  
 des fideles. Ce sera là où vous trouverez  
 encore vostre force dans les justes appre-  
 hensions que vous avez maintenant sujet  
 d'avoir pour Monsieur vostre Beau-fils,  
 qui courra tousiours sans doute plus de  
 fortune qu'un autre en tous les lieux où  
 il s'offrira des occasions de signaler son  
 courage : Mais j'espere que par l'assistan-  
 ce de vos prieres, Dieu luy fera acque-  
 rir beaucoup d'honneur, & le garentira  
 du peril, comme il a desia fait tant de  
 fois si visiblement, qu'il y auroit de la  
 mesconnoissance à ne le pas croire. Je l'en  
 supplie, Madame, de tout mon cœur, &  
 qu'il me donne les moyens de vous té-  
 moigner & à Monsieur vostre Frere jus-  
 ques, à quel point le ressentiment des extre-  
 mes obligations que j'ay à l'un & à l'autre  
 me rend pour jamais.

## LETTRE CXLIX.

*A Monsieur le Marquis de Lyncour.*

**MONSIEUR,**

Ce seroit mal connoistre les obliga-  
 tions que je vous ay, que de penser y pou-  
 voir

voir répondre par des paroles ; Et je n'en aurois pas le ressentiment que je dois , si je n'en avois que celuy que vous croyez. Vostre generosité vous a sans doute fait oublier qu'il ne s'est jamais présenté occasion de me témoigner de l'amitié que vous ne l'ayez fait avec excez : Mais ce qui est ainsi sorty de vostre memoire , est demeuré gravé de telle sorte dans mon cœur , que je ne crains point qu'il me reproche d'estre moins reconnoissant que vous me donnez sujet de l'estre. La part qu'il vous a plu de prendre en ma dernière affliction m'a si peu surpris , que je vous puis asseurer avec verité que vous avez esté l'une des premieres personnes à qui j'ay pensé dans la douleur de cette perte : Et je vous supplie tres-humblement , Monsieur , de juger par là quelle est ma confiance en vostre bonté , & en l'honneur de vos bonnes graces. Je vous avoué que si les mal-heurs du monde en doivent faire concevoir du mépris , j'aurois tres-grand tort de l'aymer : Mais j'espere qu'il ne me trompera plus : Et il me semble que Dieu me fait la grace de commencer à connoistre , que dans la passion qu'ont tous les hommes d'estre heureux , il y a de la folie de s'attacher à autre qu'à luy, qui est l'inespuisable & l'unique source de la felicité & de la gloire. Je sçay , Monsieur,

que vous pensez à ces veritez , & ne doute point que vous n'employez utilement un temps aussi precieux qu'est celuy que vous passez maintenant avec le Pere d'Harau-  
cour , que je tiens pour l'un des hommes du monde qui en est le plus persuadé. & le plus capable d'en persuader les autres. L'indisposition de Madame votre Femme ne me donneroit pas peu de peine, si je ne croyois qu'elle en fait si bon usage , qu'une maladie supportée en cette sorte est preferable à la plus parfaite santé. C'est là , Monsieur , l'une de vos Croix: Mais tout n'en est-il pas plein icy bas ? Et bien-heureux sont ceux qui les portent apres Jesus-Christ pour arriver avec luy dans le Ciel par le chemin qu'il nous a montré. Ce sera là que les douleurs supportées avec patience par son amour seront converties en d'éternelles joyes, & que j'espère que vous connoistrez de quel nœud il m'a attaché à vous depuis tant d'années.

---

## L E T T R E C L.

*A Madame de la Grange le Roy.*

**M A D A M E,**

En verité je n'avois point besoin de recevoir de vos lettres pour sçavoir la  
part

part qu'il vous plaist de prendre en ma derniere affliction : Car je suis si asseuré de l'honneur de vostre amitié, que je douterois plustost de moy-mesme que de vous. Je vous avoüe, Madame, que ma perte m'est tres-sensible, pour ce que mon Frere estoit mon Amy : Mais quand je pense que Dieu est mon Maistre, il ne me reste autre chose à dire, sinon que sa volonté soit faite. Les devoirs d'un Chrestien sont si grands, que ceux qui ont le bon-heur de les bien connoistre sont obligez à une merveilleuse sousmission ; & les actions estans le seul langage que Dieu escoute, il faut passer des paroles aux effets pour luy témoigner que l'on est veritablement à luy. C'est ce que vous avez si bien sceu faire, Madame, avec l'assistance de sa grace, que je vous supplie de luy demander pour moy celle de vous imiter ; & de croire que sans user de complimens, puis que vous les avez bannis de nostre amitié, il n'y a point au monde une personne qui soit plus veritablement que je suis.

M M A C A M

L 4

LET-

## L E T T R E C L I

A Monsieur \*\*\*

MONSIEUR,

Si pour meriter la part que vous me faites l'honneur de prendre en mon affliction, il suffisoit de bien connoître vostre bonté & vos sentimens pour ce qui me touche, je pourrois dire que je n'en suis pas indigne. Puis qu'il est vray qu'avant que d'avoir reçu la lettre si obligeante qu'il vous a plu de m'écrire, je n'estois pas moins assuré que je le suis maintenant du déplaisir que vous avez de ma perte. Je ne pouvois avoir un Frere qui ne fust vostre serviteur, & celui la l'estoit si particulièrement, qu'à peine se pouvoit il souvenir du temps qu'il avoit commencé de l'estre. Je vous avoue, Monsieur, que je l'aymois avec tendresse : Mais puis qu'il estoit incomparablement plus à Dieu qu'à moy, il faut souffrir avec patience que le Createur dispose comme il luy plaist de ses Creatures. Et c'est une leçon que ceux qui sçavent le mieux aymer, ont le plus de besoin d'apprendre : C'est pourquoy, Monsieur, je pense que vous & moy la devons fort estudier, & je ne sçauois mieux vous témoigner, qu'en vous y souhaitant

haïssant tres-sçavant la véritable passion que j'ay pour vous.

---

## L E T T R E C L I I .

*A Monsieur le Marechal de Brezé.*

**MONSIEUR,**

Je suis si assuré de la faveur que vous me faites de m'aymer, & de l'affection si particuliere dont vous honoriez mon Frere, que je n'avois osé vous mander mon extreme douleur de sa perte, sçachant qu'elle vous seroit sensible. Mais la lettre qu'il vous a pleu de m'écrire sur ce sujet, me donnant un nouveau témoignage de vostre bonté, je vous supplie de recevoir au lieu de remerciemens la confession que je vous fais qu'il n'y en a point qui puissent égaler l'obligation que je vous ay, ny vous faire connoître jusques où va le ressentiment que j'en conserve. Tout ce que je vous puis dire, Monseigneur, pour vous faire voir que je n'ignore pas quel estoit l'avantage qu'avoit mon Frere d'avoir tant de part en vos bonnes grâces, c'est que j'ay considéré ce bonheur en luy comme le plus grand, & quasi le seul de sa vie, la fortune l'ayant persecuté en tout le reste, ainsi qu'elle a fait tous ceux de

son nom, dont il semble qu'elle ait pris plaisir de se declarer ennemie : Mais je vous avoüe, Monseigneur, que je trouve son pouvoir si peu redoutable , que je la méprise beaucoup plus qu'elle ne nous scauroit haïr, & que n'estimant de véritable bonne fortune que celle qui estendra sa durée au dela des siecles, ma douleur est mēlée de joye lors que je pense que les bonnes dispositions qu'il avoit pleu à Dieu de donner à mon Frere avant sa mort, laissent lieu d'esperer qu'il luy fera misericorde. Toutes les autres consolations sont des consolations imaginaires : Il n'y a qu'une eternité de gloire qui nous puisse rendre véritablement heureux, comme il n'y a qu'une eternité de peines qui nous puisse rendre véritablement misérables : Et c'est un estrange aveuglement de ne penser pas serieusement & de bonne heure à l'un pour s'efforcer de l'acquérir, & à l'autre pour tascher de l'eviter. Mais je m'apperçois, Monseigneur, que j'entre dans un discours qui m'emporte trop loing : Pardonnez le s'il vous plaist aux mouvemens de mon affliction, & à la liberté que me donnent en parlant à vous, la bien-veillance dont vous m'honorez, & la passion avec laquelle je suis.

## L E T T R E C L I I I .

*A Monsieur \*\*\****MONSIEUR,**

Si mes fruits estoient aussi beaux que vostre lettre, ils pourroient recevoir sans vanité les louanges que vous leur donnez ; Et si j'avois pû vous rendre autant de service que je le desire, je pourrois sans rougir de honte recevoir les témoignages de la satisfaction que vous dites avoir de moy. Mais puisque les uns & les autres ne sont considerables que par l'estime que vous en faites, c'est à moy à vous remercier de vos remerciemens, que je voudrois de tout mon cœur pouvoir meriter sans les recevoir, comme je les ay receus sans les meriter, afin que mes actions plustost que mes paroles vous fissent connoistre jusques à quel point je suis.

## L E T T R E T C L I V .

*A Monsieur le President Barillon.***M** O N S I E U R ,

Si vous sçaviez des choses venuës à ma connoissance , & qui ne se peuvent dire que de vive voix , vous admireriez de telle sorte les graces de Dieu , & auriez je m'assure de si grands sentimens de l'exacte fidelité avec laquelle on y doit répondre , que vous vous trouveriez obligé d'entrer plus soigneusement que jamais dans la pratique des choses auxquelles vous sçavez que la qualité de Chrestien nous engage. Nostre separation m'ostant le moyen de vous parler , je m'acquie de ce que je dois , en vous disant en general ce que je vous dirois particulièrement si j'avois le bon-heur de vous voir. Et il me semble que je ne sçauois mieux prendre mon temps qu'à cette heure , que j'apprens que vous estes fort visité , pour vous faire souvenir que la Grace estant comme un parfum precieux qui se dissipe quand il prend l'air , elle a besoin , pour se conserver , de retraite & de solitude. Faites donc l'impossible , s'il vous plaist , sans manquer à la civilité & aux devoirs necessaires , pour ne pas perdre par-

parmy vos Amis tout l'avantage de vostre éloignement, qui en vous séparant des hommes, vous doit unir plus étroitement à Dieu. Dérobez des heures pour les passer avec luy dans une sainte étude, & dans la priere, où vous luy parlerez du cœur, dont il n'entend jamais si bien la voix que dans le silence de la retraite. Celle où vous estes maintenant par sa providence est possible le temps le plus cher de vostre vie : Et il y a grande apparence que c'est celuy dont il vous demandera le plus de compte, puis qu'en vous éloignant quasi de toutes choses, & vous mettant en un lieu comme séparé du reste du monde, il vous a donné le moyen de penser sérieusement à luy, & de n'entrer pas seulement, mais de vous avancer dans cette voye étroite qui seule conduit à la vie.

---

L E T T R E C L V.

*A Monsieur de Thou, sur la mort de Monsieur le Cardinal de la Vallée en 1639.*

MONSIEUR,

Puis que personne ne sçait mieux que vous quelles estoient l'affection & la confiance

fience dont Monsieur le Cardinal de la Vallée m'honorait ; & que nul ne savait aussi mieux que moy quelle estoit vostre passion pour luy , & l'estime toute particuliere qu'il faisoit de vostre amitié ; je vous supplie d'avoir agreable que je vous choisisse entre tous ses Amis , & ceux qui me font la faveur d'estre les miens , pour vous témoigner jusques à quel point va mon extreme affliction de sa perte. Je ne puis ce me semble , Monsieur , la soulager qu'en le pleurant avec vous , qui savez si parfaitement les justes sujets qu'il y a de regretter une personne de ce merite , & qui estes touché de la plus vive douleur que puissent donner les sentimens d'un excellent naturel joints à ceux d'une tres-haute generosité. Ceux qui n'ont veu Monsieur le Cardinal de la Vallée que dans la Cour , ou dans les Armées ; dans le particulier , ou dans le public , ne le connoissoient qu'à demy. Il faut pour l'avoir connu tout entier , l'avoir veu comme nous avons fait vous & moy dans toutes ces occupations , & ces rencontres si differentes. Cette incroyable douceur & cette extreme bonté qui luy acqueroient tant de serviteurs , auroient pû passer pour des vertus communes , si elles n'eussent esté accompagnées dans les occasions importantes d'une fermeté , & d'une constance invincibles : Et ce grand cœur qui ne

L'abandonna jamais en tant de perils, n'auroit pas eu toutes les marques d'une véritable generosité, s'il l'eust rendu farouche parmy ses Amis : Mais vous sçavez, Monsieur, que toutes ces bonnes qualitez qui à peine se rencontrent séparées, se trouvoient heureusement rassemblées en luy. Elles seroient néanmoins incapables de nous consoler, s'il n'en avoit eu une beaucoup meilleure, & qui doit estre maintenant nostre seule consolation, puis qu'elle est l'unique sujet de nos esperances pour luy. Vous avez veu trop clair aussi bien que moy dans le fonds de son cœur & de son ame, pour ignorer qu'elles estoient sa foy & sa reverence pour les mysteres de nostre religion, & combien il souhaitoit d'estre un jour dans la retraite, & dans la pratique exacte des vertus Chrestiennes. Il me l'a témoigné cent fois en sa vie avec de si grands sentimens, que nous devons nous promettre de l'infinie bonté de Dieu qu'il aura considéré ses desirs pour luy faire misericorde. Tout le reste sans cela luy seroit aujourd'huy tres-inutile : Et je vous avoüe, Monsieur, dans nostre sincerité & nostre franchise, que rien ne me touche tant que la mort des personnes élevées, qui en tombant comme les moindres, font voir par des preuves trop claires, mesmes aux plus aveugles, que ce  
que

que l'on admire dans le Monde n'est pas seulement un neant, mais une folie; & que la seule sagesse véritable est de vivre de telle sorte que l'on ayt sujet d'esperer une heureuse mort. Vous voyez, Monsieur, jusques où m'emporte ma confiance en vostre amitié; dont vous recevriez à toute heure de nouvelles marques, si je rencontrais tous jours des occasions de vous témoigner combien je suis.

# LETTRE CLVI.

*A Madame la Duchesse d'Eguillon, sur la mort de Monsieur le Cardinal de la Vallette, en 1699.*

MADAME,

Je sçay trop quelle est vostre juste douleur de la mort de Monsieur le Cardinal de la Vallette pour craindre que vous trouviez mauvais que je vous témoigne la mienne dans cette perte; que je serois bien insensible si je ne ressentois extraordinairement, puis que l'affection & la confiance dont il m'honoroit estoient si peu communes; & que m'estant veu long-temps le depositaire de ses plus secretes pensées; personne ne sçait mieux que moy ce qu'il avoit dans l'a-

me.

me. Je vous avoüe, Madame, que cette connoissance qu'il m'avoit voulu donner de luy-mesme, & qui me rendant si étroitement son obligé augmente de beaucoup mon affliction, est aussi ce qui me console, parce qu'il est vray qu'il avoit une extreme reverence pour les choses de Dieu, & que s'il eust esté si heureux que de finir ses jours en la sorte qu'il le desiroit, sa mort auroit esté encore plus exemplaire, que sa vie n'a esté illustre. Mais pour accomplir de semblables desseins il faut une grace si particulière, que l'on ne doit pas s'étonner si elle est fort rare. Les grandeurs du Monde & le mépris du Siecle s'accordent tres-difficilement ensemble: On ne rompt pas aysement des chaisnes si éclatantes, & qui semblent si precieuses; Et il ne suffit pas d'estre persuadé du bon-heur de l'autre vie; mais il faut sortir de l'aveuglement qui fait aymer celle-cy, pour suivre **J E S U S - C H R I S T** crucifié par le chemin qu'il nous a monstre; & que l'on ne luy scauroit faire un plus grand tort que de se figurer si aysé, après que luy-mesme a dit cent fois qu'il estoit si difficile. Je confesse, Madame, que rien ne me touche tant, & ne me fait si bien voir le neant des choses du monde, que la mort des Grands, qui les privant en un moment de tous ces avantages imaginaires qui les font paroistre heureux durant leur vie, les reduit

com-

comme les autres à n'avoir plus besoin que de la miséricorde de Dieu, & les fait entrer dans un mépris eternal de ce qui les faisoit envier sur la terre. Les amis de Monsieur le Cardinal de la Vallette ne peuvent plus luy témoigner leur affection que par leurs prieres; Et bien que les miennes ne meritent pas d'estre exaucées, elles accompagneront de si bon cœur les vostres, que je m'acquitteray sinon, comme je le desirerois, au moins comme je le puis, de ce que je dois à une personne que j'ay si parfaitement honorée, &c.

---

## LETTRE CLVII.

*A Monsieur \*\*\**

**MONSIEUR,**

Comme jamais lettre n'a plus esté écrite du cœur que vostre dernière, j'avoüe aussi que jamais le mien ne fut plus touché, & de douleur par le mélange de la mienne avec la vostre, & de ressentiment de vostre parfaite confiance en moy, dont je suis trompé si je suis indigne, puis qu'il suffit pour la meriter d'égaliser la mienne à la vostre, & que j'espère que Dieu vous fera connoître un jour  
que

que le lien dont il nous unit est encore beaucoup plus fort que vous ne pensez. Vous voyez que cecy est une suite de mes deux billets , & que comme ils avoient precedé nostre commune affliction de la mort de Monsieur le Cardinal de la Vallette ; ce n'est pas elle seule qui nous reunit plus estroitement , mais qu'un principe plus eslevé m'engage pour vous à quelque chose d'extraordinaire. Surquoy je vous conjure de continuer à bien prier Dieu , afin qu'il vous en fasse voir les effets , si ce mouvement vient purement de luy , ainsi que je le pense. Or pour vous faire connoistre comme nos sentimens se rapportent dans la perte de celuy que nous regrettons , je n'esperois rien de luy ; je n'en desirois rien ; je ne me considerois point du tout moy-mesme dans cette affection : Mais dans la connoissance que j'avois du fonds de son cœur , j'aymois sa bonté ; j'avois tendresse pour luy ; & luy souhaitois plus de bien qu'il ne s'en vouloit à luy-mesme. Je suis trompé si cette amitié si desintereffée n'est une image de la vostre : Et pour vous témoigner qu'elle est vraye, je m'engage avec vous à prier Dieu pour luy tout le reste de ma vie. C'est la seule preuve que nous luy puissions donner désormais que nous l'aymions veritablement.

Arre-

Arrestons nos larmes ; & ne finissons jamais nos prieres : Ce qui procedé de la nature doit avoir des bornes ; mais la Charité n'en connoist point.

## LETTRE CLVIII.

*A Monsieur le President Barrillon.*

MONSIEUR,

Si j'avois moins de choses à vous dire , je vous écriverois plus souvent : Mais j'avoue que j'ay peine à me résoudre de prendre la plume pour ne vous mander que la moindre partie de ce que je pense , & que j'aime quasi mieux ne point parler du tout , que de parler dans cette contrainte à un amy tel que vous. Il est arrivé depuis nostre separation tant de choses importantes , que s'il ne falloit vouloir tout ce qui plaist à Dieu, j'aurois une extreme impatience de les faire passer de mon cœur dans le vostre , & d'ajouter à vos autres consolations celle de voir en tant de manieres triompher la grace , que cela augmenteroit encore le mépris que vous avez de toutes ces fausses apparences de grandeur & de felicité qui charment la plupart des hommes. Tout ce que vous vous sçauriez imaginer ne sçaurpit aller si  
avant

avant que ce que j'ay veu, & la foy que vous avez en moy vous engage à beaucoup pour respondre à la fidelité vers Dieu à laquelle ces exemples vous obligent. Vous en demeureriez aisément d'accord si je pouvois m'expliquer davantage : Mais cela ne se peut que de vive voix ; Et je vous conjure en attendant de continuer à vous remettre souvent devant les yeux ces faveurs si extraordinaires que vous recevez de Dieu, entre lesquelles l'une des principales est de vous avoir garanty de cét horrible aveuglement qui fait rechercher avec autant d'ardeur des biens qui passent en un instant, que s'ils estoient eternels, & fait faire aussi peu d'efforts pour acquérir des biens eternels, que s'ils ne devoient durer qu'un moment.

---

**L E T T R E C L I X.**

*A Monsieur le Marechal de Brezé.*

**M O N S E I G N E U R,**

La lettre du premier de ce mois que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire me comble de tant de diverses obligations, que ce feroit mal les reconnoître que de n'y respondre qu'en general. Et puisque je ne suis pas assez heureux pour rencontrer des occasions

fions de m'en témoigner digne par mes ser-  
 vices, je vous supplie au moins de me per-  
 mettre de vous faire voir que je les ressens  
 toutes comme je dois. M'enquerant souvent  
 des nouvelles de vostre santé; on m'avoit  
 bien dit que depuis quelque temps vous  
 aviez eu la goutte: Mais je vous avoue, Mon-  
 seigneur; que je ne fus jamais plus surpris  
 que d'apprendre par vostre lettre que vous  
 avez esté malade à l'extrémité, & d'une  
 maladie si douloureuse & si violente. Je  
 tiens en cela mon ignorance malheureuse,  
 bien qu'elle m'ayt espargné de mauvaises  
 journées, puisque prenant autant de part  
 que j'y suis obligé à ce qui vous touche, je  
 dois souffrir quand vous souffrez, & desirer  
 de le sçavoir, afin de prier Dieu qu'il vous  
 soulage. C'est icy, Monseigneur, où ma  
 passion pour vous ne me peut permettre de  
 vous cacher les sentimens que les vostres ont  
 excitez dans mon cœur, lors qu'il vous a  
 plu de me dire la pensée que Dieu vous  
 donne de songer serieusement à la mort. Je  
 vous confesse que c'est ma principale occu-  
 pation depuis cette perte irréparable, à la-  
 quelle vous me fistes la faveur de compatir:  
 Et j'estime que l'une des plus grandes gra-  
 ces que Dieu puisse faire à un homme, est  
 de graver dans son ame la verité de ces pa-  
 roles, Que la figure de ce monde s'éva-  
 nouit; & de luy faire concevoir l'import-  
 tance

rance de penser à cet autre monde, dont les biens & les maux sont éternels, afin de ne se pas laisser surprendre à cette dernière heure, qui par un changement épouvantable fait passer ceux qui s'éloignent de leur Créateur, des délices de cette vie dans les supplices de l'autre, & couronne de gloire & d'immortalité les souffrances de ceux qui l'ayment. Je pense que vous croirez aisément, Monseigneur, que si cette chaisne dont vous me faites l'honneur de me parler, & qui m'attache à vostre service pour ne m'en séparer jamais, n'estoit aussi forte qu'elle doit estre, je n'aurois garde de vous dire mes sentimens avec tant de liberté: Mais comment pourrois-je empêcher mon cœur de s'ouvrir en vostre présence, puis qu'il vous a plu de m'ouvrir tant de fois le vostre, & que si je commets en cela une faute, elle ne procede que de la passion avec laquelle je suis.

---

LE T T R E CLX.

*A Monsieur le Prince de Guemené.*

**M**ONSEIGNEUR,

J'avouë n'avoir jamais eu honte de ma mauvaise fortune, qu'en voyant qu'elle m'em-

m'empesche de meriter par mes actions l'affection si particuliere que vous me faites l'honneur de me témoigner par vostre lettre : Et il est vray que si j'avois autant de pouvoir que de passion de vous servir, vous connoistriez bien-tost qu'il n'y a point de personnes qui agissent avec tant de chaleur dans les interets d'autrui, que celles qui n'en ont gueres pour les leurs. Il est difficile que ceux qui sont si fort attachez à ce qui les touche, ne soient avares vers les autres de cette ardeur si violente dont ils sont prodigues vers eux-mesmes : & bien que j'aye eu toute ma vie les yeux ouverts sur cela, je confesse n'avoir jamais rien veu de si rare que des affections absolument desinteressées. Cette seule raison, Monseigneur, me fait esperer, que vous recevrez de bon cœur la mienne, encore qu'à mon grand regret elle vous soit fort inutile. J'ay eu beaucoup de joye d'apprendre que vos soins & vos apprehensions pour la santé d'une personne dont la conservation vous est si chere & si importante, l'empeschent d'entreprendre ce que ses forces ne pourroient supporter. Il n'est pas besoin ce me semble, de tuer le corps pour faire vivre l'ame ; & la discretion qui regle mesme la charité, n'a garde de souffrir des excés en ceux qui se conduisent par elle. Mais je laisse ce discours à de plus sçavans que moy ; & me contente de  
parler

parler de ce que je sçay parfaitement, qui est, qu'il est impossible que nul autre soit jamais avec plus de verité.

LETTRE CLXI.

*A Madame la Marquise de Sablé.*

C E billet est seulement pour vous dire que j'espere de respondre bien-tost de vive voix à celuy que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, la blesseure de mon Fils m'obligeant d'aller à Paris, où vous me feriez grand tort de croire que je peusse estre sans vous rendre mes devoirs. Je vous avoüe que l'accident arrivé à ce pauvre Enfant que vous avez jugé digne d'estre aimé, & pour qui j'ay beaucoup de tendresse, me touche tres-sensiblement : Mais n'ayant autre part en luy que celle qu'il a plu à Dieu de m'y donner, je le remets absolument entre ses mains pour en disposer selon sa sainte volonté, que nous ne devons pas moins adorer lors qu'elle nous paroist severe, que quand nous l'esprouvons favorable. Vous sçavez que les desirs de nostre cœur sont les seules prieres qu'il escoute, pour ce qu'ils sont toujours suivis des actions lors que les occasions s'en offrent, & que ce sont nos œuvres, & non pas nos paroles qui nous

M ren-

rendent agreables à cette sagesse infinie qui penetre toutes nos pensées. C'est pourquoy il faut luy offrir, & luy sacrifier avec joye ce que l'on a de plus cher au monde, afin de le traiter en Dieu, par cette preference absolue qui l'oblige à venir regner dans nostre cœur, lequel il nous a appris luy mesme ne se pouvoir partager, & qu'il faut de necessité que luy ou le Demon en soit le Maître : Je ne sçay comment je vous en ayant dit, n'ayant dessein de vous écrire que quatre lignes : Mais ma douleur m'y a contraint, pour ce que c'eust esté manquer de franchise que de vous cacher les sentimens que Dieu me donne pour ma consolation dans une rencontre qui me touche si fort, & que j'espere qui seront desormais les vostres dans toutes celles qui vous arriveront.

---

## LET TRE CLXII.

*A Monsieur le Cardinal Bentivoglio sur la mort de Monsieur le Marquis Bentivoglio son Frere, en 1640.*

MONSEIGNEUR,

Si les grandes Ames comme la vostre ne trouvoient en elles mesmes plus de forces  
dans

dans les afflictions que les consolations ordinaires ne leur en scauroient donner, j'aurois sujet d'estre en peine des effets de vostre douleur dans la plus sensible perte que Vostre Eminence pouvoit faire : Mais si vostre bon naturel me fait craindre, vostre vertu me rassure ; Et sçachant que V. E. ne met nulle comparaison entre l'amour le plus juste que l'on puisse avoir pour un Frere, & celuy que l'on doit avoir pour Dieu, je ne doute point que sa soumission aux volontez adorables de ce Souverain Maistre de nos vies, n'ayt desia mis vostre esprit dans un calme que la plus haute constance humaine seroit incapable de luy donner. Ainsi je n'ay, Monseigneur, qu'à témoigner à V. E. jusques à quel point je ressens tout ce qui la touche ; & à la supplier tres-humblement de croire que la profession si particuliere que je fais d'estre son tres-humble serviteur estant beaucoup plus vive dans mon cœur qu'elle ne le paroist sur mes lèvres, il n'y a que de grandes occasions de vous servir, si j'avois le bon heur d'en rencontrer, qui peussent faire voir à V. E. combien je suis.

## L E T T R E   C L X I I I .

*A Monsieur \*\*\**

M O N S I E U R ,

Vous estes trop genereux & trop mon Amy, pour ne vous resioiir pas d'avoir rencontré une occasion signalée de m'obliger; Et j'estime trop vostre vertu & vostre merite, pour ne prendre pas plaisir à vous estre redevable du plus sensible témoignage d'affection que je sçaurois jamais recevoir de vous. Rien au monde ne m'estant plus cher que les interests de Monsieur \*\*\* je vous laisse à juger avec quelle joye j'ay appris qu'il a confié entre vos mains une affaire si importante: Et bien que je sçache de quelle sorte vous agissez en tout ce que vous entreprenez, & que je ne doute point que la consideration d'une Personne de cette condition, & qui possède encore des qualitez plus élevées que celles de sa naissance, ne vous porte à luy faire voir que quelque grande que soit vostre reputation, elle n'égalle pas vostre merite; Neantmoins pource qu'il y a certains efforts que l'amitié seule est capable de produire, & qu'elle se reserve par un privilege particulier, je vous supplie, Monsieur, que celle  
que

que vous m'avez promise depuis vingt ans vous les fassiez tous faire en cette rencontre, & de croire que le ressentiment que j'en conserveray toute ma vie, m'obligera de rechercher avec tant de soin les occasions de vous servir, que je seray possible assez heureux pour en trouver quelqu'une, où je vous témoigneray que personne ne sçauroit estre plus veritablement que moy.

---

L E T T R E C L X I V.

*A Monsieur le President Barrillon.*

M O N S I E U R,

Je laisse à mon Frere à vous dire l'esperance où nous sommes de voir bien-tost Monsieur de Feuquiere, & ne vous écris maintenant que pour pleurer avec vous le bon Pere d'Haraucour. J'avois sur vostre parole fait une si étroite amitié avec luy, que tres-peu de personnes sont capables de comprendre jusques à quel point elle estoit arrivée : Et j'avois trouvé si pleinement en luy tout ce que vous m'en aviez dit, que je le considerois comme un tresor que vous aviez bien voulu que nous partageassions ensemble. J'avoue n'avoir jamais veu un homme plus sincere, & qui

oultre tant d'autres excellentes qualitez eust toutes celles qui se peuvent desirer en un veritable & fidele Amy. Nous ne scaurions donc trop regretter la perte que nous avons faite, ny trop nous rejouir aussi des graces qu'il a receües de Dieu. J'eus la consolation de le voir peu d'heures avant sa mort en l'estat où JESUS-CHRIST nous apprend que nous devons estre pour attendre sa venue. Il aura trouvé ce serviteur fidele veillant la lampe à la main, & les talens qu'il luy avoit confiez multipliez avec usure : C'est pourquoy nous ne devons point douter qu'il ne luy ayt dit ces bien-heureuses paroles, *Intra in gaudium Domini tui*. Pensons serieusement je vous supplie à nous rendre dignes de les entendre : Et puis que de cela seul dépend l'eternité de nostre bon-heur, méprisons genereusement tout le reste. Témoignons par nos actions que nous sommes les vrais enfans de ces premiers Chrestiens qui n'avoient point de moindre ambition que de posseder le Royaume de Dieu : & dans l'incertitude de l'heure qu'il faudra passer à cette autre vie, soyons tousiours prests à partir.

## L E T T R E C L X V.

*A Monsieur le Marechal de Brezé, sur la  
mort de Monsieur de Feuquiere, en 1640.*

MONSEIGNEUR,

Quand vous ne m'auriez point fait l'honneur de me témoigner d'une maniere si puissante vostre regret de la mort de Monsieur de Feuquiere, il faudroit que j'eusse perdu la memoire avec le jugement pour ne connoistre pas, par le souvenir des extremes obligations qu'il vous avoit, jusques à quel point vous luy faisiez la faveur de l'aymer, & combien vous estes touché de sa perte. Vous ne sçauriez, Monseigneur, estre aussi genereux que vous estes sans avoir de l'affection pour les hommes de merite, & mépriser la foiblesse de ces ames basses qui pensent se faire tort en louant les vertus d'autrui : Je dois ce témoignage à la verité, de n'avoir quasi veu personne qui prenne tant de plaisir que vous à faire valoir les services & les bonnes qualitez des autres : Et si vous n'oubliez aussi aisément les faveurs que vous faites, comme ceux qui les reçoivent sont obligez de s'en souvenir, vous n'aurez point besoin d'autre preuve du ressentiment que je dois

avoir de vôtre extreme affection pour Monsieur de Feuquiere que ce qu'il vous pleut me dire tant de fois en Allemagne sur son sujet, & les bons offices que vous luy rendistes pour l'élever delors à tout ce qu'il pouvoit pretendre. Cette maniere d'agir est si rare qu'elle ne se peut assez estimer: Et ainsi quand tant d'autres considerations ne m'attacheroient pas dé-jà à vôtre service, la qualité du plus ancien Amy, & à mon advis du plus particulier qu'eust Monsieur de Feuquiere, m'y engageroit pour jamais. Vous ferez, je m'assure bien ayse, Monseigneur, d'apprendre que Dieu m'a donné la seule consolation que je pouvois recevoir en sa mort, en ce qu'elle a esté si Chrestienne que je n'ose me plaindre qu'il ait changé les vaines esperances & les veritables miseres de cette vie, contre le bon-heur infiny dont j'ay sujet de me promettre qu'il jouïra éternellement en l'autre. Je vous supplie tres-humblement, Monseigneur, de croire que tous ceux qu'il a laissez ne manqueront jamais à la passion qu'ils sont obligez d'avoir pour vôtre service, & que la mienne n'est pas du nombre de celles qui se peuvent exprimer par des paroles, puis que je suis au delà de tout ce qui se peut dire.

LETTRE CLXVI.

*A Monsieur \*\*\* sur la mort de Monsieur  
de Feuquiere, en 1640.*

MONSIEUR,

Si Dieu n'avoit depuis peu redoublé les liens qui nous unissent ensemble, des feüilles entieres ne suffiroient pas pour témoigner qu'elle est ma douleur de la mort de Monsieur de Feuquiere, & combien les sentimens que j'en ay sont encore augmentez, par la consideration des vôtres: Mais lors que l'amitié est arrivée jusques à pouvoir sans reserve se parler cœur à cœur, on méprise tout autre langage. Et ainsi sans m'arrester à tant de discours inutiles, dont les lettres des Amis communs sont pleines, je n'ay autre chose à vous dire sinon que nous nous devons mettre au pied de la Croix pour chercher du soulagement à cette affliction, & à toutes les autres qu'il plaira à Dieu de nous envoyer. Ce n'est que dans les playes du Sauveur du monde que l'on trouve des consolations aux plus grands maux; & ce n'est qu'en considerant la mort qu'il a voulu endurer pour nostre amour que nous apprenons à souffrir avec patience celle des personnes qui nous sont les plus cheres. Témoignons par nos

M 5

prieres,

prieres , & non pas par nos larmes , nostre veritable affliction pour celuy que nous regrettons , & taschons à les rendre dignes d'estre exaucées par une ferme resolution d'estre plus à Dieu que jamais. Car il n'écoute que la voix des siens , & ferme les oreilles aux demandes des méchans , comme il détourne ses yeux de leurs sacrifices.

---

## L E T T R E   C L X V I I .

*A Monsieur le Marquis de Montauzier,  
sur le mesme sujet.*

M O N S I E U R ,

Je suis si accoustumé à vous estre obligé que j'aurois tort d'être surpris des nouveaux témoignages que vous me donnez de l'honneur de vostre amitié sur le sujet de la mort de Monsieur de Feuquiere. Je vous avoüe Monsieur qu'elle m'a esté sensible au delà de tout ce que je vous en sçauois dire, parce que cét amour pour le public dont vous m'avez tousiours veu si touché , a augmenté de telle sorte en cette occasion le déplaisir de ma perte particuliere , qu'il me semble qu'il m'est permis de plaindre extraordinairement un Amy , que je ne plains pas  
seule-

seulement par la consideration de moy-mesme. Mais puis qu'il n'appartient pas aux hommes de demander raison à Dieu de ses volonte, quelques rudes qu'ils en sentent les effets, il faut se soumettre avec patience à tous ce qu'il luy plaist d'ordonner : C'est, Monsieur, ce que je tascheray de faire ; & de vous témoigner en toutes les occasions où vous m'honorerez de vos commandemens que personne ne sçau-roit estre avec plus de verité & de passion que moy.

---

## L E T T R E C L X V I I I .

*A Monsieur le Duc de Longueville, sur sa grande maladie en Allemagne en 1640.*

MONSEIGNEUR,

J'estimerois inutile de vous dire jusques à quel point vostre maladie & vostre guerison m'ont touché de déplaisir & de joye, puis que si vous en pouviez douter, il faudroit que vous me creussiez le plus insensible & le plus méconnoissant homme du monde, qui sont deux qualitez fort contraires à l'opinion si favorable que vous me faites l'honneur d'avoir de moy. Je vous avoue que je n'ay jamais mieux connu com-

bien je suis bon François, estant veritable qu'au milieu de tant de sujets particuliers de douleur, & puis de consolation que j'ay eus dans cette rencontre, les interets du Public m'ont si fort remply l'esprit & le cœur, que je confiderois vostre mort comme une marque de la colere de Dieu vers la France, & regarde maintenant vostre vie comme un effet de sa misericorde pour elle. Mais il faut, Monseigneur, qu'il le soit aussi pour vous; puis que vous seriez bien mal-heureux, si cette nouvelle vie qu'il vous redonne n'estoit aussi avantageuse pour vous mesme que pour les autres. Pardonnez je vous supplie cette liberté à ma passion pour vostre service, qui est si grande & si desinteressée, qu'elle ne vous doit pas estre desagrecable. J'espere de vous en dire un jour davantage de vive voix, & que vous ne trouverez pas estrange que j'aye des pensées si vives de la mort dans la perte que je viens de faire d'un des plus anciens de mes Amis, & d'un des plus fideles de vos serviteurs. Vous l'aviez, Monseigneur, obligé de telle sorte, qu'il n'y avoit rien au monde que Monsieur de Feuquiere n'eust fait, & qu'il n'eust deu faire pour vous témoigner qu'il n'en estoit pas ingrat: Et il me semble que sa consideration m'engageroit encore plus estroitement, s'il estoit possible, à estre au dela de toutes paroles.

## L E T T R E C L X I X .

*A Monsieur le Prince de Guemené.*

MONSEIGNEUR,

Je croy aussi serieusement comme vous le dites en riant, & en la maniere du monde la plus obligeante, que ce m'est plus d'honneur d'avoir sollicité vostre affaire, que d'avoir esté employé dans celles du Roy, pour ce que les hommes m'avoient engagé à l'un, & que c'est Dieu qui m'engage à l'autre, par une rencontre si extraordinaire que je m'estimerois coupable devant luy, si tous les interets de vostre Maison ne m'estoient aussi chers que les miens propres: & s'il me donnoit autant de moyen qu'il m'a donné de passion de vous servir, je vous ferois bientôt connoître la difference qu'il y a entre les devoirs qui se rendent par des raisons humaines, & ceux que l'on croit rendre en quelque sorte à Dieu mesme, lors que l'on les rend à des personnes que l'on considere principalement à cause de luy. Je vous avoue, Monseigneur, que sans cela il seroit très-difficile qu'un esprit né libre, & dont le desinteressement peut passer pour un défaut dans un siècle où il est si rare, peust se se donner jusques à un point où toutes les  
pre-

pretensions du monde ne seroient pas capables de l'engager avec toutes les puissances de la terre. Je pense, Monseigneur, qu'après une protestation si solennelle vous n'aurez pas peine à croire que je ne trouveray jamais rien de difficile pour vous servir ; & que ma constance inviolable dans ce dessein, fera une preuve qui vous fera voir, que je ne suis pas à vous à la mode de la Cour, ny pour des considerations qui puissent changer. Vous sçavez assez, Monseigneur, quelles elles sont, sans qu'il soit besoin que je vous les dise : Mais ma mauvaise fortune fait que vous ne sçaurez jamais que la moindre partie de ce que je voudrois entreprendre pour ce qui vous regarde ; & que vous aurez tousiours besoin de foy pour connoistre combien je suis.

---

## L E T T R E   C L X X .

*A Monsieur \*\*\**

M O N S I E U R ,

J'avoüe qu'il y a long-temps que lettre ne m'a donné tant de joye que celle que vous m'avez écrite , pour ce qu'elle me fait voir que Dieu agit dans vostre cœur par  
la

la resolution de ne vous engager pas legere-  
ment à en prendre une qui vous importe de  
vostre salut. Vous ferez tres-heureux de le  
servir dans l'Eglise si c'est luy qui vous y  
appelle ; & tres-mal-heureux si vous n'y  
entrez que par des considerations humai-  
nes : Car comme il le dit luy-mesme dans  
son Evangile, luy seul est la voye par la-  
quelle seule nous devons marcher , & prin-  
cipalement lors qu'il s'agit de nostre voca-  
tion pour entrer dans la profession la plus  
sainte de toutes , & qui demande une si  
grande pureté de cœur. Ce seroit trop esti-  
mer, je ne dis pas une Croisse, mais une  
Thiare, que de la vouloir acheter aux dé-  
pens de son salut ; & ce seroit fouler aux  
pieds avec trop d'insolence les preceptes de  
J E S U S- C H R I S T, que de les quitter pour  
suivre les maximes du Demon. Cette parole  
terrible qui nous apprend que nous sommes  
à Dieu ou au Diable, nous oblige à nous  
bien examiner dans le secret de nostre  
cœur affin de ne prendre pas un Maistre  
pour l'autre, comme il arrive à ceux qui  
se laissent éblouir volontairement par les  
fausses apparences des avantages tempo-  
rels. Vous ne tomberez pas dans ce mal-  
heur , si vous mettant souvent en la pre-  
sence de Dieu vous luy demandez a-  
vec un esprit dépoüillé de tout interest,  
qu'il vous fasse la grace de disposer de vous  
selon

selon sa sainte volonté que vous voulez estre pour jamais la vostre. Ses oreilles sont toujours ouvertes pour entendre ce langage qui est le langage du cœur, ainsi qu'elles sont toujours fermées aux vaines prières de ceux qui luy parlent contre les sentimens de leur propre conscience. Ne merite-t'il pas bien que nous soyons à luy purement pour l'amour de luy ? Et sçaurions nous luy faire une plus grande injure que de capituler avec luy lors que nous nous voulons donner à son Ennemy ? Consultez vous seulement vous-mesme je vous supplie dans la veüe de ces veritez ; & j'espere que Dieu vous fera connoistre ce qu'il desire de vous : Car ceux qui le cherchent le trouvent, & trouvent tout en le trouvant. Voilà, Monsieur, ce que ma sincerité, & nostre amitié m'obligent à vous respondre avec la mesme franchise que vous me parlez. C'est à celuy qui dans l'Escripture se compare au Semeur, de faire que ces paroles que j'ay tasché de vous dire par son esprit, & sans aucun interest que celuy de vostre salut, prennent par sa grace racine dans vostre ame pour y produire des fruiets qui luy s'ent agreables.

## L E T T R E C L X X I.

*A Monsieur le President Barrillon.*

MONSIEUR,

Je me resioüis de tout mon cœur de vous  
sçavoir au milieu de vostre famille, qu'il  
y a long-temps que je souhaittois avec  
vous, estant tres-assuré que Messieurs  
vos enfans n'apprendront jamais rien qui  
leur soit si utile que ce que vous leur pour-  
rez monstrez sans peine. Et que sçavez  
vous si Dieu vous donne le loisir dont vous  
jouïssiez, pour graver dans leurs esprits en-  
core tendres, des maximes qui leur serviront  
de conduite pour tout le reste de leur vie;  
& jeter dans leurs ames les semences d'une  
vie veritablement Chrestienne qui les em-  
pesche de faire naufrage en un siecle où les  
vertus sont mesprisées, & les vices triom-  
phent dans la pluspart des hommes. Ne dou-  
tez point que Dieu ne vous demande comp-  
te de ces jeunes plantes que vous pouvez  
maintenant eslever vous mesme en cette  
science des Saints, que les Peres qui l'ont  
dans le cœur enseignent si bien à leurs En-  
fans par le Saint Esprit qui leur est donné.  
Avoüez s'il vous plaist qu'il faut estre ce  
que je vous suis pour prendre la liberté de  
vous

vous parler de la sorte : Mais aurois-je peu y manquer sans trahir nostre amitié.

---

## L E T T R E   C L X X I I .

*A Monsieur le Duc de Longueville sur son passage en Allemagne , en 1640.*

**M**ONSEIGNEUR,

La lettre dont vous m'avez honoré ne me fait pas moins rougir de honte qu'elle me comble d'obligation , quand je pense de quel lieu & dans quelles occupations il vous a plu de l'écrire : Mais si une estime toute extraordinaire pour vostre personne , & une passion tres-violente pour vostre service , meritent quelque faveur particuliere , j'ose dire , Monseigneur , que je n'en suis pas indigne , puis qu'il est vray que mes sentimens pour ce qui vous regarde n'ont rien de commun ny de mediocre. Ces avantages de la naissance & de la fortune qui vous donnent un si grand rang dans le monde , sont ceux que je considere le moins en vous : Je ne m'arreste pas mesmes à ces rares qualitez de l'esprit & du cœur qui vous rendent si remarquable entre ceux de vostre condition : Mais passant plus outre , j'admire en vous cette  
haute

haute generosité à entreprendre, & cette constance invincible à executer des desseins auxquels les plus clair-voyans & les plus esloignez de la flatterie peuvent donner sans crainte le nom d'heroïques. Dans les plus illustres succez de la guerre, la Fortune y prend d'ordinaire la meilleure part : Mais elle n'en sçauroit pretendre aucune à vostre passage du Rhin, puisque la gloire de cette action n'est deuë qu'à vous seul, & qu'elle ne se peut partager qu'entre vostre jugement, vostre valeur, & vostre conduite. Si l'une de ces parties vous eust manqué, les autres estoient inutiles pour une resolution si eslevée au dessus de la hardiesse, & de la prudence ordinaire. Par tout ailleurs où nous faisons la guerre, nous attaquons avec de puissantes Armées les extremités des Estats de nos Ennemis : Mais vous, Monseigneur, avec peu de Troupes, avez osé malgré les incommoditez de la plus rigoureuse saison de l'année, franchir ces bornes estimées fatales à la France, pour aller en suite jusques dans le cœur de l'Empire avec des forces que nul n'estoit capable de rassembler, soutenir la fortune chancellante de nos Alliez, & arrester l'orage qui apres les avoir accablez, fust venu fondre sur nos Provinces. Que si vous n'avez pas, par une Bataille generale, décidé toutes les affaires de l'Europe, en terminant celles

celles de l'Allemagne ; C'est la seule terreur que vous avez donnée à ceux qui s'estoient rendus si redoutables, qui vous a ravi cette gloire ; Et l'on peut dire avec vérité , que celle de les avoir renfermez dans leurs retranchemens égale au moins ces illustres & heureux succez que vous ne vous pouvez lasser d'admirer , par cette humeur si exempte de jalousie que chacun considere en vous comme la marque d'une grande Ame , qui s'appuyant sur ces propres forces dédaigne de chercher ses avantages dans les foiblesses des autres. Et afin , Monseigneur, que vous ne receviez pas mes paroles comme des louanges excessives , mais comme de simples témoignages que je rends à vostre vertu , Je vous supplie de vous souvenir qu'elles partent d'un homme si destaché de tous interets , que je ne crains point de vous assurer que je vous estime & vous revere purement pour l'amour de vous mesme , sans desirer jamais de l'honneur de vos bonnes graces que celui que vous me faites de m'y donner part. Et pour vous mieux faire connoistre le peu de dessein que j'ay de vous flatter , je vous avoueray franchement , que n'estant pas pleinement satisfait de toutes ces eminentes qualitez que vous possédez , je vous en souhaite encore d'autres sans comparaison plus importantes, afin de vous rendre aussi heureux dans le

Ciel,

Giel, que vous l'estes dans le monde ; dont tout l'éclat est si peu de chose ; qu'il faut avoir les yeux de l'ame bien foibles pour s'en laisser ébloüir, & bien peu d'ambition pour se contenter de cette reputation vaine, & qui passe en un moment, au lieu d'aspirer avec ardeur à des Couronnes éternelles. Penſez-y ſérieuſement, Monſeigneur, je vous en ſupplie, & recevez ſ'il vous plaiſt cette liberté, dont je ne voudrois uſer avec nul autre de voſtre condition, pour la plus forte preuve que je vous puiſſe donner de la fidelité avec laquelle je ſuis.

---

## L E T T R E C L X X I I I .

*A Monſieur \* \* \****M**ONSIEUR,

Si vous me connoiſſiez moins vous auriez peine à croire, en ſuite d'un ſi long ſilence, combien vous m'avez toujours eſté preſent, & juſques à quel point je reſſens tout ce qui vous touche : Mais je manquerois de ſincérité ſi je ne vous avoüois que les peines que j'ay ſouffertes de vos afflictions ont toujours eſté meſlées de beaucoup de conſolation ; & que quelquesfois je m'en ſuis meſme quaſi réjouy, voyant de quelle  
forte

forte Dieu vous fait la grace de les supporter. Car regardant les choses du monde d'un autre œil que je ne faisois autresfois, il me semble qu'il n'y a rien dont les hommes ayent tant corrompu le vray usage, que de la joye & de la douleur, auxquelles ils se laissent emporter, comme des enfans, pour des sujets qui en sont si fort indignes, que l'une de leurs plus grandes confusions à l'heure de la mort sera à mon advis de s'estre réjouis de ce qui les devoit affliger, & de s'estre affligez de ce qui les devoit le plus réjouir. Ainsi quand je vous considere dans l'estat où vous estes depuis quelques années, je confesse, qu'au lieu de vous plaindre j'admire les misericordes de Dieu sur vous, qui a voulu par une si extreme solitude, & par un si profond silence purifier tant de vaines conversations, & tant de paroles inutiles, auxquelles, vous laissant emporter au courant du Siecle, vous reconnoissez avoir comme les autres passé la plus grande partie de cette vie qui ne nous est pas donnée pour en faire un si mauvais usage. C'est se moquer de dire que l'on croit estre racheté par le sang d'un Dieu, & fouler aux pieds ce mesme sang, en donnant son cœur aux creatures, & en rentrant ainsi volontairement dans l'esclavage du Demon qui nous possède par elles, & qui en nous faisant oublier que nous sommes

Chre-

Chrétiens attache nostre esprit aux pensées de la terre, au lieu que nostre conversation devroit quasi continuellement être dans le Ciel. Ne dois-je donc pas, Monsieur, dire de vostre affliction ce que l'Apostre dit de la mort des fideles, qu'il ne faut pas s'en affliger ainsi que feroient ceux qui n'ont point d'esperance. Je suis si fort dans ce sentiment, que si je ne sçavois que Dieu vous fait la grace d'y entrer, la bien-seance du monde m'osteroit la liberté de vous dire ce que je vous déclare sans crainte, qui est que je ne compte vostre bon-heur qu'à commencer du moment de vostre mauvaise fortune; puis que personne n'oseroit dire qu'il ne vaille beaucoup mieux se sauver par une tempeste que de perir dans le calme. Il n'y en a point de veritable en ce monde que dans l'ame de ceux où regne la grace, veu qu'elle seule le peut donner au milieu mesme des plus grands orages. Ce discours m'emporteroit trop loing, pourcè qu'il ne part pas de l'esprit, mais du cœur, qui est, comme vous sçavez mieux que moy une source inépuisable. Je finis donc, Monsieur, en vous assurant sans complimens, que je n'ay jamais tant désiré qu'à cette heure d'avoir part en vostre amitié; & je vous en demande une tres-particuliere, s'il vous plaist, en vos prieres dans  
cette

cette heureuse solitude, dont vous faites maintenant avec raison vos principales & vos plus cheres delices.

## LET TRE CLXXIV.

*A Monsieur le Cardinal de Richelieu.*

**M**ONSEIGNEUR,

Si j'avois perdu la memoire de l'affection & de la confiance si particulieres dont il a pleu autresfois à vostre Eminence de m'honorer, j'aurois sujet de craindre qu'elle trouvaist estrange la liberté que je prens d'interrompre ses grandes occupations pour luy parler d'une petite affaire qui me regarde. Mais j'ose croire que V. E. aura assez remarqué par mon extreme retenue à l'importuner, que c'est l'une des choses du monde que j'apprehende davantage; & qu'au lieu de me blâmer d'avoir recours à sa protection, elle trouveroit mauvais que je témoignasse de m'en deffier, en ne la recherchant pas. V. E. se peut souvenir qu'il ne me reste autre marque de tous les services que j'ay rendus, que six mille livres de pension, au lieu de huit que j'avois auparavant; & qu'il ne s'est point passé d'année depuis que Monsieur de Bullion est Sur-Intendant  
des

des Finances, qu'elle n'ait eu la teste rompuë de son opiniaftreté à me les vouloir faire perdre. Il a fallu que V. E. se soit toujours opposée à son extreme aversion pour moy, dont je ne sçay s'il pourroit alleguer quelque raison, ne luy en ayant jamais donné sujet : Et tout autre que luy se feroit enfin lassé de me persecuter de la sorte : Mais je ne doute point, Monseigneur, que la maniere dont il l'a fait depuis peu ne vous semble fort extraordinaire. Car V. E. m'ayant tant obligé que de me mettre dans le memoire qu'elle luy envoya avant que partir, de ceux qu'elle desiroit qui fussent payez comptant, il ne l'a jamais voulu, & pour comble de sa mauvaise volonté il m'a rayé dans l'Estat. Enquoy j'aurois tort de dire qu'il a fait le Roy, puis qu'il a fait ce que je suis asseuré que le Roy, ny V. E. ne voudroient pas faire. Que s'il croit que le salut de la France consiste à retrancher six mille livres de pension à un homme qui s'est appauvry dans des emplois où tant d'autres ont fait des fortunes prodigieuses, je sçay que V. E. est fort éloignée de ce sentiment. Et je ne puis, Monseigneur, m'imaginer autre cause du plaisir qu'il prend à me nuire, si ce n'est que mes Enfans estant fort proches parens des siens, du costé de feu Monsieur le Chancelier de Sillery, il a honte que les uns estant si riches, les autres

soient si pauvres. Mais je vous avouë, Monseigneur, que si ma pauvreté luy fait honte, je suis donc bien insensible, puis qu'elle ne m'en fait point du tout; Et j'en ay seulement de ce qu'il me contraint d'importuner V. E. pour la supplier de luy commander si absolument de signer mon ordonnance, qu'il ne puisse plus y apporter de difficulté. Ainsi j'auray l'avantage dans les traverses qu'il me donne, que j'en tiendray de V. E. seule cette faveur, qui me rendra de plus en plus.

---

## LET TRE CLXXV.

*A Monsieur \*\*\* sur la mort de son Fils unique, tué à un siege.*

MONSIEUR,

Je viens d'apprendre vostre extreme affliction; & en suis trop touché pour vous en pouvoir dire mon sentiment. Les grandes douleurs sont muettes aussi bien pour ceux qui y participent, que pour ceux qu'elles touchent principalement. Et je connoistrois mal la vostre, si je ne croyois que Dieu seul est capable de vous consoler. Je veux esperer qu'il le fera: Mais pour vous en rendre digne, il faut vous jeter absolument entre ses bras,

bras, & avoir confiance en luy. Souvenez-vous, s'il vous plaist, que ce n'est que manque de foy que nous succombons sous la pesanteur des maux qui nous arrivent en cette vie, puis que si nous avions nos pensées fermement attachées à l'autre, nous considererions moins ce peu de temps qui nous reste pour revoir dans un autre monde ceux que nous pleurons, & qui font la meilleure partie de nous mesmes. Que si nostre foy estoit encore plus vive, Dieu nous tiendrait lieu de tout dès icy bas, veu que tout se retrouve en luy, & que les Creatures y sont beaucoup plus parfaitement qu'en elles mesmes : Mais quoy que cela soit tres-veritable, je crains qu'il soit trop élevé pour une personne abbatuë par la violence des premiers sentimens de sa perte. Il vaut mieux prier que de vous parler, puis que Dieu agira beaucoup plus puissamment dans vostre cœur par les prieres qui luy seront adressées pour vous, que les hommes n'agiroient sur vostre esprit par les discours qu'ils vous pourroient faire. Il faut dans les grandes maladies s'adresser aux grands Medecins. Ayez donc recours je vous supplie à ce souverain Medecin qui seul a le pouvoir de nous guerir, & croyez, s'il vous plaist, que si pour ressentir vostre affliction on la pouvoit diminuer, je vous en déchargerois d'une partie.

## L E T T R E C L X X V I .

*A Monsieur le Marquis de Gesures prisonnier  
de guerre en Flandres en 1640.*

M O N S I E U R ,

J'ay trouvé avec beaucoup de joye l'occasion que je cherchois il y a long-temps de vous pouvoir faire tenir une lettre: Mais j'en reçois une beaucoup plus grande de l'esperance que l'on me donne de vostre prompte liberté: Et je vous avoüe que je n'ay jamais si bien connu qu'en cette derniere rencontre jusques à quel point je suis vostre serviteur; les divers sentimens que j'ay eus de l'accroissement de vostre gloire par une si belle action; & de l'apprehension de vos blessures; & de la crainte d'une plus longue prison, m'ayant fait voir que je ne suis pas indigne de l'amitié dont vous m'honorez: Mais je vous assure, Monsieur, que je la meriteray beaucoup mieux, si j'ay jamais le bon-heur de vous pouvoir témoigner autrement que par des paroles combien je suis.

LET-

## L E T T R E   C L X X V I I .

*A Monsieur l'Evesque de Lizieux.***M** On Tres-cher Pere ,

Il y a plus de vingt ans que vous me fîtes l'honneur à Bordeaux de vouloir que je vous considérasse en cette qualité ; Et voicy la première fois que je vous demande une preuve que vous ne l'avez pas prise inutilement : Mais je vous la demande avec plus d'instance que s'il s'agissoit de ma vie ; & vous la demande en faveur d'un des plus grands Personnages de nostre siècle. Ainsi quand vostre extreme affection pour moy ne vous engageroit pas à m'accorder cette tres-humble priere , vostre charité pour un homme aussi agreable à Dieu par sa vertu , & aussi considerable dans l'Eglise par sa doctrine , qu'est Monsieur l'Abbé de Saint Cyran , vous porteroit sans doute à faire des efforts extraordinaires pour l'un des sujets du monde qui en est le plus digne. Je ne vous diray rien , mon Pere , de l'estat de l'affaire puis que vous en estes tres-pleinement informé : Mais je ne scaurois me lasser de vous conjurer encore de l'entreprendre avec cette chaleur , cette force , & cette perséverance que Dieu de-

mande d'un grand Eveſque , lors qu'il s'agit de la juſtification d'un Eccleſiaſtique, non ſeulement innocent , mais eminent en ſçavoir & en pieté : Et je croy pouvoir dire ſans crainte que vous eſtes tres-particulierement obligé à cette action , puis que je ne voy que vous ſeul en qui Dieu ayt mit toutes les qualitez neceſſaires pour la faire reüſſir : Car il faut avoir voſtre ſcience pour répondre de la pureté de la doctrine de Monſieur de Saint Cyran , voſtre zele pour entreprendre de le juſtifier , voſtre accez auprès de Monſeigneur le Cardinal , pour en trouver le temps à propos , voſtre créance dans ſon eſprit pour y pouvoir faire imprefſion , & cette charité que chacun remarque en vous, dont l'une des conditions ſelon l'Apoſtre eſt d'eſtre patiente, afin de ne vous rebutter point juſques à ce que vous ayez obtenu une demande ſi juſte. La choſe preſſe, mon Pere , pour ce que deux années & demie de priſon , & l'air du Bois de Vincennes tres contraire au temperament de Monſieur de Saint Cyran l'ont affoibly d'une telle forte , qu'il ne s'agit plus ſeulement de ſa liberté , mais de ſa vie. Et encore qu'après ce que vous ſçaurez ſi bien repreſenter à ſon Eminence ; j'eſpere qu'il ne luy reſtera plus rien dans l'eſprit des doutes que l'on s'eſt efforcé de luy donner ſur le ſujet de ſes ſentimens ; ſi neanmoins outre la caution des

trois

trois personnes dont elle m'avoit fait l'honneur de trouver bon que je fusse l'une avec Monsieur le Procureur General, & Monsieur Bignon, S. E. desire encore quelque assurance plus particuliere, je m'offre de tres-bon cœur d'entrer en la place de Monsieur de Saint Cyran; rien ne me pouvant estre plus doux qu'une prison qui contribueroit à sa liberté, & me donneroit moyen de luy rendre quelque petite preuve du ressentiment que je conserve des obligations nompareilles dont je luy suis redevable. Faites je vous supplie, mon Pere, que je vous en aye une pour luy qui soit au dela de toutes paroles, & qui ne demeurera pas sans recompense en ce grand jour, où ce juste Juge rendant à chacun selon ses œuvres à la veuë de tous les hommes & de tous les Anges, n'aura garde d'oublier vostre zele pour la vie & la liberté d'un de ses serviteurs, puis qu'il s'est obligé à se souvenir d'un verre d'eau froide donné en son nom. Je suis & seray avec sa grace jusques à la mort.

## L E T T R E CLXXVIII.

*A Monsieur le Comte de Pas.***M**onsieur mon Cousin,

J'ay grande joye de voir que vous estes assez sçavant en amitié pour comprendre que les lettres, ny tous ces petits soins ordinaires ne sont plus nécessaires pour l'entretenir, lors qu'elle est arrivée au point qu'est la nostre : Et cela vous doit assurer que je m'oublierois aussi-tost moy-mesme que de manquer à me souvenir de vous. Ainsi vous n'avez besoin que d'occasions pour connoistre par experience ce que je vous suis ; & je n'ay besoin de rien pour sçavoir ce que vous m'estes ; la creance que j'en ay m'en assurant autant que toutes les experiences du monde. Je laisse à mon Frere à vous mander toutes nouvelles, & ne réponderay qu'à celle que vous me demandez de ma Solitude, où je m'estime plus heureux que la pluspart des Roys de la terre, pour ce que j'ay plus de loisir qu'eux de penser à un Royaume, en comparaison duquel les leurs ne sont que de beaux songes qui passent, & ne laissent le plus souvent que le regret d'avoir estably sa souveraine felicité en ce qui n'en devroit estre que la figure.

Que

Que ſi , à en juger ſelon la verité , la condition de la pluſpart de Souverains eſt ſi miſérable, ny a t'il pas de la folie à preferer, comme font pluſieurs , le ſoin d'une mediocre fortune temporelle , à la grandeur infinie de ſon ſalut eternel ? Et en travaillant avec tant d'ardeur pour ce qui ne nous importe quaſi de rien , negliger avec tant d'imprudence & d'aveuglement ce qui nous importe de tout ? Voylà , mon cher Couſin , puis que vous deſirez de le ſçavoir , les ſentimens dans leſquels je ſuis , & dans leſquels nous devons tous eſtre , ſi nous ne renonçons au Chriſtianisme. Car il n'y a point d'âge , de ſexe , & de condition, qui nous exempt de ſ'imiter celuy , qui eſtant deſcendu du Ciel pour nous ſervir d'exemple , a toujours eu ſes penſées elevees au Ciel , & nous defend ſi expreſſement de les attacher à la terre. Je le ſupplie de graver ces maximes dans noſtre cœur , afin que nous témoignons par nos œuvres que nous ſommes ſes Diſciples, & profitons de tant d'exemples qui nous doivent avoir mieux inſtruits que tous les diſcours du monde, à connoiſtre que ſous le Soleil il n'y a rien que vanité.

## L E T T R E C L X X I X.

*A Madame la Duchesse de Guise sur la mort  
de Monsieur son Mary, en 1640.*

M A D A M E,

Si j'estois moins obligé à vous témoigner mon ressentiment de vostre extreme perte, je demeurerois encore dans le mesme respect qui m'a empesché jusques icy de vous écrire, de crainte de vous faire perdre du temps à lire les lettres d'une personne qui vous est inutile: Mais j'espere, Madame, que vous ne trouverez pas estrange que dans une rencontre aussi extraordinaire que celle de la plus grande affliction qui vous pouvoit jamais arriver, je m'acquitte de mon devoir, en vous assurant que nul de vos serviteurs n'en est plus touché que moy. Et j'avoue, Madame, que je vous plaindrois beaucoup davantage, si je ne sçavois que vostre vertu vous ayant appris à vous soumettre absolument aux volontez de Dieu, vous ferez tousiours voir que vous estes à luy, en les adorant dans vos douleurs les plus sensibles. Vous n'aurez pas la foy qu'ils vous a donnée si vous ne croyiez, que comme les biens de la terre ausquels on attache trop son cœur, se changeront à la mort en des maux  
eter-

eternels ; de mesme les peines de cette vie supportées avec patience pour l'amour de luy , se convertiront un jour en des felicitez eternelles. Et pardonnez moy, Madame , si j'ose vous dire qu'étant de la condition dont vous estes , qui par sa grandeur & ses avantages dans le monde ne porte que trop aisément les Princes à oublier Dieu ; c'est une grace toute particuliere qu'il vous fait , que de vous engager par tant de souffrances à le reconnoistre & à l'adorer dans cette souveraine puissance qui le rend également Maître de tous les hommes. Il n'appartient, Madame, qu'à la Religion Chrestienne de juger plustost selon l'esprit que selon les sens de tout ce qui nous arrive sur la terre: C'est pourquoy si les uns vous forcent à répandre des larmes , l'autre vous oblige en mesme temps à vous consoler dans l'esperance de revoir au Ciel celuy que Dieu vous avoit donné pour estre la plus chere partie de vous mesme. C'est , Madame , ce que je souhaite de tout mon cœur que vous fassiez , & que vous ayez agreable par l'honneur de vos commandemens de tirer quelque preuve de la passion hereditaire avec laquelle je suis.

## L E T T R E C L X X X .

*A Monsieur l'Evesque de Lizieux.***M** On Tres-cher Pere,

Il faudroit que vous vissiez mon cœur pour pouvoir connoistre jusques à que point je me reissens obligé des efforts que vostre lettre m'apprend que vous avez faits pour la chose du monde qui me touche le plus, & que je tiens impossible presentement, puis qu'ils n'ont pas réussi. Il faut croire que Dieu pour des raisons inconnues aux hommes & qui tourneront sans doute à sa gloire, permet la continuation des souffrances de son Serviteur, afin de rehausser l'éclat de ses autres vertus par l'épreuve de son incroyable patience, sans laquelle nous ne sçaurions, selon l'Apostre, aquerir cette esperance qui ne confond point, par ce qu'elle tire sa source d'une ardente & veritable charité : Car n'est il pas vray, mon Pere, qu'une prison jointe à une aussi grande innocence, qu'est celle de Monsieur de Saint Cyran, & supportée si saintement, est un merveilleux sacrifice pour attirer les benedictions de Dieu, & meriter d'estre aussi heureux dans le Ciel, que l'on paroist malheureux sur

la terre. Je me veux donc consoler avec vous, mon Père, au milieu de mon extrême douleur, en considérant les rares vertus de mon Amy, les preuves si extraordinaires que vous luy avez renduës d'une affection toute Paternelle & toute Chrestienne, & celles que je suis assuré que vous ne cesserez jamais de luy rendre dans toutes les occasions qui s'en offriront. C'est dequoy je vous conjure, mon Père, bien que je sçache que vostre propre charité vous en presse assez; & de croire que je suis au delà de toutes paroles, & en la maniere que Dieu le veut, & que vous l'entendez.

---

L E T T R E C L X X X I.

*A Monsieur l'Evesque de Saint Brien.*

MONSEIGNEUR,

J'ay appris par deux lettres que Monsieur l'Evesque de Lizieux m'a fait l'honneur de m'écrire, comme il ne se peut rien adjouster aux efforts qu'il a faits pour Monsieur l'Abbé de Saint Cyran. Et je pense que me connoissant au point que vous faites, vous ne doutez point que je ne m'en ressentie autant son obligé que s'ils avoient réüssy, puis qu'il faut estre ingrat pour ne  
ju-

juger des faveurs que l'on reçoit que selon les evenemens. Je luy écris sur cela, & vous supplie tres-humblement de le confirmer encore dans la créance que je ne doute point qu'il n'ayt des-jà de mon ressentiment : Mais je ne sçay qui employer vers vous pour vous faire connoistre celuy que je conserveray jusques à la mort de l'extreme chaleur que vous avez témoignée en cette occasion, qui me touche beaucoup plus que s'il y alloit de ma propre vie. Je pense qu'il vaut mieux que ce soit vous même, puis qu'il n'y a personne que j'honore davantage, ny à qui je me puisse confier plus hardiment, sçachant que la veritable amitié est seule capable de donner la parfaite confiance. Dites vous donc s'il vous plaist pour moy tout ce que vous jugerez à propos, je vous assure que je ne vous en desavoüeray pas. Et quant à Monsieur l'Evesque de Lizieux, je vous conjure de l'affermir de plus en plus dans la resolution de ne se laisser jamais de travailler à cette affaire lors qu'il en rencontrera les occasions, afin que sans blesser les loix de la prudence, il accomplisse toutes celles de la charité.

## L E T T R E C L X X X I I .

*A Madame la Princesse de Guemené.*

M A D A M E ,

Je vous envoie la réponse de Monsieur l'Evesque de Lizieux , par laquelle vous verrez comme tous ses efforts ont esté inutiles pour obtenir de Monsieur le Cardinal la liberté de Monsieur l'Abbé de Saint Cyran. Je ne doute point , Madame , sçachant combien vostre extreme bonté vous rend sensible aux interets de ceux que vous honorez de vostre affection , que vous ne soyez fort touchée de voir un succès si contraire à celuy que vous aviez sujet d'esperer dans l'affaire du monde que vous desiriez le plus qui reüssist , pource que c'est l'affaire du monde la plus juste : Mais la conduite de Dieu qui est admirable jusques dans les moindres de ses creatures , n'estant en rien si élevée que dans les moyens dont il se sert pour la perfection de ses Eluz ; & parmy ces Ames choisies y en ayant quelques unes en tous les Siecles qu'il veut faire éclater entre les autres dans son Eglise ; il ne faut pas s'estonner , Madame , si Monsieur de Saint Cyran estant de cet heureux nombre , il le conduit par  
des

des voyes extraordinaires, afin de purifier tellement sa vertu par les afflictions & les souffrances, qu'elle sorte toute éclatante d'une lumiere celeste de cette fournaise de douleurs où elle est entrée par sa providence. Car c'est se tromper de croire que les hommes eussent fait mettre en prison l'un des plus vertueux & des plus grands personages de nos jours, si Dieu ne l'avoit permis pour des desseins qui nous sont inconnus, & dans l'exécution desquels ils ne sont que les Ministres visibles & aveugles tout ensemble, de son invisible & toute clair-voyante sagesse. Ainsi, Madame, puis que le Bois de Vincennes est comme le champ de bataille où ce vaillant & fidele foldat de JESUS-CHRIST, après avoir surmonté dans le monde par le secours de sa grace, toutes ces passions de plaisir, de fortune, & de vanité, dont la plupart des hommes sont idolâtres, combat aujourd'huy contre soy-mesme à la veüe de Dieu & des Anges, en soustenant, non seulement avec patience, mais avec joye toutes les peines d'une longue & tres-étroite captivité; ne seroit-ce point en quelque sorte luy envier l'honneur d'une victoire si sainte, que de desirer avec trop d'ardeur de voir finir ces combats dont la durée rehausse tellement le prix & la gloire. Je sçay, Madame, que ce langage sembleroit étrange à une  
autre

autre qu'à vous , & qu'en parlant ainsi selon la verité de la constance de mon Amy , & de la perfection qu'elle reçoit par une épreuve si extraordinaire , je pourrois passer pour moins bon Amy dans la creance des ames communes. Mais Dieu m'ayant fait la grace de connoître si particulierement la grandeur de la vostre , je n'ay garde de craindre que vous blâmiez comme un défaut , le plus noble & le plus puissant effet de l'amitié qui est de preferer à nos interets ceux de nos Amis , en faisant connoître par une affection si genereuse que nous les aymons purement pour eux , & plus que nous mesmes. Il faut pardonner à ceux qui arrestent toutes leurs pensées dans le present d'avoir des sentimens foibles sur le sujet des personnes qu'ils ayment : Mais les vostres , Madame , ne regardans que l'avenir , c'est par luy seul que vous jugez du veritable mal-heur de tant de choses qui passent pour des felicitez dans le monde , & du veritable bon-heur de tant de saintes afflictions que l'aveuglement des hommes met au rang de plus grandes miseres. Je vous avoüe, Madame, que la faveur que Dieu vous fait en cela, ne me donne pas moins d'admiration , que vous en avez de reconnoissance. Il falloit tant de graces jointes ensemble pour accomplir ce glorieux trophée que vous avez consacré à  
Dieu

Dieu dans vostre cœur, en luy sacrifiant avec joye tout ce qui peut infiniment élever une Princesse au dessus de la grandeur de sa naissance, qu'il se passe des siècles entiers sans qu'il fasse voir sur la terre un si grand chef-d'œuvre de sa bonté. Quand il ne vous donneroit que peu d'années avant la mort, des résolutions si chrestiennes, quels remerciemens ne luy devriez-vous point, Madame, d'une grace si extraordinaire à une personne de vostre condition, & qui possède avec tant d'éclat tous les avantages que vostre sexe scauroit souhaiter ? De quel nom puis-je donc appeller cette faveur incomparable qu'il vous a faite de luy donner non pas les restes, mais la plus grande & l'une des plus belles parties de vostre vie, pour ne vivre plus que pour luy, & tourner seulement vers le Ciel ces yeux qui ne voyoient rien sur la terre qui n'eust pour vous du respect & de l'estime ? Quelle consolation vous sera-ce, Madame, à cette dernière heure, à cette heure inevitable, & qui n'épargne non plus les races des Roys que celles des moindres Bergers, de voir que vous aurez si tost quitté volontairement, ce qu'il faut à la fin quitter par force, & que par une si longue preparation à recevoir dignement cét adorable objet de vostre ame, il vous trouvera veillante la lampe à la main, & vous fera passer des  
don-

douleurs de ce Monde miserable dans les felicittez de cet autre Monde tout resplendissant de gloire, pour y estre luy mesme vostre gloire & l'eternelle Couronne dont il recompensera vostre amour & vostre fidelité. Cette esperance si élevée & qui doit estre si ferme dans le cœur des fideles, n'est-elle pas preferable, Madame, à tout ce que l'on sçauroit posseder icy bas? Et ne faut-il pas avouer que c'est une ambition bien basse pour des ames qui estant immortelles peuvent aspirer à des biens immortels, que de borner leurs affections à des honneurs mortels, & à des contentemens perissables? Car de se persuader de pouvoir passer des delices & des vanitez de la terre aux felicittez & à la gloire du Ciel, & en ne marchant icy que sur des fleurs, participer après la mort à ces joyes eternelles qui sont les fruits des travaux & des souffrances des Saints, ce seroit renverser l'ordre estably par l'arrest prononcé de la bouche d'un Dieu; Ce seroit par la voye large que tiennent les Enfans du Siecle vouloir arriver à cette petite porte qui ne s'ouvre aux Enfans de Dieu qu'après avoir marché avec mille peines dans la voye estroite; Ce seroit se former une religion à sa fantaisie, & faire passer pour des chimeres les maximes les plus pures de l'Evangile. Que vous estes heureuse, Madame, de les avoir si profondement

dement gravées dans le cœur, que toutes vos esperances & vos desirs ne regardent plus que cette Celeste Patrie dont tous les habitans sont autant de Roys, qui après avoir triomphé par un genereux mépris de tout ce qu'il y a de plus éclatant sous le Soleil, mettent leurs Couronnes mesmes aux pieds de ce Roy des Roys, dont la grace route-puissante les assistant dans leurs combats les a rendus victorieux de tous leurs ennemis, & d'eux-mesmes : Mais comment est-il possible, Madame, qu'en ne pensant qu'à vous rendre compte de ce qui regarde Monsieur de Saint Cyran, je me sois laissé emporter de telle sorte dans un autre discours. En verité j'en aurois grande honte, si son extreme pieté qui vous est si connue, ne me rendoit ce me semble excusable, puis que ne pouvant parler de luy sans me remettre devant les yeux cette foy si vive, & cet amour si ardent pour Dieu qui luy font considerer comme un neant toutes les choses de la terre; & ne pouvant ignorer en parlant à vous, que vous estes dans les mesmes sentimens, il n'est pas si estrange comme il le paroist d'abord, que dans une si grande liaison de ces deux sujets, je sois passé insensiblement de l'un à l'autre; Et quand j'aurois failly en cela, j'ose esperer, Madame, que vous me le pardonneriez aysément, puis que mon estime toute

extraordinaire pour vostre vertu m'attache par une fidelité si inviolable à vostre service, que c'est une action digne de vostre bonté, que d'excuser les deffauts de la personne du monde sans exception, qui est le plus veritablement & avec le plus de respect.

---

L E T T R E CLXXXIII.

*A Monsieur l'Evesque d'Alath.*

**M** On Tres-cher Pere,

Dans la peine que je ressentois de n'avoir pû prendre congé de vous, il m'estoit cent fois venu en l'esprit de vous écrire : Mais la crainte de vous divertir de vos saintes occupations m'en avoit toujours empesché, & je m'estois contenté de demander de vos nouvelles à tous ceux de qui j'en pouvois apprendre, & qui m'en ont dit dont je ne scaurois assez louer Dieu, voyant de quelle sorte il répand ses benedictions sur vostre travail, & favorise les desseins que vous entreprenez pour sa gloire. Jugez donc par là je vous supplie avec quelle joye j'ay receu la lettre dont vous m'avez honoré, & les sentimens qu'elle excite dans mon cœur, en remarquant  
de

de quelle sorte la bonté de Dieu l'a uny au vostre. Je vous assure que je n'avois pas moins esperé de vostre extreme charité, & de cette affection intime & secrette avec laquelle je me sens attaché à vous : Mais comme l'on ne se lasse jamais d'estre confirmé dans la creance de ce que l'on desire, j'avoüe que ce m'a esté un merveilleux plaisir de connoistre, que je vous suis aussi present que si je n'estois point éloigné de vous. Je vous conjure, mon cher Pere, que cela aille tousiours croissant, & que vous me regardiez desormais comme vostre Fils & comme un autre vous mesme, puis que l'union que JESUS-CHRIST nous a tant recommandée, & qu'il a demandée pour nous à son Pere en allant à la mort, doit passer jusques-là. Ne m'oubliez point s'il vous plaist en vos prieres; ne m'oubliez point en vos saints sacrifices : Toute l'Eglise n'est qu'un corps, dont les parties les plus nobles comme les Evcsques, doivent communiquer leur excellence & leur force aux plus petites & aux plus foibles comme je suis : Que si cela est vray dans le general, il l'est encore davantage dans le particulier d'une liaison semblable à la nostre : C'est pourquoy ma priere est juste, & ainsi vous ne scauriez me la refuser, puis que la charité n'estant bornée ny par les Mers ny par les Montagnes, la vostre peut  
des

des deserts de vos Pirences me venir chercher souvent dans la solitude d'où je vous écris, & où je ne conserve rien plus chèrement que la qualité de &c.

---

## L E T T R E CLXXXIV.

*A Monsieur le President Barillon.*

M O N S I E U R ,

Vostre dernier billet me fait voir de quelle sorte les maximes du Christianisme sont gravées dans vostre cœur, puisque vous remarquez si bien que les veritables amitez doivent estre éternelles : Ce qui estoit un secret inconnu à toute la sagesse Payenne ; & qui ne nous pouvoit estre revelé que par la lumiere de la foy : Car il faut croire que nos Amis sont veritablement vivans apres leur mort, & que nous devons esperer de les revoir dans une meilleure vie, pour conserver tousiours le mesme respect & la mesme tendresse que nous avions pour eux durant qu'ils estoient dans le monde. C'est ce qu'une rude experience me fait connoistre de plus en plus estre veritable ; Et je ne scaurois assez vous témoigner combien je me ressens obligé de voir que vous conservez  
tant

rant d'affection pour une memoire qui m'est si chere , que le temps ne sert qu'à me faire mieux juger qu'elle est la grandeur de ma perte. Si je pouvois en la personne de Messieurs vos Enfans vous faire voir ce que je vous suis , vous connoistriez que mon affection pour eux va beaucoup au dela de ce que vous vous imaginez , pour ce qu'il n'y a que Dieu qui sçache jusques à quel point, & en quelle maniere je vous ayme. Je vous supplie de croire que vous ne pouviez prendre une meilleure resolution que de les tenir aupres de vous : C'est une seconde vie que vous leur donnez incomparablement plus importante que la premiere : Et devenant leur Pere selon l'esprit aussi bien que selon le corps , vous ne serez pas du nombre de ces Peres mal-heureux auxquels Dieu demandera un jour compte des ames de leurs Enfans , qu'ils auront laissez pauvres des richesses de la grace , en ne pensant qu'à les combler des fausses richesses du monde. J'ay une extreme joye que vous ayez rencontré un Precepteur tel que vous me le mandez : C'est un bon-heur plus grand qu'il ne semble : Mais dans l'intention que vous avez de nourrir vos Enfans en vray Chrestiens , Dieu ne vous laissera manquer de rien pour la faire réussir. Je vous supplie de leur dire quelques fois ce que je vous suis , afin qu'ils se portent peu à peu à prendre

dre créance en moy ; Et qu'ainsi si Dieu me laisse assez long-temps au monde pour pouvoir , en vous secondant , leur donner un jour quelques avis sur leur conduite , ils les reçoivent de bon cœur , & comme venans d'une personne aussi desintéressée que passionnée pour ce qui les touche.

---

## L E T T R E CLXXXV.

*A Monsieur le Comte de Montauban.*

**MONSEIGNEUR,**

C'est une heureuse rencontre pour moy , que la première fois que je me trouve obligé de vous écrire est pour vous envoyer un papier que vous attendez avec impatience , & que vostre bon naturel ne vous fera pas recevoir avec moins de satisfaction & de joye , que vostre jugement vous donne de respect & d'estime pour la personne qui l'a écrit. J'avoüe que vous ne sçauriez trop reverer des pensées si saintes , & qui ne pouvoient partir de son esprit que par les sentimens que Dieu luy met dans le cœur ; la chaleur estant en cela source de la lumière ; & la grace la source de cette chaleur , qui ne peut demeurer stérile lors qu'elle se répand dans une ame. Je ne

sçauois trop louer Dieu de voir que les fruits qu'elle produit vous sont si chers & si agreables qu'il paroist bien que vous en sçavez la valeur & le prix ; par une connoissance qui surpasse de beaucoup vostre âge. Mais ne vous lassez jamais je vous supplie de considerer à quoy vous oblige l'exemple d'une si haute vertu , afin que l'on puisse dire un jour de vous , comme le plus grand de tous les eloges , que vous estes digne Fils d'une telle Mere. Puis qu'elle vous ayme plus que sa vie , rendez luy , Monseigneur, amour pour amour , en l'imitant en celuy qu'elle porte à Dieu ; qui est la seule chose qu'elle desire de vous , & qu'elle vous souhaite avec ardeur , pour ce qu'elle comprend toutes les autres , & qu'il ne vous sçauroit manquer aucune vertu si vous vous donnez pleinement à celuy en qui toutes les vertus sont immuables , & éternelles. Il sera vostre lumiere dans les Conseils ; vostre force dans les combats ; vostre contrepois dans la prosperité ; vostre soustien dans la mauuaise fortune ; & vostre guide & vostre regle infailible dans toute la conduite de vostre vie. Sans luy vous ne sçauriez marcher que dans les tenebres ; & la grandeur de vostre naissance ne seruiroit qu'à vous faire tomber de plus haut & avec plus d'éclat dans l'abisme où tous les pecheurs sont precipitez par les vices. Mais où  
m'em-

m'emporte, Monseigneur, ma passion pour ce qui vous touche. Excusez la je vous supplie, puis qu'il n'y en eut jamais de plus raisonnable, & que cét excez est une marque qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire pour vous témoigner par toutes sortes de devoirs & de très-humbles services que personne ne sçauroit estre davantage que moy.

## LETTRE CLXXXVI.

*A Monsieur \*\*\**

**M**ONSIEUR,

Il faudroit que vous sçeuſſiez avec quelle ardeur je souhaite d'avoir part en l'honneur de vos bonnes graces, pour connoistre combien je me tiens obligé de la faveur que vous me faites de me les promettre: Mais je vous supplie très-humblement de ne me faire plus rougir de honte, en voulant par un excez de bonté me faire croire que j'ay pû estre si heureux que de vous en rendre des témoignages. Vous auriez bien mauvaise opinion de moy si vous jugiez par de si foibles marques de l'affection d'un homme qui n'a jamais eu autre ambition que de sçavoir bien aimer, &

de trouver des personnes qui méritassent de l'estre : Mais si jamais Dieu me fait la grace de rencontrer des occasions de vous en donner des preuves qui répondent à mon desir, j'espère de vous faire avouer que je ne suis pas ignorant en ma passion. Je seray trop heureux si je la puis continuer en l'autre monde, où les Anges & les Saints n'en ont point d'autre que d'aymer celuy qui les a créés par son amour, & que les hommes font encore beaucoup plus que les Anges obliger d'aymer, puis que par ce mesme amour, il les a rachetés au prix de son sang, lors que leur desobéissance les avoit rendus le sujet de sa hayne & de sa colere. Je le remercie de tout mon cœur de la resolution que vous me mandez qu'il vous donne de penser serieusement à ces veritez, dont la connoissance n'est pas seulement inutile, mais tres-dangereuse sans la pratique. Vous avez de la clarté de reste, je vous souhaite seulement un peu plus d'ardeur, afin que Dieu ne vous reproche pas un jour d'avoir voulu par un faux miracle entreprendre ce qui n'appartient qu'à luy seul, qui est de separer la chaleur du feu d'avec sa lumiere. Et encore ce feu de la fournaise de Babylone n'estoit qu'un feu materiel & terrestre, au lieu que ce feu de sa charité & de son amour qu'il vous communique par les influences  
de

de la grace, ne vous éclaire que pour vous échauffer, & rendre vostre ame fertile en bonnes œuvres, après en avoir consommé les ronces & les espines, comme l'on brusle les mauvaises herbes qui couvrent une terre, afin de la purifier par le feu, & de la rendre feconde, &c.

---

## L E T T R E CLXXXVII.

*A Monsieur le President Barrillon.*

**M**ONSIEUR,

Vous croirez ayfément je m'asseure que je n'avois garde de laisser passer une occasion si importante sans vous témoigner ma joye de la force que Dieu vous donne dans une rencontre, où vous vous seriez trouvé tres-foible, si vous n'estiez sage que selon le monde. La prudence humaine fait paroistre de la tranquillité sur le visage lors que l'esprit est dans le trouble : le courage diminué les inquietudes de l'esprit lors que le cœur est dans l'emotion : Mais il n'y a que la generosité Chrestienne, qui passant jusques à la source, calme les mouvemens du cœur, & le rend encore plus tranquille dans luy-mesme qu'il ne paroist l'estre au dehors par nos actions.

actions. C'est la grace que Dieu vous a faite, & dont vous ne sçauriez assez le remercier, puis qu'elle vaut mieux que toutes les fortunes de la terre ; & que vous la devez recevoir comme un gage des faveurs qu'il vous prepare dans un autre monde, si vous continuez à luy estre fidelle en celuy-cy, dont la figure passe, & ne laisse à ceux qui le quittent que le regret & l'estonnement d'en avoir tenu tant de compte. Détrompons-nous je vous supplie des erreurs qui aveuglent la plupart des hommes ; Ouvrons les yeux à la verité ; & perçons ces mal-heureux voiles qui nous empeschent de voir un Soleil dont la lumiere n'a point d'eclipse. La constance avec laquelle vous soustenez ce dernier orage augmente de telle sorte mes sentimens pour ce qui vous touche, que je me souhaiterois de tout mon cœur pour quelque temps auprès de vous, encore que l'amour de ma solitude m'ayt fait quitter Paris, & autant d'Amis veritables que nul autre, à mon avis, y en eut jamais. Le remede à nostre si longue separation est de nous voir souvent en la presence de celui qui voit toutes choses : Et c'est à quoy je vous convie, en vous asseurant que je n'y manque pas de mon costé.

## L E T T R E CLXXXVIII.

*A Monsieur \*\*\**

MONSIEUR,

Je m'estonne que vous me demandiez ce que vous devez sçavoir beaucoup mieux que moy, puis que c'est de vous que je l'ay appris: la maniere dont vous avez supporté la perte de Monsieur vostre Fils m'obligeant à supporter de mesme celle de ma Mere. Vous sçavez, Monsieur, que j'avois toujours eu beaucoup d'estime de vostre vertu & de vostre courage: Mais elle s'augmenta de telle sorte en cette occasion, que je n'y pense jamais sans admirer le pouvoir de la grace, qui dans la violence des sentimens les plus tendres de la nature, & la plus forte & la plus juste passion du monde pour un Fils, vous fit oublier que vous estiez Pere pour vous souvenir que vous estiez Enfant d'un Dieu à qui nous sommes obligez de rendre une parfaite obeissance. Je vous assure, Monsieur, que je souhaite de tout mon cœur de vous imiter, & de n'avoir point des affections si basses pour une personne à qui je devois plus que la vie, que de preferer mon interest au bon-heur dont j'ay sujet d'esperer qu'elle jouit, & que je

tiens le seul digne de nos desirs. Fortifions-nous de plus en plus je vous supplie, dans de semblables résolutions : Un peu d'années nous feront pleurer, ou estre pleurez de tout ce qui nous reste de cher sur la terre : Donnons-le dès à présent à Dieu, d'entre les mains duquel on ne pourra jamais nous le ravir, & donnons-nous y nous mesmes si absolument que nous n'ayons plus rien à quitter ny à perdre.

---

## LETTRE CLXXXIX.

*A Monsieur \*\*\**

MONSIEUR,

Il n'y a que Dieu qui vous puisse faire connoître mon ressentiment de vos extrêmes bontez pour moy, & ce que je vous suis : Mais j'espère qu'il me fera la grâce de vous en donner un jour quelque preuve, & de vous obliger d'avouer qu'une des choses du monde la plus rare & la plus élevée au dessus de tous les intérêts humains, est une affection telle que je la ressens pour ce qui vous touche. Vous connoissez trop le fonds de mon cœur pour ignorer mes sentimens sur le sujet de ma dernière perte; Et il est vray qu'après ceux que la nature

ture

ture exige de nous malgré nous mesmes ; je n'ay pu m'empescher de me réjouir dans l'esperance que ma Mere jouit d'un bonheur que j'acheterois de mille vies. Je luy avois des obligations si extraordinaires, que je serois bien mal-heureux de ne preferer pas ses avantages aux miens , puis que j'aurois honte d'y manquer en ce qui regarde mes Amis. Je vous conjure de vous souvenir de celuy que j'ayme plus que moy-mesme , & d'avoir assez de confiance en moy pour croire sur ma parole que vous ne sçauriez faire une action ny plus genereuse, ny plus juste , ny plus agreable à Dieu tout ensemble.

---

## L E T T R E C X C.

*A Madame la Comtesse de Brienne , sur la  
guerison de Monseigneur le Duc d'An-  
guien , en 1641.*

MADAME,

Je vous avoüe qu'il y a long-temps que je n'ay receu une plus grande joye qu'en apprenant par vostre billet que Monseigneur le Duc d'Anguien est hors de peril. J'avois perpetuellement en l'esprit l'extreme peine de Madame la Princesse , qui aura

éprouvé en cette occasion que les douleurs des Meres dans l'apprehension de la perte de leurs Enfants surpassent de beaucoup celles qu'elles souffrent en les mettant au monde. Je vous supplie, Madame, de me tant obliger que de luy témoigner jusques à quel point je ressens tous ses interets : Ce qu'elle ne doit pas avoir desagreable d'une personne qui n'en veut plus avoir sur la terre ; ny mépriser une affection si sincere & si veritable , puis que Dieu s'en contente , encore qu'elle luy soit tres-inutile aussi bien qu'à elle.

## LE T T R E C X C I.

*A Monsieur le President Barrillon.*

MONSIEUR,

Vous aurez veu par ma derniere lettre combien la vostre m'avoit donné de joye, en y apprenant avec quelle resignation à la volonté de Dieu vous vous prepariez à recevoir ce qui est arrivé : Mais vostre billet du 3. de ce mois me fait connoistre avec admiration la grandeur des graces dont il vous favorise , puis qu'il est vray que dans mon extreme passion pour vous, je ne sçaurois vous souhaiter d'autres dispositions que celles où je voy qu'il  
vous

vous a mis. Adorer les secrets de sa Providence ; se destacher d'un seul coup de tous les interets de la terre ; s'unir à luy par les souffrances ; reconnoistre que c'est un bon-heur qui ne peut proceder que de sa grace ; jouir dans le fonds de l'ame d'une paix que l'on n'avoit point encore ressentie ; esperer de la conserver par la reconnoissance, qui luy en est dueë ; & vivre ainsi plus content que jamais : Jugez je vous supplie si ce sont là des sentimens que l'humanité soit capable de faire concevoir, dans la chaleur d'une telle rencontre, à une ame eslevée & courageuse , & par conséquent altiere & pleine de ce glorieux dédain aussi criminel devant Dieu , que genereux selon le monde : Je n'y ay pas neantmoins adjousté un seul mot : Ce sont vos propres paroles que je vous rapporte , afin que vous les remettant souvent devant les yeux, vous voyez à quoy elles vous obligent , en vous souvenant tousiours qu'elles ne feroient pas sorties de vostre bouche , si Dieu ne les avoit gravées dans vostre cœur ; & que pour pouvoir pretendre de vivre eternellement avec luy, vous n'avez qu'à suivre fidelement ces inspirations qu'il vous a données dans le moment où vous les pouviez le moins avoir sans sa grace. Il a rompu vos liens d'une maniere si extraordinaire qu'il

estoit impossible de le prévoir : Il vous a séparé presque de tous les hommes pour vous donner moyen de faire désormais la vie des Anges, en ne tenant plus à la terre que par un point ; & il vous a détaché de ces occupations publiques qui remplissoient une si grande partie de vostre cœur, afin que vous le puissiez recevoir luy-mesme dans ce nouveau vuide, qui ne scauroit demeurer vuide (n'y en pouvant non plus avoir dans la grace que dans la nature) & dans lequel il faut bien prendre garde de ne laisser pas entrer le Demon au lieu de luy, puis qu'il sera necessairement rempli de l'un ou de l'autre. En cét éloignement de la vie civile & du commerce du monde, Vivez de la vie du Ciel ; & faites une si grande provision de vertu, que si Dieu vous veut rengager un jour dans les agitations du siecle, vous soyez capable de vous y conduire en vray Chrestien, & de conserver la tranquillité de vostre ame au milieu du trouble des affaires. Mais pour en venir là, il faut que ce soit luy qui vous y appelle, afin de ne courir point fortune de faire naufrage : Car ne pouvant douter que ce ne soit luy, qui se cachant sous des moyens visibles vous a tiré de vos Charges par les ordres invisibles de sa Providence & de sa misericorde sur vous, vous avez besoin d'une nouvelle vocation de luy pour ren-

trer dans les emplois dont il vous a ofté, & qui vous faisoient paroître avec tant d'éclat & d'estime dans le monde ; dont il faut avoüer qu'il fait bien peu de cas, veu que lors qu'il vous a voulu départir des graces extraordinaires, il vous a fait mépriser à vous mesme tout cét éclat & toute cette estime, qui ne sont que de belles & d'agreables tentations pour nous-engager à l'offenser sans cesse par la vanité: en voila assez: Car jusques icy je vous ay écrit si viste que je ne scaurois douter que ce que je vous ay dit ne parte de la plenitude de mon cœur; & ma main commençant à se rallentir, je ne dois pas chercher dans mon esprit déquoy allonger cette lettre, puis que ce seroit mesler mes pensées avec celles que je veux croire que Dieu m'a données en parlant avec tant de sincerité & en sa presence à un Amy veritable, qui est un si grand tresor que nous ne scaurions le recevoir que de sa main, selon la parole du Sage qui l'avoit apprise du Saint Esprit. Il seroit inutile de vous dire sur le sujet dont je vous écris les sentimens des deux Amis que je vous ay donnez, puis que je n'en ay jamais d'autres que les leurs, tant j'estime & honore leur vertu: Mais je vous diray seulement que j'espere que Dieu vous fera connoistre un jour combien vous estes heureux de ce qu'il a voulu que vous eussiez

siez part à une amitié que j'estime incomparablement davantage que ce que la fortune vous a osté, & que tout ce qu'elle vous scauroit jamais rendre.

Adieu, je suis à tout ce qui vous touche ce que je dois, étant tout à vous; & ressens comme j'y suis obligé le déplaisir que vous avez de la mort de ma Mere, que je n'ay pleurée que des yeux du corps, vous pouvant assurer que ceux de l'esprit regardent avec une merveilleuse joye le bon-heur dont j'ay sujet d'esperer qu'elle jouit maintenant, sachant dans quelle vertu la miséricorde de Dieu luy a fait la grace de passer toute sa vie, qui n'a esté qu'une preparation continue à la mort sans aucun attachement aux choses de la terre, qu'elle a tousiours méprisées de cet heureux mépris qui est une si grande marque de la predestination des Justes.

## LETTRE CXCI.

*A un Religieux.*

MA MERE,

Vous voyez que ce ne sont pas les lettres qui entretiennent les veritables amitez, puis qu'il y a si long-temps que je ne vous ay écrit,

écrit, & que je suis toujours cette même personne de l'affection de laquelle vous pouvez estre aussi assurée que de la vôtre: Mais cela même est inutile sçachant bien que vous n'en sçauriez douter. Je le laisse donc pour vous dire que Mr. \*\*\* s'en retourne vous voir; & qu'encore qu'il soit fort sage selon le monde, & qu'en le considérant de cette sorte j'aye tout sujet de le beaucoup estimer, je n'y ay nullement veu cette grande devotion que vous y trouvez: Ce qui me confirme dans l'opinion que votre bonté vous fait juger trop aisément que les autres vous ressemblent. Et permettez moy je vous supplie de vous en faire encore un peu la guerre, afin que vous ne soyez plus si facile à tromper, & à croire que les paroles des creatures ayent un grand pouvoir de ramener les âmes au Createur. Les prieres & les larmes que l'on employe pour cela en sa presence, ont incomparablement plus de force que les discours ny que les lettres. C'est la Grace & non pas les persuasions humaines qui touche le cœur des pecheurs: Nos instances ne font d'ordinaire que les endurcir, & les arrester à de vains amusemens, au lieu de les faire penser à un veritable changement de vie. Ce que j'ay éprouvé en tant d'occasions & en voy tous les jours tant d'exemples, que vous me devez pardonner la liberté que je prens de vous le dire. Vous estes beaucoup meilleure

leure que moy ; Mais je suis beaucoup plus sçavant que vous en ce qui regarde la corruption de l'esprit des hommes ; Et je m'estimerois coupable , si vous ayment comme je fais je pouvois vous dissimuler , que vostre bonté vous fait écrire plusieurs lettres non seulement inutiles , mais qui nuisent à ceux qui les reçoivent par le mauvais usage qu'ils en font. Et quand vous n'auriez jamais d'autre marque de mon extreme affection pour vous, vous n'en pourriez ce me semble douter en suite d'une telle franchise, dont je vous assure que je serois incapable d'user vers une personne que j'aymerois moins ; ne craignant rien tant que de dire mon advis de la conduite d'autrui, & estant assez empesché de regler la mienne. Pour recompense d'un procedé si sincere , je vous demande des prieres , & que vous me croyiez plus à vous que jamais.

## L E T T R E CXCIII.

*A Madame la Comtesse de Brienne , sur la mort de Monsieur de Virazel Evêque de Saint Brien.*

MADAME,

Je n'avois pû ce me semble vous témoigner une plus grande confiance qu'en me  
resol-

resolvant comme j'avois fait à ne vous demander point de nouvelles de nostre Amy , puis que c'estoit vous faire voir que je vous tenois incapable de manquer à m'en donner part ; Et vous n'y avez pas manqué aussi : Mais mon Dieu quelles nouvelles ! Quoy nous avons donc perdu un homme qui n'avoit point au monde une meilleure amye que vous , ny un meilleur amy que moy , & qui remplissoit aussi dignement que nul autre l'importante place qu'il tenoit dans l'Eglise. J'avoüe, Madame, que vostre douleur augmente encore la mienne, & que personne ne la connoissant si bien que moy , nul n'est obligé de la plaindre. J'ay tousiours veu clair dans le cœur de celuy que nous regrettons : Il prenoit plaisir à m'en descouvrir les replis les plus cachez ; Et c'est pourquoy je sçay ce que vous avez perdu , & combien vostre affliction est juste : Mais il faut confesser que si Dieu , comme vous le dittes, vous a traitté en Maistre, il vous traite aussi en Pere, puis qu'il vous donne des sentimens si Chrestiens que vous ne les pouviez recevoir que de sa grace, & d'une grace tres-abondante. Rendez-luy en , Madame , je vous supplie, les remerciemens que vous devez , ainsi que je fais de tout mon cœur pour vous,

& meflant vos confolations avec vos larmes , baifez en pleurant la main qui vous frappe , & qui n'eft pas moins adorable lors qu'elle tue , que lors qu'elle reffufcite , puis qu'elle ne tue fes Eleuz que pour les reffufciter ; & que comme ce qui paroift vie dans les méchans eft une veritable mort , ainfi ce qui paroift mort dans les Justes eft une veritable vie. Il faut eftre du nombre de ces Justes afin d'imiter celuy que nous regrettons , & qui aura fans doute receu misericorde de ce Pere des misericordes qu'il a fervy avec une fi exaëte fidelité. Ne perdons pas, Madame , un temps fi propre pour cela que celuy de nostre affliction , puis que les afflictions font les femences des veritables joyes pour ceux qui en fçavent faire bon ufage ; & n'oubliez jamais je vous fupplie que quelques pertes que vous faffiez , il vous reftera toujours un Amy fidele tandis que je feray au monde , & qu'il plaira à Dieu me conferver par fa bonté les fentimens qu'il m'a donnez pour vous par fa grace.

## L E T T R E CXCIIII.

*A Monsieur l'Evesque de Lizieux, sur la  
mort de Monsieur l'Evesque de S. Brieu.*

M On Tres-cher Pere,

Permettez-moy je vous supplie de me  
consoler en m'affligeant avec vous de la  
perte d'un de vos plus chers Enfans, & d'un  
des meilleurs de mes Amis. Personne ne  
peut mieux que vous connoître en cela les  
sentimens de mon cœur, puis que personne  
ne sçait mieux quel estoit le sien pour moy,  
& combien je suis tendre aux témoignages  
d'affection dont on m'oblige : Mais je vous  
puis protester avec verité que ma douleur  
s'accroist encore de beaucoup par la consi-  
deration de la vostre, quand je pense jus-  
ques à quel point elle penetre ces entrail-  
les paternelles qui brusloient pour Mon-  
sieur l'Evesque de Saint Brieu d'une si  
ardente charité. Enfin, mon cher Pere,  
il n'y a que des Croix & des afflictions  
dans le monde. On y perd tous les jours  
ce que l'on y a de plus cher; & la lon-  
gue vie ne sert qu'à y prolonger davan-  
tage les peines & les souffrances : Ap-  
prenez de moy je vous supplie à faire  
un bon usage de tant de maux; & ne  
com-

comptez jamais ce qui vous reste d'Enfans, sans vous souvenir qu'il y a plus de vingt années que vous m'avez honoré de la qualité de.

---

## L E T T R E C X C V.

*A Monsieur de Saint Pierre.*

MONSIEUR,

Il me semble que l'un de vos meilleurs Amis, & qui l'est le moins des miens, eust bien pû ne se laisser pas tant transporter à la joye des assurances de vostre amitié, que de me donner à vous pour caution de la sienne, ainsi qu'il me mande l'avoir fait. Mais je ne m'en mets pas beaucoup en peine, puis que l'on n'oblige point les absens sans procuration, & qu'il ne s'en trouvera jamais de moy pour répondre d'un si mauvais homme. Lors que vous connoistrez toutes ses malices vous m'en direz des nouvelles, & vous repentirez trop tard d'estre entré si legerement dans une si dangereuse amitié. Je ne scaurois assez vous témoigner combien je vous plains d'avoir fait une telle faute, & le mal est que je n'y vois point de remede. Car vous picquant de generosité comme vous faites, vous ne voudrez pas

pas vous en dédire : Et ainsi vous voila engagé à la mort & à la vie d'aymer une personne qui n'a ny foy ny conscience, & qui est si artificieux qu'il est capable de vous faire croire & à moy-mesme, que ce billet est une ratification, & non pas un defaveu de l'engagement où il m'a mis pour luy vers vous.

---

## L E T T R E C X C V I.

*A Monsieur l'Evesque de Grasse, sur la  
mort de Monsieur l'Evesque de  
Saint Brien.*

**MONSIEUR,**

Je louë Dieu d'apprendre par vos lettres que vos intentions sont toujours si saintes, & que le feu de vostre zele pour l'Eglise vous fait voir clair dans des tenebres aussi épaisses que celles dont vous me parlez. L'excellent Evesque que nous regrettons est bien-heureux de n'avoir plus à les combattre, & de posséder en paix dans la lumiere des Saints celui qui luy avoit donné le courage de le preferer à toutes choses. Il est vray qu'en une maniere j'ay beaucoup perdu en le perdant, puis qu'il n'avoit point à mon advis d'Amy qu'il aymast plus que moy :

moy : Mais le croyant vivant en Dieu de la seule veritable vie , je n'ose me plaindre d'une perte qui le comble de bon-heur ; & luy donne moyen de me témoigner plus puissamment que jamais son affection par ses prières. Je vous demande part aux vostres avec la continuation de vostre amitié, que je m'efforceray de meriter par tous les devoirs qui vous pourront témoigner combien je suis.

## LETTRE CXC VII

*A Monsieur de Saint Pierre , sur la mort  
de Monsieur le Marquis de Senecey  
en 1641.*

MONSIEUR,

Je ne sçaurois m'empescher de vous dire jusques à quel point je suis touché de la mort de Monsieur le Marquis de Senecey , & de l'affliction toute extraordinaire qu'en recevra Madame sa Mere. Il faut confesser qu'elle est merueilleusement à plaindre , & que sans une assistance particuliere de Dieu il est tres-difficile qu'elle resiste à la violence de tant de douleurs : Je ne connois point d'autre Femme , & d'autre Mere, qui ait perdu un Mary , & deux Fils tels que  
ceux

ceux que Dieu luy avoit donnez : Mais quelque malheureuse qu'elle soit, elle ne scauroit rien perdre, puis que Dieu luy demeure ; & que routes choses se rencontrent bien plus parfaitement en luy que nous ne les possédions en elles-mêmes. C'est en cela que consiste le grand avantage du Christianisme. Et c'est ce que je souhaite de tout mon cœur avec vous qu'il luy accorde.

---

LETTRE CXCVIII.

*A Monsieur \* \* \**

MONSIEUR,

N'avez-vous pas tort de juger des ames comme des corps, en croyant que pour ce que l'esprit d'un de vos Amis est tout remply de l'estime & de l'affection qu'il doit à la vertu & à l'amitié de certaines personnes ; il n'y ait plus assez de place pour vous ? Est-ce ainsi que vous affoiblissez la puissance de cette partie si noble de nous qui nous rend l'image de Dieu ; & que vous voulez regler par les effets ordinaires de la nature les effets extraordinaires de la grace en ceux qui s'ayment par une véritable charité ; dont la flamme  
n'a

n'a point de fumée, ny la clarté point de nuages? Cessez je vous supplie d'estre incrédule; Devenez fidele, & fidele pour celui de vos Amis que j'espere que vous éprouverez de plus en plus l'estre au delà de tout ce que vous sçauriez vous imaginer.

## L E T T R E C X C I X.

*A Madame la Comtesse de Brienne.*

**MADAME,**

J'estois prest à me plaindre de demeurer si long-temps sans apprendre de vos nouvelles, lors que j'ay veu par vostre lettre quelles sont en partie comme je le desirois; puis que vous vous portez bien; & en partie comme je l'apprehendois, puis que l'on ne veut pas recevoir tous les effets de vostre bonté de crainte de déplaire à une personne qui en a si peu pour vous. J'avoüe, Madame, que cela est bien fâcheux: Mais les Medecins spirituels & temporels n'ayant point jusques icy trouvé de remedes pour ceux qui ne veulent pas guerir, je ne vous conseille nullement d'en chercher avec inquietude; & vous conjure de vous donner à vous mesme le repos que vous ne sçauriez donner aux autres. On ne peut assister ces mala-

malades volontaires que par des prières vers ce souverain Medecin qui les guerit par miracle quand il luy plaist ; & qui n'a point de peine à faire ce que les hommes croient impossible. Ce ne m'est pas , Madame , une petite joye d'apprendre que vostre voyage sera moins long que vous ne pensiez ; & que l'amitié que Monsieur de Balzac vous a témoigné d'avoir pour moy vous fait connoistre combien j'ay raison d'en avoir pour luy. Je doute néanmoins qu'il sçache que je l'ayme jusques à un tel point, que je luy souhaite beaucoup plus de bonheur qu'il ne s'en souhaite possible luy-mesme. Enquoy vous ne refuserez pas je m'assure de me servir de caution , & de luy dire ainsi que je vous en supplie , qu'il n'aura plus rien à desirer lors qu'il aura tout ce que je luy desire.

---

LE T T R E C C.

*A Monsieur \*\*\**

MONSIEUR,

En verité vous me faites grand tort de croire que je ne m'advisoie pas que vous demeuriez long-temps à me répondre, puis que non seulement je l'ay remarqué,

P

mais

mais que j'en estois en peine, & prest à m'en plaindre à vous même lors que l'on m'a apporté vostre billet, qui m'auroit autant surpris qu'il m'afflige, si je n'avois déjà veu par une de vos lettres à Mr \*\*\* le mauvais traitement que vous recevez de la personne du monde de qui vous le devriez moins attendre : Mais Dieu vous faisant la grace de connoistre & d'espérer que ces traverses vous pourront servir à acquérir de plus grands biens que ceux que vous perdez, je vous tiens aussi heureux dans la verité, que vous estes mal-heureux dans l'apparence, & vous regarde comme une personne que Dieu veut conduire au port, en l'obligeant à jeter dans la mer tant de choses, qui bien que precieuses, n'estoient que des fardeaux inutiles, & capables de luy faire faire naufrage. Je remarque que même en cela il vous traite doucement, en vous donnant en leur place des Amis si fideles, que de l'humeur dont vous estes vous vous tenez plus riche de les avoir, que de posseder sans eux tous les biens du monde. Vous voyez si je me persuade d'estre du nombre, puis que je juge de vos sentimens par les miens, & que j'estime avoir droit d'en user ainsi, reconnoissant tous les jours de plus en plus que vos interets ne me touchent pas moins que les miens propres, & que vous avez

une

une tres-grande place en ce cœur que vous dites, & que je demeure d'accord avec vous estre si remply de l'estime & de l'amitié de quelques autres personnes : Mais il faut bien que vous ne les haïssiez pas, puis que vous n'avez point desagreable de loger ainsi avec eux en mesme lieu,

---

LETTRE CCL

A Monsieur le Chancelier Seguier, sur la mort de Monsieur le Marquis de Coëstlin son Beau-fils, tué au siege d'Aire en 1641.

MONSEIGNEUR,

J'avoüe que la connoissance que j'ay de la grandeur de vostre perte, & celle que vous m'avez souvent fait l'honneur de me donner de vos sentimens pour une personne qui avoit tant d'excellentes qualitez, m'ont quasi porté à manquer plustost à mon devoir que d'oser en m'en acquittant vous parler du sujet de vostre douleur : Mais j'ay creu, Monseigneur, que ce seroit vous faire tort de craindre de trouver dans vostre esprit, en cette rencontre, quelque chose de foible, & d'éloigné d'une soumission absolue aux souveraines volontez de Dieu.

Puis qu'il ne peut rien ôter aux hommes qu'il ne leur ayt donné auparavant, il ne leur fait point de tort de reprendre ce qu'il ne leur laisse que par grace; & il a retiré Monsieur vostre Beau-fils d'une maniere si avantageuse, que vous avez sujet de croire que mourant avec tant de reputation & de pieté, il n'a fait que passer d'une gloire à l'autre; Ce qui est un bon-heur si rare, que l'on ne sçauroit trop le reconnoistre. Le mien seroit fort grand, Monseigneur, si je pouvois par mes tres-humbles services vous donner quelque preuve qui vous fust agreable de la verité avec laquelle je suis.

## L E T T R E C C I I.

*A Madame de la Grange le Roy, sur la mort  
de son dernier Fils.*

M A D A M E,

Si la foy ne vous obligeoit à croire que ce monde n'est que la figure d'un autre qui doit estre l'objet de toutes nos esperances, je n'aurois garde d'entreprendre de vous consoler de vostre dernière perte, puis qu'elle est precedée de tant d'autres, qu'il ne peut plus ce me semble y avoir pour vous  
de

de consolation sur la terre: Mais Dieu vous ayant fait la grace de passer de sa connoissance à son amour, pourriez-vous manquer, Madame, de le luy témoigner en adorant ses volontez dans l'excez d'une douleur qui renouvelle toutes les autres, & qui est comme la dernière épreuve de vostre fidélité pour luy. Y a-t'il lieu de douter lors qu'il s'agit d'estre l'une des plus mal-heureuses, ou des plus heureuses femmes qui soit sous le Ciel? Vostre affliction vous met en l'un de ces deux estats; mais vostre vertu vous peut faire passer à l'autre, puis que vos pertes estant autant de dons, si vous les luy offrez de bon cœur, nulle autre ne luy peut faire tant de presens de tant de personnes si proches & si cheres, qui vous ont esté ravies par des morts extraordinaires & violentes. Souvenez-vous s'il vous plaît, Madame, que le grand bon-heur des Chrestiens consiste en ce qu'ils ne sçau-roient rien perdre, lors qu'ils possèdent ce-luy hors duquel rien ne subsiste, & dans lequel ils retrouvent toutes choses d'une manière incomparablement plus excellente que celle dont ils en jouïssent en cette vie. Mais pour le posséder il faut l'aymer; & pour l'aymer il faut, malgré l'excez de nos douleurs, luy offrir avec encore plus de joye que le reste, ce que l'on a de plus cher au monde, puis que c'est en cela que consiste la plus

forte preuve de l'amour. C'est à quoy je vous exhorte, Madame, & vous conjure de croire que si je pouvois contribuer quelque chose au soulagement de vostre douleur, vous connoistriez que je suis au dela de toutes paroles.

---

## L E T T R E C C I I I .

A Monsieur \*\*\*

MONSIEUR,

Quand les plaintes que vous faisiez de moy n'eussent pas esté, comme elles l'estoient, les plus obligeantes du monde, je n'eusse eu garde d'en estre en peine, sçachant que la lettre que je vous avois écrite me justifioit au mesme temps que vous m'accusiez : Mais celle que j'ay receüe de vous est pleine d'une si grande confiance, & d'une si extreme bonté, que je craindrois d'en estre indigne si l'amitié n'estant le prix dont on paye l'amitié, & le seul prix dont on la paye, je ne me sentoie en avoir un si grand fonds dans le cœur, que je ne sçauois apprehender d'estre insolvable. La pensée que Dieu vous donne dans vos peines vallant mieux que toutes les satisfactions de la terre, je

ne sçaurois vous plaindre d'avoir à souffrir des choses dont vous faites un si bon usage : Car quel plus grand bonheur peut il y avoir dans le monde que lors que Dieu nous accablant d'une main pour nous faire sentir sa justice & le poids de nostre misere, il nous relève de l'autre pour nous faire connoistre sa misericorde. Et pouviez vous recevoir une plus grande consolation que d'estre arrivé justement au temps que vos soins & vostre assistance en doivent tant donner à Madame vostre Mere ? Doutez - vous apres cela que Dieu ne vous ayt conduit dans ce voyage qui vous donne moyen de satisfaire à l'un de ses principaux commandemens ? Mais si vous y joignez les effets de cette Mission pour laquelle il a daigné se servir de vous, n'est il pas vray que vous estes obligé à une extreme reconnoissance, & à avouer qu'il se rencontre, mesme dés icy bas, beaucoup de fleurs parmy les épines de ce chemin si aspre & si difficile, dans lequel il nous commande de marcher pour arriver à la Terre promise.

## L E T T R E C C I V.

*A Monsieur \*\*\****M O N S I E U R ,**

J'estois si assuré de vostre souvenir pour une personne , que la mort mesme ne scauroit empescher de m'estre continuellement presente , que je ne suis nullement surpris de voir que vous connoissiez si bien les sentimens que me donne ce jour cy, & que vous y vouliez prendre tant de part. Je vous assure que je suis touché comme je le dois de cette obligation , & que si vous voyiez le fonds de mon cœur pour ce qui vous regarde , vous auriez autant de sujet d'en estre satisfait par vostre propre connoissance , comme vous l'estes maintenant par vostre bonté. Ce que vous me faites la faveur de me mander des dispositions de vostre esprit me console si fort , que je ne scaurois assez vous dire combien je loue Dieu de la grace qu'il vous fait de n'avoir point d'autre volonté que la sienne. C'est un bon-heur si grand & si rare , que les afflictions passageres de ceux qui le possèdent , deviennent par son moyen les semences d'une eternelle felicité , en nous faisant souffrir avec  
joye

joye pour celuy que nous aymons, & qui  
estant Dieu, n'a pas dédaigné de souffrir  
pour nous lors mesme que nous estions ses  
ennemis.

L E T T R E C C V.

*A Monsieur \*\*\* sur la mort de son Frere.*

MONSIEUR,

Si vous ne sçaviez la part que je suis obli-  
gé de prendre à ce qui vous touche, j'au-  
rois besoin de plus de paroles pour vous té-  
moigner combien je ressens la perte que  
vous avez faite : Mais vous me connoissez  
trop pour en pouvoir douter, & estes trop  
à Dieu pour ne recevoir pas avec une entie-  
re soumission les afflictions qu'il vous en-  
voye. Puis que vous luy offrez tous les  
jours vostre vie, pourriez vous trouver  
estrange qu'il dispose comme il luy plaist  
de celle de vos proches ? Ne doit il pas  
avoir un égal empire sur ce qui est égalle-  
ment à luy ? Et ne devons nous pas par une  
égale obeïssance témoigner que nous le re-  
connoissons pour le Souverain Maistre de la  
vie & de la mort, aussi bien de ceux que  
nous aymons que de nous mesmes. C'est ce  
que je vous conjure de faire en cette occa-

lion; & de croire que je m'estimerois heureux, si je pouvois par mes paroles & par mes services contribuer quelque chose au soulagement de vostre douleur.

## LET TRE CCVI.

*A Monsieur de Bernay, Conseiller en la Grande Chambre du Parlement.*

MONSIEUR,

Je me tiens tellement obligé de l'affection si particuliere qu'il vous a plu de témoigner à Monsieur Daurat, que je ne sçaurois assez à mon gré vous en rendre mes très-humbles remerciemens: Et il me semble que mon Frere me fait tort d'y joindre les siens, puis que n'ayant point desiré qu'il eust part à la supplication que je vous fis pour cette affaire, il est raisonnable que cette faveur soit toute pour moy, & qu'il se contente d'en recevoir tant d'autres de vous. Permettez-moy donc, Monsieur, s'il vous plait de me vanger de luy, en entrant dans ses ressentimens comme il fait dans les miens: Et quelque grande que soit l'affection dont vous l'honorez, faites voir que vous estes juste en le condamnant s'il veut pretendre d'estre plus que moy.

LET-

## L E T T R E C C V I I .

A Monsieur \*\*\*

MONSIEUR,

Ayant appris de Monsieur de Saint Cyran l'affection qu'il vous a pleu de luy témoigner, je ne serois pas son Amy au point que je le suis, si je n'en avois plus de sentiment que de ce qui me touche. Et ainsi vous ne devez point vous estonner de recevoir des remerciemens de moy, puis que je vous suis plus obligé que luy-mesme. On ne sçaurroit faire plaisir à un homme d'un tel merite sans que plusieurs personnes y prennent part; Et ne pouvant, quand je donnerois ma vie pour Monsieur de S. Cyran, reconnoistre assez les preuves que j'ay receües de son amitié, je vous laisse à juger, Monsieur, combien je dois m'interessier à celles qu'il recevra de la vostre, & combien le desir de m'en ressentir me fera rechercher avec soin les occasions de vous faire paroistre par mes services que je suis veritablement.

## L E T T R E CCVIII.

*A Monsieur le Marechal de Brezé.*

**MONSEIGNEUR,**

Apprenant par les lettres de Mr \*\*\* les nouvelles obligations qu'il vous a encore, je ne sçaurois m'empêcher de vous en rendre de tres-humbles remerciemens, bien que je sçache qu'ils vous importunent, & que vostre generosité ne desire nulle reconnoissance des faveurs qu'elle fait à ceux que vous honorez de vos bonnes graces. Je vous assure, Monseigneur, qu'en d'autres occasions je ne seray pas si hardy à vous déplaire : Mais il est juste que vous le pardonniez à un ressentiment qui ne sçauroit ce me semble estre dans l'excez quand je considere le plaisir que vous prenez à obliger mes Amis en toutes rencontres. Je croy que cette lettre vous trouvera sur le chemin de Catalogne, où les armes du Roy ont besoin de vostre presence pour leur conserver du costé du Midy la gloire que vous leur avez acquise du costé du Nord, & faire goustier, par vostre conduite, à ses nouveaux sujets, la douceur de sa domination au milieu mesme des malheurs & des miseres de la guerre. Je prie Dieu, Monseigneur,

gneur, que les effets surpassent encore mes  
efperances, & que ce ne foient plus mes pa-  
roles, mais mes services qui vous témoi-  
gnent avec combien de paffion je fuis.

L E T T R E C C I X.

*A Monfieur le Comte de Guiche fur fa Pro-  
motion à la charge de Marefchal de  
France, en 1641.*

**M**ONSEIGNEUR,

En vous témoignant ma joye d'une auffi  
juſte faveur que celle que le Roy vous a  
faite, je m'acquitte d'un devoir que je veux  
croire que vous attendez de moy, puis-  
que pour oublier ce que je vous fuis il faudroit  
que vous euſſiez perdu le ſouvenir d'une  
partie des actions qui vous rendent digne  
de l'honneur que vous recevez, & qui  
m'ont rendu voſtre ſerviteur par l'eſtime  
qu'elles m'ont donnée de vous, en vous les  
voyant faire. Je ne ſuis pas, Monſieur, af-  
ſez bon Courtiſan pour me reſjouir de vous  
ſçavoir Mareſchal de France, ſi vous ne l'e-  
ſtiez par merite. Et vous eſtes trop gene-  
reux pour ne recevoir pas de meilleur cœur  
de moy que d'un autre le compliment d'un  
homme, qui ſans conſiderer voſtre fortune,

ne

ne regarde que vous-mesme, & qui, si vous n'estiez tel que vous estes, ne seroit pas tant.

## L E T T R E C C X.

A Monsieur \*\*\*

MONSIEUR,

Vostre billet est si eloquent, si obligeant, & si discret, qu'il faudroit pour y bien répondre avoir toutes ces qualitez en mesme degré qu'elles y paroissent. Mais sans m'arrêter aux deux premieres qui ne m'ont nullement surpris, je me plains de l'excez de cette troisieme qui vous trompe en vous faisant croire que l'on puisse parler de quelque chose qui touche davantage que de parler de vous. Je vous assure que l'on commença par là, & que l'on ne finit pas si tost que cette belle discretion vous le persuade. Reservez là donc, s'il vous plaist pour d'autres personnes qui vous connoissent & qui vous estiment moins; & ne vous laissez jamais tenter par cette fausse imagination, que vous puissiez avoir plus d'amitié pour eux qu'ils en ont pour vous.

*Au mesme.*

## MONSIEUR.

J'avoüe que s'il y a des entretiens bien utiles, il y en a d'autres bien fâcheux : Mais il faut que le bon-heur des uns serve de consolation pour les autres, & n'estre pas si injuste que de pretendre une joye parfaite dans un monde où le jour & la nuit, l'Esté & l'Hyver, la santé & la maladie font connoistre par leur meſlange, que nous ne devons esperer des contentemens tous purs que dans cet autre monde, où nous possederons la source d'une felicité immuable.

## L E T T R E C C X I.

*A Madame la Marquise de Rambouillet, en  
luy envoyant une Traduction.*

## MADAME.

Puis que les fruits de mes jardins ont eu du mal-heur cette année, il faut que je vous en envoie d'autres, dont j'attendray vostre jugement pour ſçavoir l'eſtime que j'en dois faire. S'ils n'avoient point changé  
de

de terre, je ne ferois nullement en doute que vous ne les trouvassiez admirables : Mais il y a tant de difference entre le Solcil de Rome & celuy de Paris, que j'ay grand sujet de craindre que l'on puisse à peine les reconnoistre. Il n'appartient qu'à vous, Madame, de conserver en France les avantages que vous avez receus de l'Italie, & de porter par tout ce mesme esprit, & ce mesme jugement qui ont fait réverer ses loix au delà mesme des bornes jusques où ses armes ont étendu son Empire. Que si j'ay mal reüssy à cultiver ces belles Plantes, j'auray au moins cét avantage que l'on ne sçaura pas, puis que personne que vous ne les ayant encore veüs, l'affection dont vous m'honorez vous donne trop d'intérest à cacher mes deffauts pour vous permettre de les publier, & pour ne m'empescher pas, en me les disant, de les faire connoistre aux autres.

---

## L E T T R E C C X I I.

*A Madame la Grange le Roy.*

**M A D A M E,**

Si la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire m'avoit moins touché, je n'aurois pas tant différé à vous répondre :

Mais-

Mais j'ay dû m'adresser à Dieu plustost qu'à vous, pour témoigner quel est mon sentiment des graces dont il vous favorise, n'en connoissant point de plus grandes que le courage & la force qu'il nous donne dans nostre foiblesse pour supporter des afflictions qui d'elles-mesmes sont insupportables. Vous sçavez, Madame, que j'en parle par experience, & que je voy encore mieux dans vostre cœur que dans vos paroles le combat de la Nature & de la Grace. Vous estes trop heureuse de faire par son assistance un si bon usage de vos malheurs, & de mettre au pied de la Croix les plus tendres affections d'une Mere, pour devenir Fille de celuy qui nous y a tous regene- rez par son sang. Pourquoi pensez-vous, Madame, qu'il vous ait tout osté, si ce n'est pour vous obliger à ne vivre plus que pour luy? Et comment pourriez-vous vous plaindre avec justice de tant de pertes, puis que sa bonté infinie les remplissant toutes, il veut luy-mesme vous tenir lieu de personnes que vous n'avez plus, par une maniere semblable à celle qui luy faisoit dire autresfois que ceux-là estoient sa Mere & ses Freres qui faisoient la volonté de son Pere. Pensons donc seulement, Madame, à plaire à ce Pere tout-puissant que nous avons dans le Ciel; & ne doutons point qu'après cela JESUS-CHRIST ne nous  
tienne

tienne lieu de toutes choses. C'est ce que vous faites beaucoup mieux que moy, & à quoy je devrois plustost m'exciter par vostre exemple, que de vous y convier par mes paroles: Mais vostre humilité ne scauroit l'avoir desagreable; Et je merite que vous me pardonniez si dans la compassion que j'ay de vostre douleur, je passe pour la consoler au delà des bornes que je me devrois prescrire à moy-mesme. C'est l'effet d'une veritable amitié que de s'oublier pour ses Amis: Et ainsi, Madame, je serois fâché de n'avoir pas commis une faute qui vous fait connoître combien je suis.

---

### L E T T R E C C X I I I .

*A Monsieur de Saint Pierre.*

**M**ONSIEUR,

Je n'avois garde d'estre en peine de vostre réponse, puis que je sçavois que vous m'aviez répondu dans vostre cœur, & que connoissant vos sentimens par les miens, je n'avois nul lieu d'ignorer quelle pouvoit estre cette réponse. Jugez je vous supplie par là si je suis capable de rien improuver de ce que vous avez fait, &

si

si ma compassion pour les affligés n'est pas aussi grande que vous l'avez creüe. Il me semble que cette estime de vostre conduite & de vostre affection vaut bien ce voyage à pied que vous me proposez pour vous en aller remercier, & que je puis ainsi sans sortir de Pomponne vous rendre des devoirs qui vous seront plus avantageux, & qui me seront moins incommodes. S'ils estoient capables de guerir vos yeux je ne leur donneroïs pas ce nom; puis que je ne trouveray jamais de peine à ce qui pourra vous apporter du soulagement, & que quand mes fruits seroient aussi beaux que vous vous les figurez, ce seroient de foibles charmes pour m'arrester lors que je pourrois vous estre utile. Faites apres cela tant de bravades qu'il vous plaira en matiere d'amitié, je ne croiray point qu'elles me deshonorent, & trouveray dans mon cœur des connoissances invincibles pour me persuader que vous ne me sçauriez aymer davantage que je vous ayme.

## L E T T R E C C X I V .

*A Madame la Marquise de Magnelay , sur la  
mort de Madame la Duchesse d'Haliuin  
sa Fille ; en 1641.*

**MADAME,**

Je n'ay jamais veu si clairement que sur  
vostre sujet jusques à quel point ceux qui  
sont à Dieu doivent renoncer à toutes cho-  
ses ; puis que n'y ayant personne dans le  
monde qui y eust moins d'attache que vous,  
il a voulu par l'éloignement d'un Frere si  
excellent , & par la perte d'une Fille uni-  
que , vous mettre en estat de n'avoir plus  
d'autre partage que luy seul. Que dois-je  
donc vous dire, Madame , en cette rencon-  
tre ? Ne vous plaindray-je point dans la plus  
sensible affliction que vous estiez capable de  
recevoir ? Et vous plaindray-je dans cette  
grace incomparable que Dieu vous fait de  
vous tenir maintenant lieu de toutes choses,  
en remplissant de telle sorte vostre cœur de  
son amour , qu'il n'y a plus d'autre place  
pour les Creatures, que celles qu'elles y ont  
en luy , dans lequel seul vous les verrez des-  
ormais comme les ruisseaux dans leur sour-  
ce , & commencerez ainsi à vivre dès icy  
bas de la vie que les Bien-heureux vivent  
dans

dans le Ciel. Il y a si long-temps, Madame, que vous y portez tous vos desirs, que dans ce combat de la Nature & de la Grace qui se passe en vous, vous ne sçauriez vous plaindre de voir la personne du monde qui vous estoit la plus chere, avoir finy ses jours si Chrestiennement, que vous avez sujet d'esperer pour elle un bon-heur que vous luy auriez acheté de vostre vie, s'il eust esté en vostre puissance. Enfin, Madame, puis que les plus grandes croix sont les plus grandes faveurs de J E S U S - C H R I S T lors qu'ils les accompagnent de sa grace pour les supporter saintement, je vous parlerois contre ma conscience, si je vous parlois comme à une personne ordinaire, & ne vous avouois que je ne vous ay jamais trouvée si heureuse que maintenant, pource que je ne vous ay jamais veüe en estat de luy faire un si grand sacrifice. Toute vostre vie n'ayant esté qu'un exercice continuel de vertu, il est juste que cette dernière occasion serve de couronne à toutes les autres, où vous avez témoigné si constamment avec l'Apostre, que vous ne viviez pas à vous-mesme, mais que J E S U S - C H R I S T vivoit en vous. Je m'estimerois trop heureux s'il me faisoit la grace de vous imiter en quelque sorte ; Et je vous supplie tres-humblement, Madame, de trouver bon qu'au lieu de vous donner des consolations,

tions, dont je suis si incapable, je vous demande part à vos prières en ce temps où se trouvant meslées avec vos larmes, elles sont plus agreables à Dieu qu'elles ne furent jamais, & que je suis plus que je ne vous le sçaurois dire.

---

## LET TRE CCXV.

*A Monsieur le Premier President Molé, sur sa promotion à cette charge.*

MONSIEUR,

Tous les gens de bien doivent recevoir un tel contentement de voir les personnes de vostre merite & de vostre vertu élevées dans les grandes dignitez, que quand je ne serois pas vostre serviteur au point que je le suis, je me tiendrois neantmoins obligé de me resjouir du choix que le Roy a fait de vous pour remplir l'une des plus importantes charges du Royaume : Mais, Monsieur, je fais depuis tant d'années une profession si particuliere de vous honorer, que je ne serois pas content de moy-mesme, si mes sentimens n'estoient extraordinaires pour ce qui vous touche, & si je ne vous souhaittois tousiours plus de bon-heur que vostre moderation ne vous permet d'en desirer.

sirer. Ainsi, Monsieur, j'ay grand interest que vous ne receviez pas comme un compliment ordinaire le devoir dont je m'acquiesce; Mais que vous me fassiez s'il vous plaît la faveur d'en juger selon l'ancienne connoissance que vous avez de la passion avec laquelle je suis.

---

## L E T T R E C C X V I.

*A Monsieur l'Abbé de Saint Cyran, sur la mort de sa Niece.*

MONSIEUR,

Je viens d'apprendre la mort de cette petite, que vous ne consideriez pas seulement comme vostre Niece, mais comme vostre veritable Fille, & qui l'estoit beaucoup plus que de ceux qui luy avoient donné la vie du corps, puis que vous travaillez sans cesse par vos soins & par vos prieres pour luy acquerir celle de l'ame. Il paroist si visiblement que Dieu les a exaucées, que j'estime qu'il y auroit de l'ingratitude à s'affliger d'un effet si visible de sa grace. On contesloit sur la terre à qui auroit cét Enfant, que les uns vouloient nourrir pour le Ciel, & les autres pour le Monde. Il est venu en qualité de Souverain

rain Juge terminer luy-mesme ce different, & l'enlever d'entre les hommes pour luy donner place parmy les Anges. Ainsi il vous a accordé dès maintenant ce que vous desiriez avec tant d'ardeur qu'il vous accordast un jour ; Il a prevenu vos souhaits ; & a fait marcher devant vous celle que l'on eslevoit avec tant de soin pour luy apprendre à vous suivre. Je croy qu'il seroit difficile de remarquer une predestination plus manifeste : Mais cela n'empesche pas que la foiblesse humaine ne mette des regrets avec la joye de l'esprit : Et je ne scaurois assez vous témoigner les sentimens qu'en a eus Madame \*\*\* non seulement à cause que tout ce qui vous touche luy touche le cœur, mais pour ce qu'elle aymoit d'inclination cette Petite, & d'un inclination tres-forte. Quand à moy, le nom de Pere qu'elle me donnoit, & les suites apres lesquelles cela estoit arrivé, joint à ce qu'elle avoit le bon-heur de vous estre, m'engageoient de telle sorte à l'aymer, que je ne la pouvois considerer que comme l'un de mes Enfans : Ce qui m'oblige à rendre mille graces à Dieu avec vous de la grace incomparable qu'il luy a faite de la tirer du Monde avant qu'elle fust en âge de l'avoir beaucoup offensé.

## L E T T R E C C X V I I .

*A Monsieur le President Barrillon.*

M O N S I E U R ,

Ne vous estonnez vous point de la rencontre qui fait qu'après un si long silence je recommence sans aucun dessein à vous écrire le premier jour de l'année? En vérité je croy que Dieu l'a permis pour nous faire voir qu'il est l'auteur de nostre amitié, puis que dans une Feste où l'Eglise nous apprend à nous retrancher de la plupart, & quasi de toutes les choses du monde, il nous reünit de nouveau en m'obligeant à vous parler, non pour vous entretenir de choses ordinaires, mais pour répandre mon cœur dans le vostre, ainsi que j'ay tousiours fait depuis nostre separation, ne vous ayant jamais écrit qu'il ne m'en ayt donné le desir, & que je ne vous aye parlé comme à moy-mesme. Vous me demandez compte de mes occupations depuis un an, je vous le rendray s'il plaist à Dieu. Mais ce ne scauroit estre que dans quelque temps, durant lequel je vous supplie de luy demander pour moy en vos prieres que ce que j'ay fait avec intention de servir à autrui ne me soit pas inutile. Vous verrez que je ne vous y ay nullement

Q

ment oublié : mais il ne vous en faut pas dire davantage. J'espère que quelques mois vous apprendront le reste ; & que cela me fera passer , bien qu'absent , quelques heures avec vous dans la solitude. Dites moy je vous supplie si vous l'aymez tousiours de plus en plus. Le lieu d'où je vous écris cette lettre vous exempte de me faire la mesme question , puis qu'il ne faut pas la haïr pour estre volontairement à la Campagne en cette saison , ayant des Amis ailleurs dont tout ce que je vous ay dit est beaucoup au dessous de leur vertu , & de la grace que Dieu m'a faite de me donner part en leur cœur. Je ne sçay pas quel gré vous me sçavez de n'avoir pû estre content jusques à ce que vous y en eussiez aussi : Mais je sçay que quand je vous aurois donnée plus de bien que vous n'en avez , je ne vous aurois pas fait un si grand present. Je vous supplie de me mander des nouvelles du profit que font Messieurs vos Enfans d'un temps aussi precieux que celuy que vous leur donnez. Faites les s'il vous plaist souvenir qu'ils ont en moy le mesme Amy que les miens ont en vous , & qu'ils doivent faire quelque estime d'un tresor si rare.

## L E T T R E C C X V I I I .

*A Monsieur Servien.*

M O N S I E U R ,

Vostre modestie ne vous scauroit permettre de comprendre combien je vous honore, pour ce que mon estime pour vous étant fondée sur vostre merite, il faudroit que vous en eussiez une aussi haute opinion que moy. pour connoistre quels sont en cela mes sentimens; Mais j'aurois peur de vous déplaire en meslant des louanges aux remerciemens que je vous dois de l'affection que vous me faites la faveur de me témoigner. Je vous supplie tres-humblement, de croire que vous n'en aurez jamais pour personne qui s'en tienne plus obligé; & qu'encore que j'aye perdu mon droit d'ainesse par l'amitié dont vous honorez mon Frere, je ne luy cederay jamais dans le desir de vous servir. Je luy dis souvent qu'il est trop heureux de ce qu'à mon advis il n'y a personne qui ayt plus de part que luy dans vostre cœur; Et je ne le seray pas moins si ne nous considerant que comme une mesme chose, il vous plaît d'avoir la mesme creance de la verité avec laquelle je suis.

## L E T T R E C C X I X.

*A la Mere Marguerite de la Misericorde  
Carmilite à Troyes , sur l'embrasement  
de ce Monastere.*

**M**A Reverende Mere,

Ce ne seroit pas prendre la part que je dois à tout ce qui vous touche que de ne vous pas témoigner mon ressentiment de l'accident arrivé à vostre Monastere ; Et c'est beaucoup plustost cette raison qui me porte à vous écrire , que non pas pour vous consoler , sçachant assez que vous n'avez point besoin de consolation dans les choses que Dieu permet qui vous arrivent. Il vous suffit , ma Mere , d'estre assurée par la foy que tout réussit au bien des Eleuz , pour ne vous point affliger qu'une Maison destinée à son service soit destruit par le feu , puis que vous ne vous affligerez pas mesme lors que le temple qu'il veut avoir en vostre corps sera un jour destruit par la mort. Il est arrivé à vostre Monastere ce qui arrivera à tout l'Univers. Et quelle impression peut faire cela dans une ame comme la vostre , sinon de l'obliger à reconnoistre par avance dans la ruine de quelques Creatures , qu'il faut qu'un jour elles soient toutes anean-

aneanties ; & que les hommes seuls subsisteront ou par la miséricorde de Dieu dans le Ciel, ou par sa justice dans les Enfers : Mais ce n'est pas à moy à vous dire ce que je devrois apprendre de vous ; Pardonnez le s'il vous plaît à mon affection qui ouvre mon cœur lors que je vous écris, & ne me donne pas le loisir de faire des réflexions pour ce que je vous parle comme à moy-mesme. Je ne vous demande point si vous agissez ainsi vers moy, sçachant bien que cela ne sçauroit estre autrement, puis que Dieu seul estant le principe de nostre amitié, une mesme cause produit en nous les mesmes effets.

---

## LETTRE CCXX.

*A Monsieur le Marechal de Brezé, sur ce que s'en allant Vice-Roy en Catalogne, il s'estoit arresté pour faire la guerre dans le Comté de Roussillon, en 1642.*

MONSEIGNEUR,

Si je differois à vous écrire jusques à vostre arrivée en Catalogne, je voy bien que je m'acquitterois trop tard de ce devoir, puis-que ne vous contentant pas des perils où ce grand employ vous appelle, vous en cher-

chez d'autres en chemin , pour embellir l'entrée triomphante que l'on vous prepare à Barcelonne , des trophées que vous aurez remportez dans le Roussillon , & faire voir à ces nouveaux sujets de la France la grandeur du Prince auquel ils se sont donnez , dans la grandeur des actions de celuy qui le represente. Il faut avouer, Monseigneur , que dans la violente passion que vous avez d'acquérir de la gloire , & de rendre des services signalez à vostre Maistre , vous n'avez pas sujet de vous plaindre de la Fortune , puis qu'elle ne pouvoit vous en offrir une occasion plus favorable. Si vostre charge vous eust obligé de vous opposer à ce grand effort, vous n'auriez fait que ce que l'on attendoit de vous , en faisant tout ce qui se pouvoit faire en cette rencontre ; Et si elle estoit moins considerable , elle n'auroit pas assez d'éclat pour répondre à la generosité qui vous a poussé à l'entreprendre : Mais vous porter volontairement à une occasion si perilleuse ; & cette occasion importer de tout pour le plus grand evenement de cette longue & sanglante guerre , c'est à mon advis le comble de ce que vostre ambition pouvoit souhaiter. Vostre seule presence , Monseigneur, a empesché jusques icy les principales forces de nos Ennemis d'asseurer la plus importante

portante de leurs Places : Et si elle tombe enfin sous les armes victorieuses du Roy, quelques glorieux que soient les succez que sa Majesté peut se promettre dans l'Espagne, il en devra une grande partie à vostre conduite, & à vostre valeur. Perpignan ne se doit pas seulement considerer comme une Place, mais comme une Province entiere, & une Province qui donne l'entrée dans plusieurs Royaumes. Toute ma crainte, Monseigneur, est que vous laissant emporter à vostre courage vous continuiez à vous hazarder avec tant d'excez. Je sçay que vous pourrez dire que j'en parle pour mon interest; & je l'avoüe : Mais mon interest estant si juste & si raisonnable, pourquoy ne le considererez vous pas? sans me faire ainsi à tous momens courir fortune de perdre, dans la perte si publique que feroit la France, l'une des personnes du monde de qui je suis avec le plus de sujet, & de passion.

## L E T T R E C C X X I

*A Madame de la Grange le Roy , sur la mort  
de Madame la Marquise d'Inteville  
sa Fille.*

MADAME,

Cette dernière douleur que je considère comme le comble de tant d'autres me surprend & me touche de telle sorte , que je serois plus propre à pleurer avec vous qu'à vous consoler. Il ne vous restoit qu'une Fille unique pour essuyer les larmes que la multitude de vos afflictions vous faisoit répandre ; Vos sentimens estoient devenus les siens ; elle imitoit vostre pitié ; sa vertu redoubloit vostre amour pour elle ; & vous n'osiez vous trop plaindre de vos mal-heurs dans les consolations que vous receviez de ses devoirs & de sa présence. Aujourd'hui que par un changement étrange vous vous sentez ravir par sa mort , la dernière table qui vous restoit de tant de naufrages , vous vous trouvez dans une effroyable solitude , & de quelque côté que vous jettiez les yeux , vous n'y voyez que les images de vos pertes. Tout cela , Madame , n'est que trop vrai à parler humainement : Mais il ne l'est pas à parler selon le langage

langage de la foy : Car Madame vostre Fille n'est point morte , puis que la maniere dont elle a vescu vous doit faire esperer qu'elle vit à present avec Dieu de la seule veritable vie ; Et vous n'estes point seule , puis que celui qui se nomme le Pere des affligez , & le Dieu de toute consolation est plus uny que jamais à vostre cœur , & vous tient lieu de toutes choses. Croyez seulement, Madame , cela seul suffit pour vous consoler. Pourriez-vous estre Chrestienne , & vous estonner de voir mourir des creatures, dont le Créateur a bien voulu mourir pour leur salut ? Pourriez - vous estre fidele à ce souverain Maistre , & vous plaindre de ce qu'il vous détache de tout le reste pour vous attacher entierement à luy ? Et pourriez-vous vous estimer mal-heureuse lors que ne regardant plus la terre que comme un lieu de douleurs & de miseres , vous portez continuellement dans le Ciel tous vos vœux & toutes vos esperances ? Courage , Madame, vostre soumission ordinaire aux volontez de celui à qui vous devez tout, vous fera un jour recouvrer vos pertes avec tant d'avantage dans le bon-heur de l'eternité , que vous benirez les afflictions qui vous rendent maintenant le sujet de la compassion de tout le monde. C'est icy comme la derniere épreuve de vostre vertu ; & je penserois luy faire tort , si je n'esperois que

les effets la feront voir aussi grande que le  
croit, & que le souhaite.

---

## L E T T R E   C C X X I I

*Au Pere le Jeune Jesuite, & Superieur des  
Missions de Canada.*

**M** On Reverend Pere,

Si vous aviez pû voir dans mon cœur avec quelle joye j'ay receu vostre lettre, vous vous confirmeriez encore dans la creance, que Dieu seul a esté l'auteur de nostre amitié, puis qu'il n'y a que luy qui soit capable de former de si puissantes impressions dans les esprits entre des personnes qui ne se sont veües qu'une seul fois. Mais il ne faut pas trouver estrange que celuy qui est Maistre des temps agisse sans temps quand il luy plaist, & que toute l'étendue d'une grande partie du Monde soit incapable de diviser ceux qu'il a voulu unir pour estre un jour, comme je l'espere de sa misericorde, une mesme chose avec luy. Que vous estes heureux, Mon Pere, dans la grace si extraordinaire qu'il vous fait de luy consacrer ainsi vostre vie, pour aller en ce nouveau Monde declarer la guerre à ses Ennemis, & leur arracher d'entre les  
mains

mais ces Ames qu'il eſt venu racheter au prix de ſon ſang ! Que vous eſtes heureux , Mon Pere , d'eſtre preſt à toute heu-  
re de répandre le voſtre pour une ſi juſte querelle ; & d'affranchir , par les eaux du Baptême , des ſupplices d'un feu eternal ces pauvres Sauvages , dont une ſeule ame luy eſt plus chere que tous les Empires de la terre. Quelques grands que ſoient vos travaux , quelques perilleux que ſoient vos combats , ils ne ſçauroient égaler les recompensés & les couronnes qui vous attendent dans le Ciel pour une entre-  
priſe ſi ſainte & ſi glorieuſe. Je vous conjure , Mon Pere , que ces importantes occupations , en comparaifon deſquelles toutes les autres ſont dignes de mépris , ne vous empêchent pas de vous ſouvenir de moy : Et puis que Dieu vous a mis au cœur que noſtre converſation doit eſtre eternalle , n'oubliez jamais ſ'il vous plaîſt que ces paroles , que ſon eſprit vous a fait écrire , vous engagent à avoir ſoin devant luy d'un pauvre pecheur , qui dans une autre extre-  
mité du Monde vous ſouhaite toutes les benediſtions qu'il ſe deſire à luy-meſme. Dieu m'avoit donné , dans voſtre Compagnie , en la perſonne du Pere d'Haraucour un homme admirable , & qui ne m'aymoit pas moins que ſa vie ; & me l'ayant oſté pour le tirer à luy , je croy fermement que

par ses prieres il me le redonne maintenant en vous. Consentez s'il vous plait, mon Pere, que ma creance ne soit pas vaine, ainsi que j'ay sujet de l'esperer, voyant que par une rencontre admirable Monsieur l'Abbé de Saint Cyran mon intime Amy, que je puis dire sans crainte estre l'un des plus vertueux & des plus grands personna- ges de nostre Siecle, est entré en voyant vostre lettre, dans les mesmes sentimens pour vous, qu'il avoit pour ce grand Reli- gieux, lequel l'aymoit de telle sorte, que je ne scaurois recevoir une plus grande joye que de connoistre que vous luy succediez en cette affection. Et si vous aviez pû voir avec quelle instance Monsieur de Saint Cyran m'a dit de le recommander à vos prie- res, vous jugeriez je m'assure qu'il faut que Dieu ait puissamment agy en cela, dont j'aurois tort de m'étonner sçachant le plaisir qu'il prend d'estre luy-mesme le lien de ses plus particuliers serviteurs, & n'estimant pas qu'il y en ait aujourd'huy qui soient plus parfaitement à luy que vous deux. Vous faites ce que Monsieur de Saint Cyran feroit s'il estoit en vostre place; & il fait ce que vous feriez si vous estiez en la sienne: Soyez bien ayse, Mon Pere, de ce qu'il leve les mains au Ciel durant que vous combattez; ses prieres ne nui- ront pas à vos victoires; & la confiance qu'il

qu'il-a aux vostres n'est pas à mon advis une des moindres marques combien Dieu vous ayme. Je m'estimeray trop heureux si je puis estre, comme je me le promets, l'entremetteur d'une si heureuse connoissance, puis que cela ne sçauroit estre sans que vous me croyez autant que je le suis.

---

## L E T T R E C C X X I I I .

*A Monsieur le Marechal de Brezé, sur son  
Combat du 29. Janvier 1642. contre les  
Espagnols dans le Comté de Roussillon.*

M O N S E I G N E U R ,

Je ne sçauois trop vous remercier de la faveur que vous m'avez faite de m'envoyer la Relation de vostre dernier Combat. Je sçavois desia par le bruit commun que vous y aviez fait au delà de ce que l'on eust osé esperer du peu d'hommes que vous aviez. Mais je ne pouvois m'imaginer, qu'estant si foible vous eussiez en combattant tousiours poussé les Ennemis jusques aux portes de Perpignan. Cette action me semble si grande, qu'à en juger selon la verité, elle vous est beaucoup plus glorieuse, que si estant aussi fort qu'eux, vous eussiez

eussiez fait tomber cette Place sous la domination du Roy , apres l'avoir ainsi reduite aux dernieres extremitez. Ce ne sont pas les heureux succez , mais la conduite & le courage qui sont signaler les grands Capitaines : Vous pouviez , Monseigneur , en faisant beaucoup moins que vous n'avez fait , achever la plus importante conquête de toute cette longue guerre , si vous eussiez eu des forces proportionnées à la grandeur de ce dessein. C'est en des occasions semblables à celles où vous vous estes trouvé depuis trois mois , que l'on fait voir jusques où peuvent aller les derniers efforts de l'esprit & du cœur , qui ne scauroient paroistre lors que l'on n'a point ainsi à combattre des difficultez absolument invincibles. Ce vous est plus d'honneur de vous maintenir encore dans Elne , que d'avoir avec une plus puissante Armée triomphé de tout le Roussillon ; Et je vous avoüe , Monseigneur , que ce m'est une extreme joye de pouvoir faire voir par une Relation si exacte , ce que vous avez fait dans une rencontre si extraordinaire. Je m'estimerois heureux si j'en pouvois trouver de vous témoigner par mes services que je ressens comme je dois les obligations qui me sont estre.

LET-

## L E T T R E C C X X I V .

*A Monsieur d'Aiguebonne Ambassadeur  
du Roy en Piedmont.*

MONSIEUR,

Ne craignez pas s'il vous plaist que je fasse ce tort à nostre amitié que de vous recommander celuy qui vous rendra cette lettre. Il suffit que vous sçachiez qu'il est mon Fils, pour le traiter comme s'il estoit le vostre ; & je n'ay qu'à vous remercier par avance de tant de faveurs que vous luy ferez : Mais mes remerciemens ne seront rien en comparaison de ceux de Monsieur de Chaudebonne, qui par l'amour qu'il a pour les complimens, sera ravy d'avoir rencontré cette occasion de vous en faire ; & sous pretexte qu'il est vostre Frere, vous persuadera, si vous le voulez croire, qu'il est davantage que moy.

LET-

## L E T T R E CCXXV.

*A Monsieur de Courvonge Gouverneur de  
Cazal.*

M O N S I E U R ,

Si l'estime que j'ay pour vostre merite,  
& la joye que je recevrois de vous en pou-  
voir donner des preuves par mes services,  
suffisoient à vous faire aymer une personne  
qui ne vous est connue que de nom, je de-  
vrois esperer beaucoup de part en vos bon-  
nes graces, puis qu'il y a long-temps que la  
reputation de vostre vertu m'a rendu vostre  
serviteur, & que j'aurois pris un extreme  
plaisir de vous le pouvoir témoigner par  
mes actions : Mais comme il n'est pas rai-  
sonnable, que vous estant si inutile vous  
m'aymiez pour l'amour de moy-mesme, je  
ne voy pas que vous puissiez vous defendre  
de m'accorder cette faveur en considera-  
tion de Monsieur de Morangis ; puis que  
c'est l'un des meilleurs Amis que vous &  
moy ayons au monde, & qu'il n'a pû souf-  
frir que mon Fils aille servir dans vostre  
Gouvernement, sans vous témoigner com-  
bien il souhaite que vous m'obligiez en sa  
personne. Je ne sçay Monsieur, si la passion  
de Pere m'aveugle : Mais j'estime que vous  
ne le

ne le jugerez pas indigne de vostre affection, & qu'au moins vous trouverez en luy un assez grand mespris du bien pour avoir sujet de croire que ce n'est pas en cela qu'il estime que consiste la bonne fortune d'un homme de cœur. Ce luy en fera une bien grande à mon gré s'il peut acquérir quelque part dans le vostre; Et si je suis jamais si heureux que de rencontrer des occasions de vous servir, j'espere de vous faire connoistre qu'il n'y a personne qui ressent de davantage que moy les faveurs qu'il reçoit, ny qui soit avec plus de verité.

---

## L E T T R E CCXXVI.

*A Monsieur le Comte de Montauban.*

MONSEIGNEUR,

En me faisant une grande faveur, vous me rendez une grande justice, lors que vous m'honorez de la creance que personne n'est tant vostre tres-humble serviteur que moy. Les considerations qui m'y obligent sont telles que je m'estimerois coupable devant Dieu si j'y manquois: Et si je suis jamais si heureux que de rencontrer des occasions de vous en donner des preuves, j'espere de vous faire connoistre la difference qu'il

qu'il y a entre les devoirs interez, & ceux qui partent d'une affection aussi pure que la source qui produit les miens est élevée au dessus de toutes les considerations de la Terre. Le desir que vous témoignez, de ravoïr Mr. \*\*\* n'est pas seulement, Monseigneur, une marque de vostre bon naturel que l'on ne sçauroit trop louer, c'en est aussi une de vostre jugement, ne craignant point de vous dire que si dans les sentimens où Dieu l'a mis il retourne auprès de vous, ce vous fera un si grand bon-heur, que vous ne sçauriez à mon avis le trop estimer. Je vous supplie tres-humblement de croire que je n'oublieray rien pour cela de tout ce qui sera en ma puissance; ma passion pour vostre veritable bien me le faisant souhaitter avec ardeur, pour ce que je sçay combien il est difficile de trouver un homme qui ait toutes les qualitez necessaires pour bien remplir cette place. Que si je vous parle douteusement de son retour, ne vous en estonnez pas s'il vous plaist, puis que lors que l'on a goûté la douceur de n'estre qu'à Dieu, & renoncé à tous les interezs du Monde, il faut se faire une merveilleuse violence pour se r'engager au service des hommes, quelques grands qu'ils puissent estre; & qu'à moins que d'avoir une charité toute extraordinaire pour eux,

*Monsieur d'Andilly.* 379  
eux, on ne sçauroit se résoudre de les préférer à soy-même.

---

LETTRE CCXXVII.

*A Monsieur le President Barillon.*

MONSIEUR,

Il est bien raisonnable que j'employe le premier moment que je puis dicter une lettre, à vous témoigner combien je ressens les preuves si extraordinaires que j'ay receues de vostre amitié durant ma maladie : Mais quoy que je vous en puisse dire vous n'en sçaurez que la moindre partie, si Dieu même ne vous le fait connoître ; les paroles estant si fort au dessous de ce qui se passe dans mon cœur, que j'ay quasi honte de m'en servir pour vous faire voir ma reconnaissance. Si Monsieur vostre Frere sçavoit celle que je conserve de l'action si signalée que Dieu luy a donné la force de faire, il verroit en moy une telle estime de sa vertu, que cela donneroit peine à sa modestie. Ma joye de vous sçavoir ensemble est plus grande que je ne vous la sçaurois représenter : Et elle iroit jusques à l'excez, si ces quatre Freres dont vous me parlez se pouvoient voir quelques journées  
pour

pour s'entretenir de toutes choses avec une pleine confiance. Souvenez-vous je vous supplie que vous estes engagé de parole & par écrit à considérer comme tels, ces deux personnes en qui vous avez icy l'un & l'autre d'autres vous-mesmes.

---

## L E T T R E   C C X X V I I I .

*A Monsieur le Prince de Guimené.*

M O N S E I G N E U R ,

Quand tant d'autres obligations ne m'auroient point desia attaché plus estroitement que personne du monde à vostre service, & à celuy de toute vostre Maison; les extremes soins que Madame vostre Femme m'a fait l'honneur d'avoir de moy dans l'estat où je me suis veu, & l'interest que j'ay reconnu par vos lettres qu'il vous a pleu de prendre à ma vie, vous doivent donner à l'un & à l'autre un si grand pouvoir d'en disposer, que je veux croire, Monseigneur, que vous avez trop de bonne opinion de moy pour douter que je ne l'employasse avec joye pour vous témoigner mon ressentiment. Le lieu d'où cette lettre est dattée quoy qu'en estant une foible preuve est la plus forte que j'en pouvois donner dans  
la

la foiblesse où je suis encore , puis que les premiers devoirs sont souvent preferez aux plus grands , comme estant la veritable marque du principal mouvement du cœur, que j'ay apporté tout entier chez vous , pour satisfaire à la reconnoissance la plus legitime que je suis obligé de rendre apres Dieu à une personne qui a daigné se tant abaisser , que de m'assister au delà de toutes les charitez imaginables lors que j'ay esté à la veille de la mort. J'avoüe , Monseigneur , que vous avez eu quelque raison de l'apprehender pour moy , puis qu'encore que je vous sois fort inutile, il est neantmoins fascheux de perdre un serviteur si passionné & si fidelle, que l'on puisse en toutes choses s'y confier comme à soy-mesme. Je suis.

---

## L E T T R E C C X X I X.

*A Monsieur Goulas Secretaire des Commandemens de Monseigneur le Duc d'Orleans.*

M O N S I E U R ,

Bien que je ne sois pas encore en estat de pouvoir écrire de ma main , je ne scaurois differer davantage à vous témoigner mon extreme ressentiment de ce que Monseigneur

sieur de Chaudebonne m'a fait sçavoir que vous luy avez mandé sur mon sujet. Dieu m'a donné une si forte inclination pour la personne & pour le service de son Altesse Royale, que je ne puis assez vous dire l'impression que fait dans mon cœur le bon office qu'il vous a plu de me rendre avec tant de soin, pour luy faire connoître en une occasion si particuliere, jusques à quel point va mon zele pour ce qui le touche. Vous sçavez, Monsieur, que comme il n'a jamais esté meslé d'aucun interest, je vous l'ay tousiours fait paroître égal en tout temps : Et s'il est capable d'accroissement, c'est sans doute dans ces facheuses rencontres, où Dieu permet que les plus Grands puissent tomber, pour les faire souvenir qu'ils sont hommes comme les autres, & leur donner lieu d'éprouver la fidelité de leurs veritables serviteurs. Je vous supplie, Monsieur, que je vous aye encore l'obligation de confirmer son A. R. dans la creance qu'elle m'a tousiours fait l'honneur d'avoir, que j'estois des premiers de ce nombre. Je vous fais d'autant plus hardiment cette priere, que ne pretendant plus rien dans le monde, elle ne peut estre suspecte d'aucun interest, & que son A. R. est assez clairvoyante & me connoist assez, pour avoir remarqué dans mes actions que je ne l'ay jamais aymé que pour l'amour de luy-mesme.

me. Je ne pense pas devoir faire des excuses d'user de ce terme en parlant d'un grand Prince, puis que Dieu a si agreable que l'on en use en parlant de luy, & le prefere à tous les autres plus respectueux en apparence, mais moins en effet. Pour ce qui est de vous, Monsieur, il faudroit que vous vissiez mon cœur pour connoistre quels sont mes sentimens de ceux que Monsieur de Chaudebonne a dit à mon Frere que vous avez eus sur ma maladie. Vous verriez que si nostre ancienne amitié va tousiours croissant en vous, elle fait en moy le mesme effet; & que vous ne pourriez sans la blesser, pretendre de rencontrer jamais un Amy plus sincere & plus veritable. Je vous avoüe que plus je vas avant, & plus je reconnois que le bon-heur d'en avoir de tels est la plus grande douceur de la vie; & je trouve tout le reste si fort au dessous, que nous en jugerions tres-mal ce me semble, si nous croyions avoir l'un & l'autre un riche thresor. Après cela, Monsieur, ne seroient-ce pas des paroles inutiles que de vous protester qu'il n'y a personne qui soit plus que moy.

## L E T T R E C C X X X .

*A Monsieur Servien.*

M O N S I E U R ,

Ayant à peine pû écrire les quatre lignes que vous avez veües , j'attendois toujours que ma main se fortifiast pour vous rendre un semblable devoir : Mais une douleur causée par ma maladie m'ayant depuis huit ou dix jours arresté au lit , j'ayme mieux dans ma foiblesse me servir d'une main empruntée , que de differer davantage à vous témoigner jusques à quel point je ressens les extremcs bontez que vous avez eües pour moy dans le peril où j'ay esté , & les nouvelles asseurances qu'il vous plaist me donner de vostre amitié par vos dernieres lettres à mon Frere. Je vous supplie , Monsieur, de croire que si je ne suis pas assez heureux pour la meriter par mes services , au moins ne m'en rendray-je pas indigne manque de reconnoissance , puis que vous ayant toujours incomparablement plus honoré par la consideration de vostre merité, que par les avantages que la Fortune vous donnoit , & vous devoit donner beaucoup plus grands; il me semble que l'estime que j'ay pour vous est maintenant plus pure , & par consequent

sequent plus parfaite qu'elle n'estoit, puis qu'elle ne regarde que vous mesme : Et je vous laisse, Monsieur, à juger par là, combien je tiens mon Frere heureux dans la creance que j'ay qu'il n'y a personne qui ait plus de part que luy en vos bonnes graces, dont je vous avoüe que jusques icy j'avois eu, bien que possible injustement, quelque jalousie : Mais il me semble que vostre dernière lettre me donne entrée dans l'entiere confiance que vous avez en luy, par le souhait si obligeant que vous faites que j'eusse part à vos entretiens dans les allées de Pomponne. Je vous assure, Monsieur, que ce seroit l'une des plus grandes joyes que je scaurois jamais recevoir, & que s'il se pouvoit je revolerois volontiers avec vous dans vostre agreable solitude, que je ne scaurois m'empescher d'accuser d'injustice en ce qu'elle dérobe au public l'un des hommes de France le plus capable de soustenir la dignité des premieres Charges. Je pense, Monsieur, que vous me connoissez assez pour sçavoir que je suis si ennemy de la flatterie, que mes paroles, en parlant de vous, sont toujours au dessous de la haute opinion que j'en conçois. Et je ne seray jamais content jusques à ce que je puisse avec raison pretendre autant de part que mon Frere à l'honneur de vôtre amitié, en vous faisant voir par mes services qu'il n'est pas davantage.

R

LET-

## L E T T R E C C X X X I.

*A Messieurs les Officiers du Bailliage de  
Mortain en Normandie.*

M E S S I E U R S ,

Si l'extreme foiblesse qui me reste encore de ma maladie m'eust plustost permis de rendre réponse à la lettre si obligeante qu'il vous a pleu de m'écrire , je n'aurois pas differé jusques à cette heure à vous en témoigner mon ressentiment. Et c'est beaucoup plus à moy que non pas à vous, à remercier Dieu de la grace qu'il m'a faite de desirer de vous servir dans une rencontre où c'estoit le servir luy-mesme que d'avoir du zele pour vostre innocence. Elle a paru si clairement que je n'ay pû voir sans un sensible déplaisir que vous n'avez pas eu tout ce que vous deviez attendre de la Justice : Mais vous sçavez mieux que moy , Messieurs, que c'est en semblables occasions qu'il faut principalement adorer les Jugemens de Dieu , qui souvent ne permet pas que les hommes reçoivent toute la satisfaction qui leur est dueë , afin de les tenir dans l'humilité , & leur fait beaucoup plus de faveur en empeschant par ce moyen que leur esprit ne s'éleve trop,  
que

que s'il leur accordoit l'accomplissement de leurs desirs , quoy que justes en apparence. Ainsi je me resioûis encore davantage pour vous des graces cachées que Dieu vous a faites , que de celles qui paroissent aux yeux de tout le monde ; & ne doute nullement que vous n'exécutez avec tant de constance & de fidélité la résolution que vous avez prise d'estre à l'avénir plus que jamais , dans l'estenduë de vostre pouvoir , les continuels deffenseurs de l'innocence opprimée , qu'il n'y aura point de lieu en France où les Veuves , les Orphelins , & les Pauvres trouvent dans le courage , & dans l'invincible equité des Juges un azile plus puissant contre la violence des Grands & des Riches. C'est ainsi , Messieurs , que vous pouvez rendre principalement à Dieu la reconnoissance que vous luy devez de s'estre déclaré si visiblement vostre Protecteur : Et je vous avoüe que je ne scaurois recevoir une plus grande joye , que d'apprendre désormais que les Officiers de Mortain peuvent servir d'exemple à tous les autres dans un ministère aussi saint que celuy de la Justice , qui n'est pas seulement une portion de la puissance Royale déposée entre leurs mains , mais une portion de la puissance de Dieu mesme qu'il a déposée entre les mains des Roys pour le représenter sur la terre.

C'est là toute la recompense que je desire de mon affection à vous servir, qu'il vous a plu d'estimer beaucoup plus qu'elle ne le merite, encore qu'il soit vray que l'on ne scauroit estre plus que je suis.

---

## L E T T R E CCXXXII.

*A Monsieur Bouthillier Sur-Intendant  
des Finances.*

MONSIEUR,

Il faut avouer que vous sçavez obliger d'une maniere si extraordinaire que l'on ne scauroit assez le reconnoistre. J'ay veu Monsieur \*\*\* & appris de luy comme sans que je vous en eusse supplié vous avez voulu me considerer dans son affaire, qui luy est devenuë encore plus sensible par l'extreme obligation qu'il vous en a, que par l'importance dont elle luy est. Si vous aviez pu entendre, Monsieur, ce qu'il m'a dit sur ce sujet; & de quelle sorte il sçait connoistre & estimer le plaisir que vous prenez d'accorder à vos Amis les choses justes; & de les leur accorder de si bonne grace que vostre civilité en redouble encore le prix, vous jugeriez je m'asseure que vous n'en avez jamais usé  
pour

pour personne plus digne que luy d'en avoir  
receu des effets. Ceux que j'ay éprouvez,  
Monsieur, durant ma maladie de l'hon-  
neur de vostre affection sont si extraordi-  
naires, & me touchent de telle sorte, que  
je ne scaurois vous en remercier assez à loi-  
sir, ny assez à mon gré, que dans vos bel-  
les allées de Pons; & je me plains à vous,  
Monsieur, de ce que l'extreme foiblesse  
qui me reste encore, m'oste l'esperance de  
jouir cette année de ce bon-heur, & de vous  
témoigner à mon ayse dans le repos de la  
campagne, qu'aini que vos bontez pour  
moy n'ont point de bornes, il n'y en aura  
jamais aussi au pouvoir qu'elles vous don-  
nent de disposer de moy comme de vous  
mesme.

---

## L E T T R E   CCXXXIII.

*A Monsieur de Fabert Gouverneur  
de Sedan.*

M O N S I E U R ,

J'estime trop vostre merite, & vous m'a-  
vez promis trop d'amitié, pour ne me sentir  
pas obligé de vous témoigner ma joye du  
choix que le Roy a fait de vous pour con-  
fier à vos soins & à vostre courage l'une

R 3

des

des plus importantes de ses Places. Permettez-moy donc je vous supplie de vous dire jusques à quel point la connoissance que j'ay de vostre vertu me fait prendre part à ce qui vous touche : Et puis qu'outre l'affection qui nous unit, nous le sommes encore par l'honneur que nous portons à la memoire de Monsieur le Cardinal de la Vallette, dont je suis assuré que le souvenir ne mourra jamais non plus dans vostre cœur que dans le mien, faites-moy s'il vous 'plaist, Monsieur, la faveur de croire, que ny nostre éloignement ny mon long silence lors qu'il ne s'offre point d'occasions de le rompre, ne sçauroient empêcher que je ne sois également en tous lieux & en tous temps.

## L E T T R E CCXXXIV.

*A Madame de Blerancour.*

**M A D A M E,**

Si la grotte toute rustique & toute sauvage de cette genereuse Greque à esté capable de vous faire oublier pour un temps tous les ornemens dont l'Art joint à la Nature peut enrichir une superbe Maison, ne craignez vous point de faire oublier pour  
jamais

jamais à Atalante les douceurs de sa Solitude par les charmes d'un Palais, qui n'estant pas comme les autres un corps sans ame, trouve dans l'éclat que luy donne la vostre qui est comme l'esprit qui l'anime, tant de sujets d'admiration pour cette belle Estrangere que l'on ne doit pas s'estonner qu'elle méprise son Antre & ses Forests si vous voulez vous servir de tant d'avantages pour l'arrester aupres de-vous? Non, Madame, ne le craignez point, l'innocence de cette Vierge se purifiera tousiours de plus en plus par l'imitation de vostre vertu; vostre cœur affermira son courage; Vous ajouterez par vostre exemple de nouvelles perfections à celles que son beau naturel luy a données; & vous n'aurez garde de diminuer son amour pour la Solitude en luy donnant celuy du grand Monde, puis que la connoissance que vous avez de ces vaines & continuelles agitations vous fait chercher vos delices dans la solitude. Et comme vous ne m'avez point, Madame, accusé de la troubler en vous y donnant une compagnie que vous avez si bien receüe, je n'ose croire que vous trouviez mauvais que je vous y en envoie une autre, qu'il y avoit aussi plus de vingt ans que je n'avois veüe, & que depuis peu j'ay rencontrée, par hazard comme la premiere. Sa Naissance la rend digne de vostre estime; sa vertu de vostre amitié;

& son mal-heur de vostre compassion. Ainsi je n'ay garde de craindre qu'elle ne ressenté les effets de vostre generosité : Mais je craindray tousiours de passer pour ingrat, si vous n'adjoustez à tant d'obligations dont je vous suis redevable celle de m'honorer de vos commandemens, afin que je puisse par mon obeissance vous faire voir jusques à quel point je suis.

---

## L E T T R E C C X X X V.

*A Monsieur le Comte de Montauban.*

### M O N S E I G N E U R,

Ne sçachant dans le present dont vous m'avez honoré, lequel estimer le plus ou vostre jugement à entreprendre une chose si digne de vous, ou vostre esprit a y si bien reüssir, ou vostre bonté à m'en faire part, je ne puis assez louer Dieu de vous avoir donné tant de bonnes qualitez, & j'ayme beaucoup mieux me trouver dans cét heureux doute, que de n'avoir à admirer en vous qu'une seule de tant de parties excellentes: Mais comment ne les auriez vous pas, Monseigneur, puis que vous estes un ruisseau de cette source qui à produit le sujet de vostre ouvrage, & qu'il n'y a rien  
de

de si élevé & de si parfait à quoy un si grand exemple ne vous oblige. J'espere que vous vous excitez vous mesme de plus en plus à l'imiter ; & que quelque inutile que je vous sois , ma passion pour vostre service vous donnera sujet de continuer toujours à m'honorer de vos faveurs , & à me croire autant que personne le scauroit estre.

---

L E T T R E    C C X X X V I .

*A Monsieur de Pontac President au Parlement de Bordeaux, sur la mort de Monsieur de Thou son Beau-frere.*

M O N S I E U R ,

C'est avec une tres-sensible douleur que je suis contraint par un sujet si triste de rompre nostre long silence , & pour ne manquer pas à l'amitié que vous m'avez fait l'honneur de me promettre , mesler mes larmes avec les vostres dans ce mal-heur si extraordinaire qu'il estoit impossible de le prévoir , ny ayant point de prudence humaine , ny de crainte qui peust aller jusques à apprehender de voir mourir pour un crime d'Estat , & dans les mauvaises graces du Roy un homme si passionné pour l'Estat,

& pour le Roy. Il faut avouer, Monsieur, que jamais personne ne s'est veu réduit à une plus cruelle nécessité que celuy que nous regrettons, puis qu'il luy falloit faire perir ses Amis en passant pour denoncateur contr'eux, ce qui est insupportable à un homme de cœur ; ou s'engager dans une faute qu'il avoit condamnée luy-mesme, en manquant à ce qu'une personne de sa condition estoit obligée par les loix du Royaume. Mais comme il y a des tempestes qui jettent au port où l'on n'auroit pû arriver par le calme, j'estime, Monsieur, que nous ne sçaurions trop admirer dans celle-cy, & trop adorer tout ensemble cette merveilleuse conduite de Dieu sur ses Eleuz, qui leur fait trouver leur salut dans leur perte, & leur felicité veritable dans leur mauvaise fortune apparente. Ainsi pour parler Chrestiennement, & non pas selon les sentimens de la nature, Monsieur vostre Beau-frere est plus à envier qu'à plaindre, puis qu'ayant dans ces derniers jours, & dans ces dernieres heures d'où dépend toute une eternité de malheur ou de gloire, témoigné plus d'amour pour Dieu, & plus de regret de l'avoir offensé, qu'il n'auroit fait possible durant le cours de plusieurs années, nous avons sujet de croire qu'il est maintenant en estat de voir sous ses pieds avec mépris toutes

toutes les grandeurs de la terre, & de rendre des graces infinies à cette infinie bonté qui a tranché d'un seul coup tous les liens qui l'attachoient à l'affection des choses du Monde. Pardonnez-moy, Monsieur, si j'ose vous dire, en vous disant cela, une petite partie de ce que vous representeriez beaucoup mieux que moy à un autre qui seroit en vostre place; Et permettez-moy de vous supplier que comme mon estime pour vostre vertu augmente mesme dans l'absence, mon affection à vous honorer, je puisse esperer aussi que cet éloignement n'empeschera pas que vous ne m'aymiez, & ne me croyiez tousiours de plus en plus.

---

## L E T T R E CCXXXVII.

*A Mademoiselle Arnauld sa Fille, sur sa Profession en l'Abbaye de Port Royal.*

MA Tres-chere Fille,

Il n'y a que Dieu qui puisse vous faire connoître les sentimens que vostre lettre à excitez dans mon cœur, où vous tenez le rang qui est deu au premier des Enfants qu'il luy a pleu de me donner selon la nature, & selon la grace. Apres cela je pense

qu'il n'est pas besoin de vous dire que mes desirs se conformeront toujours aux vôtres, & qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire pour vostre satisfaction. Vous estes trop heureuse, ma Fille, de ce qu'elle ne consiste qu'à plaire à Dieu, & à vous donner si absolument à luy que vous ne foyez plus à vous mesme, mais à ce chaste Epoux de vostre ame, auquel je remets de tres-bon cœur toute la puissance qu'il m'avoit donnée sur vous, afin que vous luy apparteniez désormais à double titre. En échange de cela, ma chere Fille, je vous prie de m'offrir à luy en vous y offrant lors de ce vœu solennel qui fera l'accomplissement de vostre saint & eternal mariage, afin que j'aye part aux nouvelles graces que j'espere qu'il répandra sur vous par sa misericorde, & qu'il nous unisse un jour d'un plus fort lien dans le Ciel que nous ne le sommes sur la terre; où les larmes aux yeux, & la joye dans le cœur, je vous donne ma benediction, ma tres-chere Fille, en la mesme maniere que je souhaite que Dieu me donne la sienne, & dans tous les sentimens que peuvent avoir pour vous Monsieur de Saint Cyran cét autre moy-mesme, & toutes ces autres personnes tant de nos Proches que de nos Amis, qui par un saint & genereux mespris de toutes les choses du monde font profession de n'estre qu'à Dieu seul, & de  
le

le servir par amour aux dépens de mille vies, s'il estoit en leur puissance d'en donner autant pour luy.

---

L E T T R E   C C X X I I X.

*A Monsieur le Marquis de Humiere, sur la mort de Madame sa Femme.*

MONSIEUR,

Connoissant par ma propre experience quels peuvent estre vos sentimens dans la plus grande de toutes les afflictions que l'on sçauroit éprouver sur la terre, je suis si éloigné d'entreprendre de vous consoler, que j'ose mesme vous dire, que le temps, qui guerit d'ordinaire les plus grandes douleurs est incapable de guerir la vostre. Il n'y a que Dieu qui comme Souverain Medecin des Ames ait le pouvoir d'adoucir un mal qui ne penetre pas seulement le cœur, mais le fonds de l'ame; & qui rend la vie ennuyeuse apres la perte de ce que l'on aymoit plus que sa vie. De quelque costé que vous jettiez les yeux, si ce n'est vers ce Pere des misericordes, & ce Dieu de toute consolation, vous ne verrez, Monsieur, que de nouveaux sujets de déplaisir; Et la grandeur de vostre mal s'aigrissant contre  
de

de si foibles remedes que sont les paroles des hommes, ne trouvera du soulagement que dans cette parole eternelle & immuable, qui nous promet de rendre nostre poids leger; quelque pesant qu'il puisse estre, pourveu que nous le supportions avec patience par son amour. Mais puis qu'il n'y a que cet amour qui puisse produire cette patience, & mettre nostre esprit dans le calme au milieu du plus grand de tous les orages dont il scauroit estre agité; considerez, Monsieur, je vous supplie, par la difference qu'il y a entre la grandeur infinie du Createur, & le neant des Creatures, combien dans le partage de vos affections, vous devez plus donner à l'un que non pas à l'autre; Et faites s'il vous plaist que cette mesme vertu de Madame vostre Femme qui est aujourd'huy la cause de l'excez de vostre douleur, la soit à l'avenir de vostre consolation, par le sujet qu'elle vous donne de croire qu'elle jouïra pour jamais avec Dieu d'une felicité que vous luy deuriez & voudriez acquerir au prix de vostre vie; s'il estoit en vostre puissance. Vostre amour pour elle, Monsieur, estoit trop genereux pour considerer plustost dans vostre separation presente la douleur où elle vous laisse, que le bon-heur dont elle jouït; & vostre foy est sans doute trop vive pour vous laisser abatre de telle sorte, que mal-  
gré

gré l'accablement de vostre déplaisir, vous ne vous consoliez pas en l'esperance de la revoir un jour dans le Ciel pour n'estre jamais plus separé d'elle. C'est là Monsieur où je souhaite que vous & moy portions nos pensées : Car quelle apparence y auroit-il de les attacher encore à la terre après y avoir perdu ce que nous aymoins ? Et quelle seroit nostre lascheté & nostre foiblesse, si nous n'aspirions à retrouver dans le Paradis ces plus cheres parties de nous mesmes, qui sont maintenant infiniment plus aymables qu'elles ne l'estoient lors que nous les possedions dans le Monde : Ce qui ne pouvant estre, si elles n'estoient une mesme chose avec Dieu, par la participation de sa gloire ; c'est luy qu'il faut chercher pour les trouver : Et puis qu'on ne le cherche qu'en l'aymant ; aymons-le, Monsieur, avec l'ardeur dont il est digne, afin qu'il ne nous reproche pas un jour à la veüe de tous les Anges, & de tous les hommes, que nous ayant donné un cœur si capable d'aymer, nous l'avons tourné seulement vers ses Creatures, que nous ne devions aymer qu'en luy, ainsi qu'en leur celeste origine. Voila Monsieur ce que mon extreme sentiment de vostre affliction m'a contraint de vous dire, & de me dire à moy-mesme en vous le disant : Ne le recevez donc pas, s'il vous plaist,

plaist, comme les discours de tant d'autres, qui en vous parlant de vostre douleur, vous parleront d'un mal qu'ils ignorent. Puis qu'il me couste si cher pour le connoistre; ne negligez pas je vous supplie l'unique remede que je trouve au mien, qui bien que tousiours meslé de tant d'amertumes, est neantmoins le seul qui le puisse adoucir; Et faites-moy l'honneur de croire que joignant à l'estime que j'avois desia de vostre merite, & de la faveur de vostre amitié, la tendresse que me donne ce que je me rencontre avoir fait avec vous un mesme naufrage, vous ne scauriez jamais avoir de la confiance & de l'affection pour personne qui soit plus veritablement que moy.

---

## L E T T R E C C X X X I X :

*A Monsieur Servien.*

M O N S I E U R ,

Je ne scaurois m'empescher de vous témoigner mon ressentiment des preuves si extraordinaires d'affection & de confiance dont vous m'obligez. Je vous assure que s'il suffit pour les meriter, de les estimer autant que je dois, je puis dire n'en estre pas indigne: Et je croy qu'il seroit tres-difficile  
que

que vous peussiez ouvrir vostre cœur à personne qui conservast plus religieusement que moy le depost que vous luy auriez confié, ny qui eust une passion plus ardente pour vostre solide bon-heur. Vous le chercherez tousiours en vain , si vous ne le cherchez , Monsieur , en celuy qui est l'unique source des felicitez veritables. Toutes les autres ne sont que des belles illusions , qui après avoir durant quelque temps charmé nostre esprit , le laissent enfin dans le dégoust & dans le trouble au milieu de tant de tenebres , qu'il ne sçauroit plus douter que son aveuglement ne soit égal aux passions qui le portent à l'amour des choses du monde. Et je pense que l'on peut dire sans crainte , qu'il n'y a pas seulement de l'aveuglement , mais de la folie à prendre tant de soins & tant de peines pour une vie si brieve & si miserable , & à en prendre si peu pour une vie eternelle & si heureuse. Mais je m'engage sans y penser dans un discours où je n'avois pas resolu d'entrer : Pardonnez-le s'il vous plaist , Monsieur , à mon extreme affection pour ce qui vous touche , qui ne me permet pas de me retenir dans les bornes de la prudence ordinaire , lors qu'il s'agit d'un sujet si important , & dans lequel seul j'estime vous pouvoir faire paroistre , par la chaleur avec laquelle je vous en parle , jusques à quel point je suis.

LET.

## L E T T R E C C X L

*A Monsieur le Marquis de Poyane.*

M O N S I E U R ,

J'ay appris avec grande joye par Monsieur de la Taulade des nouvelles de vostre santé , & de Messieurs vos Enfans : Mais j'avoüe que je ne luy en ay point demandé de celles de vostre affection pour moy , puis que me l'ayant une fois promise , vostre generosité est incapable d'y manquer jamais, quand bien nous ne serions pas unis par un lien aussi fort que celuy de Monsieur l'Abbé de Saint Cyran , auquel entre tant d'autres obligations je dois le bon-heur de de vostre amitié. Je m'assure , Monsieur, que vous aurez grand contentement , de sçavoir que son ardent amour pour Dieu le mettant au dessus de tous les accidens du monde , cinq années d'une prison telle qu'est la sienne , au lieu d'abattre son esprit , n'ont servy qu'à faire connoistre davantage sa haute pieté & son invincible constance. Tous ceux qui l'ont veu dans le Bois de Vincennes en sont entrez en telle admiration , que je ne sçaurois douter que Dieu n'ait permis cette épreuve si extraordinaire de sa vertu , pour augmenter

menter le nombre des Couronnes qu'il luy prepare dans le Ciel, & faire voir qu'en ces derniers temps de l'Eglise il a encore des serviteurs, qui par la grandeur de leur pieté aussi bien que de leur doctrine, font voir une image vivante de ces grandes lumieres des premiers Siecles. Vous fustes, Monsieur, l'un des principaux sujets de nostre entretien la dernière fois que j'eus le bon-heur de le voir : Et son ancienne affection à vous honorer estant plus forte que jamais, je ne sçauois assez vous dire avec quels sentimens il me parla de vous, & de tout ce qui vous touche : En quoy je vous confesse que je vous estime plus heureux d'estre dans le souvenir d'un homme de qui Dieu remplit tout l'esprit & tout le cœur, que vous ne seriez d'avoir part à celui des plus grands Monarques de la terre, dont il n'est point besoin de vous dire les raisons, puis que vous les comprenez mieux que moy, & que nous ne sommes plus en un âge auquel nous puissions sans un extreme aveuglement tourner plustost les yeux vers la terre que vers le Ciel, où il est temps que nous pensions serieusement à establir une fortune veritable, & à ne considerer plus le Monde qu'avec le mépris dont il est digne. Pardonnez-moy, Monsieur, de m'estre ainsi laissé emporter à ce discours ; & recevez s'il vous plaît

plaist cette chaleur & cette franchise comme un effet de la verité avec laquelle je suis.

---

## LET TRE CCXLI.

*A Mademoiselle de Ramboüillet, sur la liberté de Monsieur l'Abbé de Saint Cyran.*

M A D E M O I S E L L E ,

Je connois trop vostre bonté & vos sentimens sur ce qui me touche, pour avoir pû douter de la part qu'il vous plaist de prendre à la plus grande joye que j'estois capable de recevoir dans le monde: Mais cela n'a pas empesché que je n'aye eu un contentement extreme des rémoignages si particuliers que vous m'avez fait la faveur de m'en rendre. Et comme j'ay éprouvé en cette occasion que l'on n'est jamais trop assuré de ce que l'on desire, je vous supplie de vous acquérir sans cesse des nouvelles obligations sur moy en me redisant tousiours que vous me tenez pour l'une des personnes du monde qui est le plus veritablement.

LET-

## L E T T R E C C X L I I .

*A Mademoiselle de Rohan.*

M A D E M O I S E L L E ,

Dans le desir que j'avois de vous donner des greffes de mes meilleurs fruits, permettez - moy s'il vous plaît de me plaindre de ce que vous m'avez traité comme un avare , en me les payant par avance & avec usure , par la lettre si obligeante que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je vous avoue , Mademoiselle , que j'ay esté surpris de l'excez d'une faveur qui me fait tant de honte ; & que je la considere comme une tentation qui me porteroit quasi à desirer d'estre plus heureux dans le monde , afin de vous pouvoir témoigner par mes tres-humbles services que mon respect particulier pour vostre Personne joint à ma passion pour vostre Maison , me rend autant que l'on le sçauroit estre.

L E T -

## L E T T R E C C X L I I I .

*A Monsieur Servien.*

MONSIEUR,

Je ne sçaurois plus douter que je n'aye l'honneur d'estre parfaitement connu de vous , puis que vous voyez aussi clair que moy-mesme dans mes sentimens sur le sujet de Monsieur l'Abbé de Saint Cyran : & à moins que de me croire le plus ingrat homme du monde , vous ne sçauriez douter aussi de mon extreme reconnoissance de la plus grande faveur que vous me pouviez faire : Car puis que la plus forte preuve d'une veritable amitié consiste à prendre part aux interets les plus sensibles de nos Amis , comment pouviez-vous , Monsieur , m'en donner une plus signalée de la vostre , qu'en me témoignant tant de joye d'une liberté , que j'aurois de tres-bon cœur achetée de la mienne ; & tant d'estime d'une personne que sa doctrine & sa pieté m'obligent de considerer comme l'un des plus grands hommes qui soit aujourd'huy dans l'Eglise ? Il se tient si honoré de la faveur que vous luy avez faite , que je ne puis assez vous dire jusques à quel point il la ressent : Et je ne sçaurois mieux ce me  
sem-

semble vous faire voir combien j'y participe, qu'en vous souhaitant la connoissance & l'amitié d'un homme si détaché de tous les interets de la terre, & qui pratique si heureusement ce divin precepte de l'Evangile qui nous exhorte à chercher dès icy bas nostre conversation dans le Ciel. Je vous assure, Monsieur, que pour peu que l'on soit détrompé de la vanité des choses du Monde, il est difficile de n'estre pas touché de l'amour du bon-heur de l'autre vie, lors que l'on entend Monsieur de Saint Cyran en parler avec tant de zele & de foy, que l'on ne scauroit douter que son cœur n'y soit avec son thresor. Je vous supplie tres-humblement de n'oublier jamais que c'est partager le mien avec vous, que de vous desirer avec tant d'ardeur l'amitié d'un homme que j'ayme plus que moy-mesme. Après cela, Monsieur, je ne scaurois plus vous donner de marque de ma passion à vous honorer, qui ne soit beaucoup au dessous de celle-là. Et pour vous faire voir par les moindres de ses ouvrages qu'il est capable d'en faire de tres-grands pour la gloire de Dieu, & pour le bien de l'Eglise, je vous envoie de petits Traitez qui s'estant trouvez entre un grand nombre d'autres papiers, ont esté mis au jour par des rencontres qui seroient trop longues à écrire. J'auray grande joye,

Mon.

Monfieur, d'en apprendre voftre fentiment avec voftre fincerité ordinaire, & de fçavoir que vous les aurez receus comme venans d'une perfonne qui n'eftant qu'une mefme chofe avec luy, ne fçauroit, fans qu'il le foit aufli, eftre autant que je le fuis.

## L E T T R E C C X L I V.

*A Monfieur le Prefident Barrillon.*

**M O N S I E U R,**

Les fentimens que me donnent les voftres touchant la liberté de mon Amy, ont fait une telle impreflion dans mon cœur, que nulles paroles n'eftant capables de les exprimer, j'avois refolu de demeurer dans le filence: Mais confiderant qu'il n'appartient qu'aux Anges & aux Bien-heureux d'ufer de cette forte de langage, qui ne confifte qu'en une fimple veüe de ce qui fe paffe dans l'efprit; j'ay creu eftre obligé de vous dire que vous avez renfermé en douze lignes tout ce que je pouvois defirer de fçavoir de vous fur le fujet de Monfieur l'Abbé de Saint Cyran, & fur le voftre. Et comme rien ne m'eft plus fenfible que ce qui vous regarde, je ne fçauois affez à mon gré rendre

rendre graces à Dieu de celle qu'il vous fait d'avoir tant d'estime & d'affection pour l'un des hommes du monde qui en merite davantage. Il m'a prié de vous asseurer de son tres-humble service : Mais laissant à part ces termes de la civilité ordinaire, je passe beaucoup plus avant ; Car je vous asseure de son amitié, qui est un tresor, auquel, jugeant de vous par moy mesme, je sçay que vous ne mettrez point de prix, puis qu'il n'y a rien sur la terre égal à l'avantage de posseder le cœur de ceux qui luy ressembtent.

---

## LETTRE CCXLV.

*Au Pere des Mares Pere de l'Oratoire.*

Mon Reverend Pere,

Je me plains de ce que vous n'avez pas voulu vous souvenir que la plus eloquente lettre qui fut jamais n'avoit que ces quatre paroles *Domine quem amas infirmatur*. Ne suffisoit il pas d'en dire autant en parlant à une personne qui n'a, & qui ne doit avoir qu'un mesme cœur avec vous, puis que nous sommes si heureux que d'estre unis en celuy qui porte tous les vrayes Chrestiens dans son cœur, & qui est luy-mesme le

S

cœur

cœur d'où ils doivent tirer tous leurs sentimens & toute leur vie

---

# LET TRE CCXLVI

*A Monsieur Servien.*

MONSIEUR,

L'estime que j'ay pour vostre mérite va tous les jours croissant de telle sorte, que je ne puis plus m'empêcher de vous découvrir une pensée dont je me sens pressé il y a long-temps, & qui n'est connue que de Dieu seul. C'est, Monsieur, qu'il me semble qu'estant destrompé au point que je le suis de toutes ces fausses aparences de bon-heur, que l'aveuglement de la plupart des hommes leur fait rechercher avec tant d'inquietude dans les agitations du siecle; & l'injustice de la Fortune vous ayant fait voir par experience combien elle est ennemie de la vertu, je dois espérer que vous n'aurez pas desagréable de m'honorer d'une amitié qui soit à l'esprouve de tous les accidens du monde. Si je ne sçavois, Monsieur, combien c'est une chose rare que cette amitié que je vous demande; Et si je me connoissois assez moy-mesme pour m'asseurer qu'avec  
la

la grace de Dieu je ne feray jamais rien qui m'en rende indigne, je n'aurois garde de vous faire une proposition que vous ne sçauriez approuver à moins que de me donner vostre cœur, en recevant le mien, & d'entrer pour jamais dans une union que les Freres mesmes ignorent, s'ils ne sont Amis. Je ne sçay pas quelles seront les suites de cette lettre; mais je seray fort trompé si elles ne sont bonnes, puis qu'en cela je n'ay autre veuë que tant d'excellentes qualitez que Dieu a mises en vous; & dont j'espere que vous luy rendrez un fidelle compte. Après une declaration si sincere, il seroit fort inutile de vous protester combien je suis.

---

## L E T T R E    C C X L V I I .

*A Monsieur le President de Pontac.*

M O N S I E U R ,

Je n'aurois pas tant differé de répondre à vostre billet du 21. Juin, si je n'avois creu que celuy cy allant par la poste il arrivera encore plustost que vous à Bordeaux; où je doute fort que vous trouviez jamais personne qui soit autant à vous que moy, ny qui conserve une aussi grande

estime de vostre vertu, & de vostre amitié. J'ay une telle opinion de l'une & de l'autre, que je suis tres-assuré, avec la grace de Dieu, que quand nous n'aurions de nostre vie le contentement de nous revoir, nous serions toujours si parfaitement unis, que l'amitié des Freres ne scauroit aller jusques là, si elle n'est fort extraordinaire : Les autres affections peuvent recevoir des bornes, & diminuer par le temps, & par l'absence, mais celles qui ont un aussi solide fondement que la nostre, n'apprehendent point le changement, & commencent dès icy bas à participer au bon-heur que nous devons esperer qui la rendra dans un autre monde & immuable, & éternelle. Aussi puis je dire avec verité que vous ne m'estes pas moins present, que si vous n'aviez bougé de Paris, Et je n'ay garde de douter que tenant la mesme place dans vostre cœur que vous tenez dans le mien vous ne puissiez sans le secours de vostre memoire vous souvenir toujours de moy. Il faudroit que chacun de nous s'oubliait soy-mesme pour oublier un Amy si veritable, & je puis dire si rare en un temps, où la generosité & le desinteressement passent pour folie dans l'esprit des sages du monde. Comment pourrois-je donc vous estre ce que je vous suis sans avoir un sensible desplaisir de ce que vous n'avez

n'avez pû voir cette personne qui possède avec tant d'eminence ces deux excellentes qualitez, & qui en a si grand nombre d'autres qui vous eussent obligé d'avouer que tout ce que je vous ay dit sur son sujet est beaucoup au dessous de la verité : Mais vous avez eu peur de luy donner une trop bonne opinion de mon jugement, en luy faisant voir par ce que vous valez, que je ne me connois pas mal au merite des hommes. Que si vous pensez vous excuser en disant que vous ne vous estes donc pas fait moins de tort qu'à moy, je me plaindray doublement de vous, puis que mes interets ne pouvant estre separez des vostres, c'est me faire une double injure que de vous nuire en me nuisant. Je ne sçay qui pourra accorder ce differend, si ce n'est que Madame vostre Femme s'en melle ; le respect que je luy porte ne me permettant pas de luy desobeir ; & la croyant si juste qu'elle ne me commandera rien que de raisonnable.

## L E T T R E C C X L V I I I .

*A Monsieur d'Avaux Sur-Intendant  
des Finances.*

**MONSIEUR,**

Puis que par une rencontre si extraordinaire Dieu a voulu que j'eusse part en l'honneur de vostre amitié dans le moment que j'eus celuy de vostre connoissance, il me semble que ce seroit mal comprendre quel est en cela mon bonheur, si le respect n'empeschoit de vous témoigner quelquesfois ce que je vous suis, & si je n'osois user avec vous de cette sainte liberté des Enfans de Dieu, qui fait que ceux qui n'ont qu'un mesme Pere & qu'un mesme Maistre, peuvent & doivent se parler avec confiance, puis que n'ayant aussi qu'un mesme objet & qu'un mesme amour, ils ne scauroient avoir que mesmes pensées, & qu'un mesme cœur : Ce que j'avoüe, Monsieur, n'avoir jamais éprouvé avec tant d'estonnement & de joye tout ensemble que dans cét heureux entretien pour moy, qui fit que je vous connus en deux heures, comme j'aurois pû faire en plusieurs années, & en m'acquerant vo-

stre

fre amitié, m'acquies un tresor fans prix,  
 & qui n'est point du nombre de ces tres-  
 fors perissables, qui sont cause aujour-  
 d'huy que tant de personnes vous recher-  
 chent. C'est ce qui me donne droit, Mon-  
 sieur, de faire par devoir ce qui autrement  
 seroit un excez, que je ne commettrai ja-  
 mais envers un autre, en prenant la liberté  
 de vous envoyer des fruits de Pomponne,  
 que vous n'aurez pas le loisir de regarder à  
 Paris; mais sur lesquels vous pourrez possi-  
 ble jetter les yeux durant quelques heures  
 de vostre voyage. Si mon humeur n'estoit  
 extremement esloignée de faire de sembla-  
 bles presens, je ne me serois jamais advisé  
 de vous offrir celui-cy : Mais j'aurois tort,  
 Monsieur, d'agir avec vous d'une maniere  
 commune, puis que vous avez agy envers  
 moy d'une maniere si extraordinaire, en me  
 donnant d'abord ce que je n'aurois sceu me-  
 riter en toute ma vie. Voila, Monsieur, ce  
 que je n'ay pû m'empescher de vous écrire,  
 à condition que pour marque que vous l'a-  
 vez agreable vous n'y ferez point de répon-  
 se, n'estant pas si indiscret ny si injuste, que  
 de vouloir dérober quelque partie de ce  
 temps, qui n'est plus à vous, mais au  
 public.

## L E T T R E C C X L I X.

*A Monsieur de Courvonge Gouverneur  
de Casal.*

MONSIEUR,

Je ne trouve autre difference entre les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & que j'ay receües en mesme temps, sinon que la dernière est encore plus obligeante que la première, & qu'elle me contraint d'avouer qu'il n'appartient qu'à vous à faire que l'on ayme mieux des reproches que des complimens. Jugez donc s'il vous plaist, Monsieur, si j'auray peine à m'acquitter de la satisfaction que vous desirez de moy, & de quels remerciemens elle doit estre accompagnée, puis que vous estimant & vous honorant au point que je fais, rien ne me scauroit toucher davantage que la faveur que vous me faites d'avoir une opinion si avantageuse de ma sincerité & de mon desinterressement. Et pour vous parler encore plus à cœur ouvert, je vous assure, Monsieur, que l'une de mes plus grandes joyes est de voir que le ressentiment de mon Fils égale son bon-heur d'avoir tant de part à vos bonnes graces. Et puis que je suis

con-

content de sa reconnoissance , vous avez  
sujet de croire qu'il ne s'y peut rien adjou-  
ster , vous pouvant protester avec verité que  
je ne serois nullement satisfait de luy si elle  
estoit moindre , ainsi qu'il ne le devoit pas  
estre de moy si j'estois moins.

## L E T T R E C C L

*A Monsieur le Comte de Tresmes , sur la  
mort de Monsieur le Marquis de Ges-  
res son Fils, tué au siege de Thion-  
ville, en 1643.*

MONSIEUR,

J'avoüe que si vous mesurez vos senti-  
mens à la grandeur de vostre perte , rien  
n'est capable de vous consoler : Mais j'espere  
de vostre constance & de vostre soumission  
aux volontez de Dieu , ce qu'il seroit dif-  
ficile de se promettre d'un autre Pere dans  
une douleur si violente. Cette mesme  
grandeur de courage de Monsieur vostre  
Fils qui redoubloit vostre estime & vostre  
affection pour luy ne vous permettoit  
pas , Monsieur , de considerer sa vie com-  
me un bon-heur qui vous fust fort assen-  
ré ; & il s'exposoit sans cesse à tant de pe-  
rils , que vous estes trop sage pour n'avoir

S s

pas

pas prévu il y a long-temps ce qui vous afflige aujourd'hui ; & qui ne vous afflige pas seul , puis que la grande reputation qu'il s'estoit acquise interesse dans vostre perte tout ce qu'il y a de gens de cœur , & d'affectionnez à l'Estat. Je ne sçay , Monsieur , si ce ne m'est point trop de vanité de me mettre de ce nombre : Mais je sçay bien que l'amitié dont il m'honoroit ; la haute estime que j'avois de son mérite ; & la profession que je fais d'estre vostre tres-humble serviteur , me font prendre une telle part à vostre déplaisir , que vous ne pourriez ce me semble sans injustice croire que quelqu'un fust plus veritablement que moy.

## L E T T R E C C L I .

*À la Mere Angelique Prieure du Monastere  
des Carmelites de Saint Denys , peu de  
jours avant sa mort.*

**M**A Reverende Mere,

Si vous n'aviez la mesme crainte de moy que j'ay de vous , j'aurois sujet de craindre que vous ne jugeassiez peu favorablement de mon long silence : Mais puis que me souvenant tous les jours de vous devant  
Dieu,

Dieu, c'est beaucoup mieux satisfaire à ma parole, que si en manquant à ce devoir je vous écrivois souvent, je n'apprehende point que vous me croyez coupable d'un manquement dont ma propre conscience ne me reproche chose quelconque. Maintenant que j'ay sçeu vostre maladie, j'aurois tort de manquer à vous témoigner, & l'extreme déplaisir que j'en ressens, & combien je souhaite que Dieu vous soulage, & quelle est ma joye d'apprendre que vous supportez vos douleurs avec tant de resignation & de patience. Courage, ma Mere, quelques grandes qu'elles puissent estre, elles ne sçauroient approcher, ny de celles qu'un Dieu a souffertes pour vous, ny du ressentiment que vous en avez, ny de ce que vous voudriez endurer pour son amour; Et je m'estimerois si heureux de vous pouvoir imiter en cela, qu'il me semble que vos peines ne sont pas moins à envier qu'à plaindre, puis qu'elles vous mettent en estat de recevoir dans ces souffrances continuelles, des graces continuelles de JESUS-CHRIST; à qui je vous supplie de tout mon cœur de demander pour moy celles qui me sont nécessaires pour le servir en esprit d'amour & de verité, afin que je l'ayme de plus en plus en le connoissant, & que je le connoisse de plus en plus en l'ayant. Adieu, ma chere Mere, il

seroit inutile de vous en dire davantage, puis qu'en se parlant cœur à cœur comme nous faisons peu de paroles comprennent tout ; au lieu que dans le langage ordinaire du monde les longs discours disent peu de chose.

## LETTRE CCLII

*A Monsieur d'Avaux sur-Intendant des  
Finances.*

**MONSIEUR,**

Je pense que vous me faites bien la faveur de croire, qu'il n'y a que la crainte d'abuser de vostre loisir qui m'ait empêché jusques icy de vous témoigner mon ressentiment de la lettre si obligeante qu'il vous a plu de m'écrire. Mais Monsieur vous estes trop juste pour trouver étrange que je cesse de me faire plus long-temps une si grande violence, & vous n'aurez point je m'assure de fâcheux que le respect cedant enfin à l'amitié je vous proteste sincèrement que je mets celle dont vous m'honorez entre les plus grands heurs de ma vie ; dont je n'ose vous dire toutes les raisons de peur de blesser vostre modestie, & de vous estre importun à vous mesme par la haute opi-

opinion que j'ay de vous : Mais au moins me permettez-vous , s'il vous plaît , de vous dire , que tant de choses ensemble me toucherent l'esprit & le cœur dans ces deux entretiens que j'eus l'honneur d'avoir avec vous , que je vous tromperois si je voulois vous faire croire , quelques nouvelles obligations que vous vous acqueriez sur moy, je puisse estre davantage vostre serviteur. Car je ne sçay point, Monsieur, me donner à demy; & je m'ay donné deslors à vous sans reserve, pource que j'aurois creu faire trop peu que de faire moins, veu la maniere dont il vous pleut de m'y engager. Jugez donc je vous supplie après cela quel est le pouvoir que vous avez sur un homme qui méprisant toutes les fortunes de la terre ( ce que je ne crains point de vous confesser avec franchise ) n'est sensible qu'au bon-heur de l'amitié de ceux qui vous ressemblent ; & qui les connoistroit fort mal s'il croyoit qu'il y eust rien de plus rare dans nostre Siecle. Mais, Monsieur, n'est-ce pas une chose cruelle , qu'il faille qu'un si grand voyage me separe pour si long-temps de vous dans ce mesme moment que Dieu m'y attache ? Je vous avoüe que j'aurois de la peine à le supporter si c'estoit pour un sujet moins important que celui de donner la paix à toute l'Europe , & de meriter mille benedictions  
de

de Dieu & des hommes en contribuant avec autant de zèle qu'à suffisance, à l'accomplissement d'un si grand ouvrage. Il faut que les intérêts particuliers cedent aux publics; & je ne vous ferois pas ce que je vous suis, si je preférois mon contentement à vostre gloire: Mais afin que je n'aye point de droit de me plaindre, souvenez-vous s'il vous plaist de moy, Monsieur, dans quelques heures de ce long voyage. Et comment pourriez-vous ne le faire pas, puis qu'en me faisant l'honneur de m'écrire vous parlez si hautement de l'amitié, que quand je ne la connoistrois point par mes propres sentimens, je comprendrois par les termes dont vous usez, qu'elle me rend en quelque maniere une mesme chose avec vous; & qu'ainsi vous ne pourriez m'oublier sans vous oublier vous mesme.

## L E T T R E C C L I I I .

*A Monsieur le President de Pontac.*

MONSIEUR,

Ma principale étude estant le merite des hommes, vous me rendez bien glorieux, en me faisant voir que je n'y ay pas mal reüssi,

puis

puis qu'en vous donnant meilleure opinion de vous que vous ne l'aviez, il paroît que je vous ay mieux connu que vous ne vous connoissiez vous mesme. Et si vostre modestie me permettoit de m'estendre davantage sur ce sujet, il n'y a personne à qui je ne fisse avouer que les raisons de mon estime sont encore beaucoup plus grandes que je n'ose vous les dire ; Mais comme il n'y a point en cette vie de douceur qui ne soit mêlée de quelque amertume, cela mesme m'augmente le déplaisir de nostre longue séparation, dans laquelle tout ce qui me console, c'est qu'elle fait éclater encore davantage la grandeur de nostre amitié, qui se conserve aussi forte dans l'éloignement, que les autres font dans la présence. Les vrais Amis seroient trop heureux s'ils pouvoient toujours estre ensemble ; & cette felicité n'est réservée que pour le bonheur immuable de l'autre monde. Cependant je vous supplie de croire que rien ne me sera jamais plus cher que l'honneur de vostre souvenir ; & que vous avez autant de part que vous le sçauriez desirer en celui de cette Personne que vous avez raison de croire de ne pouvoir trop estimer, puis que ses vertus égallent la haute opinion que vous en avez, & qu'elles sont accompagnées d'une si extreme bonté, que Dieu seul est capable de rassembler  
dans

dans un mesme sujet tant de grandes & d'excellentes qualitez.

## LETTRE CCLIV.

A \*\*\* sur la mort d'une Religieuse  
de tres-grande vertu.

**S**I vous pouviez lire dans mon cœur, Mais vous le pouvez me connoissant au point que vous faites, vous demeureriez d'accord que l'on ne scauroit estre plus touché que je l'ay esté de vostre billet, en y voyant les dernieres marques de l'affection pour mon Amy & pour moy de l'une des personnes du monde dont j'avois autant d'estime sur la terre, & qui je croy maintenant jouir dans le Ciel des recompenses dont Dieu couronne la fidelité de ses Eleuz. Je vous puis dire avec verité que je me suis tousiours trouvé avec elle dans les mesmes sentimens : Mais les siens la justifient, à cause que ses actions y ont toutes esté conformes, & les miens me condamnent, parce que je n'y répons pas par mes actions. Je veux esperer de ses prieres d'en faire désormais un meilleur usage, estant tres-assuré, quand elle ne vous l'auroit point dit à la mort, que sa charité pour moy a esté si grande, qu'il n'y a rien que je ne m'en doive

doive promettre aujourd'huy qu'elle est parfaite & consommée dans ce Royaume des vivans dont la vie n'est qu'amour & que charité. Et quand vous sçaurez de quelle sorte je luy écrivis cette dernière lettre, par laquelle je ne pensois à rien moins qu'à luy dire adieu, & qui toutesfois en estoit un, vous avouerez qu'il y a quelque chose en cela d'extraordinaire, & que nostre amitié, quelque grande qu'elle vous parust, l'estoit incomparablement davantage. Jugez donc par là je vous supplie si je connois bien la grandeur de vostre perte, puis que je la connois par la mienne; si je connois bien vos sentimens, puis que je les connois par les miens, & si je connois bien aussi quelles doivent estre vos consolations, puis que je les connois par les miennes, qui consistent en la confiance du bon-heur de la personne que nous pleurons, dont la fidélité nous oblige à respendre des larmes de joye aussi bien que de douleur: Mais pour ce que je serois dissimulé, si, par une ignorance affectée, je ne vous témoignoïs pas de sçavoir, que dans une semblable affliction, les véritables Amys se réunissent plus fortement que jamais, afin de reparer en quelque sorte par le redoublement de leur amitié, une perte qui leur est commune, je vous avoüe franchement n'avoir jamais trouvé un plus grand remède dans

dans mes plus sensibles déplaisirs, & vous declare qu'il ne tiendra pas à moy que vous ne le trouviez aussi dans cette rencontre : Mais il faut donc s'il vous plaist avoir une fermeté & une constance immuable, non pas dans la volonté qui n'en a point manqué, mais dans toutes les actions que vous vous tiendrez par vostre propre jugement obligé de faire pour répondre à une amitié si genereuse & si desinteressée, qu'elle ne peut ny s'acquérir ny se conserver qu'à ce prix-là, pour ce qu'elle méprise tout le reste, qui paroist si petit à ceux qui connoissent la grandeur de Dieu, qu'il ne faut pas s'estonner s'ils en tiennent si peu de compte. Adieu je pense que vous ne vous plaindrez pas que je ne vous aye point parlé avec franchise.

---

## LETTRE CCLV.

*A Monsieur de Saint Pierre.*

**MONSIEUR,**

Si vous avez si peu ressenty la perte de vos fruits, je l'ay donc plus ressentie que vous, sans que neantmoins vous me puissiez accuser de cela comme d'un deffaut, puis que cette insensibilité qui dans nos

pro-

propres interêts est une si grande marque de vertu, ne le seroit pas dans ceux de nos Amis, au nombre desquels je croy que je vous mettrois, & possible avec une grande place dans mon cœur, si vous aviez daigné me venir voir ainsi que vous me l'aviez promis : Mais le mépris est insupportable à ceux qui sont aussi imparfaits que moy ; Et il n'appartient qu'aux âmes élevées comme la vostre de voir d'un œil indifférent tous les divers traitemens qu'elles reçoivent. C'est pourquoy je vous avoue que je ne manque pas de reconnoissance de l'obligation que j'ay à la personne dont je vous envoie la lettre, de m'avoir parlé avec tant de franchise : Et si je n'estois brouillé avec vous à cause de vostre mépris & de vos injustes reproches, je vous supplerois de tout mon cœur de luy en témoigner mon ressentiment, que vous ne sçauriez (quelque hyperbolique que vous soyez quand il vous plaît) luy représenter plus grand qu'il est, puis qu'il égale l'amitié que j'aurois pour vous si vous ne m'aviez point mis en colere.

## L E T T R E C C L V I .

*A Monsieur \*\*\****M O N S I E U R ,**

L'esperance que j'avois eüe que vostre affaire se termineroit à vostre contentement , m'avoit empesché de vous écrire, de crainte de vous témoigner mal à propos la part que je prenois à un déplaisir, que je voulois croire qui ne vous arriveroit point : Mais puis que le sujet en continue , & que par des plaintes les plus obligantes du monde vous témoignez n'estre pas content de mon silence , je prendray, Monsieur , la liberté de vous dire que c'est en des occasions semblables , où les personnes qui font profession comme vous d'estre véritablement à Dieu sont obligées d'en donner des preuves : Car puis qu'il se rencontre tant d'autres afflictions dans la vie incomparablement plus difficiles à supporter que celle-cy , comment pouvez-vous faire voir que par une entière soumission à ce qu'il permet qui vous arrive , qu'il regne dans vostre cœur , & que toutes vos volontez dépendent absolument de la sienne. Nostre vie est un jour traversée de tant de nuages , que ce se-  
roit

roit mal le connoistre que de trouver estrange de nous rencontrer quelquesfois dans les déplaisirs & dans la douleur, qui sont comme des tenebres qui couvrent l'ame d'obscurité, en luy déroband sa joye, qui ne luy est pas moins agreable que la lumiere l'est à nos yeux : Mais pourveu que dans ce combat nostre confiance en Dieu demeure ferme, nous en sortons tousiours victorieux ; & la grace qui est nostre veritable lumiere en ce monde, se rendant plus éclatante par nostre fidelité, nous recompence si avantageusement de toutes nos pertes, que nous reputons à bon-heur dans un temps, ce que nous appellions mal-heur dans un autre. C'est, Monsieur, ce que je souhaite de tout mon cœur qui vous arrive ; & que je devrois avoir honte de vous dire sçachant que vous avez tant d'autres Amis beaucoup plus capables que moy de vous parler sur ce sujet : Mais si je manque en cela de jugement, vous devez me le pardonner, puis que c'est par un excez d'affection ; & que les effets vous feront tousiours connoistre, que je suis beaucoup plus que je ne le sçaurois dire.

## L E T T R E C C L V I I .

*A Monsieur \*\*\****M O N S I E U R ,**

Mon estime pour vostre vertu & l'affection dont vous m'honorez me donnoient desja tant de respect pour vostre personne, & de passion pour vostre service, que maintenant qu'il vous plait d'adjouster à cela la faveur de vostre confiance, par la lettre si obligeante que vous m'avez écrite, je ne voy point de paroles qui vous puissent assez témoigner ce que je vous suis. Mais j'ose esperer que mes actions vous le feront connoistre d'une maniere peu commune, si je suis jamais si heureux que de rencontrer des occasions de vous faire voir jusques où va ma reconnoissance. Et pour vous parler, Monsieur, avec la mesme franchise dont vous m'honorez, je n'ay jamais compris comment celuy que nous regrettons, ayant tant d'excellentes qualitez, & devant connoistre mieux que nul autre celles que Dieu a mises en vous, il n'a pas vescu avec vous de telle sorte qu'il vous ait obligé à l'aymer, non seulement comme vostre Frere, mais comme vostre Fils, puis que son merite luy donnant autant de part en

vostre

vostre eftime, que ce qu'il avoit l'avantage de vous estre luy en donnoit en vostre affection, il pouvoit esperer ce bonheur, & faire en suivant vos advis, qu'il ne manquast rien à sa conduite. Mais les hommes seroient trop heureux s'ils sçavoient bien user de leurs avantages; Et vous seriez maintenant bien mal-heureux, si celuy dont nous parlons vous avoit engagé par toutes les actions de sa vie à l'aymer autant que la vostre. Pardonnez-moy, Monsieur, si je vous parle de la sorte, puis que de cruelles experiences m'ont appris cette verité; & que vous sçavez, & me faites l'honneur de me dire que je suis sçavant en amitié. C'est la creance la plus favorable que vous puissiez avoir de moy; Et c'est ce qui me donne sujet de craindre qu'un homme qui me hayt autant que Monsieur \*\*\* me rende de mauvais offices auprès de vous. En quoy il seroit d'autant plus injuste que je ne vous diray jamais que du bien de luy, & qu'il devoit couvrir mes deffauts avec la mesme charité, que je cache son insensibilité pour ses Amis, que j'ay tousiours éprouvée telle que vous la figurez lors que vous ne voulez pas estre creu. Et pour parler plus serieusement je vous assure, Monsieur, que vous avez tres-grande raison d'estimer à un si haut point la vertu & la bonté de cette autre personne,

qui

qui excellant en jugement n'en a jamais témoigné davantage, qu'en faisant de tout temps avec vous une profession si étroite d'amitié, & en conservant toujours dans son cœur une estime toute extraordinaire de ce que vous méritez, &c.

---

## LETTRE CCLVIII.

*A Monsieur Servien.*

**MONSIEUR,**

Est-il possible qu'au milieu de tant d'accablemens, & qui me font apprehender pour vostre santé, vous ayez pu seulement penser à prendre deux heures sur vostre dormir pour me venir dire Adieu ? En vérité j'ay grand sujet de me plaindre de cette ceremonie la plus inutile du monde, puis que les Adieux n'estant que pour ceux de qui l'on se separe, vous n'aurez, jamais comme je l'espere, sujet de m'en dire, n'y ayant rien qui soit capable de me separer de vous ; & la presence ne contribuant autre chose à nostre union, que la joye de considerer de plus près quel est le bon-heur d'une amitié que Dieu seul estoit capable de faire, & qui ne seroit que l'ombre de ce qu'elle doit estre, si elle ne se terminoit  
toute

toute à luy. Mais je m'apperçois, Monsieur, que je me laisserois emporter insensiblement à un grand discours, pource qu'il est difficile de se retenir dans une confiance qui n'a point de bornes, & qui s'accorde mal avec celles que doit avoir un billet. Il faut donc en demeurer là, à condition que vous vous direz s'il vous plaist pour moy tout ce que vous pouvez lire dans un cœur qui ne vous ayme pas moins que vous vous aymez vous mesme; & qui vous souhaite avec tant d'ardeur tous les veritables biens & les seuls veritables, que cela me rend en quelque sorte digne de votre amitié.

## LET TRE CCLIX.

*A Monsieur le President de Pontac.*

**MONSIEUR,**

Je ne scaurois m'empescher de commencer ma réponse à vostre dernier billet par vous avouer que la joye d'en recevoir est toujours meslée d'un sensible déplaisir de me voir ainsi esloigné de vous : Mais il faut souffrir le sujet de cette peine, puis que Dieu le permet; & au lieu de se plaindre d'une si rude separation, luy rendre graces

T

de

de cette union si estroite que luy seul estoit capable de faire entre nous. Nous ne nous sommes pas moins presens devant luy, que si nous n'estions point divisez par tant de Provinces : Et si je l'ose dire sans vanité, tous mes sentimens estant les vostres, je pourrois mesme sans recevoir de vos lettres dire quelles sont vos pensées dans tout ce qui ne surpasse point ma connoissance. Je ne sçaurois donc trop vous témoigner quelle est ma joye de voir que vous comprenez si bien le neant des choses du monde. En verité il est encore mille fois plus grand que nous ne sçaurions nous l'imaginer ; Et j'admire souvent, dans le bon-heur de ma solitude, comment il est possible que des Chrestiens arrestent leurs desirs à des objets que leur foy les oblige d'avoir en si grand mépris ; & que leur cœur ne se porte point à l'amour de ces biens eternels qui sont seuls capables de les remplir. Mais voyez je vous supplie avec quelle chaleur le mien vous parle : En verité j'en aurois honte, si je ne croyois que vous jugerez par là combien je suis sincere lors que je vous dis, que je ne fais point de difference entre ce qui se passe dans vous, & ce qui se passe dans moy-mesme.

## L E T T R E C E L X.

A Monsieur \*\*\* sur la mort de Monsieur  
l'Abbé de Saint Cyran, en 1643.

MONSIEUR,

Je vous puis asseurer avec verité que vous  
estes l'une des premieres personnes à qui  
j'ay pensé dans l'incomparable perte que  
nous avons faite de Monsieur l'Abbé de  
Saint Cyran, sur le sujet de laquelle je  
n'entreprends pas de vous dire mes senti-  
mens, puis que cela est impossible. Mais  
je me sens pressé de vous avouer, dans mon  
extreme douleur, que nous serons bien  
mal-heureux, si nous ne profitons des ad-  
vis qu'il nous a donnez en renonçant ve-  
ritablement à toutes les affections des cho-  
ses du monde, qui sont indignes d'occu-  
per des ames Chrestiennes, pour ne pen-  
ser désormais qu'à servir Dieu durant le  
peu de vie qui nous reste, & ne nous  
laisser pas surprendre par ce moment ef-  
pouvantable sans avoir fait penitence de  
nos pechez. Est-il possible, Monsieur,  
qu'une verité si constante & si terrible  
soit si peu considerée par ceux à qui elle  
importe de tout; & que J E S U S-C H R I S T  
ayant dit de sa propre bouche que ce

Monde n'est qu'une figure qui passe ; cette figure qui n'est en effet qu'un néant nous enchante de telle sorte, que nous la préférons au bonheur de ces biens solides & immuables dont nous pourrions jouir à jamais dans un autre monde. Mais ou m'emporte, Monsieur, l'excez de mon affliction, en vous disant ainsi des choses que je me devrois contenter de me dire à moy-même. J'espère neantmoins que vous ne l'aurez pas désagréable, & que Monsieur \*\*\* cet excellent Frere, & Monsieur de Saint Cyran cet excellent Amy, que Dieu nous avoit donnez estant maintenant réunis dans le Ciel, vous voulez bien que nous nous unissions en la terre, afin de tâcher de nous mettre en estat de pouvoir vivre avec eux éternellement. C'est de que nous ne sçaurions, Monsieur, trop demander à Dieu par nos prières. Et j'espère de sa miséricorde que comme les joyes du monde ne produisent que des douleurs, nostre douleur au contraire produira des joyes, en nous portant à imiter celuy que nous regrettons, & que nous ne sçaurions trop regretter.

LET-

LETTRE CCLXI.

A Madame la Marquise de Liancour, sur la  
mort de Monsieur l'Abbé de Saint  
Cyr, en 1643.

MADAME,

Puis que vous avez la bonté de me plaindre si fort encore que vous ne connoissiez que la moindre partie de la perte que j'ay faite, je vous devois faire grande compassion si vous scaviez combien elle est extraordinaire : Mais mon interest particulier estant peu considerable à comparaison de celui de l'Eglise, c'est pour l'amour d'elle, Madame, qu'il faut regretter Monsieur de Saint Cyr, lequel est mort les armes à la main pour la defendre contre les heretiques. Ce dessein est executé à son égard, puis qu'il a finy sa vie en y travaillant ; & ses travaux & ses souffrances sont maintenant recompensez par ce juste Juge qui après avoir permis en ce monde pour éprouver les siens que leur innocence soit calomniée, les couronne de gloire en l'autre ; & rend leur memoire d'autant plus éclatante parmy les hommes, que l'on s'estoit davantage efforcé de l'obscurcir. C'est ce que je voy des-jà arriver,

Madame, & qui ira sans doute toujours croissant : C'est ce qui peut plus que toute autre chose soulager mon extreme douleur; & c'est ce que j'ay creu si fermement en tout temps que je n'en doutois non plus il y a six ans comme aujourd'huy. Lors que j'auray l'honneur de vous voir je vous en diray davantage, & vous témoigneray, Madame, combien le ressentiment de la part qu'il vous plait de prendre en mon affliction me rendroit encore davantage s'il estoit possible.

## L E T T R E C C L X I I .

*A Madame de la Grange le Roy, sur la mort de Mademoiselle d'Inteville sa petite Fille.*

**MADAME,**

Je ne pouvois apprendre vostre derniere affliction en un temps où je fusse plus incapable de vous consoler; puis que j'ay si grand besoin de consolation pour moy-mesme dans l'extreme perte que j'ay faite de Monsieur l'Abbé de Saint Cyran, & que j'ay faite avec toute l'Eglise; au service de laquelle il a finy sa vie, estant mort en combattant contre ses ennemis.

Il jouït maintenant en paix de la recompense de ses travaux après tant de peines que Dieu a permis qu'il ayt souffertes pour servir d'épreuve à sa vertu : Et il paroist clairement, Madame, par la maniere dont il exerce la vostre qu'il veut que vous soyez de plus en plus absolument à luy, puis qu'en rompant cét unique lien qui vous attachoit encore au monde, il vous montre qu'il ne doit plus y avoir d'autre monde pour vous que celui où vous pouvez vivre avec luy de la vie de sa gloire durant toute une éternité. L'amitié si particuliere qu'il vous a pleu de me promettre encore la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, & la rencontre de nos afflictions m'obligent, Madame, à vous parler avec cette franchise ; estant juste que nous nous entr'excitions à remplir de l'amour de Dieu la place que tenoient dans nostre cœur toutes ces personnes si cheres qu'il nous a ravies. C'est le seul moyen de reparer si avantageusement nos pertes, que nous aurons sujet d'avoüer à l'avenir qu'elles nous ont esté favorables ; ainsi que me le seront tousiours les occasions qui me donneront moyen de vous témoigner par mes très-humbles services que je suis plus que personne.

## L E T T R E CCLXIII.

*A Monsieur le Marquis de la Roche Pose,  
sur la mort de Monsieur l'Abbé de  
Saint Cyran.*

**M**ONSIEUR,

Il n'y a point de paroles qui puissent répondre à une telle lettre que celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; & que vostre esprit, quelque grand qu'il soit, n'auroit sçeu écrire, si vostre cœur ne luy avoit donné des sentimens si eslevez au dessus de toutes les pensées les plus eslevez : Mais comment à moins que cela auriez vous pû, Monsieur, parler dignement d'un des plus grands hommes que Dieu ayt donné en ce siècle à son Eglise, & témoigner par l'excez de vostre douleur que vous connoissez la grandeur de vostre perte, & meritez par vostre affection celle qu'il avoit si violente pour vous. J'avoué, Monsieur, que rien ne m'a davantage consolé que ce mélange que vous avez bien voulu faire de vostre affliction avec la mienne, en me considérant comme la personne du monde qui a le plus perdu dans cette perte si importante & si publique : Mais puis que nous ne meriterions

pas

pas d'avoir eu un tel amy que Monſieur de Saint-Cyran ſi nous le pleurons avec des larmes ordinaires, & en conſiderant d'avantage nos interieſts que le bon-heur dont Dieu couronne maintenant les ſouffrances qu'il a endurées ſi patiemment pour ſon amour, & les travaux qu'il a entrepris avec tant de conſtance pour ſa gloire, il faut, Monſieur, ſouſtenir Chreſtienne-ment noſtre déplaiſir, & dans le ſentiment d'une ſi grande douleur, n'être par inſenſibles à la joye que nous devons recevoir de ce que Dieu commence deſia à rendre ſa memoire ſi éclatante après ſa mort, que les ennemis de ſa vertu ſe ſont efforcez de l'obſcurcir durant ſa vie. Sur quoy tout ce que je vous pourrois dire du regret & de l'eſtime de Meſſieurs les Prelats, ſeroit ſi fort au deſſous de ce que j'en ay veu, que je n'oſe quaſi vous en parler. Ils diſoient en pleurant le jour de ſes funeraillies, où pluſieurs aſſiſterent, & où l'un d'entr'eux voulut faire l'Office, des choſes qui perçoient le cœur de ceux qui les entendoient, & qui faiſoient bien voir qu'ils n'ignoroient pas juſques à quel point alloient les ſervices qu'il eſtoit capable de rendre à l'Egliſe. Aymons le, Monſieur, plus que jamais, puis qu'il nous ayme d'avantage qu'il ne fit jamais, & que noſtre amour ſoit accompagnée d'une ſainte reverence,

puis que nous avons tant de sujet de croire qu'il augmente maintenant le nombre des Saints ; & que si je vous avois dit, moy qui ne suis pas trop credule, les graces particulieres que plusieurs personnes qu'il aymoit ont receues de Dieu depuis sa mort, vous jugeriez aysément qu'il y a sujet de les attribuer à ses prieres.

## LETTRE CCLXIV.

*A Monsieur de Courvoisie Gouverneur  
de Casal.*

**M**ONSIEUR,

J'avoue que je n'ay point de paroles pour répondre à une aussi obligeante lettre que celle qu'il vous a pleu de m'escire : Mais je manque si peu de ressentiment pour connoistre ce que je vous dois, que je croy pouvoir dire avec verité qu'il n'y a personne qui vous servist avec tant de joye & de passion que moy, si j'en pouvois rencontrer les occasions. J'estime mon Fils trop heureux d'avoir tant de part en l'honneur de vostre amitié, & j'ay trop bonne opinion de luy pour croire qu'il voulust changer cet avantage contre une meilleure fortune que n'est la sienne, qui sera tousiours  
assez

assez bonnes s'il ne manque point de vertu. C'est la seule chose, Monsieur, que je demande à Dieu pour luy, & qui me semble digne d'estre ardemment désirée de ceux qui ne sont point enchantez par cette fausse apparence de bon-heur, que l'on recherche & que l'on achete souvent dans le monde au prix de sa vie & de son salut : Mais j'entre trop avant en ce discours ; pardonnez-le s'il vous plaist à un homme qui n'a pas besoin de vous avoir veu pour vous parler avec une entière confiance. Les meilleures & les plus grandes amitez ne se contractent pas par les yeux : Je vous connois mieux que la plupart de ceux qui sont tous les jours avec vous ; & j'ose me promettre que nostre séparation n'empesche pas que vous ne scachiez parfaitement jusques à quel point je suis.

## L E T T R E C C L X V.

*A Monsieur le Vicomte de Turenne, sur sa  
Promotion à la charge de Marechal de  
France, en 1643.*

**MONSIEUR,**

Je m'acquitte maintenant d'un devoir qu'il y a long-temps que je me devois

preparer à vous rendre, puis qu'ayant esté témoin de quelques-unes de vos actions, il m'estoit aysé de juger qu'elles obligeroient la Justice du Roy à vous appeller dans une charge que vous n'honorez pas moins qu'elle vous honore. Je ne me resioüis donc pas seulement, Monseigneur, de vous voir Mareschal de France; mais je me resioüis de ce que toute la France a sujet de s'en resioüir, par la consideration des grands services que vous luy avez desia rendus, & que vous luy rendrez encore: Je vous avoüe que sans cela je ne suis pas assez bon Courtisan pour m'aviser en cette rencontre de vous faire souvenir d'un homme qui vous est si inutile, que je ne sçaurois que par des paroles vous faire connoistre combien je suis.

## LET TRE CCLXVI.

*A Monsieur le President de Pontac.*

MONSIEUR,

Vostre dernier billet me met dans l'impuissance de vous rien dire, tant je suis touché de voir le desir que vous avez que nostre amitié s'augmente encore, en  
y ad-

y adjoustant un nouveau lien. Mais pardonnez-moy si je vous avoüe que cela est impossible, puis que mon estime pour vostre vertu, & pour vostre generosité, m'a donné si absolument à vous que je n'y scaurois estre davantage. Jugez donc je vous supplie apres cela, quels seroient nos entretiens si nous avions le bon-heur de nous revoir; & de quelle sorte nous nous parlerions à cœur ouvert de toutes choses, & particulièrement de cét excellent Amy, dont les eminentes qualitez alloient encore beaucoup au delà de ce que vous en avez pû reconnoistre en si peu de temps. Je vous confesse que ce ne m'est pas vne petite consolation de penser qu'il se resioit maintenant dans le Ciel de nous voir de plus en plus unis de cette heureuse union, qui nous donne sujet d'esperer de participer un jour à celle dont il jouit avec Dieu pour une eternité. Nostre ambition ne seroit pas assez eslevée si elle estoit moindre; & celles qui paroissent les plus grandes dans le monde ne le sont gueres, puis qu'elles se terminent toutes à des honneurs qui ne passent point au delà des bornes de la terre.

## LETTRE CCLXVII.

*A Madame la Mareschalle de Guebriand,  
sur la mort de Monsieur son Mary,*

*en 1643,*

MADAME,

Ce seroit mal connoistre la grandeur de vostre perte, & le sentiment que vous en avez, d'oser se promettre que les hommes ou le temps soient capables de vous consoler. Et il faudoit que j'eusse oublié ce qu'il vous a plu me dire tant de fois, pour croire que vous puissiez esperer que de Dieu, le soulagement d'une affliction qui est sans égale dans le monde. C'est donc, Madame, à des prieres & non pas à des paroles que ceux qui comme moy font profession de vous honorer doivent maintenant avoir recours, pour vous faire connoistre la part qu'ils prennent à vostre douleur. Et si la confiance particuliere dont vous m'avez toujours favorisé m'engage à vous dire quelque chose, il faut le remettre à la vive voix, lors que le premier devoir dont je m'acquitteray à mon retour, sera de vous aller témoigner que dans une perte qui est commune à toute la France je ressens autant que j'y suis obligé la vostre

estre & la mienne, pource que personne  
n'est avec plus de passion & de verité que  
moy.

---

## L E T T R E C C L X V I I I .

*A Monsieur***M**ONSIEUR,

Plus je pense à l'affliction de Madame la  
Mareschalle de Guebriand, & plus j'admi-  
re comment il est possible, que des Chre-  
stiens recherchent avec tant d'ardeur, des  
biens faux & des felicitéz imaginaires,  
& qu'ils pensent si peu à en acquerir de  
veritables : Mais c'est que nous ne sommes  
Chrestiens que de nom : Témoin celay qui  
veut faire passer pour la chose du mon-  
de la plus ridicule une vie où l'on re-  
nonce à tout pour n'estre qu'à Dieu ; où  
suivant ses adorables preceptes on com-  
mence dès la terre à converser dans le  
Ciel ; où l'on se prepare sans cesse à ren-  
dre compte de ses actions à ce souverain  
Juge dans le moment épouventable de la  
mort ; & à effacer ses pechez par les larmes  
& par les austeritez de la penitence, afin  
d'éprouver un jour la douceur de sa miséri-  
corde à la veüe de tous les hommes & de

tous

tous les Anges. Voila cette vie si ridicule au jugement de ces sages du Siecle : Et ce n'en est pas une à leur advis, que d'oublier ce que l'on doit à Dieu, pour se rendre esclave de la Fortune; de ne penser non plus au Ciel que si l'on ne devoit jamais partir de la terre; de ne craindre point d'estre surpris par la mort sans'estre jugé soy-mesme avec severité, pour estre favorablement jugé de Dieu; & d'adjouster sans cesse crimes sur crimes, afin d'estre condamné justement avec les Demons à des supplices eternels par celui dont on ne scauroit davantage mépriser la justice, qu'en se moquant de ceux qui abandonnent tout le reste par le seul desir d'y satisfaire. Mais pour vous faire voir jusques où va l'aveuglement de ces beaux esprits qui s'estiment si clair-voyans; c'est qu'ils ne se contentent pas de fouler aux pieds avec insolence toute la pieté Chrestienne, ils monstrent aussi qu'ils n'ont pas la moindre étincelle de la sagesse payenne, puis que le plus grand des Conquerans ayant dit que s'il n'eust esté Alexandre il eust voulu estre Diogene; il eust admiré, s'il l'eust veüe, cette vie que nostre Censeur trouve si ridicule, comme enfermant par les principes d'une solide vertu, ce qui n'estoit que vanité dans les actions de ce Philosophe.

## L E T T R E C C L X I X .

*A Madame de Saint Ange.***M A D A M E ,**

Il est bien aysé à ceux qui ne connoissent  
\*\*\* de blâmer les sentimens de Mr \*\*\*  
Mais j'aurois esté fort étonné s'ils avoient  
esté autres ; & n'aurois pas trouvé qu'il y  
eust un grand sacrifice à faire. C'est dans ce  
combat de la nature & de la grace que l'a-  
mour de Dieu demeurant victorieux nous  
fait triompher de nous mesmes, & nous  
met en estat de ne plus douter que nous ne  
le preferions à toutes choses. Mr \*\*\* n'au-  
roit pas rendu ce qu'il doit à l'amitié de Mr  
de \*\*\* s'il avoit ressenty moins de peines  
en cette rencontre ; & il n'auroit pas rendu  
ce qu'il doit à Dieu, s'il ne les avoit sur-  
montées : Mais maintenant que par une  
double charité il a satisfait à l'un & à l'au-  
tre, rien ne manquera à sa Couronne, puis  
qu'en accomplissant ces deux preceptes, il a  
accomply toute la Loy.

L E T .

## L E T T R E C C L X X .

*A Monsieur le Baron de Renty.*

M O N S I E U R ,

Je vous demande pardon de vous avoir diverty dans des occupations si justes & si charitables , pour vous donner la peine de m'écrire. Je ne sçavois pas que vous eussiez encore des malades : Et j'avoüe que j'avois de l'impatience d'apprendre de vos nouvelles ; Dieu m'ayant donné une si forte inclination à vous honorer , & me tenant si heureux de la faveur que vous me faites de m'aymer , que vous ne devez pas vous étonner si je pense souvent à vous , puis que vous m'estes toujours présent , & que je ne souhaiterois rien tant au monde que de pouvoir imiter vostre vertu. Il paroist bien , Monsieur , par la maniere dont Dieu l'exerce , qu'il connoist qu'elle est à l'épreuve. S'il vous donnoit moins de grâces , il ne vous donneroit pas tant de sujets d'y répondre par vostre fidélité : Et il se seroit contenté du peril où a esté Madame vostre Femme , sans vous menacer encore de la perte de Messieurs vos Enfans : Mais il vous mene par le chemin de ses favoris , par ce chemin des Croix & des souff-

souffrances qu'il leur a tracé, en souffrant infiniment davantage pour eux qu'ils ne sçauroient tous ensemble souffrir pour luy. Je vous supplie très-humblement, Monsieur, de luy demander pour moy ce que vous luy demandez pour vous-mesme, puis qu'encore que je sois si esloigné de vous dans ce chemin, où je ne desire rien tant au monde que de vous suivre, il ne seroit pas juste de diviser dans vos prières ceux dont il luy a pleu d'unir les cœurs par sa charité.

---

## L E T T R E C C L X X I.

*A Madame de Saint Ange, sur la mort de  
Mademoiselle Arnauld, Religieuse  
à Port-Royal.*

MADAME,

Il faut que j'aye une merveilleuse opinion de vostre bonté, puis qu'au milieu de ma douleur d'une perte qui m'est si sensible, quoy qu'elle ne me fust pas impreveuë, je me suis trouvé en peine du déplaisir que vous en recevriez; sçachant combien vous faisiez l'honneur à ma Fille de l'aimer. Mais cela ne m'empesche pas de reconnoître

connoître l'extreme obligation que j'ay à Dieu de luy avoir fait tant de graces durant sa vie, que j'ay sujet d'esperer qu'il les luy continuera après sa mort. Il faut avouer que tout le reste est bien indigne du courage & de l'ambition des Chrétiens, puis que quand elle auroit porté une Couronne elle n'en seroit pas moins dans le Tombeau, & que cette grandeur si inutile ne luy auroit peut-estre servy qu'à l'empêcher de porter maintenant une Couronne dans le Ciel. Est-il possible que les hommes soient aveugles jusques à ce point, que de ne connoître pas par tant d'experiences continuelles qu'il n'y a rien sur la terre que vanité. Ce que je ne scaurois dire en un jour où j'en aye une preuve plus visible, puis que ce matin Monsieur le Marquis du Bec m'ayant voulu faire l'honneur de me voir en passant icy avec le corps de Monsieur le Marechal de Guebriand, je considérois cét homme, qui estoit il n'y a qu'un mois en estat de faire trembler l'Allemagne, n'estre plus qu'un peu de terre, & n'avoir plus besoin durant toute une eternité que de la seule misericorde de Dieu. Mais qui peut si bien faire comprendre le neant de toutes les grandeurs du Monde que de penser que dans quatre heures nous arriverons à ce moment auquel le

Crea-

Createur mesme du Monde a voulu naître dans la plus grande de toutes les bassesses imaginables. Il faut tâcher à se détromper une fois pour toutes, & en méprisant le présent jeter les yeux sur l'avenir, pour travailler avec la grace de Dieu de le rendre tel que nous puissions posséder à jamais une grandeur non seulement véritable, mais infinie.

---

## L E T T R E C C L X I I .

*Seconde lettre à Madame la Marechalle de Guebriand, sur la mort de Monsieur son mary.*

M A D A M E,

N'ayant pû retourner à Paris si-tost que je l'esperois; & Monsieur le Marquis du Bec vostre Frere m'ayant fait l'honneur de me voir en passant icy avec ce qui vous reste de plus cher sur la terre, il me semble que ce seroit mal m'acquitter de ce que je vous dois, que de me contenter de m'en estre acquitté dans la foule, & de craindre de vous reparler du sujet de vos douleurs en un temps, où vostre esprit estant un peu plus calme, il est plus capable de considérer les consolations dont il a pleu à  
Dieu

Dieu de les accompagner. Je ſçay, Madame, que vous meſurez avec raiſon la grandeur de voſtre perte, par la grandeur du merite de celuy qui eſtoit la plus precieufe partie de vous-meſme; & que vous croiriez faire tort à la memoire d'un homme ſi extraordinaire, ſi vous ne le pleuriez qu'avec des larmes communes. Je ſçay que la multitude de tant d'actions heroïques, qui ont fait éclater ſi loin ſous ſa conduite la gloire des armes du Roy, vous rempliſſant continuellement l'eſprit, il ſe preſente à vous en meſme temps tant d'images de l'eminence de ſa vertu, que ſoit que vous conſideriez ou ſa prudence dans les entrepriſes, ou ſon courage dans l'exécution, ou ſon bonheur dans le ſucces, vous ne ſçavez laquelle le plus eſtimer de tant d'excellentes qualitez qui ſe rencontrent ſi rarement enſemble pour former un grand General d'Armée; & ſentez ce doute ſi avantageux produire en vous une telle admiration, que quand vous ne regarderiez que comme un homme tout illuſtre, celuy que la mort vient de ravir à la France, voſtre ſeule generoſité vous engageroit à eſtre ſenſiblement touchée de ſa perte; Mais quand vous penſez, Madame, que celuy que vous pleureriez ſans y avoir aucun intereſt particulier, eſtoit celuy que Dieu vous avoit donné pour  
n'eſtre

n'estre qu'un mesme cœur avec vous, & s'il se peut dire ainsi qu'une mesme ame; qu'il vous aymoit plus que sa vie; & que vous n'aymiez la vostre que pour ce qu'elle luy estoit si chere, qui doute que vous ne soyez comblée de la plus violente affliction que l'on se scauroit imaginer; Et qui seroit la personne assez deraisonnable pour condamner une si juste douleur, & trouver estrange que dans l'un des meilleurs mariages qui fut jamais, une Femme de grand cœur, de grand esprit, & du meilleur naturel du monde, n'éprouve pas les plus violens de tous les sentimens, en se voyant arracher par la mort celuy qu'elle aymoit parfaitement comme son Mary, & qu'elle reveroit comme l'un des plus grands hommes de son siecle. Vous voyez, Madame, que je n'ignore pas ce qui se passe en vous, & que je suis bien esloigné de condamner ces mouvemens d'affliction qui vous portent dans les plus grandes extremitez où une personne puisse estre reduitte. Mais ne voulez vous pas bien qu'apres vous avoir parlé humainement, nous elevions nos pensées plus haut, & que la faveur sans pareille que nous avons receüe de Dieu d'estre Chrestiens, nous obligeant à ne considerer que comme un neant tout l'éclat & toute la gloire d'icy bas, je vous remette davant les yeux les actions de graces que

que vous luy devez d'avoir retiré à luy Monsieur vostre Mary dans des dispositions si saintes, que vous avez sujet de croire qu'il luy a fait misericorde, & qu'au lieu de ces vains honneurs qu'il pouvoit de plus en plus se promettre dans le monde, il le comblera pour une eternité des seuls honneurs solides & veritables, en le rendant participant de sa propre gloire. Je vous avoüe, Madame, que je fus extremement touché & consolé tout ensemble, lors que Monsieur vostre Frere me dit avec quel mépris il luy parla jusques au dernier soupir de toutes les choses de la terre, & la joye qu'il luy témoigna de ce que Dieu luy faisoit la grace de l'appeller. Seroit il bien possible, Madame, que n'ayant jamais eu durant sa vie des sentimens differens des siens, vous en eussiez de contraires à ces derniers, qui vous donnent sujet d'esperer qu'il est passé de la mort à une nouvelle vie ? J'estime trop vostre vertu pour la tenir capable d'une telle faute : Et j'ose asseurer au contraire, qu'en mesme temps que vos yeux fondent en larmes, vostre cœur offre à Dieu celuy qu'ils pleurent, & ne voudroit pas, quand il le pourroit par un seul de ses desirs, le rengager dans les miseres qu'il a quittées, & qu'il s'est resioüy de quitter en quittant le monde. Pensons desormais, Madame, à un autre, où nous avons vous & moy ce  
qui

qui nous estoit plus que cher nous mesmes. Et puis que nous ne vivons plus qu'à demy, méprisons cette vie languissante pour revivre entierement dans le Ciel, où Dieu nous reünissant à ce qu'il nous avoit uny, changera en felicitéz les douleurs que nous aurons supportées avec patience par son amour. Je pense, Madame, que ce souhait que je fais pour vous comme pour moy, peut mieux que nulles paroles vous témoigner qu'il n'y a personne qui s'intéresse davantage en ce qui vous touche, ny qui soit plus véritablement.

---

## L E T T R E CCLXXIII.

*A Monsieur le President Barillon,*

MONSIEUR,

J'ay appris en mesme temps que Monsieur le Coadjuteur a esté malade, & que graces à Dieu il est guery. Vous sçavez jusques à quel point je l'honore; & je vous supplie de tout mon cœur de luy dire, que je puis sans vous faire tort luy protester qu'il est impossible que ny luy, ny toute sa Maison ayent jamais un plus fidelle ny un plus passionné serviteur que moy. Vous voyez combien je me fie en  
V vous,

vous, en m'assurant que vous ne me refuserez pas la faveur de porter une parole que vous ne pourriez souffrir de nul autre: Mais vous aurez encore assez d'avantage sur moy, puis que je ne pretens de l'égalité avec vous que dans la créance qu'il doit avoir avec justice que je ne suis pas moins à luy; & que j'avoüe que vostre merite & vostre vertu vous rendent digne d'avoir beaucoup plus de part en l'honneur de ses bonnes graces que je n'oserois y en esperer, quoy que je puisse dire avec verité que ce seroit l'un de mes plus grands souhaits, tant il y a de raisons qui se joignent ensemble pour m'obliger d'avoir pour luy une estime & une reverence toutes particulieres.

## L E T T R E . CCLXXIV.

*A Monsieur de Montrave Premier President  
au Parlement de Tolose, sur le sujet de  
l'Histoire de Monsieur le Presi-  
dent de Gramond.*

**M**ONSIEUR,

Je ne sçay si je vous puis dire maintenant, comme de coustume, que je goulte icy en repos les douceurs de la Campagne, & de la

de la Solitude ; puis qu'un de mes Amis m'a fait voir , que l'on me deschire publiquement dans un livre , qui meriteroit beaucoup mieux le nom de Satyre , que d'Histoire : Et pource que Mr. de Gramond , qui en est l'Autheur , est President en la Compagnie dont vous estes le Chef , j'ay creu , Monsieur , que cette consideration jointe à nostre ancienne & inviolable amitié , m'obligeoit de m'adresser plustost à vous qu'à nul autre , pour faire voir justes à quel excez il s'est emporté par la passion de mesdire , sans qu'il peust en avoir sujet quelconque ; puisque n'ayant jamais entendu parler de luy avant cela , je ne scaurois avoir rien fait qui l'ait pû engager à me haïr. Voicy , Monsieur , de quelle sorte il a trempé sa plume dans du venin pour noircir ma reputation , si elle n'estoit , par la grace de Dieu , à l'épreuyc de sa calomnie.

Parlant de Monseigneur le Duc d'Orleans , il rapporte dans la page 678. un extrait de son Manifeste de 1631. qui porte entr'autres choses , que pour le rendre suspect au Roy , le P. Joseph , & moy avions à Fontainebleau , persuadé Monsieur le Mareschal d'Ornane de presser sa Majesté , pour faire entrer son Altesse Royale dans le Conseil. Voilà ce que dit le Manifeste ; & ce fidele Historien adjoust de son chef ,

& par parenthese. *Venulia Cardinali mancipia*. Il faut commencer, Monsieur, par vous éclaircir sur ce qui est du fait, & puis répondre à ses injures, non moins fausses, qu'elles sont outrageuses.

Quant à ce qui est du fait. Si Mr. de Gramond avoit esté tant soit peu nourry dans le grand monde, & dans cette suite des affaires de la Cour, qu'il faut necessairement sçavoir lors que l'on veut se mesler d'écrire une Histoire; il n'auroit pû ignorer, qu'il n'y eut jamais une plus grande amitié que celle dont feu Monsieur le Marechal d'Ornane m'honoroit, ny une plus grande fidelité que la mienne pour m'en rendre digne; Il n'auroit pû ignorer de combien de temps, de travail, & d'artifices ceux qui vouloient prendre ma place dans sa confiance eurent besoin, pour gagner malgré luy mesme & avec violence, sur son esprit, de ne me parler plus d'affaire quelconque; & qu'ainsi ne vivant avec luy, il y avoit desja plus de six mois, que dans les termes de la civilité ordinaire, lors que l'on parla à Fontainebleau de faire entrer son A. R. dans le Conseil, je n'aurois pû, quand je l'aurois voulu, le persuader à faire instance pour ce sujet; dont il ne faut point de meilleure preuve que ce qu'en peut dire Monsieur de Chaudebonne, qui est un témoin vivant, & un témoin irreprochable, puis qu'il estoit intime Amy de Monsieur le Maref-

Mareschal d'Ornane , qu'il souffrit la prison pour l'amour de luy , & qu'il est connu de toute la France pour estre si homme d'honneur que l'on ne scauroit douter de ses paroles. Mais si le respect ne m'arrestoit, je pourrois bien passer encore plus avant , en prenant pour témoin son A. R. mesme ; Et j'ose esperer de sa bonté qu'elle ne l'auroit pas desagreable , sçachant que Dieu ne desdaigne point que l'on use de cette liberté vers luy-mesme , lors qu'il s'agit de la verité. Celle-cy est pleinement connue de son A. R. Et elle est si détrompée des artifices dont on se servit , aussi-tost apres la prison de Monsieur le Mareschal d'Ornane pour luy rendre ma fidelité suspecte , que je ne crains point de vous dire, Monsieur , dans une rencontre aussi importante à ma reputation qu'est celle-cy , que je suis assez heureux pour avoir tousiours quelque part en l'honneur de ses bonnes graces. Son A. R. n'a pas oublié quelle a tousiours esté ma passion pour son service & pour sa gloire ; Elle n'a pas oublié que durant tout le temps que j'ay eu l'honneur de l'approcher, & d'avoir part à son entiere confiance , je ne luy ay jamais dit un seul mot pour mes interets, mon ardente affection pour les siens remplissant tout mon cœur & tout mon esprit ; Et elle n'a par oublié qu'il ne s'est jamais veu une amitié plus constante & plus genereuse qu'a tousiours

esté la mienne pour Monsieur le Marechal d'Ornane, dont le merite & la vertu ne mourront jamais dans ma memoire, non plus que la reconnoissance que je conserveray toute ma vie de ce que je dois à son incroyable affection pour moy, qui n'eust pas tant excité de jalousie, si elle eust esté moindre.

Que si vous me demandez, Monsieur, comment il est donc arrivé que ce que je vous ay dit ait esté mis dans ce Manifeste; la réponse en est bien aysée: C'est que celuy qui le fit estant l'un de ceux qui avoient le plus travaillé pour m'esloigner d'aupres de son A. R. afin de succeder à la confiance dont elle m'honoroit, il voulut pour faire son Manifeste à luy mesme, en faisant celuy de son Maistre, me donner cette petite atteinte, sçachant que le respect que je dois à un nom si grand & si auguste, m'osteroit la liberté de luy répondre: Mais quand il y auroit eu sujet à cette accusation, ce que je vous ay fait voir vostre impossible à cause du refroidissement de Monsieur le Marechal d'Ornane vers moy, j'avoue qu'elle estoit assez legere, puis qu'elle n'alloit qu'à dire, que j'avois porté mon dit Sieur le Marechal à presser le Roy de faire entrer Monsieur dans le Conseil, ce qui estoit la chose du monde la plus raisonnable. Et ainsi la seule occasion que j'au-

rois

rois de m'en plaindre seroit en ce qu'elle donne lieu de croire que j'eusse aussi-tost esté porté à cela par la suggestion d'autrui, que par ma passion au service de son A. R.

Je pense, Monsieur, vous avoir assez éclaircy de ce qui est du fait; & qu'ainsi il ne me reste qu'à parler des injures qu'il a pleu à Monsieur de Gramond de vomir contre moy. Il m'accuse seulement d'estre un Esclave, & d'avoir une Ame venale: Et comme si en prenant une plume pour escrire une histoire, ou avoit droit de s'attribuer un plus grand pouvoir que celui des Roys, qui les rendant Maîtres de nos biens & de nos vies, ne va pas jusques à leur donner la disposition de nostre honneur; il croit pouvoir impunement me ravir le mien, & m'arracher par troismots de son Latin la seule chose que j'ay tasché d'acquérir en toute ma vie, & l'unique recompense qui me reste de tant d'années que j'ay employées au service du Roy, & de l'Estat; & qui leur ont bien esté aussi utiles, à mon avis, que leur pourra estre son histoire. Toute la Cour qu'il connoist si peu, sçait si jamais j'ay passé pour un Esclave. Et si le contraire doit estre réputé pour un detaut, c'est de cela qu'il auroit eu droit de m'accuser; & dont la plus grande Puissance non souveraine qui se soit veue depuis plusieurs siècles,

auroit dû m'accuser plustost que luy, ne m'ayant jamais veu faire la moindre bassesse pour rendre ma fortune telle qu'elle auroit pû l'estre fort aisément, si j'avois eu moins de courage. C'est m'attaquer dans mon Fort, que de m'attaquer de ce costé-là: Et ainsi, Monsieur, pour ne faire pas vanité d'une grace que je tiens purement de Dieu, je ne veux pas me servir plus long-temps de mon avantage; Et je passeray à l'autre point, où il m'accuse aussi d'avoir une Ame venale. Mais, Monsieur, fut-il jamais un si peu judicieux Accusateur, puis que je ne me trouve pas moins fort en cecy qu'au reste? Est-ce avoir une Ame venale que d'avoir durant vingt années servy le Roy dans ses Finances, en un temps où elles estoient dans l'abondance; & m'y estre, par l'assistance de Dieu, tousiours conservé les mains si pures, que j'y ay consommé une partie de mon patrimoine, au lieu d'y avoir acquis, comme il m'eust esté tres-facile, des richesses prodigieuses? Est-ce avoir une Ame venale, que d'avoir témoigné par la suite de toutes mes actions un si grand mépris du bien, que l'on ne sçauroit me connoistre, & ignorer, qu'il n'y a point d'homme au monde qui en fasse moins de cas que moy? Si la Plume de Mr. de Gramond n'est non plus venale que mon Ame, elle ne déchirera point après leur mort, ceux qu'elle flatteroit

teroit s'ils estoient en vie ; Elle ne flattera point durant leur faveur , ceux qu'elle déchireroit s'ils l'avoient perdue ; Elle écrira l'Histoire du temps , plustost que de l'écrire selon le temps ; Elle ne fera point passer des invectives pour une genereuse liberté ; Et elle ne cherchera point l'avancement de la fortune de son Auteur , dans des bassesses indignes du courage d'un Historien. Je seray bien aise que celuy-cy soit exempt de tous ces defauts ; afin que n'ayant commis une injustice que vers moy seul , & une injustice qui ne me scauroit nuire estant si clairement convaincuë de mensonge , son ouvrage apporte plustost de l'ornement, que de la honte à nostre Siecle.

On me dira possible , que les plus grands excez devant estouffer les moindres , j'ay tort de me plaindre de luy, puis que n'estant que Calomniateur vers moy, il est Faussaire au regard de son A. R. ayant eu la hardiesse, ou pour mieux dire l'impudence ; d'ajouter à son Manifeste : ce qu'il ne faut qu'avoir des yeux pour reconnoistre ; puis que dans le recueil de diverses pieces pour servir à l'Histoire imprimé en 1639. où ce Manifeste est tout entier, il se voit en la page 326. qui est l'endroit où il est parlé de moy, qu'il n'y a un seul mot de ce que signifient ces trois paroles , *Venalia Cardinali mancipia*. Mais comme la dignité d'un si grand Prince

est tellement élevée au dessus des fautes d'un Historien, qu'elles ne sçauroient non plus la blesser, qu'une petite vapeur, quoy que fort noire, offusquer la lumiere du Soleil, Son A. R. peut regarder avec mépris cette insolence. Mais je ne sçauois de mesme, n'estant qu'ee que je suis, autoriser par mon silence une imposture, qui en ternissant ma reputation priveroit mes Enfans de tout le bien qu'ils heriteront de moy, qui est l'honneur. Et ainsi, Monsieur, c'est un devoir de pieté dont je m'acquitte lors que je vous écris cette Lettre, pour leur conserver ce que je suis obligé comme Pere de leur laisser sans aucune tache, & le seul tresor que je souhaite qu'ils augmentent sans cesse par leur vertu. Vous pouvez, Monsieur, faire voir cecy à qui il vous plaira; ma juste defense contre une calomnie si publique, ne pouvant estre trop publiée, & vostre propre interest vous engageant à faire connoistre, que je ne suis pas si indigne que Monsieur de Gramond le veut faire croire, de l'affection dont vous m'honorez; & qui jointe à la haute estime que j'ay de vostre merite, me rend autant que personne le sçauoit estre.

## L E T T R E CCLXXV.

*A Monsieur le Baron de Renty.*

MONSIEUR,

Je ne sçaurois assez vous témoigner avec quelle joye j'ay veu par ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sur le sujet de la mort de ma Fille, la maniere dont Dieu vous fait comprendre la grandeur d'un Sacrement que tant de Chrestiens ne considerent qu'à la Payenne : Ce qui est cause qu'au lieu qu'il devroit estre la source de mille benedictions, il l'est le plus souvent de mille malheurs, en attirant sur les familles la juste indignation de Dieu par une profanation si criminelle. Je veux esperer que par sa grace il garentira la mienne d'un si grand malheur ; ainsi qu'il se voit visiblement qu'il en veut preserver la vostre : Et puis que l'union si étroite qu'il luy plaist de me donner avec vous, fait qu'il n'est plus en ma puissance de ne vous pas parler cœur à cœur, je vous avoüe, Monsieur, que mon unique souhait pour mes Enfans ayant tousiours esté de les voir un jour dans le Ciel, je les pleure avec des larmes de joye aussi bien que de douleur, lors qu'ils meurent en tel

estât que j'ay sujet de croire qu'il leur a fait misericorde. L'esperance que j'ay d'avoir le bon-heur de vous voir bien-tost m'empeschera de vous en dire davantage. Preparez-vous je vous supplie à me donner une grande audience : Et si vous & Madame vostre Femme ne me voulez faire un extreme tort, ne vous imaginez jamais, s'il vous plaist, que personne puisse estre davantage que moy.

---

## LET TRE CCLXXVI.

*A Monsieur de Montrave Premier President  
du Parlement de Tolose.*

MONSIEUR,

J'ay receu avec vostre réponse du 20. du mois passé, une si grande preuve de l'honneur de vostre amitié, que vous me permettez, s'il vous plaist, de vous dire que vous ne sçauriez jamais l'égalier par nulle uatre, puis que n'estant sensible, pour les interêts du monde, qu'à ce qui regarde ma reputation, à cause que je croy que Dieu m'y oblige, c'est la seule chose où vous pouviez me donner un témoignage de vostre affection qui répondist à l'estime que j'en ay toujours faite. Et je n'a-  
vois

vois pas tort, Monsieur, de vous dire, que connoissant comme je fais l'extremc bonté de Monseigneur le Duc d'Orleans, j'esperois qu'il me pardonneroit d'oser le prendre pour témoin d'une verité qui m'importe de l'honneur ; puis que non seulement son Altesse Royale ne l'a pas eu de-sagreable, mais que son amour pour la justice a passé jusques à trouver fort mauvais que Mr de Gramond se soit servy de son nom pour m'imposer une si grande calomnie. Je ne veux pas, Monsieur, abuser de vostre loisir en m'étendant davantage sur ce sujet, dont je vous ay assez entre-tenu par ma lettre precedente, que vous m'avez extremement obligé de faire voir à vos Amis, & que je vas rendre publique, puis qu'elle ne pourroit autrement détromper tous ceux qui ne me connoissant pas particulierement ; me verroient si mal traité dans cette Histoire. Je vous demande, Monsieur, la continuation de vos bonnes graces, & de me croire autant que je le suis.

LET.

## L E T T R E C C L X X V I I .

*A Monsieur de Montrave Premier President  
du Parlement de Tolose.*

M O N S I E U R ,

Vostre lettre du 3. de ce mois augmente encore de telle sorte les obligations dont je vous suis redevable, que ne pouvant vous en remercier assez dignement, il ne me reste qu'à vous supplier de croire que j'en conserveray toute ma vie la reconnoissance, & que je ne scaurois recevoir une plus grande joye que de rencontrer des occasions de vous la témoigner par mes services. Il paroist bien, Monsieur, que Monsieur de Gramond n'a nulle excuse de m'avoir outragé comme il a fait, puis qu'il n'en peut alleguer d'autre qu'un Manifeste, où ces trois mots dont il s'est servy pour me déchirer ne sont point du tout, & lequel il ne faut que lire en la page 326. que je vous ay marquée, pour voir qu'il les y a adjoustez. Que s'il desire, Monsieur, ainsi qu'il vous l'a témoigné, & comme sa conscience l'y oblige, de reparer l'extreme injure qu'il m'a faite, il ne luy sera pas plus difficile de refaire cette feuille que tant d'autres: Et en ce cas je me contenteray d'avoir rendu, comme j'ay fait ma ju-  
ste

ste defense publique , afin de garentir mon honneur du tort que la publication de son Histoire luy auroit pû faire ; & je demeureray son serviteur. Que s'il ne le veut pas ; & qu'il soit si amoureux de ses fautes , lors mesme qu'elles luy sont connuës, qu'il ayme mieux les defendre que de lès reparer par un moyen si facile, & qui est plus que raisonnable, j'espere qu'il connoitra par l'evenement, que n'y ayant point d'homme en France de ma condition , qui graces à Dieu ait plus de veritables Amis que moy , il ne pouvoit publier une calomnie qui le rendist plus odieux à un tres-grand nombre de personnes d'honneur , & de qualité, ny qui fist davantage douter en tout le reste de la foy de son Histoire, y voyant sur mon sujet avec quelle hardiesse il a adjousté aux paroles d'un aussi grand Prince que Monseigneur le Duc d'Orleans , des choses si contraires à la verité, & à la creance , & aux intentions de son A. R. Il me semble, Monsieur, que je ne sçaurois répondre plus clairement & plus sincerement tout ensemble , à ce que vous m'avez fait la faveur de m'écrire ; Et ainsi j'espere que vous en serez satisfait : Mais je ne le seray jamais de moy-mesme jusques à ce que mes actions vous ayent fait voir jusques à quel point je suis.

## L E T T R E C C L X X V I I I .

*A Monsieur le Cardinal Bentivoglio , sur le  
sujet de ses Memoires.*

**M O N S E I G N E U R ,**

Vostre Eminence est trop juste pour trouver mauvais que je luy demande justice , encore que ce soit contre une personne qu'elle honore de ses bonnes graces ; Et le sujet de mon déplaisir est trop considerable pour ne la luy demander pas , bien que ce soit contre mon propre Frere. Vous m'avez si fort obligé , Monseigneur , que de luy ordonner de me faire part de ces admirables Memoires qui vous ont cousté tant de veilles & tant de travaux , & qui dans une facilité d'écrire aussi grande qu'est celle de V. E. ont eu besoin de tous les efforts de vostre plume , & d'une meditation toute extraordinaire , pour produire ces Chef-d'œuvres d'esprit & de jugement tout ensemble , qui donneront à l'avenir aux plus grands Politiques & aux plus grands Roys les plus nobles & les plus solides instructions qui aient jamais esté enseignées , pour unir dans la conduite des Estats , la gloire des Souverains , avec la felicité des Peuples. N'ay-je pas donc Monseigneur , droit de me plain-

plaindre de ce que contre vostre intention mon Frere a voulu jusques icy posseder seul un si grand thresor , lequel ayant mis entre les mains de Monsieur vostre Neveu pour ce qui me reste de temps à demeurer à Paris, je ne puis esperer d'en jouir que quand je seray arrivé à Pomponne ; où pour me vanger de mon Frere , j'y trouveray sans doute, dans le repos & la solitude de la Campagne, mille beautez qui luy seront échapées dans le trouble & les distractions de la ville. Toute ma crainte, Monseigneur, est de ne pouvoir, manque de lumiere, me vanger assez plainement ; puis qu'un esprit plus éclairé que le mien y trouveroit encore d'infinites beautez que je n'y verray pas, & qui ne se découvrent dans un ouvrage si accompli qu'à proportion de la capacité de ceux qui le meditent ; ainsi que nos yeux découvrent plus ou moins de beautez dans un admirable Paysage , selon la force & l'estendue de nostre veüe. Je pense, Monseigneur, qu'il n'est pas besoin de vous dire, que mon extreme desir d'éprouver combien la verité surpasse encore en cela mes pensées, redouble mon impatience ordinaire d'aller à Pomponne ; où meslant à mon admiration de ces incomparables Discours le souvenir des obligations que j'ay à V. E. elle croira aysément je m'assure, que personne ne scauroit estre avec plus de sentimens

mens de respect, d'estime, & de passion  
que moy.

---

## L E T T R E CCLXXIX.

*A Monsieur de Montrave Premier President  
au Parlement de Tolose, pour répondre à  
la Lettre de Monsieur le President  
de Gramond à Philarque.*

MONSIEUR,

Lors qu'en suite de ce qu'il vous avoit  
pleu de me mander, Monsieur Doujat vint  
me dire en mon logis de la part de Mon-  
sieur le President de Gramond, qu'il avoit  
retranché de son Histoire ces trois mots  
dont je me tenois si fort offensé, & fait  
refaire une autre feüille, il y avoit desja  
si long-temps que la Lettre que je vous  
avois écrite sur ce sujet estoit imprimée &  
rendue publique, qu'estant impossible  
qu'elle ne fust deslors venue à sa connois-  
sance, je ne sçay comment il s'est avisé de-  
puis, d'écrire & de publier une Lettre sous  
son nom adressante à Philarque, pour se  
plaindre de mes plaintes, & tascher de justi-  
fier ces trois mots, VENALIA CARDINALI  
MANCIPIA, qu'il avoit desja condamnez  
luy-mesme.

VOUS

Vous voyez , Monsieur , par ce procédé , que c'est Mr. de Gramond qui me contraint une seconde fois à prendre la plume pour deffendre ma reputation , qu'il continuë de blesser , en ne continuant pas dans le déplaisir qu'il avoit témoigné de l'avoir blessée. Et j'espere avec la grace de Dieu , de m'acquitter avec tant de moderation de ce devoir qu'il me force de me rendre à moy-mesme , qu'il avouëra , au moins dans son cœur , que je ne meritois pas d'estre si injustement traitté de luy , sans luy en avoir jamais donné le moindre sujet.

Par cette Lettre imprimée il confesse nettement d'avoir adjousté au Manifeste de Monseigneur le Duc d'Orleans ces trois mots *VENALIA CARDINALI MANCIPIA*, qui sont l'unique fondement de toute ma plainte. Ay-je donc tort , Monsieur , de m'estre offensé d'une accusation si injurieuse , puis qu'il reconnoist luy-mesme que les paroles qui la forment ne sont point dans ce Manifeste ? Ay-je tort d'avoir defendu mon honneur qu'elles me vouloient ravir ? & de n'avoir pas trahy , par un silence lasche & criminel , ma propre reputation , que je ne pouvois abandonner sans faire un prejudice irreparable à celle de mes Enfans ?

Mais Mr. de Gramond se plaint maintenant de ce que je me suis plaint avec trop  
d'ai-

d'aigreur des paroles qu'il avoit adjoustées à ce Manifeste ; & dit avec beaucoup de civilité en quelques endroits de sa Lettre, qu'il m'auroit donné sans cela comme il avoit desja commencé, toute la satisfaction que je pouvois desirer de luy. A quoy je n'ay rien à respondre sinon, qu'il m'obligeroit extrêmement de m'apprendre des termes plus doux, par lesquels j'eusse pû sans le blesser, guerir les blessures qu'il m'avoit faites. Il y a grande difference entre une offense volontaire, telle qu'a esté la sienne, & une deffense necessaire, telle qu'a esté la mienne. Rien n'obligeant Mr. de Gramond à parler contre moy, la moindre parole piquante est un grand excez ; Et m'accuser d'estre un Esclave, & d'avoir une Ame venale, c'est un outrage tout extraordinaire : Au lieu que dans ma justification, les paroles les plus fortes doivent estre considérées comme des armes deffensives, & non pas offensives, puis que je ne m'en sers que pour repousser, & non pas pour faire une injure. C'est à la premiere cause qu'il faut attribuer toutes ces fascheuses suites ; & l'Aggresseur ne doit se prendre qu'à luy-mesme des coups que l'on est contraint de luy porter pour parer les siens. Si Mr. de Gramond, comme il le dit dans sa lettre, croit qu'un homme de ma condition n'a jamais fait le mestier d'Esclave, pourquoy dit-il le contraire dans  
son

son Histoire ? Et s'il croit que je ne fus jamais mercenaire , pourquoy a-t'il adjouté au Manifeste de son Altesse Royale , afin de m'accuser si injustement , & contre sa propre creance , d'avoir une Ame venale ?

Je demeure d'accord qu'il paroist dans cette Lettre de Mr. de Gramond qu'il a regret de m'avoir offensé : Ce qui diminué beaucoup de mon juste ressentiment : Mais il y paroist aussi qu'il ne se peut resoudre à l'avouer qu'à demy , puis qu'il mesle à plusieurs paroles obligantes, des raisonnemens aussi foibles que desobligeans , pour excuser sa premiere faute. Ce qui m'engage à y répondre si clairement qu'il ne puisse rester aucun scrupule dans les esprits mesmes les plus prevenus : En quoy je n'auray pas grande peine , puis qu'il n'y a rien plus facile que de tirer la lumiere de la verité.

Mais avant que d'en venir là , je vous supplie tres-humblement , Monsieur , de vous souvenir , que j'ay renversé par la premiere Lettre que je vous ay escrite , tout le fondement de cette pretendue accusation ; puis qu'en faisant voir qu'il y avoit plus de six mois que Monsieur le Mareschal d'Ornane ne me parloit plus d'affaire quelconque, lors que l'on proposa à Fontainebleau de faire entrer son Altesse Royale dans le Conseil ; je n'aurois pû , quand je l'aurois voulu ; luy persuader de presser le Roy sur ce sujet ; &

que

que feu Monsieur le Cardinal de Richelieu ne pouvant ignorer ce refroidissement de Monsieur le Marechal d'Ornane, qui estoit connu de toute la Cour, il n'auroit eu garde de jetter les yeux sur moy pour luy persuader une chose, qui ne luy pouvoit estre proposée que par un homme en qui il eust une entiere confiance.

C'est donc, Monsieur, sans me départir de cette preuve invincible, & qui destruit tout ce que Mr. de Gramond sçauroit alleguer, que je vas effacer les couleurs dont il se sert pour excuser l'offense qu'il m'a faite si injustement.

Il dit, *qu'encore que ces trois mots VENALIA CARDINALI MANCIPIA ne soient pas dans l'original ils y sont dans le sens de l'Auteur* : Et pour le persuader, il rapporte les paroles du Manifeste qui sont telles. „ Le „ Cardinal pour achever la ruine du Maref- „ chal dans vostre esprit, FIT EN SORTE à „ Fontainebleau que le P. Joseph & d'An- „ dilly luy persuaderent qu'il estoit temps que „ j'eusse la connoissance des affaires ; Que je „ devois pretendre l'entrée dans vostre Con- „ seil, & qu'elle ne me pouvoit estre refusée. „ Ce qu'il fit pour vous porter à croire que le „ Marechal vouloit avoir part aussi au Mi- „ nistere, & par là entreprendre sur le Gou- „ vernement ; Et ainsi vous imprimant la „ crainte des effets puissans de son ambition,

vous

„vous faire en mesme temps résoudre à l'em-  
 „prisonner, tandis que par l'entremise d'une  
 „personne de qualité qui est encore dans vo-  
 „stre Cour, qu'il trompoit aussi bien que le  
 „Mareschal, il luy faisoit porter des assuran-  
 „ces nouvelles de son amitié. De là Mr. de  
 Gramond tire cette induction. Cette person-  
 ne de qualité trompoit le Mareschal, par ce  
 qu'elle estoit trompée elle-mesme. Il n'en est  
 pas ainsi des autres qui trompoient sans estre  
 trompez. C'est, dit-il en suite, le sens literal  
 de ce texte, lequel il avoüe au mesme lieu  
 avoir paraphrasé en y adjoustant ces mots  
*Venalia Cardinali Mancipia*. Surquoy je de-  
 manderois volontiers à Mr. de Gramond par  
 quelle veuë si penetrante & si infailible, il  
 trouve que le sens literal de ces mots „ Le  
 „ Cardinal pour achever la ruine du Mares-  
 „chal dans vostre esprit Fit en sorte à Fon-  
 „tainebleau, que le P. Joseph & d'Andilly  
 „ luy persuaderent, &c. montre qu'ils trom-  
 poient sans estre trompez. Dire que Mr. le  
 Cardinal Fit en sorte que je persuaday à Mr.  
 le Mareschal d'Ornane, qu'il estoit temps  
 que son A. R. eust connoissance des affaires,  
 est-ce dire necessairement que je trompois  
 sans estre trompé? Ce terme de *Faire en sorte*  
 ne se peut-il point expliquer d'une autre  
 maniere en nostre langue? Et au contraire  
 ne marque-t'il pas quelque adresse, pour ne  
 pas dire quelque artifice, pour arriver au  
 but

but que l'on desire? Car si j'avois lors esté en estat de persuader quelque chose à Monsieur le Mareschal d'Ornane (ce que j'ay fait voir estre impossible à cause de son refroidissement) & qu'ainsi son amitié eust toujours esté dans la mesme chaleur pour moy qu'elle avoit esté auparavant, Monsieur le Cardinal qui avoit en mille occasions éprouvé mon ardente affection pour Monsieur le Mareschal d'Ornane, ce que je ne dirois pas icy si plusieurs personnes de tres-grande qualité ne le pouvoient encore témoigner, auroit-il pû sans une extreme imprudence me confier le dessein de le ruiner, puis qu'il m'auroit fait horreur, & qu'il luy eust esté tres-facile sans cela de me porter à luy persuader de presser le Roy de faire entrer Monsieur dans le Conseil, veu que c'estoit la chose du monde la plus raisonnable, & que ma passion pour le service de S. A. R. me le faisoit assez desirer, sans qu'il fust besoin d'aucune induction pour m'engager à y contribuer ce qui eust pû dépendre de moy? C'est pourquoy ces mots de FAIRE EN SORTE, portez par le Manifeste, bien qu'écris sans aucun fondement, me blessent en effet fort peu; puis que si j'eusse encore esté lors dans la confiance de Monsieur le Mareschal d'Ornane, il eust esté tres-aysé à Monsieur le Cardinal de Richelieu de FAIRE EN SORTE, sans m'ouvrir son

son dessein, que j'eusse employé tous mes efforts pour travailler à cette affaire.

Mr de Gramond dit en suite que *Mrs de Chaudebonne, Deagen, & de Modene Amis de Monsieur le Marechal d'Ornane* ayant esté arrestez avec luy, le langage de la Cour, dont il ne pretend point estre garant, estoit que ce qui m'empescha d'estre aussi arresté, fut que j'estois d'intelligence avec Monsieur le Cardinal. Cét argument ne fait-il pas voir au contraire la verité de ce que j'ay dit du refroidissement de Monsieur le Marechal d'Ornane vers moy ? puis que Mr de Gramond reconnoissant luy-mesme, que ces Messieurs ne furent arrestez qu'à cause qu'ils estoient lors dans la confiance de Monsieur le Marechal d'Ornane, il n'y avoit nulle apparence de m'arrestier comme eux, puis que Monsieur le Cardinal & toute la Cour sçavoient, qu'il y avoit plus de six mois que je n'avois plus aucune part à cette confiance.

Mais, Monsieur, par quelle Dialectique est-ce que Mr. de Gramond prenant pour une proposition accordée celle que je luy nie formellement, s' imagine de pouvoir establir des raisonnemens solides sur un principe entierement faux, en dissimulant tousiours que je soustiens selon la verité, que je n'ay jamais ouvert la bouche à Monsieur le Marechal d'Ornane de l'affaire dont il

s'agit, de faire entrer S. A. R. dans le Conseil; & que je n'en eus connoissance qu'après qu'elle fut résoluë? Car cela étant, ainsi que S. A. R. ne l'ignore pas, que devient ce bel argument de Monsieur de Gramond. Si Monsieur le Marechal d'Ornane eust eu du refroidissement pour Mr. d'Andilly, comment est-ce que Mr. le Cardinal qui entroit par son adresse dans la pensée mesme des hommes n'eust pas sceu cette froideur? Et la sçachant eust-il voulu employer vers le Marechal un homme qui n'estoit pas bien avec luy? Mais il faut dire tout au contraire, & selon la verité: Comment Mr. le Cardinal qui sçavoit cette froideur eust-il voulu employer vers Mr. le Marechal d'Ornane un homme qui n'estoit pas bien avec luy? Et ainsi il n'avoit garde de m'y employer, puis qu'il sçavoit que je n'estois plus lors dans sa confiance.

Voicy, Monsieur; un autre raisonnement de Monsieur de Gramond qui ne cede point à ces premiers. Il dit que je ne suis pas d'accord avec moy-mesme; & demande comment je puis ajuster ce refroidissement dont je parle & dont je tire toute ma defense, avec ces mots de ma lettre, Il ne s'est jamais veu une amitié plus constante & plus genereuse qu'à toujours esté la mienne pour Monsieur le Marechal d'Ornane. Et ailleurs, Il n'y eut

„eut jamais une plus grande amitié que  
„celle dont Monsieur le Marechal d'Or-  
„nane m'honoroit. Surquoy après avoir  
allegué ces caracteres tracez par le Prestre  
sur le sommet de l'Olympe, & que l'on y  
trouvoit encore l'année suivante le jour du  
mesme sacrifice, pource que les vents &  
les tempestes se forment au dessous de cette  
montagne, il conclud par ces mots ; *Donc-*  
*ques l'affection du Marechal ayant esté in-*  
*croyable, alla jusques au bout ; Et le Car-*  
*dinal faisoit un coup d'habile homme de s'a-*  
*dresser à un des Amis pour perdre l'autre.* Il  
faut avoier, Monsieur, que voila un excel-  
lent raisonnement pour en tirer une conse-  
quence necessaire. Rien ne peut effacer les  
caracteres que l'on trace sur la cendre des sa-  
crifices du mont Olympe, à cause que les  
vents & les orages se forment au dessous de  
cette montagne ; Doncques rien ne peut  
alterer la confiance que l'affection imprime  
dans le cœur d'un Amy, à cause que  
toutes les passions humaines se forment au  
dessous du cœur, & que de quelques mou-  
vemens & de quelques agitations que les  
hommes soient touchez, le cœur demeure  
toujours dans le calme. Vous voyez  
Monsieur, combien cette comparaison  
est juste ; vous voyez la force de cet ar-  
gument, qui nous tire d'une grande er-  
reur, en nous apprenant par une estrange

Physique ; & contre toutes les regles de la verité ; aussi bien que de l'experience ; que l'amitié qui est une fois dans nostre cœur ne peut jamais estre alterée , pource que , selon cette nouvelle Philosophie , ce n'est pas le cœur qui est le siege des passions ; puis que s'il l'estoit , ces orages & ces tempestes , qui selon la comparaison de Mr de Gramond se forment au dessous de luy , se formeroient dans luy-mesme ; & qu'ain- si il ne seroit nullement impossible , com- me il le pretend , qu'une amitié qui dans un temps estoit comme incroyable , se refroidist dans un autre , par tant de ren- contres & d'impressions étrangerés qui le remplissent de nuages , & le font passer peu à peu de cette chaleur si vive , dans une froideur qui n'en est plus que la cen- dre ; mais une cendre capable de se ré- chauffer à mesure que ces nuages seroient dissipés par les lumieres de la verité ; ain- si que ceux de Monsieur le Mareschal d'Or- nane l'auroient esté sans doute , si nous avions esté assez heureux pour vivre plus long - temps ensemble. Il n'appartient qu'aux Anges d'estre dans ce calme que Mr. de Gramond attribué aux hommes , pource qu'ils sont les bien-heureux habitans de cet Olympe celeste , de cette Montagne sainte au dessous de laquelle se forment les orages & les tempestes. Et ce n'est point ce

me semble faire tort aux hommes, que de ne les faire pas passer pour des Anges, en les affranchissant dès cette vie de ces agitations & de ces changemens dont ils ne seront delivrez qu'en l'autre. Ainsi n'y ayant personne qui ne puisse estre trompé par les artifices des méchans, ce n'est pas à Mr de Gramond à desavoüer, par un faux zele pour la memoire de Monsieur le Mareschal d'Ornane qui ne fut jamais son Amy, ce refroidissement vers moy, dont Madame sa Femme, tous Messieurs ses Freres, & ses plus intimes Amis demeurent d'accord; & qui a fait que quelques-uns des principaux d'entr'eux ont encore depuis peu meslé leurs larmes avec les miennes, en parlant de cette froideur, qui n'a jamais pû refroidir ma passion pour son service, & qui n'a fait à mon égard que me donner sujet de dire avec encore plus de verité, qu'il ne s'est jamais veu une amitié plus constante ny plus genereuse qu'a tousiours esté la mienne pour luy. Mr de Gramond voudroit-il donc, Monsieur, se declarer l'ennemy juré de l'amitié, se rendre odieux à tous les hommes, en s'opposant à la plus belle & à la plus legitime de routes leurs affections? Quel interest a-t'il que mon amitié pour Monsieur le Mareschal d'Ornane ait esté constante & genereuse? Et pourquoy veut-il que je trahisse la verité en

ne demeurant pas d'accord de son refroidissement, pource que ce refroidissement rehausse en quelque sorte cette generosité & cette constance? N'ay-je pas esté assez mal-heureux de voir refroidir une si grande affection par les artifices de ceux qui en avoient conceu tant de jalousie, sans que Monsieur de Gramond ait la cruauté de me vouloir encore ravir la consolation qui me reste de pouvoir dire sincerement & devant Dieu, que cela n'a servy qu'à rendre mon amitié plus constante & plus genereuse?

Il faut voir, Monsieur, si un autre argument de Monsieur de Gramond, & qu'il pretend tirer de mes propres paroles, est plus concluant que les autres. Il rapporte ces mots de la Lettre que je vous ay écrite.

„ Mais quand il y auroit eu sujet à cette  
 „ accusation contre moy, ce que je vous  
 „ ay fait voir estre impossible à cause du  
 „ refroidissement de Monsieur le Maref-  
 „ chal d'Ornane, j'avoüe qu'elle estoit  
 „ assez legere, puis qu'elle n'alloit qu'à  
 „ dire que j'avois porté mon dit Sieur le  
 „ Marechal à presser le Roy de faire en-  
 „ trer Monsieur dans le Conseil, ce qui estoit  
 „ la chose du monde la plus raisonnable. Et  
 il dit en suite, *Dire cela, n'est-ce pas avoüer  
 la dette? Mr. d'Andilly trouve cette accusa-  
 tion legere, S. A. R. dans son Manifeste publie*  
*que*

que la perte du Marechal est venue de là. Je n'ay jamais songé à ravir l'honneur de Mr. d'Andilly par trois mots de mon Latin, comme il dit dans sa Lettre: Cét honneur est sans doute trop bien estably pour estre ravy par des paroles. Je croy qu'un homme de sa qualité ne fit jamais le métier à'Esclave; je croy aussi qu'il ne fut jamais Mercenaire; mais je le croy par une inclination naturelle que j'ay à juger bien de tout le monde. Est-il possible, Monsieur, qu'un homme qui comme Mr. de Gramond fait profession des Lettres, méprise si fort de se servir de sa Logique, ou croye que tous ceux qui verront sa Lettre soient si incapables de raisonnement, qu'il n'ait voulu ny considerer, ny se persuader que les autres puissent faire une distinction aussi visible qu'est celle qui se rencontre dans cet argument, & qui le ruine de telle sorte qu'il ne luy reste plus couleur quelconque. S. A. R. publie par son Manifeste, que la perte de Monsieur le Marechal d'Ornane vint de la jalousie que donna au Roy l'instance qu'il luy fit de la mettre dans le Conseil; & que Monsieur le Cardinal par ses artifices fit persuader Monsieur le Marechal d'Ornane d'entreprendre cette affaire. Qui doute que cette accusation de Monseigneur le Duc d'Orleans au regard de feu Monsieur le Cardinal de Richelieu ne soit tres-grande, puis qu'il l'alle-

gue comme la seule cause de la ruine d'un homme de la qualité & du merite de Monsieur le Marechal d'Ornane ? Mais comment pourroit-on tirer , par une conclusion necessaire , la mesme consequence contre moy , quand mesme j'aurois contribué à persuader Monsieur le Marechal d'Ornane à cela ( ce que non seulement je n'ay point fait ; mais ay fait voir qu'il m'estoit absolument impossible de le faire encore que je l'eusse voulu , à cause de son refroidissement ) puis que , comme je l'ay remarqué dans ma Lettre , cette proposition de faire entrer S. A. R. dans le Conseil estant la chose du monde la plus raisonnable , il auroit esté tres-facile à Monsieur le Cardinal de Richelieu , sans me découvrir son dessein , de me porter à y contribuer tout ce qui eust pû dependre de moy ; & qu'ainsi en FAISANT EN SORTE que je m'employasse à cela ( qui sont les propres mots du Manifeste ) j'aurois pû agir non seulement tres-innocemment , mais aussi avec beaucoup d'affection & de fidelité , & au regard de S. A. R. & au regard de Monsieur le Marechal d'Ornane , encore que dans cette mesme occasion Monsieur le Cardinal se fust rendu coupable de ce dont il est accusé par ce Manifeste. Mais si l'on ne veut point , comme Monsieur de Gramond , apporter de distinction entre  
ceux

ceux qui pourroient par leurs artifices surprendre les Cens de bien, & ces mesmes Gens de bien lors qu'ils procèdent de bonne foy dans des choses aussi justes & aussi raisonnables que de faire entrer à dix-huit ans un Frere Unique du Roy dans le Conseil, je ne sçay qui pourra s'exempter d'estre criminel dans une Histoire écrite de cette sorte; & quelle creance on doit adjouster aux paroles de Monsieur de Gramond, lors que d'un costé il dit dans sa Lettre à Philarque, qu'il n'a jamais songé à ravir mon honneur par trois mots de son latin; que cét honneur est sans doute trop bien estably pour estre ravy par des paroles; qu'il croit qu'un homme de ma qualité n'a jamais fait le mestier d'Esclave; qu'il croit aussi que je ne fus jamais Mercenaire; mais qu'il le croit par une inclination naturelle qu'il a à juger bien de tout le monde; Et que d'un autre costé l'on voit dans son Histoire, qu'il a adjoucté au Manifeste de Monseigneur le Duc d'Orleans, ainsi qu'il est contraint de l'avouer luy-mesme, ces trois mots *VENALIA CARDINALI MANCIPIA* qui me ravissent mon honneur; qui m'accusent d'estre un Esclave; & qui me font passer pour un Mercenaire. Comment Monsieur de Gramond peut-il trouver estrange que je ne demeure pas d'accord de ses raisonnemens, puis

qu'ils témoignent qu'il n'est pas d'accord avec luy-mesme ? S'il croit que je ne suis point un Esclave , & que je n'ay point un Ame venale , pourquoy adjouste t'il au Manifeste de S. A. R. afin de deschirer ma reputation par des accusations si sanglantes & si cruelles ? Pourquoy , s'il a l'inclination qu'il dit à juger bien de tout le monde , juge - t'il si outrageusement d'un homme dont il proteste qu'il n'a jamais songé à ravir l'honneur par trois mots de son latin , & qu'il croit cet honneur trop bien estably pour estre ravy par des paroles ? Ces trois mots *VENALIA CARDINALI MANCIPIA* ne touchent - ils point mon honneur ? N'ay-je point d'intérêt qu'ils soient adjoustez à ce Manifeste ? Sont - ce des paroles indifferentes dont je n'ay nul sujet de m'offenser ; & qui témoignent de telle sorte l'inclination qu'a Mr. de Gramond à bien juger de tout le monde , que je luy doive faire des remerciemens plustost que des plaintes de la peine qu'il a prise de mesler ainsi ses sentimens à ceux de S. A. R. pour me signaler dans son Histoire ?

Mais confidez je vous supplie , Monsieur , de quelle sorte Mr. de Gramond rasche à s'échapper d'une instance qui le presse. Voyant que je prens S. A. R. pour témoin de ce refroidissement de Monsieur

sieur le Mareschal d'Ornane qui renverse absolument tout ce qu'il a dit contre moy, & destruit mesme ce qui est porté par l'original du Manifeste. Il dit *qu'il n'est pas assez hardy pour entreprendre de supplier Monsieur de donner témoignage à la verité ; & qu'il n'ose approcher cét Autel.* Il feroit beaucoup mieux d'avouer franchement , que ce n'est point par ce qu'il n'est pas assez hardy ; mais par ce qu'il n'est pas assez innocent, qu'il n'ose approcher de cét Autel. Ceux qui font les images de Dieu sur la terre n'ont garde de s'offenser que l'on s'adresse à eux pour les mesmes sujets que l'on s'adresse à luy-mesme ; Et il a si agreable qu'on le prenne à témoin lors qu'il s'agit de la verité, qu'il considere comme un honneur & un respect que l'on luy rend , les sermens faits en son nom dans ces occasions, lesquels passeroient en d'autres pour des blasphemés & pour des crimes. Il ne faut donc pas s'estonner, Monsieur, si ma conscience ne me reprochant rien de ce que Mr de Gramond me reproche, je n'ay pas craint de prendre Monseigneur le Duc d'Orleans à témoin pour la justification de mon innocence : Il ne faut pas s'estonner si j'ay osé passer encore plus avant, en ne la prenant pas seulement à témoin par ma Lettre ; mais en parlant à S. A. R. mesme qui

me fit l'honneur de me dire dans son cabinet à Luxembourg, qu'elle ne croyoit nullement qu'il fust parlé de moy dans son Manifeste. Et pourquoy ne le croyoit-elle pas? par ce qu'elle n'en avoit donné nul ordre à celuy qui escrivit ce Manifeste ( lequel comme je vous ay marqué voulut pour son interest particulier y faire entrer quelque chose sur mon sujet ) Et pourquoy S. A. R. ne luy en avoit elle point donné de charge? Par ce que sçachant tres-bien que je n'avois eu nulle part à cette affaire, sa justice & sa bonté n'avoient garde de luy permettre de m'accuser d'une chose dont elle sçavoit que je n'estois nullement coupable. Que pouvois-je donc mieux faire, Monsieur, dans la necessité où Monsieur de Gramond m'a mis de justifier mon innocence, que d'avoir recours à cét Oracle Vivant & infailible sur un sujet, où il ne s'agit que d'estre esclaircy de son intention? Celuy qui a fait le Manifeste est-il plus croyable que S. A. R. mesme? Et Monsieur de Gramond veut-il que l'on prefere ce qu'il a écrit, à ce qu'elle a prononcé de sa propre bouche? En verité, Monsieur, il a raison de n'oser approcher de cét Autel, pour ne se voir pas condamné par cette Personne Sacrée d'avoir sans dessein ( comme je le veux croire maintenant, puis qu'il le dit, & que je ne l'ay jamais offensé ) mais en effet,

effet, deschiré mon honneur, qui est la plus cruelle & la plus sanglante victime que le plus irreconciliable & le plus mortel ennemy, pourroit dans le ressentiment de la plus grande injure du monde, sacrifier à sa vengeance.

Quant à ce qu'il adjouste que pour marque de ce que S. A. R. n'estoit pas satisfaite de moy, j'ay perdu ma Charge d'Intendant de sa Maison; il paroist qu'il est bien peu informé des particularitez de ce qui me regarde; Ce qui ne seroit nullement estrange, s'il ne s'engageoit point à en parler. Il faut donc, Monsieur, que je vous en éclaircisse; & que tous ceux qui verront cette Lettre me pardonnent, si par l'obligation de me deffendre, je suis contraint de publier ce que j'avois jusques icy tousiours caché par modestie, pour ce qu'il semble qu'il y ait de la vanité à decouvrir une conduite qui témoigne assez de courage. S. A. R. apres une extreme peine à si rescudre, comme il luy a pleu depuis me le dire diverses fois, m'ayant esloigné d'aupres d'elle en 1626. par les artifices & les cabales de mes Ennemis, & qui ne l'estoient que pour ce que je la servois avec tant de passion & de fidelité; Elle ne donna ma Charge que plusieurs années apres; & en un temps où estant hors le Royaume, elle ne pût resister aux instances de

de celuy qui avoit lors le plus de crédit auprès d'elle ; & qui la luy demanda pour en disposer , comme il fit , à son profit particulier. Il n'est pas difficile à ceux qui assiegent continuellement les Grands , ou par eux , ou par leurs Amis , de recouvrer en un temps ce qu'ils ont perdu en un autre ; Et je connois trop la bonté de S. A. R. pour ne pas croire qu'ayant esté si pleinement destrompée des calomnies dont on usa contre moy , elle m'eust rendu justice sur le sujet de cette Charge , si je la luy eusse fait demander avec instance : Mais Dieu m'ayant donné trop de cœur pour me pouvoir jamais résoudre à importuner ; S. A. R. sçait si durant plus de dix-sept ans je luy en ay jamais dit ou fait dire une seule parole. Et je puis jurer avec verité que j'ay beaucoup plus estimé une gratification que j'ay receüe d'elle , pour ce qu'estant venue de son propre mouvement c'est une marque de l'honneur de son affection , que je n'aurois fait la Charge pour peu qu'elle eust esté sollicitée de me la rendre. Que si cette generosité passe pour un deffaut dans l'esprit de Mr de Gramond , il deuroit se contenter de m'en plaindre , sans prendre sujet de m'en accuser ; & ne pas blasmer une action que d'autres que luy jugeront possible meriter quelque louange. Mais il ne peut rien souffrir qui me soit favorable,

puis

puis qu'il me reproche mesme de me vanter d'avoir quelque part en l'honneur des bonnes graces de S. A. R. sur ce que m'y trouvant engagé par la deffence de ma reputation, je vous ay escrit, Monsieur, non par vanité, mais par reconnoissance; non par affectation, mais par gratitude, que je suis assez heureux pour avoir tousiours quelque part en l'honneur de ses bonnes graces : Ce qu'il faudroit estre bien hardy pour oser dire dans une Lettre que j'ay renduë publique, & que S. A. R. a veüe, s'il n'estoit pas veritable. Il n'y a pas neanmoins sujet de s'estonner que Mr de Gramond ne pouvant souffrir que S. A. R. me conserve ma reputation toute entiere, il souffre encore moins qu'elle m'honore de ses bonnes graces; puis que l'un est une action de justice à laquelle elle ne pourroit manquer sans injustice; & l'autre une action de faveur d'autant plus obligeante qu'elle n'y est pastant obligée.

J'estime, Monsieur, que vous jugerez que j'ay satisfait & aux plaintes injustes, & aux raisons apparentes portées par la Lettre de Mr de Gramond. Il me reste maintenant de respondre à ce qui peut passer, si je ne me trompe, pour des reproches, & pour des menaces. Car en disant *que si je veux prendre la peine de lire ce premier volume qu'il a donné au Public, je trouveray qu'en*  
divers

*divers endroits il parle avec honneur de ceux de ma Maison; Qu'il en fera de mesme à l'advenir tant que la verité de l'Histoire le luy pourra permettre; Qu'il trouvera mon nom à Philisbourg; & qu'il le trouvera aussi dans cette controverse qui tient presentement tous nos Theologiens en suspens. Ne sembler'il pas, Monsieur, qu'il me fait des reproches, & des menaces?*

Quant aux reproches, je n'y ay point donné de sujet, puis que s'il a bien parlé de mes Oncles, je luy en sçay tout le gré que l'on peut sçavoir à un Historien, qui dans les choses qui nous touchent, & qui nous sont les plus sensibles rend témoignage à la verité: Mais comment, Monsieur, eust-il pû sans s'en départir, & sans manquer à l'un des principaux devoirs de l'Histoire, qui est de laisser à la posterité des marques du merite des hommes, ne point parler avantageusement de celuy de mes Oncles, qui estant Intendant des Finances a tenu, par sa probité & par sa suffisance, une telle place dans le Conseil, que les plus anciens de cette Premiere Compagnie du Royaume ne s'en souviennent qu'avec une estime particuliere; & que Henry le Grand ce Restaurateur de la France, ce second Fondateur de nostre Empire, qui excelloit en cette science des Roys de bien choisir les hommes, vouloit sur le point qu'il nous fut ravy, non seulement le  
faire

faire Sur-Intendant des Finances, mais luy accorder, en l'honorant de cette charge, une gratification que d'autres à peine pourroient esperer apres l'avoir long-temps exercée. Comment eust-il pû, Monsieur, ne point parler de cét autre de mes Oncles, qui apres avoir acquis des connoissances assez extraordinaires dans la science de la guerre, & restably parmy les François la discipline des Romains, employa tout son bien pour ayder à construire, & sa vie pour maintenir avec une constance invincible & des travaux infatigables, cet illustre Fort Louys, que l'on ne peut desavouer avoir esté la premiere cause du succez de l'entreprise la plus heroïque de nostre Siecle, & sans lequel il n'y eust pas eu moins d'imprudence que d'impossibilité à la tenter. Je n'ose m'excuser, Monsieur, de ce qu'il pourroit sembler à un moins judicieux que vous, que j'aurois icy trop parlé à l'avantage de mes Proches, puis que vous sçavez que c'est en des occasions semblables à celle où Mr. de Gramond m'engage contre mon gré, que les plus Sages ont tousiours estimé qu'il estoit permis de parler selon la verité, bien qu'elle nous fust avantageuse.

Pour ce qui est des menaces de Mr. de Gramond, s'il a intention de m'en faire, il ne faudroit pas avoir esté témoin comme je l'ay esté. (estant lors Intendant de l'Armée  
du

du Roy en Allemagne ) de ce qui s'est passé à la Prise de Philisbourg , pour avoir peine à répondre aux fausses impressions que le bruit de la perte de cette Place donna d'abord à ceux qui en estoient esloignez de deux cens lieuës : Et il ne faudroit pas estre Historien pour rapporter , comme feroit une Gazette , ces premiers bruits , apres avoir eu le loisir durant tant d'années de s'éclaircir de la verité. Cette Place de si grande reputation , n'estant qu'un Palais enfermé par des bastions de terre si bas, & dont le talu estoit tel , à cause qu'ils ne sont que de sable , que l'on y montoit sans peine à cheval , ainsi que je l'ay veu de mes propres yeux ; & toute sa force consistant en un fossé plein d'eau extrêmement large ; Quelle pouvoit estre cette belle fortification, lors que le plus grand Hyver qui se soit veu depuis cent ans en ce pays-là, ayant glacé le Rhin de telle sorte que les Canons y passioient sans peine , ce fossé se trouva reduit en tel estat , que pour empêcher que l'on ne vint de plein pied aux bastions , Mr. Arnauld faisoit rompre par jour plus de dix mille toises de glace , avec un travail si excessif qu'il est à peine croyable , veu que de toute sa garnison il ne luy restoit que quatre cens hommes , la peste ayant tué tout le reste , & ses recreuës ne pouvant encore estre arrivées de France.

Est.

Est-ce donc , Monsieur , une chose fort extraordinaire , que six mil hommes choisis & commandez par un Chef qui avoit durant plusieurs années esté Gouverneur de la Place , apres avoir avec des échelles & des planches traversé ce petit Canal artificiel fait dans la glace , ayent pû forcer quatre cens hommes accablez de veilles & de lassitude ? Mais plustost n'est-ce pas une chose fort extraordinaire , qu'une partie de ces quatre cens hommes composée d'Allemands suivant la capitulation expresse faite avec le Duc de Wirtemberg , ayant intelligence avec les Ennemis , & tuant les François par derriere , Mr. Arnauld ait maintenu le combat plus de trois heures , sans pouvoir jamais estre forcé sur les bastions qu'il defendoit avec les François , jusques à ce que les Ennemis estant entrez par la trahison de ces Allemands , il fut environné de toutes parts ? N'est-ce pas une chose fort extraordinaire qu'il ait pû , en combattant tousiours avec ce peu de gens qui luy restoit , regagner le Chasteau ; y resister encore ; & apres avoir receu deux mousquetades , faire dans un lieu qui n'est qu'une Maison de plaisir , une capitulation si honorable , qu'il fauvoit ce qui luy restoit d'hommes , si elle n'eust point esté violée. Vous semble-t'il , Monsieur , qu'apres cela il y ait grand sujet de  
me

me menacer ? Mais Mr. de Gramond peut-il ignorer aussi que mon Cousin s'estant sauvé de prison , il vint du fonds de l'Allemagne apporter sa teste aux pieds du feu Roy , & se rendre volontairement prisonnier dans la Bastille pour justifier son innocence ? Ce qu'il fit d'une si haute maniere , & encore par le témoignage , non seulement de ceux qui s'estoient sauvez de prison avant luy , mais aussi des Ennemis , qu'il faut n'estre pas de la Cour pour ignorer l'entiere satisfaction qu'en témoignèrent sa Majesté , & ses Ministres. Mais afin , Monsieur , que vous soyiez encore plus pleinement informé de cette affaire , je vous en envoie une Relation si exacte & si veritable , que je ne doute point que quand Mr. de Gramond l'aura veüe , il ne s'étonne d'avoir pû douter , s'il l'a fait , du devoir rendu par mon Cousin en cette occasion ; & n'avoüe que jamais Place n'a esté plus genereusement defendüe.

Quant à mon Frere Docteur de Sorbonne , je ne voy pas que Mr. de Gramond puisse entrer fort avant en discours sur son sujet , puis que ces matieres de Theologie ne doivent , & ne peuvent estre traittées à fonds que par des Theologiens ; & que c'est à l'Eglise , & non pas à l'Histoire à les decider.

Voilà , Monsieur , ce que j'ay creu estre obli-

obligé de répondre aux impressions que la Lettre de Mr. de Gramond auroit pû faire dans l'esprit de ceux qui ne sont point informez de ce qui me touche. Et vous vous étonnerez possible aussi bien que moy, que m'ayant si fort desobligé par son Histoire, & ayant eu tout loisir depuis la plainte que je vous en ay faite, de s'enquerir de ce qui me regarde, il dit que j'ay toute ma vie porté une espée à mon costé, & qu'à cause de cela je suis excusable de ne vous avoir pas écrit en Latin, & d'ignorer une langue qui n'est connue d'ordinaire que par les Sçavans, puis que ma profession n'est pas celle des Lettres, & qu'il croit me rendre justice en disant que je fais beaucoup mieux que je ne parle.

Je n'ay garde de contredire ces dernières paroles de la Lettre, n'affectant nullement la qualité d'Eloquent, & m'estimant très-heureux de pouvoir avec la grace de Dieu faire mieux que je ne parle. Mais, Monsieur, comment peut-il croire que j'ay porté toute ma vie une espée à mon costé, puis qu'il voit par ma Lettre, que j'ay servy le Roy durant vingt ans dans ses Finances; & qu'il dit luy-mesme que j'estois Intendant de la Maison de Monseigneur le Duc d'Orleans, qui ne sont point des emplois d'un homme de guerre. Il semble qu'il veuille me donner une profession que je n'ay pas, pour me récompenser de ce qu'il m'oste  
une

une petite connoissance que j'ay ; & qu'il me gratifie d'une espée , afin que n'ayant plus besoin de sçavoir le Latin , je me console de ce qu'il m'en a fait perdre l'intelligence. Jugez je vous supplie par là , si Mr. de Gramond ne m'a pas mal traité dans son Histoire avant que de m'avoir connu , & pource qu'il ne me connoissoit pas ; puis qu'aujourd'huy il ne me connoist point encore. Je veux me persuader qu'il en a du déplaisir ; & vous puis protester devant Dieu que ma reputation estant , comme j'ay sujet de le croire , plainement justifiée par la premiere Lettre que je vous ay écrite , & par celle-cy , il ne me reste pas le moindre sentiment d'aigreur contre luy , n'ayant eu dessein que de me defendre , & non pas de l'attaquer ; & n'ayant entrepris la refutation de ces trois mots de son Histoire que par une necessité absoluë. Personne n'est plus éloigné que moy de toutes sortes de contestations ; & à moins que d'y estre contraint pour la conservation de mon honneur , je ne serois jamais entré dans celle-cy. Je connois graces à Dieu les obligations du Christianisme , qui me permet bien de me plaire de ce que Mr. de Gramond s'est laissé emporter à écrire des choses qui me seroient tres-prejudiciables si je ne les éclaircissois ; mais qui me defend de le haïr quand il seroit mesme mon ennemy : Ce que je  
veux

veux croire qu'il n'est point, puis qu'il le témoigne en divers endroits de sa Lettre, & qu'il paroist assez qu'il ne l'a écrite que parce delir si naturel aux hommes d'excuser les fautes qu'ils ont faites. Mais pour vouloir trop defendre mon innocence vers les autres, je crains, Monsieur, de me rendre coupable vers vous, en vous ennuyant d'une trop longue Lettre. Pardonnez-le, s'il vous plait, à ma confiance en l'honneur de vostre amitié, qui me persuade aisement, que vous ne plaignez pas un peu de temps pour un sujet qui m'est de si grande importance, & dans lequel je m'adresse à vous comme à l'une des personnes du monde que j'estime davantage, & de qui je suis avec autant de passion.

---

## L E T T R E CCLXXX.

*A Monsieur de Couvonge Gouverneur  
de Casal.*

MONSIEUR,

Je me réjouis de voir que vous pretendez d'accorder les ceremonies & les complimens avec une amitié telle que la nostre. Cela estoit bon avant que nous nous fussions veus : Mais à cette heure c'est me  
don-

donner un trop grand avantage sur vous, puis que je suis incapable de tomber en de pareilles fautes, ne pouvant souffrir ces paroles inutiles lors que l'on se peut parler cœur à cœur, & vous protestant avec vérité que vous pourrez toujours lire dans le mien comme dans le vostre. Et puis que vous m'aymez à cause que j'ayme mon Fils, comme vous me l'avez dit d'une maniere qui ne me partira jamais de l'esprit, il est raisonnable que vous me sçachiez gré de ce que je ressens autant que je fais l'extreme joye que luy donne vostre retour : Et vous m'en devez sçavoir tous deux beaucoup davantage de ce que je vous souhaite plus de bien que vous ne vous en souhaitez à vous mesmes, veu que mon ambition pour l'un & pour l'autre a pour objet des biens aussi veritables & aussi solides, comme tous les autres sont faux & imaginaires : Mais il n'appartient qu'à Dieu qui seul touche les cœurs des hommes de vous faire penser tous deux serieusement à une chose si importante. Ainsi il vaut mieux que je m'adresse à luy qu'à vous pour le supplier de vous ouvrir les yeux, afin de regarder desormais le Monde avec le mépris dont il est digne. Et ce peu que je vous en dis, au lieu de me faire passer icy pour Predicateur, ne me doit faire passer, si vous me rendez tous deux justice, que pour un vray Amy, &  
pour

pour un vray Pere. Si peu de personnes vous parleront le mesme langage que vous n'en ferez gueres importunez; Et je loue Dieu de ce que sans y penser il m'a engagé à l'une de plus grandes preuves que je vous pouvois jamais donner de mon amitié, en vous disant ainsi avec une telle naïveté ce qu'il semble que je ne devrois dire qu'à mon Fils. Je suis aisé que cet excez ne vous déplaira pas; & que comme certains desordres que fait l'amitié valent mieux que tous les ordres du monde, vous connoistrez beaucoup mieux par celuy-cy que par un discours plus réglé en apparence, ce que je vous suis.

---

## L E T T R E C C L X X X I

*A Monsieur \* \* \****M O N S I E U R ,**

Puis que Dieu, par son infinie misericorde, nous a unis d'une telle sorte, que nous pouvons dire avec verité que nous ne sommes qu'un mesme cœur & qu'une mesme ame; & que s'il se pouvoit adjouster un nouveau nœud à celuy dont nous sommes liez par une si estroite charité, ce seroit sans doute dans l'occasion presente: Il

Y

n'est

n'est point besoin que je vous parle de mes sentimens sur vostre sujet, la source n'en estant pas moins en vous que dans moy-mesme, & vostre propre connoissance vous faisant assez juger tout ce qui se passe dans mon esprit en cette rencontre, où j'ay remarqué plus clairement qu'en nulle autre le bon-heur incomparable de ceux qui sont veritablement à Dieu; n'ayant jamais veu tant de force en tous nos Amis qu'en ce qui auroit esté un sujet de foiblesse pour des personnes du monde, & ayant admiré mille fois depuis quelque temps, particulièrement en \*\*\* cette constance invincible, & non moins humble que genereuse qui ne se rencontre que dans l'esprit du Christianisme. Si j'estois moins à vous, je vous offrirois toutes choses: Mais pource que j'y suis entierement, je ne vous offre rien du tout; de peur de commettre un larcin en retirant ce qui est des-jà à vous, pour vous l'offrir une seconde fois; Ce qui seroit agir de mauvaise foy, & indigne d'un homme qui doit apprendre de vous à demeurer aussi bien dans la simplicité que dans la liberté des Enfans de Dieu, dont l'une me defend de vous faire des complimens; & l'autre m'oblige à vous dire que vous estes trop heureux de pouvoir maintenant donner de nouvelles preuves  
de

de vostre fidelité à un Maître, pour qui vous souhaitez tous les jours de pouvoir donner vostre vie. Pardonnez-moy si en un temps ou vous luy estes si agreable, je vous demande plus que jamais part à vos prieres, & de ne m'avoir pas moins present s'il vous plaist, que si j'avois le bon-heur d'estre aupres de vous.

---

## L E T T R E CCLXXXII.

*A Monsieur \*\*\**

MONSIEUR,

Je vous avoüe que plus je pense à l'affliction de la Personne que vous sçavez, plus elle me fait de compassion, pour ce que je ne croy pas que jamais douleur ait esté plus juste & plus violente tout ensemble; nulle affection ne pouvant estre plus legitime qu'estoit la sienne, & personne n'ayant à mon avis plus de merite que celuy qu'elle pleure, qui sont deux rencontres si puissantes lors qu'elles se trouvent unies, qu'en y en adjoustant une troisieme tres-veritable, & qui ne se peut expliquer que de vive voix, elles seroient capables de porter une ame dans le desespoir, si elle s'abandonnoit à ses sentimens. Mais la grandeur de nostre Reli-

Y 2 gion

gion nous eslevant au dessus de ceux de la nature ; & les beautez & les richesses infinies du Dieu que nous adorons nous faisant retrouver en luy , par l'esperance de le posseder un jour dans le Ciel , infiniment davantage que tout ce que nous scaurions esperer sur la terre ; C'est là qu'il faut que cette Personne tourne desormais les yeux , afin de pouvoir essuyer ses larmes. Ce seroit la flatter de luy dire qu'après une si grande perte elle puisse jamais trouver de la consolation , qu'en celuy qui se nomme luy mesme le Pere , & la source de toutes les consolations : Mais s'il luy fait la grace de remplir son cœur de son amour qu'elle partageoit avec un autre ; j'ose l'asseurer qu'elle trouvera par son assistance dans cette tempeste un repos qu'elle n'eust pû se promettre de toutes ces vaines apparences de bon-heur que l'on se figure comme veritables , bien qu'elles ne le puissent estre dans un Monde sujet à de continuels changemens , & dont toute le felicité consiste à y pouvoir meriter celle de l'autre par une humble patience à souffrir les afflictions qui nous arrivent. Et pour ce que j'ay sujet de croire que vous estes aujourd'huy la principale , & possible la seule consolation de cette Personne que je plains incomparablement davantage que je ne scaurois vous le dire ,  
j'ay

j'ay creu devoir joindre ces considerations à celles que vous sçavez beaucoup mieux que moy luy représenter , afin de contribuer ce peu que je puis au soulagement de sa douleur , qui ne seroit pas si grande , si ceux qui en sont touchez autant que nous , pouvoient aussi bien la partager que la ressentir avec elle ; ou si j'avois plus de vertu , pour oser esperer que mes prieres luy fussent aussi utiles , comme je les adresse de bon cœur à Dieu , pour le supplier de l'assister dans cette occasion unique , & la plus importante de sa vie.

## LE T T R E CCLXXXIII.

*A Monsieur le President de Bailloul Sur-Intendant des Finances , sur la mort de Monsieur le Marquis de Nangis son Beau-Fils tué au Siege de Gravelines, en 1644.*

MONSIEUR,

La perte que vous avez faite est si grande , que si vous aviez moins de vertu , j'aurois sujet de craindre de vous importuner en vous témoignant mes sentimens sur une si juste & si violente douleur : Mais

ceux qui sont à Dieu comme vous, étant toujours dans une soumission absolue à sa volonté, au milieu même des plus grandes agitations de leur esprit & de leur cœur; je veux croire, Monsieur, que vous n'aurez point de regret que je m'acquiesce d'un devoir auquel je ne pourrois manquer sans me rendre indigne de l'amitié si particulière dont vous m'honorez depuis tant d'années, & qui jointe à la considération du Public, m'oblige à estre très-sensiblement touché d'une perte qui vous est commune avec toute la France. Ceux qui outre les avantages de la naissance ont autant d'excellentes qualitez qu'en avoit Monsieur vostre Beau-fils; en qui le jugement égale l'esprit; la conduite le cœur; & la modestie cette haute & louable ambition qui fait mépriser la vie par le généreux desir de servir son Prince & sa Patrie, ne doivent pas estre mis au rang des Ames ordinaires. Ce sont des hommes tels qu'eust esté Monsieur le Marquis de Nangis, si Dieu nous l'eust conservé plus longtemps, qui soustiennent les Estats, & estendent les frontieres des Royaumes; n'y ayant point de Charges & d'emplois auxquels sa passion à exceller dans la science de la Guerre se rencontrant avec la fidelité & le courage qui luy estoient hereditaires, ne l'eust pû porter par merite.

Que

Que si outre ces considérations si puissantes sur vostre esprit, la douceur du sien, le respect qu'il avoit pour vous, & vostre tendresse pour luy; vous portoient à l'aimer d'une maniere toute extraordinaire, & à ne le considerer pas seulement comme vostre Beau-fils, mais comme vostre propre Fils. Qui pourroit dire sans injustice que vostre extreme affliction ne soit pas juste, puis qu'elle a toutes les circonstances qui peuvent la rendre excessive? Mais, Monsieur, n'est-il pas raisonnable qu'après avoir considéré tout ce qui peut contribuer à l'accroissement de vostre douleur, vous consideriez aussi ce qui la peut soulager en quelque sorte? Et comme je demeure d'accord qu'elle ne pouvoit estre plus grande en elle-mesme; ne devez vous pas reconnoître aussi, qu'elle ne pouvoit estre accompagnée de davantage de consolations? Mr. vostre Beau-fils pouvoit mourir dans l'un de ces combats abominables, qui joignant la perte du corps à celle de l'ame font des sacrifices au Demon de ce qui n'appartient qu'à Dieu seul; Et luy au contraire a fait un sacrifice à Dieu de son corps & de son ame, en répandant son sang pour le service de celuy qui le représente sur la terre, & dans une occasion si illustre qu'elle ne pouvoit estre plus glorieuse. C'est de ceux qui ayant vécu avec beaucoup de vertu meurent

ainsi dans leur devoir, qu'il y a sujet de bien esperer ; & pour qui il est permis de mesler des larmes de joye à celles que la douleur nous fait respandre. N'avez vous pas sujet de croire, Monsieur, par tant de raisons que vous sçaurez beaucoup mieux vous représenter que je ne pourrois vous les écrire, que Dieu a voulu retirer à luy Monsieur vostre Beau-fils dans le temps qui luy estoit le plus favorable : Et cela estant, n'est-il pas juste qu'après vous estre affligé pour l'amour de vous & de vostre Maison, vous vous consoliez pour l'amour de luy ? C'est ce que j'espere, Monsieur, de vostre pieté ; Ainsi que j'espere de vostre affection, que vous me ferez tousiours l'honneur de me croire autant que personne le sçauroit estre.

---

## L E T T R E CCLXXXIV.

*A Monseigneur le Duc d'Orleans, sur le sujet de la prise de Gravelines, en 1644.*

### M O N S E I G N E U R,

Si vostre Altesse Royale connoissoit moins quelle a tousiours esté ma passion pour sa grandeur, & pour sa gloire, j'apprehenderois de luy donner la peine de jeter les yeux sur cette lettre dans un temps, dont elle

elle employe tous les momens à des occupations si importantes : Mais je scay trop quelle est sa bonté , pour craindre qu'elle ait defa-  
grable que je luy témoigne mon extre-  
me joye d'un aussi grand succès qu'est ce-  
luy dont il a plu à Dieu de favoriser les  
armes du Roy sous sa conduite. Il y a des  
Provinces entieres dont la conquête ne  
seroit pas si utile & si glorieuse à la Fran-  
ce qu'est celle de Gravelines : Et cette en-  
treprise ne pouvant réussir que durant les  
troubles d'un Royaume , qui avoit passé  
tout un siecle dans le calme , il semble que  
Dieu ne l'ait voulu rendre possible que lors  
que V. A. R. seroit en estat de l'exécuter,  
afin de faire voir à toute l'Europe par des  
commencemens si illustres , ce que la Fran-  
ce doit esperer de la suite de vos actions ;  
& combien ses forces commandées par le  
Fils de Henry le Grand doivent estre redou-  
tables à l'Espagne. Mais puis que les Person-  
nes les plus eslevées sur la terre , ainsi que  
V. A. R. l'est par sa naissance , & par cette  
haute reputation qu'elle s'efforce d'acque-  
rir , sont celles qui ont le plus de besoin d'u-  
ne assistance toute particuliere de Dieu ; V.  
A. R. ne trouvera pas mauvais qu'en usant  
de la liberté qu'elle m'a tousiours donnée  
de luy dire mes sentimens , & qu'elle re-  
ceut si bien encore lors que j'eus l'honneur  
de prendre congé d'elle , je la fasse souve-

rir, que pour avoir sujet d'esperer de nouvelles faveurs de Dieu, il faut travailler à se rendre digne de celles que l'on a desia receuës; & que puis qu'il se nomme luy mesme le Dieu des Batailles, & des Armées, c'est plustost de sa protection que de vostre conduite, & de son assistance que de vostre courage, que V. A. R. se doit promettre la continuation d'un bonheur, qui ne dépend ny de la prudence d'un General, ny de la valeur des Soldats, ny du pouvoir de la Fortune. Il n'y aura, Monseigneur, que trop de personnes qui vous flatteront dans une rencontre où la plupart des hommes se laissent aisément emporter à oublier Dieu : Ce qui me rend ce me semble d'autant plus excusable d'oser parler à V. A. R. avec cette franchise, qu'elle a tousiours eu la bonté de recevoir comme une marque de mon affection si ardente & si des-interessée pour ce qui la touche, & comme un effet de l'inviolable fidelité avec laquelle je suis.

## L E T T R E CCLXXXV.

*A Monsieur de Couvonge Gouverneur  
de Cazal.*

MONSIEUR,

Puis que les complimens sont morts entre nous, je veux esperer que les ceremonies ne les survivront plus gueres; & que les billets succédans aux lettres, nous ne nous écrivons plus rien qui ne resente le langage simple & sincere de l'amitié. Je suis trop jaloux de la vôtre pour souffrir que les effets que j'en reçois ne soient pas accompagnés de toutes les marques qui peuvent témoigner combien elle est grande; Et vous ne devez pas trouver étrange que pour la posséder avec une joye parfaite, je souhaite qu'il ne me reste pas la moindre chose à y desirer : Enquoy je voy bien que je réussiray mieux qu'en ce que je vous ay écrit, puis qu'il n'y a rien plus difficile que de persuader ceux qui ont quelque peur de l'estre, & qu'il est vray que la haute ambition, & la haute pieté s'accordent fort difficilement ensemble. Mais est-il juste qu'estant aussi pacifique que je suis, vous vous serviez contre moy des avantages que vous donne la science de la guerre,

en me contraignant de passer de l'offensive dans la deffensive, par ce beau scrupule que vous voulez faire naistre dans mon esprit, de recevoir des icy bas ma recompense, pource que je jouis des-ja d'un repos qui est l'image de celui du Ciel. Trouvez-vous donc étrange que lors que l'on est si heureux que de ne servir plus que Dieu seul, l'on en reçoive des avantages que tous les Roys de la terre ensemble ne sçauroient donner, & qui nous font éprouver par avance quelque sentiment de cette éternelle felicité que ce souverain des Roys nous prepare dans une autre vie ? Mais il n'en faut pas dire davantage, puis que cela suffit pour me defendre ; & qu'il vaut mieux prier Dieu pour vous durant les perils continuels où vous allez passer cette Campagne, que de vous entretenir sur ce sujet en un temps où les mousquetades & les coups de Canon vous empescheroient de m'écouter. Que si Dieu permet quelque jour que nous en puissions parler à loisir, j'ose m'asseurer de convaincre vostre esprit de ces veritez, dont il n'appartient qu'à luy de toucher vostre volonté pour vous porter à les suivre.

## L E T T R E CCXLXXVI.

*A Monsieur le Cardinal Bentivoglio sur le  
sujet de ses Memoires.*

## MONSEIGNEUR.

Maintenant que j'ay leu ces incomparables Memoires, je suis si esloigné de craindre d'en témoigner par complaisance trop d'admiration, que j'ay honte au contraire de ne pouvoir trouver des termes capables d'exprimer en cela mes pensées, & de me voir reduit, ou à demeurer dans le silence, ou à ne parler que foiblement de tant diverses beautéz qui éclatent à l'envy dans cet Ouvrage. Il faudroit avoir quelque étincelle de ce grand feu d'esprit qui l'a produit, & quelque partie de ce jugement merveilleux qui luy a donné sa perfection, pour pouvoir dignement louer le sujet le plus digne de louange qui se soit jamais veu, à mon advis, en cette maniere d'écrire. Mais quand j'aurois pour cela toutes les qualitez qui me manquent, Vostre Eminence est trop juste pour trouver étrange qu'en obeïssant à ce qu'elle m'a commandé de luy en dire mes sentimens, je m'acquitte confusement de ce devoir; puis que je ne serois pas dans l'étonnement &

le transport où tant de merveilles m'ont mis, si j'estois capable de les discerner toutes avec ordre. En considerant d'abord la pureté & la magnificence du Style, qui sans avoir rien d'enflé ny rien de bas conserve tousiours une majesté également éclatante & naturelle, je m'imaginois que nulle autre beauté ne pouvoit surpasser cette partie si agreable de l'Eloquence: Mais la grandeur & la solidité des Pensées m'ont bien-tost fait voir, que cét ornement des paroles n'est au reste du discours, que ce que les feuilles sont aux fruits, les habits au corps, & le corps à l'ame. Il me semble, Monseigneur, que cét Ouvrage est comme un grand fleuve, qui partant d'une source aussi illustre qu'est la naissance de V. E. accompagnée de cette noble inclination, qui vous portoit dès vos premieres années à exceller dans les sciences & en toutes sortes de vertus, se grossit dans la suite de son cours, par ce grand nombre d'evenemens & d'affaires si importantes venuës à la connoissance de V. E. ou tombées sous sa conduite, qui comme autant de ruisseaux forment le corps de ce travail admirable, & qui n'a rien de mediocre que le nom que V. E. luy veut donner, en faisant passer pour des Memoires ce qui ne merite pas seulement d'estre considéré comme une Histoire, mais comme un chef-

chef-d'œuvre de l'Histoire, puis qu'il en prescrit si excellemment les regles, que lors que vous favoriserez tant le Public que de luy en donner la connoissance, il n'y aura plus d'excuse pour ceux qui voudront écrire, s'ils tombent dans les fautes qui rendent la plupart des Histoires si imparfaites. Mais, Monseigneur, j'ose dire avec verité, que si la grandeur de vostre Ame n'accompagnoit celle de vostre esprit & de vostre jugement, vous ne vous seriez rendu immortel dans cet Ouvrage que par les moindres parties de vous-mesme. Car bien que l'art donne tant de charmes à vos Narrations que la fin en surprend tousiours le Lecteur; Bien que vos Descriptions soient si accomplies, que l'on croit voir les choses qu'elles representent; Bien que la multitude des Affaires dont vous parlez soit demeslée avec une telle clarté, qu'il n'y reste jamais la moindre ombre de confusion; Bien que vous exposiez de telle sorte à nos yeux la face de toute une Cour, de tout un Royaume, & de toute une Negociation tres-importante, que l'on se persuade d'avoir esté present à tout ce qui s'y est passé, d'avoir eu part à tous les divers interests qui s'y sont traitez, & d'avoir assisté à toutes les deliberations qui se sont faites pour les decider; Ne faut-il pas toutesfois avouer, que si V.E.

avoit

avoit moins de modestie, elle n'auroit pas parlé d'elle-mesme avec tant de moderation & de retenue; Que si elle avoit moins de generosité, elle n'auroit pas parlé des autres avec tant d'honneur & d'avantage; Que si elle estoit moins desinteressée, elle auroit caché des defauts que la verité l'obligeoit de decouvrir; & que si elle avoit moins de vertu, elle n'auroit pas fait en mille endroits des reflexions si saintes & si Chrestiennes, que tout le reste, quoy que tres-éclatant, n'estant nullement considerable en comparaison de ces preuves de sa Picté; c'est de cela, Monseigneur, dont j'estime que ceux qui ont une aussi forte passion que moy pour V. E. doivent principalement louer Dieu des graces si extraordinaires qu'il luy a faites; & que je le supplie de couronner par un bon-heur qui en soit le comble. Le mien sera tres-grand, Monseigneur, si vous m'honorez tousiours de la creance que personne ne scauroit estre plus que moy.

LET-

## L E T T R E C C L X X V I I .

*A Monsieur l'Evesque de Bazas.*

M O N S E I G N E U R ,

Je n'aurois pas le ressentiment que je dois d'une Lettre aussi obligeante qu'est celle qu'il vous a plu de m'écrire, si je croyois vous le pouvoir témoigner par des paroles : Mais j'espere que mes actions vous feront connoître combien je desire de me rendre digne de l'honneur de vostre amitié, & de la faveur que vous me faites de me parler avec tant de confiance. Je vous confesse que jamais rien ne m'a plus touché que la benediction si extraordinaire qu'il plaist à Dieu de répandre sur vos travaux : Et je croy pouvoir dire sans crainte, qu'il ne s'est point veu en France depuis la naissance de l'Herésie, vingt-quatre Calvinistes rentrer en mesme temps, & en mesme lieu dans l'Eglise, sans qu'aucunes inductions ou considerations humaines y aient eu part ; & la conversion de leur esprit estre tellement suivie de celle de leur cœur, que leur penitence ne laisse pas lieu de douter que c'est Dieu qui les a touchez, & qui propose ce grand exemple aux Catholiques pour leur servir de condemnation.

nation , s'ils souffrent que ces derniers appellés à la connoissance de la verité , les precedent à témoigner leur foy par ces fruits des bonnes œuvres qu'elle doit produire dans les ames. Il faut avouer , Monseigneur , que vous estes bien-heureux de ce que Dieu veut ainsi se servir de vous , pour ramener en sa Sainte Bergerie ces Brebis égarées qu'il est venu racheter de son propre sang ; & dont ne dédaignant pas d'estre luy-mesme le Souverain Pasteur , il ne faut point trouver estrange qu'il favorise par des benedictions particulieres , le zele de ceux qu'il a voulu luy succeder dans la fonction de cette charge , la plus importante & la plus eslevée qui soit dans le monde. Rien n'est impossible à des Evesques qui sont alterez de l'heureuse soif du salut des ames ; dont le cœur brulle de charité pour les ramener à leur devoir ; dont les mains toujours ouvertes aux besoins des Pauvres s'enrichissent en s'appauvrissant pour les secourir ; dont l'esprit humilié devant Dieu implore sans cesse son assistance pour leur servir de conduite , & dont le zele tout Apostolique est également saint & invincible dans la defense de la verité. Comment se pourroit-il faire , Monseigneur , que Dieu refusast quelque chose aux prieres , aux larmes , & aux souspirs de ceux qui sont en cet estat ; & qu'un Pro-

phete

phete ayant eu le pouvoir de vaincre le Ciel par ces mesmes armes, en le contraignant de s'ouvrir pour donner des eaux à la terre lors qu'il paroissoit estre d'airain; selon le langage de l'Ecriture, un successeur des Apostres ne peut pas, par cette puissance toute divine que J E S U S - C H R I S T luy a commise, accompagnée d'une fervente pieté, faire descendre cette veritable rosée du Ciel, cét esprit d'amour & de consolation, pour verser ses graces dans des Ames auparavant seches & arides, & faire voir par leurs actions qu'elles sont maintenant remplies de ces heureuses eaux qui réjalifient à la vie éternelle. Je supplie Dieu de tout mon cœur de favoriser de plus en plus vos travaux par des marques si visibles de sa benediction; & qu'il me rende assez heureux pour rencontrer des occasions de vous faire paroistre avec combien de passion, & de verité je suis.

---

L E T T R E CCLXXXVIII.

*A Madame de Blerancour.*

MADAME,

La lettre que vous m'avez fait la faveur de m'écrire est en tant de manieres si obligeante.

geante , & si digne de vostre esprit & de vostre pieté , que soit que j'y considere ou l'affection dont vous m'honorez , ou la lumiere de vos jugemens , ou vostre amour pour la verité , j'avoüe n'avoir point de paroles qui ne soient au dessous des remerciemens que je vous dois , & de l'estime toute extraordinaire que je fais de vostre bonté & de vostre vertu. Et puis que l'un & l'autre vous porte à voir avec plaisir la justification de l'innocence d'un homme aussi celebre dans l'Eglise qu'estoit feu Monsieur l'Abbé de Saint Cyran , je ne doute point , Madame , que vous ne receviez de tres-bon cœur l'Apologie que je vous envoie , & qui vous fera connoître si clairement l'excez des impostures dont on s'est servy pour noircir sa reputation & sa memoire , que vous ne pourrez je m'assûre lire sans estonnement , que l'on ait inventé de si estranges calomnies , pour faire croire qu'il y eust des taches dans une ame , & dans une vie qui estoient si pures. Que si vous aviez , Madame , besoin de caution pour estre assurée qu'il n'y a un seul mot que de vray en toute cette Apologie , il me seroit bien ayse de vous en servir , puis que j'ay connoissance de toutes les particularitez dont elle parle , & que je vous puis protester que les Amis de Monsieur de Saint Cyran croiroient se rendre

dre indignes de l'estre, si contre les maximes qu'ils ont apprises de luy, il leur arrivoit jamais d'employer le moindre mensonge pour deffendre la verité. Ceux qui souhaitent avec ardeur de devenir Enfans de lumiere en devenant Enfans de Dieu ne se servent point des armes de tenebres; Et c'est ce qui les rend invincibles, pour ce qu'ils establisent toute leur force, non pas sur les artifices de cette prudence de la chair qui n'est que mort selon l'Apostre; mais sur la bonne foy de cette prudence de l'esprit toute divine & toute celeste, qui rend les ouvrages de ceux qui la suivent immortels parmy les hommes, & fait vivre leurs ames devant Dieu de la seule veritable vie. Je vous laisse à juger, Madame, si ce petit ouvrage porte les marques d'avoir esté fait dans cet esprit; & s'il n'y a pas sujet d'admirer que cette Providence eternelle qui veille sans cesse pour les siens, a permis que l'on se soit efforcé d'obscurcir la reputation d'un aussi grand Personnage que Monsieur de Saint Cyran, afin d'obliger ses Amis, non seulement sans affectation, mais par un devoir de pieté, à la rendre plus éclatante. Il me semble que j'aurois tant d'autres choses à vous dire sur ce sujet qu'il les faut remettre à la vive voix. Ce qui ne sera jamais si tost que je le souhaite,

pour

Pour ce que mon estime pour vostre mérite, aussi bien que ma passion à vous honorer allant toujours croissant, je pense pouvoir dire sans crainte qu'il est impossible que personne soit davantage que je suis,

---

## L E T T R E C C L X X X I X .

*A Monsieur le Comte de Reviglias.*

M O N S I E U R ,

Puis que mon Frere est maintenant dans une telle separation du monde, que je ne reçois pas mesme de ses lettres; il est bien raisonnable que je vous témoigne au lieu de luy le ressentiment que je suis assuré qu'il conservera toute sa vie de l'affection si particuliere qu'il vous plaist de luy faire paroistre, & qui ne peut proceder que d'une bonté extraordinaire; veu que n'ayant pas le bon-heur d'estre connu de vous, ny de vous avoir rendu aucun service, il faut que vous ayez trouvé dans vous-mesme ce qui devoit venir de luy pour vous engager à l'aymer. Je ne m'en estonne pas neantmoins, Monsieur, puis que la Verité estant le plus grand & le plus ferme lien qui puisse attacher les hom-

hommes ensemble, l'amour que vous avez pour elle ne vous sçauroit permettre de tenir pour indifferens ceux qui luy consacrent tous leurs travaux & toutes leurs veilles; & que d'un autre costé, vostre vertu ne sçauroit souffrir sans indignation de voir deschirer mon Frere par des libelles diffamatoires & par des calomnies horribles, pour ce qu'il fait profession d'estre humble Disciple de ces grands Saints, qui par les merveilles de leur vie, & par l'eminence de leur sçavoir ont merité le nom des Peres de l'Eglise, apres avoir tant travaillé pour maintenir la pureté de ses mœurs & de sa doctrine. J'espere, Monsieur, que la suite des actions de mon Frere ne le rendra pas indigne de la bonne volonté dont vous l'obligez, & de laquelle ne pouvant se ressentir que par des prieres, je m'estimerois heureux de pouvoir par mes services vous faire connoistre, que n'estant qu'une mesme chose avec luy, ce n'est pas sans raison que vous luy faites l'honneur de l'aimer, & de me croire.

## L E T T R E C C X C.

*A Madame la Princesse, sur le sujet de la  
Bataille de Fribourg, en 1644.*

M A D A M E,

Je pense pouvoir dire que V. A. connoist maintenant par experience, quels sont les sentimens plus tendres, & les plus eslevez tout ensemble d'une Mere pour un Fils, puis que la nouvelle gloire que Monseigneur le Duc d'Anguien s'est acquise vous oblige à n'avoir pas moins d'estime que d'affection pour luy : Et je vous avoue, Madame, que dans la profession si particuliere que je fais d'estre vostre tres-humble serviteur, je ne sçay comment m'acquitter de mon devoir en une rencontre, où tout ce que je sçaurois dire à V. A. est beaucoup au dessous de l'estonnement que me donne une aussi grande action que cette derniere ; dans laquelle il semble que Monseigneur vostre Fils, pour la rendre plus qu'heroïque, ait voulu se surmonter luy-mesme ; & que n'estant pas satisfait de la haute reputation qu'il avoit déjà meritée par le gain d'une des plus grandes Batailles de nostre Siecle, & par la prise d'une des plus fortes Places du monde, il ait voulu, pour vaincre la Nature aussi bien  
que

que les Ennemis, forcer une puissante Armée dans des lieux pres-qu'inaccessibles; & par une constance toute extraordinaire, remporter l'honneur d'un Combat qui peut tenir lieu de diverses Batailles renfermées dans une seule, puis qu'il n'a pas seulement duré plusieurs heures, mais plusieurs journées; Qu'il ait voulu pour animer les autres par son exemple à faire des choses qui sembloient impossibles aux hommes, joindre le courage d'un simple Soldat à la valeur d'un grand General; & pour rendre le nom de Eribourg encore plus celebre que celui de Cerifolles, & que celui de Rocroy même, faire connoistre à toute l'Europe, en portant l'effroy dans l'Allemagne, que rien n'est impossible aux François commandez par le Premier Prince du Sang de France, & par un Prince qui ne se contentant pas de la grandeur de sa naissance, auroit honte de n'estre connu que par elle, & dont le courage ne met point de bornes à la gloire qui le peut rendre immortel par ses actions. Mais pour témoigner à V. A. que je n'ignore pas ce qu'elle ressent en cette rencontre, je ne crains point d'asseurer que sa joye n'est pas toute pure; puis qu'il ne se peut faire qu'elle ne soit troublée par l'image des perils que Monseigneur vostre Fils a courus, & qui ont esté si grands, & en si grand nombre, que c'est un miracle qu'il

soit demeuré vivant au milieu de tant de morts, & que cette gresle de mousquetades qui a mis en pieces entre ses mains cette espée fatale à l'Espagne, ait respecté sa Personne, & épargné celuy qui estoit luy-mesme si prodigue de sa vie. Ne seroit-ce pas, Madame, parler trop humainement que d'attribuer cela au hazard, au lieu de reconnoistre que c'est Dieu qui vous a conservé celuy que selon toutes les apparences du monde, vous deviez perdre dans une occasion non moins sanglante qu'elle est illustre? Et luy seul vous le pouvant conserver encore, je pense que c'est de cela principalement que ceux qui ont autant de passion que moy pour le service de V. A. doivent le supplier avec ardeur. Ainsi, Madame, vous estant si inutile en tout le reste, j'auray la consolation de pouvoir au moins vous témoigner en cette sorte avec combien de verité je suis.

---

## L E T T R E C C X C I.

*A Monsieur de Chalain President au Parlement de Bretagne.*

M O N S I E U R,

Si j'estois en un âge plus capable de former de nouvelles habitudes, ce que vous  
me

me faites l'honneur de m'écrire me porteroit à m'efforcer d'acquiescer les bonnes qualités qui me manquent, afin de me rendre digne de l'opinion si avantageuse qu'il vous plaist d'avoir de moy, & qui ne me fait pas peu de honte en me voyant si différent de ce que je paroïs estre dans vostre lettre: Mais pour vous témoigner, Monsieur, qu'au moins ma sincérité est aussi grande que vous la croyez, je vous avoueray franchement que si j'estois en tout le reste, tel que je suis dans les devoirs de l'amitié, & dans l'inclination d'honorer parfaitement les personnes qui vous ressemblent, je pourrois recevoir sans vanité ces mêmes louanges qui me font rougir maintenant; & que je considère beaucoup plus comme des effets de vostre civilité, que comme des faveurs que je mérite: Mais bien qu'elles soient si excessives, je confesse neantmoins que vous m'en pouvez faire encore de beaucoup plus grandes, en me donnant des occasions de vous témoigner par mes services, que si vostre affection vous aveugle en vous faisant concevoir une trop bonne opinion de moy, au moins est-elle fort clair-voyante lors qu'elle vous fait croire qu'il n'y a personne au monde qui soit avec plus de raison & de passion tout ensemble.

## L E T T R E C C X C I I .

*A Monsieur le Comte du Plessis-Praslain,  
sur le sujet de la mort de Monsieur de  
Choisevil son Frere, tué au siege  
de Santia en 1644*

M O N S I E U R ,

La grandeur de vostre perte me surprend & me touche de telle sorte, qu'il ne m'est que trop facile de comprendre dans quel trouble, & quelle affliction elle vous a mis. Les plus insensibles mesmes pleurent un Frere ; la nature ne pouvant souffrir sans une extreme violence la separation d'une personne à laquelle, en nous formant d'un mesme sang, elle nous avoit attachez par tant de liens : Mais lors que nous rencontrons de si rares qualitez dans un Frere que les considerations de la naissance cedent à celles du merite ; & que les affections naturelles se trouvant surmontées par l'estime d'une si haute vertu, nous l'aymions encore beaucoup plus comme nostre Amy, que nous ne le cherissions comme nostre Frere ; Qui doute, Monsieur, que la douleur de nous voir ravir en un moment, & par un malheur tout extraordinaire une personne qui nous estoit si proche & si chere tout en-

sem-

semble, ne soit capable d'ébranler l'ame du monde la plus ferme & la plus constante? Je pense, Monsieur, pouvoir dire avec verité que voila l'estat où est la vostre: Mais, s'il vous plaist, en vous détournant des pensées de la terre, lever les yeux vers le Ciel pour adorer un Maistre, dont toutes les volontez sont autant de loix inviolables que nous sommes obligez de reverer avec une soumission absolue; la crainte de murmurer contre les decrets immuables de son eternelle Providence mettra vostre esprit dans un calme que toutes les raisons humaines seroient incapables de luy donner. C'est ce que je souhaite de tout mon cœur que vous puissiez faire par l'assistance de sa grace, sans laquelle ceux qui ont autant de passion que moy pour vostre service entreprendront inutilement de vous consoler, puis qu'elle seule nous peut faire trouver de la force dans nostre foiblesse, & relever nos esprits abatus par une douleur non moins violente que legitime. Je vous flaterois, Monsieur, si je vous parlois d'une autre sorte; Et cette maniere d'agir si indigne de vous le seroit aussi de moy, si je l'ose dire, puis que je fais profession d'estre avec autant de sincerité que de verité.

## L E T T R E   C C X C I I I .

*A Monsieur \*\*\****M O N S I E U R ,**

Après avoir attendu si long-temps inutilement vostre réponse, n'ay-je pas droit de me plaindre, non de vostre oubly, puis qu'il est impossible que vous en ayez jamais pour moy; mais de vostre paresse? Quelle parole! Est-il croyable qu'elle me soit échappée? elle l'est pourtant: Mais si vous voulez j'en auray regret, & confesseray qu'il suffit pour avoir tort de vous accuser d'en avoir. Dites-moy donc seulement je vous supplie comment il se peut faire qu'un homme aussi soigneux, & qui ayme autant que vous, demeure deux mois sans rendre réponse à l'une des personnes du monde que je suis assuré qu'il ayme le plus? Est-ce que la certitude que vous avez que je lis dans vostre cœur fait que vous croyez n'avoir pas besoin de m'écrire ce que je sçay aussi bien que vous? En verité je pense qu'oüy; & qu'ainsi vous avez un si grand sujet de vous plaindre de mes plaintes, que je dois vous en demander pardon. Ce que je fais avec tant de joye, que vous me devez trouver aussi raison-

son-

sonnable en finissant ce billet, que je vous ay  
sans doute paru injuste en le commençant.

---

L E T T R E C C X C I I I L

*A Monsieur de Couvonge Gouverneur  
de Casal.*

M O N S I E U R ,

J'ay appris de vos nouvelles avec ma  
joye ordinaire, & avec un plaisir extraor-  
dinaire de voir que ce n'est plus par des  
lettres, mais par des billets; & qu'ainsi  
vous commencez à vous instruire dans une  
science en laquelle j'ay grand intérêt que  
vous vous rendiez sçavant de plus en plus,  
afin que vous m'aymiez tousiours davan-  
tage. Et puis que vous vous plaigniez de  
ce que les occupations d'une Campagne  
donnent peu de loisir de penser serieuse-  
ment à des choses beaucoup plus impor-  
tantes, il faut attendre un temps plus fa-  
vorable pour vous dire, que la seule sa-  
gesse veritable consiste à travailler pour se  
rendre heureux eternellement: Mais au  
moins me sera-t'il permis de souhaiter sans  
vous le dire, que Dieu vous ouvre les  
yeux pour connoistre une verité si impor-  
tante, & vous touche le cœur, afin de

vous engager à servir un jour ce Souverain Maître de nos ames & de nos vies avec la mesme ardeur & la mesme fidelité que vous servez nostre petit Maître. Il ne faut pas courir tant de perils, ny soustenir tant de travaux pour gagner le Ciel, que ceux où vous vous precipitez, & que vous souffrez tous les jours pour acquérir une vaine réputation qui ne vous suivra point en l'autre vie. Et c'est se tromper de croire que Dieu se nommant luy-mesme le Dieu jaloux, rienne pour innocens ceux qui preferent à sa gloire l'honneur du Monde, & qui dans ce partage si inégal de leurs affections ne laissent au Createur que ce qu'ils auroient honte de donner aux creatures. Mais comment est-il arrivé que contre ma resolution je sois encore entré dans ce discours. Permettez-moy s'il vous plaist de vous dire, que vous ne pouviez recevoir une plus forte preuve de mon amitié, qui m'emporte ainsi malgré moy-mesme à ce qui regarde vostre solide bon-heur, & me fait manquer aux loix de la prudence pour accomplir celles de la charité. N'attendez donc point s'il vous plaist d'excuses d'un excez qui vaut mieux que toutes les regularitez des Amis ordinaires, & d'une faute à laquelle je ne pourrois avoir regret sans en commettre une beaucoup plus grande.

## L E T T R E C C X C V .

*A Monsieur \*\*\****M**ONSIEUR,

Je pourrois dire avec verité que jamais Billet n'a esté veu avec plus de joye que le vostre des deux personnes dont il parle, si elle n'avoit esté diminuée par le sentiment du tort que vous leur faites, en craignant que si vous leur eussiez écrit, elles eussent mis vos lettres dans leurs poches pour ne les lire que quelque temps après. Est-ce donc ainsi que vous connoissez l'Amitié qu'elles ont pour vous ? Et si vous la connoissez, est-ce ainsi que vous en jugez ? Et si vous la jugez telle qu'elle est, est-ce ainsi que vous la traitez ? Que si cela n'est luy faire un outrage, que voudriez-vous donc faire pour l'offenser ? Et de quel plus grand défaut pourriez-vous accuser vos Amis qu'en les croyant capables d'user envers vous de la plus grande de toutes les injures qui est le mépris ? En verité je ne voy pas quelle satisfaction vous leur pouvez faire, si vous n'avoüez qu'ils sont plus sçavans que vous en Amitié, puis qu'ils ne vous auroient jamais soupçonné d'une telle faute que celle où vous avez estimé qu'ils

qu'ils pouvoient tomber ; & si vous ne les aymez plus que jamais , puis que vous voyez qu'ils en font encore plus dignes que vous ne pensiez , estans si impeccables à vostre égard , qu'ils n'auroient à desirer pour comble de leurs souhaits , que de l'estre autant en tout le reste.

Comme je fermois ce Billet , j'ay appris la nouvelle de la naissance de ce petit Fils , qui tient desia une si grande place dans vostre cœur , que je ne meriterois pas celle que vous m'y avez donnée , si je n'en ressentois une joye toute extraordinaire.

## LETTRE CCXCVI.

*A Monsieur le Marquis de Montauzier,  
Prisonnier de guerre en Allemagne  
en 1644.*

MONSIEUR,

Je ne sçay si la Lettre que je vous écrivis il y a quelque temps aura esté assez heureuse pour arriver jusques à vous ; Et j'avoüe que je serois fâché qu'elle fust perdue , puis qu'elle vous assure qu'elle seroit suivie de plusieurs autres si je rencontre souvent des occasions de vous en faire tenir , ou si elles pouvoient contri-  
buer

buer quelque chose à vostre satisfaction & à vostre service. L'estat où vous estes, Monsieur, adjouste un nouveau respect à l'estime que j'ay tousiours faite de vostre merite ; & la vertu ne me semblant jamais plus illustre que quand elle triomphe de la mauvaise fortune, je considere vostre constance dans vostre prison comme un des effets de cette grandeur de vostre ame que j'ay tousiours veüe si eslevée au dessus des foiblesses du commun des hommes, que c'est par là principalement que je juge quel est mon bon-heur d'avoir tant de part en vos bonnes graces. Et il faut, Monsieur, que vous ayez l'esprit bien libre au milieu de cette ennuyeuse captivité, pour me railler d'une manière si obligeante par vostre lettre à nostre Amy, en luy voulant persuader, que quand vous n'aurez pas par vous-mesme assez de fermeté pour souffrir sans inquietude toutes les peines de vostre prison, je serois seul capable de vous la donner, par la honte que vous auriez de faire rien d'indigne de nostre amitié. Ce que vous exprimez en termes que je ne pourrois redire sans avoir perdu la modestie, & que j'ayme beaucoup mieux, pour ne point faire de tort à vostre jugement, considerer plustost comme une image de la vertu que vous me desirez, que comme une vertu que vous croyez

croyez véritablement que je possède. Que si les souhaits suffisoient pour l'acquérir, je confesse, Monsieur, que vous auriez raison de m'attribuer cette grandeur de courage que j'estime tant, que je la préférerois à toutes les Couronnes de la terre; ne pouvant m'empêcher de croire qu'il y a beaucoup plus de satisfaction d'avoir le cœur d'un Roy sans l'estre, que d'estre Roy sans en avoir le cœur, & se trouver accablé du poids d'un Sceptre qui ne se peut soutenir dignement, dans l'idée que j'en conçois avec vous, que par des âmes élevées au dessus de ces courages ordinaires, qui ne remplissent qu'une petite partie de cette générosité sans bornes, qui doit estre, pour user des paroles d'un grand Roy & d'un grand Prophete tout ensemble, comme l'esprit principal qui anime les Souverains. Mais, Monsieur, comment me suis-je emporté si avant; ou plustost comment m'y avez-vous tiré par force? Pardonnez-le moy, puis que je ne fais en cela que vous suivre, & me parler de la vanité que vous m'auriez donnée, si je m'estois laissé flatter à l'opinion que vous faites semblant d'avoir que je puis pretendre quelque part à la chose du monde que je prise le plus selon le monde. Et puis que vous n'avez en cela qu'emprunté mon nom pour vous représenter vous-mesme, continuez, je vous supplie, à vous servir de cette

cette fermeté invincible que Dieu vous a donnée, pour supporter avec mépris toutes les traverses de la Fortune, qui cesseroit d'estre Fortune si elle cessoit d'estre ennemie de la Vertu; Et reservez-moy s'il vous plaît quelque petite partie de cette constance pour me conserver toujours, en me conservant l'honneur de vostre amitié, un bonheur qui m'est si cher, que je ne perdray que par la mort la qualité de.

---

## L E T T R E CCXCVII.

*A Monsieur l'Abbé Bentivoglio, sur la mort  
de Monsieur le Cardinal Bentivoglio  
son Oncle, en 1644.*

MONSIEUR,

Je suis trop affligé de vostre incomparable perte pour entreprendre de vous consoler: Et j'ay grand besoin moy-mesme de l'estre, puis que mes sentimens n'estans pas moindres en cela que ceux de mon Frere, jamais nouvelle ne m'a plus penetré tout ensemble l'esprit & le cœur, que celle qui ravit à l'Eglise & à toute l'Europe l'une des plus grandes lumieres de nostre Siecle; & à ses serviteurs l'un des plus genereux Amis qui fust au monde. Il n'y a  
que

que Dieu qui soit capable d'adoucir une si juste & si violente douleur. Je le supplie, Monsieur, de tout mon cœur qu'il veuille soulager la vostre, & qu'il me donne dans la mienne des occasions de vous faire voir par mes tres-humbles services avec combien de passion je suis.

---

## L E T T R E CCXCVIII.

*A Monsieur de Chaudebonne.*

M O N S I E U R ,

Après avoir si souvent demandé aux autres de vos nouvelles, je vous supplie de me permettre de vous en demander à vous mesme; & de donner charge à quelqu'un de vos gens de m'en écrire: Je ne dis pas des principales; mais seulement de celles de vostre santé: Car quant aux autres je sçay qu'elles ne se peuvent dire que de vive voix, & dans une confiance aussi grande qu'est celle où il a plu à Dieu de nous mettre. Je vous avoue que je n'ay jamais tant éprouvé la puissance de la Foy que sur le sujet de vostre mal; veu que sans elle il me seroit insupportable; au lieu qu'elle fait que je le regarde comme une grace toute extraordinaire de Dieu, qui  
en

en vous l'envoyant d'une main, vous donne de l'autre une si extreme patience pour le souffrir, qu'il doit moins estre consideré comme un mal que comme une faveur, puis que la plus grande qu'il puisse faire à ses Eleuz, est de les purifier de telle sorte dès cette vie par des afflictions supportées saintement, qu'ils ayent sujet d'esperer de passer des miseres de la terre aux felicitez du Ciel, & d'adorer dans les joyes d'un bon-heur eternal, celuy qu'il ont adoré dans les douleurs d'une souffrance passagere. C'est pourquoy plus nostre Amitié est forte, & moins elle me permet de vous plaindre dans l'estat où vous estes maintenant, lors que je pense qu'il est l'une des causes de celuy où vous serez un jour, & que je me remets devant les yeux cette excellente parole que vous m'avez dite si souvent, que l'on est trop heureux de satisfaire à Dieu en ce monde pour éviter les peines de l'autre. Je vous confesse que je ne scaurois assez admirer la force qu'il vous donne, & il faudroit estre bien aveugle pour ne voir pas qu'elle ne peut proceder que de luy, puis que toute cette constance humaine que l'on vante tant, ne va qu'à estouffer dans la bouche les cris que l'on jette d'as le cœur; & que la plus haute Philosophie ne passa jamais jusques à considerer les maux comme des biens, & à donner des benedictions & des louanges  
à ce-

à celuy qui nous les envoie. Il n'appartient qu'à ceux qui sont aussi Chrestiens d'effet que de nom, de baïser la divine main qui les frappe, & de recevoir avec joye comme des preuves de sa misericorde, ce que les Meschans considerent avec horreur comme des chastimens de sa justice. Mais c'est à vous à m'apprendre ces veritez, dont Dieu vous instruit par une experience si rude en un temps pour estre si douce en un autre. Ainsi je feray mieux de le supplier dans le silence, qu'il continuë de répandre si abondamment ses graces sur vous; & qu'il me fasse celle d'entier dans une resolution veritable d'estre tout à luy en vous imitant.

## L E T T R E C C X C I X.

*A Monsieur Servien l'un des Plenipotentiaires du Roy pour la Paix Generale.*

M O N S I E U R,

Je sens encore augmenter ma joye de la grace si particuliere que Dieu m'a faite de me resoudre à passer le reste de mes jours dans la solitude, puis que vous n'approuvez pas seulement ce dessein, mais que vous me portez quelque envie du repos dont je vas jouir dans une si heureuse retraite. Je vous  
avoüe,

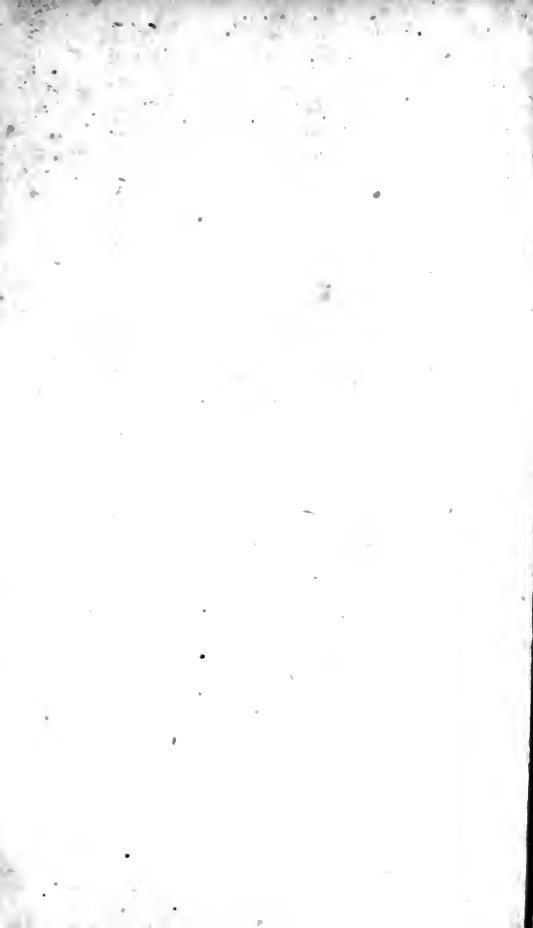
avoüe, Monsieur, que quand je me remets devant les yeux les evenemens arrivez durant tant d'années que j'ay passées dans la Cour & dans le Monde ; cette face des affaires si souvent renouvelée ; ces changemens merveilleux en la condition des Personnes les plus puissantes sur la terre ; tout ce que l'on appelle bon-heur estre meslé de tant de déplaisirs & d'amertumes ; & la mort terminer en un moment ces desirs démesurez, & cette ambition sans bornes qui devorent le cœur des plus eslevez d'entre les hommes, il me semble que tout ce qui est renfermé dans un si petit espace de temps, est si peu considerable en comparaison des felicittez eternelles auxquelles nous devons tous aspirer, que dans les sentimens que Dieu me donne, & dans la liberté où il m'a mis de pouvoir, sans blesser aucun de mes devoirs, employer ma vie à son service en renonçant pour jamais à tous les interets du Siecle, je serois extremement coupable de de refuser une faveur si extraordinaire, & que j'avois si peu meritée. Voila, Monsieur, les veritables raisons de cette retraite dont Monsieur vostre Frere vous a écrit, & que vous avez beaucoup mieux jugées que je ne sçaurois vous les dire : Mais pardonnez-moy si je me plains du tort que vous me faites de douter du souvenir continuel que j'auray de ceux qui me font l'honneur de m'aimer,

& particulièrement de vous. Il est vray qu'en quittant le Monde, je m'efforceray avec la grace de Dieu de renoncer à tous ces vains objets des sens, qui ne font que divertir nos pensées des objets de nostre foy : Mais comment cela pourroit-il me faire perdre la memoire de mes veritables Amis, veu que je les porte & les veux tousiours porter dans mon cœur, où je les offriray sans cesse à Dieu, afin qu'il les comble de tant de vertus que je puisse m'exciter à le mieux servir par leur exemple, n'y en ayant point de plus puissant sur nostre esprit, que celuy des personnes que nous aymons & qui nous aiment. Quant à vous, Monsieur, puis que Dieu par sa providence vous engage dans les affaires, vous avez ce me semble grand sujet de le louer de ce que c'est en une occasion si importante à la tranquillité publique non seulement d'un Royaume, mais de tous les Estats de la Chrestienté : Car à quoy pourriez-vous mieux employer vos travaux & vostre zele, qu'à contribuer à une Paix Generale, qui en faisant cesser les miseres sans nombre d'une longue & cruelle guerre, redonnera comme une nouvelle vie à tant de Peuples, & ramenera un calme d'autant plus doux, qu'il aura esté precedé de tant d'orages. Mais comme c'est une faveur que l'on ne peut attendre que de la bonté toute puissante de celui qui tient en-  
tre

tre ses mains les cœurs des Princes , & qui les fléchit ainsi qu'il luy plaist pour l'exécution des desseins de sa justice ou de sa miséricorde sur les hommes , & que les prières sont les seules armes que l'on peut opposer à sa colere pour avancer les effets de sa grace ; j'estime , Monsieur , qu'estant si inutile à tout le reste , ce m'est un extreme bonheur de me joindre à quelques-unes de ces personnes , qui par leurs larmes & leurs souspirs s'efforcent de destourner la juste vengeance qu'il pourroit continuer à prendre de nos crimes , & d'arrester ce deluge de sang qui inonde aujourd'huy toute l'Europe. Ainsi , Monsieur , je ne dois pas m'estonner que m'honorant d'une amitié si particuliere , vous entriez dans ce sentiment ; & que vostre affection soit assez genereuse pour m'aymer également en quelque estat que je sois , comme je seray toujours avec la mesme passion.

F I N.







**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**T  
Univer**

766-15-3.



